LA

CROISÉE DES CHEMINS[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

IV. — LA MARCHE EN AVANT

— Mademoiselle est au jardin.

Les Avenière habitaient rue Desbordes-Valmore, dans le provincial et doux Passy, une de ces villas en retrait que protège une grille recouverte de lierre. Celle-là se distingue à son perron, où grimpent des clématites, à ses fenêtres cintrées et divisées en petits carreaux. En arrière, elle jouit d'un jardin où l'on n'entend pas de bruit, où des oiseaux chantent. On peut s'y croire loin de la ville, et cependant on y sent Paris : les arbres sont chétifs, sous la verdure on devine des murailles, les maisons sont trop rapprochées, et les oiseaux mêmes, trop bien nourris, ne s'égosillent pas volontiers. C'est un simulacre de campagne, une solitude fardée.

Pascal traversa le corridor pour retrouver sa fiancée. Il était arrivé le matin du Dauphiné, meurtri encore du premier assaut qu'il avait livré à la volonté de sa mère pour aboutir au refus de la succession paternelle, et il accourait vers son amour, vers

(1) *Published, August fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved, under the Act approved March third nineteen hundred and five, by* Plon-Nourrit.

(2) Voyez la *Revue* du 1er août 1909.

son refuge. La jeune fille, en robe claire, assise sur un fauteuil de paille, s'entretenait avec Félix Chassal qui, debout en face d'elle, prenait congé. Elle souriait, montrait à demi ses dents luisantes, semblait heureuse de vivre par ce beau temps chaud de fin de juin qui répandait comme une vapeur moite dans l'air avant le desséchement de l'été. Pascal, qui la voyait en profil perdu, la considéra un instant avec un serrement de cœur, et sa nuque lumineuse et son teint qui lui rappelait les magnolias de Colletière. Comme nous paraissons oubliés quand on ne se doute pas de notre présence ! Chassal, absorbé dans ses adieux, ne le voyait pas. Ce fut elle qui l'aperçut la première, et sans manifester la moindre surprise, avec cet art accompli de se plier aux circonstances, elle prit instantanément une expression de tristesse et de compassion en se levant pour marcher à lui :

— Mon ami. Mon cher ami.

Félix rougit comme s'il était en faute et crut devoir expliquer sa présence :

— Je venais justement chercher de tes nouvelles. Je pensais bien en recevoir ici.

Et, avant de se retirer, il ajouta :

— Quand te reverrai-je? Accepte de déjeuner ce matin avec Hubert et avec moi.

— Et moi? réclama Laurence.

Aussitôt, se tournant vers son fiancé, elle improvisa un arrangement.

— Vous nous reviendrez de bonne heure cet après-midi, et vous resterez à dîner. Ainsi nous vous garderons plus longtemps.

Désemparé, Pascal laissait organiser sa journée. Chassal parti, elle l'installa près d'elle, pénétra dans sa peine, sut le plaindre tendrement, le consoler avec sa tristesse même. Comment, à vingt ans, pouvait-elle montrer tant de perspicacité, tant de bonheur dans le choix des mots? Au milieu de l'alanguissement que cette douceur lui versait, il en éprouvait une admiration étonnée. Et il regardait Laurence avec des yeux plus sensibles. La douleur nous désarme, nous livre sans défense aux charmes de la beauté, de la grâce. Les vaincus seuls attribuent à l'amour tout son prix, s'abandonnent à lui sans retour, éperdument, désespérément. Les vainqueurs aiment avec insolence, n'ont pas à redouter ces faiblesses de la chair et du cœur.

Ainsi, il la contemplait, comme en extase. Elle, se reconnaissant adorée, en recevait cette joie de domination, si recherchée de ceux pour qui l'orgueil est une source de vie. Elle murmura :

— Vos yeux me sont plus chers depuis qu'ils ont pleuré.

Elle y distinguait mieux le reflet de la passion qu'elle inspirait. Il lui reprocha affectueusement son absence :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue à Lyon ?

Elle ne fut pas embarrassée de le lui expliquer :

— Nous n'étions pas encore fiancés officiellement. Je ne pouvais prendre place dans votre cortège de famille. Et ne valait-il pas mieux laisser votre mère toute à son deuil, sans lui imposer si tôt une présence nouvelle? Je vous attendais. J'ai retardé pour vous notre installation à la mer. Vous nous y accompagnerez, n'est-ce pas?

Prononcées par elle, ces phrases représentaient la sagesse, la prudence, la délicatesse même. Son abstention devenait toute naturelle. N'est-il pas un amour, pourtant, qui fasse bon marché des convenances et des considérations du monde, pour apporter le soulagement dont il dispose? Mais Pascal n'était pas en état d'y réfléchir. Laurence, s'étant rapprochée, lui avait pris la main et l'avait portée à sa joue dans un geste opportun. Il allait la remercier de l'avoir attendu à Paris, quand M. et Mme Avenière, avertis de son arrivée, les rejoignirent au jardin.

M. Avenière était un bel homme d'une cinquantaine d'années, au teint frais, à la barbe bien taillée qu'il étalait complaisamment. Cette barbe, déjà blanche, amenuisait les traits sans les vieillir. Il portait physiquement l'aisance qui, dans les conseils d'administration dont il faisait partie, lui fournissait des solutions élégantes, pratiques et persuasives dès qu'il les présentait. Il attirait la confiance, et l'on augurait bien des affaires où il entrait. Les sens aiguisés, Pascal, en le saluant, le comparait à son père. Du docteur Rouvray aussi se dégageait cette impression de sécurité, mais c'était la sécurité que donne la présence d'un chef qui prend à sa charge la responsabilité et la direction, tandis que l'autorité de M. Avenière se composait de plus d'artifice et de souplesse, et s'insinuait plutôt qu'elle ne s'imposait.

— Mon pauvre ami, dit-il, en se composant avec rapidité, et pour un court instant, une figure de sympathie attristée.

Ces trois mots ne transmirent au jeune homme qu'une pitié banale. Mme Avenière, peu inventive, se servit des mêmes, avec

son cœur. Elle s'effaçait en toute occasion derrière son mari et aussi derrière sa fille. On la consultait peu, sauf sur les détails domestiques dont on lui abandonnait le gouvernement. Elle était de ces femmes qui passent inaperçues, et que personne ne songe à approfondir. Par leurs soins inappréciés tout marche à souhait dans une maison, et jamais une maladresse ne peut leur être reprochée. On ne l'entendait guère plus parler que marcher. Elle avait dû être jolie, d'une joliesse de pastel dont le temps a secoué l'éclat comme une fine poussière. Pascal fut touché de l'élan inaccoutumé qu'elle montrait.

Sans retard, tout de suite après les condoléances, M. Avenière se renseigna :

— Ce malheur ne change rien, n'est-ce pas, à votre carrière ?

Une intrusion aussi rapide dans sa vie nouvelle froissa le jeune homme, bien qu'il se fût préparé à parler. L'entretien qu'il se proposait d'avoir avec son futur beau-père, le lui faudrait-il soutenir devant Laurence ? Oui, en somme, il le devait. C'était même à elle, non à ses parens, d'après leur pacte de liberté, qu'il apportait ses explications. Elle seule estimerait si leur avenir en serait modifié.

Sur la ruine des Rouvray il n'avoua que le nécessaire : l'acceptation par son père d'une succession obérée, le passif qui subsistait et qui, sauf Colletière, égalait l'actif. Sans doute la situation ne ressemblait pas à ce qu'il avait toujours imaginé. Il l'accusait, mais d'un ton cassant qui lui réservait, à lui seul, le droit d'apprécier ce drame de famille. Et contrairement à tous ses projets, malgé lui-même, uniquement peut-être à cause de l'intervention trop directe de M. Avenière, ou parce que, dans les momens de crise, nous entendons en nous des voix inconnues, il conclut que le plus sage, comme le plus profitable, était de se fixer, après le mariage, à Lyon où il retrouverait immédiatement la clientèle paternelle. On faisait son chemin partout. Il cita des noms de médecins qui avaient conquis la réputation en province. Il les cita sans conviction. Il ne songeait qu'à Paris et plaidait contre lui-même par un esprit d'opposition inexplicable dans une entrevue aussi décisive. Et il leva enfin les yeux sur Laurence qu'il n'avait pas osé regarder pendant cet exposé, comme pour s'excuser de mettre leur tendresse à l'épreuve.

— Me suivrez-vous là-bas ? lui demanda-t-il.

Le visage grave de la jeune fille n'exprima ni enthousiasme, ni contrariété :

— Sans doute, mais est-ce bien indispensable ?

Il n'avait pas dit ce qu'il avait préparé, et ce qu'il avait dit ne provoquait pas l'effet auquel il s'attendait. Ainsi la disproportion s'accentue entre nos sentimens intimes et ceux d'autrui. La différence des lieux sert à l'accroître. Dans ce jardin calme, sans histoire, à Paris, le lien d'une génération à l'autre, le sens de l'honneur familial ne revêtaient pas l'importance qu'ils prennent dans un domaine de campagne. Pourquoi les révélations du manuscrit, les préjugés de sa mère l'avaient-ils affecté à Colletière, alors même qu'il se décidait à leur résister ? Ici les choses, il s'en rendait compte, se seraient passées plus simplement s'il n'avait ressenti le singulier désir, ou l'impérieuse nécessité, de déplaire à M. Avenière qui lissait sa belle barbe d'un air pénétré comme s'il préparait un rapport, et d'inquiéter Laurence, qui gardait une expression énigmatique, en la menaçant dans ses goûts d'avenir. M[me] Avenière fixait tour à tour anxieusement sa fille et son mari. Celui-ci, dès les premiers mots, allégea le fardeau que chacun sentait sur son cœur :

— Voyons, voyons, mon ami, il ne faut rien exagérer. Quelques éclaircissemens nous permettront une appréciation plus exacte. Voulez-vous m'accompagner dans mon cabinet de travail ?

Pascal répliqua, plutôt sèchement :

— Je n'ai rien à cacher, surtout à Laurence.

— Sans doute, concéda M. Avenière avec une amabilité de plus en plus conciliante. Mais les hommes saisissent mieux les questions d'affaires. J'expliquerai ensuite, nous expliquerons à ma fille.

Pascal, toujours froid, acquiesça néanmoins à cette proposition. Ils laissèrent au jardin ces dames, et montèrent au bureau de M. Avenière qui donnait sur la rue. Le jeune homme y subit un interrogatoire très précis, au cours duquel son interlocuteur prit quelques notes. Les questions n'étaient pas posées d'une façon blessante ; au contraire, avec un tact exquis, une urbanité parfaite. Cependant, il sortit meurtri de cette séance, encore que son futur beau-père le frictionnât de bonnes paroles :

— Je ne vois rien de perdu, rien de compromis, assurait ce

dernier. Méfiez-vous, mon ami, des mouvemens irréfléchis. Ils ne nous permettent pas d'apprécier nos propres obligations avec la perspective indispensable. Quels sont vos projets aujourd'hui?

— Je déjeune avec mes amis.

— M. Chassal a beaucoup d'esprit et de bienséance. Il me plaît, M. Chassal. Consultez-le. Vous nous reviendrez avant le dîner et nous causerons mieux. Nous serons alors en état de trouver une solution, une solution agréable à tous.

Pascal fut soulagé par cette offre de temporiser. L'éloge de Chassal lui parut néanmoins inutile, presque déplaisant. Il ne consulterait personne. Il saurait bien choisir lui-même sa route. Ne l'avait-il pas choisie définitivement à Colletière, et dans une direction tout opposée à celle que visiblement redoutait sa nouvelle famille, sur ses fausses indications? Mais il prenait un air avantageux de sacrifice et se ferait prier. Goût de la contradiction, cruauté amoureuse, inconscient cabotinage, ou brusque retour à la surface de sentimens enfouis tout au fond de son cœur, qu'y avait-il au juste dans cette attitude à quoi lui-même ne s'attendait pas?

Dès qu'ils reparurent sur le perron, Laurence se leva pour venir à leur rencontre :

— Eh bien? interrogea-t-elle avec un sourire endeuillé et ce calme qui ne trahissait point ses émotions intérieures.

M. Avenière prit les devans :

— Ce soir, quand Pascal sera de retour, nous arrêterons une décision. Tout se conciliera.

— Je l'espérais, approuva-t-elle simplement.

Et s'approchant de Pascal :

— Notre bonheur, rien au monde ne peut l'atteindre, n'est-ce pas?

— Rien au monde, reprit-il, réconforté par cette affirmation qui effaçait toutes les tristesses de la matinée.

Elle traversa avec lui la maison pour l'accompagner jusqu'à la grille. Comme il voulait profiter de leur court tête-à-tête pour l'appuyer à sa poitrine et lui effleurer les lèvres, elle se déroba avec une pudeur adroite qui ne se refusait qu'à demi :

— Ce soir, mon ami. Ce soir, je vous promets.

— A ce soir.

Tandis qu'il ouvrait la porte de fer, elle posa la main sur son bras :

— Vous penserez à moi toute la journée?

— Je pense toujours à vous.

Mais elle répéta avec une étrange insistance :

— Pensez à moi.

Pourquoi une aussi vaine recommandation? N'entrevoyait-il pas distinctement qu'il ne pouvait pas lui proposer sérieusement l'exil, et qu'à tous deux Paris s'imposait, comme s'impose, dans la vie, la force de la jeunesse?

Au quartier Latin où il rejoignait ses amis, il se heurta à ce mouvement tapageur qui accompagne l'été et l'approche des examens. Sur le boulevard Saint-Michel que ses arbres protégeaient contre la lumière, allaient et venaient des groupes de toutes Facultés, qui flânaient avant le déjeuner. Les femmes, peu pressées de sortir, et plus fraîches la nuit que le jour, étaient rares. On perdait un peu de temps à s'étirer au soleil. Pascal suivait des yeux ces passans avec envie; ils marchaient au petit pas, sans préoccupation, sans pensées même; ils étaient libres. Un instant avait suffi pour que lui-même cessât de l'être. Mais il saurait le redevenir. L'un ou l'autre le reconnaissant lui serrait la main. On le voyait en noir, on hésitait à lui adresser des condoléances que son air distant écartait. Il ne désirait pas être plaint, et ces rencontres l'énervaient. Il eût préféré ne connaître personne, ne rencontrer que des visages étrangers qui l'eussent laissé, malgré la foule, dans un désert comparable à la solitude de Colletière où il s'enfiévrait à l'aise dans la révolte de son ambition contre les chaînes dont le sort avait osé le menacer. Toute cette agitation indifférente l'irritait.

Chassal avait averti Epervans. Ses amis l'emmenèrent dans une taverne de la rue des Écoles, mal éclairée, où ils prenaient souvent leurs repas ensemble pour la cuisine simple et saine, et pour la tranquillité de la salle. Ils s'installèrent tous les trois à une table écartée où ils causeraient sans dérangement. Dès les hors-d'œuvre, Hubert crocheta le silence où Pascal s'enfermait, avec un manque de tact et de patience qui choqua le correct Félix, mais aussi avec cette cordialité qui, si elle était un peu vulgaire, détendait les nerfs et les physionomies. Une lettre reçue de Bourgoin avait piqué sa curiosité.

— Alors tu reviens à Paris, n'est-ce pas?

Il tranchait le débat d'un mot. Pascal, qui vivait dans cette

pensée, ne s'étonna pas au premier abord de l'indiscrétion. Il se contenta d'éluder :

— Je ne sais pas.

— Comment! tu ne sais pas? Il n'y a pas à hésiter.

Pourquoi, alors, cette obsédante question? Sa mère, en parlant de *choix*, avait donc employé le terme exact? Et ce choix s'imposait pour lui, non pas entre deux situations, mais entre sa famille et lui-même. L'un ou l'autre serait inévitablement frappé. Le retour à Paris, c'était la renonciation forcée à la succession, afin d'assurer l'avenir de ses cadets qu'il lui serait impossible d'aider pendant les premières années de son ménage, et par suite la diminution du nom dans toute la province natale. S'établir à Lyon, c'était reprendre sans interruption la dure existence paternelle, abandonner ses ambitions, le cours de ses succès scientifiques, peut-être son bonheur. Ah! pourquoi subissait-il, des circonstances, une si brutale mise en demeure? « Personne, songeait-il, personne ne rencontre de ces obstacles sur sa voie. C'est injuste, je n'en veux pas... »

Et il répliqua pourtant :

— Je ne puis pas le savoir. Des obligations. Des charges.

Il continuait de parler comme s'il n'était pas décidé. Un autre qu'Hubert, devant la sécheresse de sa réponse, se fût arrêté. Mais celui-là ne se laissait pas déconcerter, et les audaces revêtaient chez lui une sorte de bonhomie qui les atténuait.

— Notre première obligation, c'est nous, reprit-il. Le cadre de ta vie est prêt : tu dois le remplir. Tout le reste n'est rien.

Et Pascal se laissa prendre à la discussion. Puisque son ami soutenait sa propre cause, avide de lui suggérer des argumens, il présenta des objections :

— A Paris, j'ai mes titres, mais pas de clientèle. Je retrouve à Lyon celle de mon père.

— Il ne s'agit pas d'un résultat immédiat. Paris seul, en France, consacre les réputations, les scientifiques et les littéraires. Je n'examine pas si c'est un bien ou un mal. Il me suffit de constater le fait. A Lyon, tu ne seras qu'un bon médecin. A Paris, tu pourras continuer tes recherches, ton enseignement te donnera l'influence, l'autorité, un public, et non plus seulement une clientèle. Tes ouvrages t'ouvriront un jour l'Académie de médecine. Quand on est taillé pour réussir au premier plan, on ne s'installe pas délibérément au second. Ce serait là une fai-

blesse, une forme de la lâcheté. Il faut, entends-tu, vivre sa vie. Tant pis pour les vaincus! C'est le déchet inévitable.

— Et si ces vaincus sont votre chair?

— Eh! mon Dieu, je ne t'engage pas à les piétiner. Mais ce dont je suis certain, c'est que, dans aucun cas, sous aucun prétexte, tu ne dois retrancher quoi que ce soit de tes espérances. On emploie les moyens nécessaires. On vend des terres : elles ne rapportent que de l'ennui. On prend garde à l'attendrissement, à la sentimentalité. Au besoin, on refuse une succession.

L'attaque, cette fois, était directe. Pascal sursauta, se demandant enfin comment, sans confidences de sa part, on portait la main sur ses secrets intimes.

— Qui t'a parlé?

— Personne.

— Allons donc!

— Mais, mon pauvre ami, les Rouvray sont trop connus à Voiron et dans tout le Dauphiné pour que les bonnes gens ne s'intéressent pas à leurs affaires.

— Ah!

On savait donc, on avait toujours su les embarras de sa famille, quand lui-même ne s'en doutait pas. Le chœur, toujours présent et souvent invisible dans nos tragédies, suivait les phases de cette lutte domestique comme un spectacle. Eh bien! il montrerait comment on la dénoue le plus facilement du monde. Déjà Hubert lançait en guise d'axiome :

— On n'est pas lié par les vivans. A plus forte raison, par les morts.

— Ils ne réclament pas, observa doucereusement Chassal.

— On commence par réussir. Après, on tire à soi les siens si l'on a le temps. Aucune vie importante ne s'est passée de cet ordre logique. Sachons consentir les sacrifices nécessaires.

— Celui des autres?

— Justement, c'est le seul qui ne nous diminue pas.

Lui-même dévorait sans remords ses parens qui s'usaient à entretenir ses coûteuses études. « Ça les amuse, » assurait-il. D'ailleurs, il atteignait le but, mais comptait bien encore leur arracher un capital dont il avait besoin pour diverses affaires en projet.

Félix, presque silencieux pendant cette discussion, intervint à son tour dans le même sens qu'Hubert, avec cet art de suppri-

mer les angles, d'arrondir les phrases, de recouvrir de belles théories les actes humains, qui devait le rendre un jour un orateur dangereux. Sans doute il comprenait la tentation, pour son ami, de reprendre à Lyon une clientèle toute prête. Mais n'était-ce pas une abdication, un renoncement? Pascal se devait à la science, à la confiance de ses maîtres qui, déjà, voyaient en lui un continuateur. Aucune allusion à des charges de famille dont il eût été indélicat de se mêler. Enfin Mlle Avenière, — avec quelle prudence ce nom fut-il prononcé ! — Mlle Avenière s'était engagée à partager une destinée qui s'annonçait brillante. S'accoutumerait-elle à vivre ailleurs qu'à Paris ? Son bonheur, l'avenir de Pascal s'accordaient pour les retenir.

Pendant qu'il prenait en main la cause de Laurence avec des ménagemens infinis, Pascal l'observait, le dévisageait. Il lui était extrêmement désagréable d'entendre parler du caractère, des goûts de la jeune fille. Déjà, le matin, la vue de Félix au jardin l'avait irrité. Une sorte de jalousie inexplicable le tenaillait, inexplicable, puisque son ami lui donnait un avertissement désintéressé.

— Elle me suivra, déclara-t-il péremptoirement, n'importe où.

Cette affirmation termina la consultation qu'il n'avait pas sollicitée, mais que, selon les prévisions de M. Avenière, il avait reçue de ses deux plus intimes camarades, bien qu'elle fût contraire à toutes ses habitudes de direction personnelle. Hubert conclut :

— Voici bientôt dix ans que nous nous connaissons, que nous partageons la même volonté de nous affranchir, d'être libres. Quand le malheur vient, ce n'est pas le moment de l'oublier. Au contraire, il convient alors de tendre toutes ses énergies. Si nous te l'avons rappelé, ne te fâche pas, mon cher.

Et il adressa à Félix plus circonspect un signe bien inutile pour le convier à ne pas insister davantage. Le visage de Pascal s'était assombri. Il paraissait peu disposé à entendre d'autres conseils. Pour le rasséréner, Hubert dressa le plan de sa fortune future. Grâce à un nouveau procédé pour la construction des essieux de locomotives, il allait révolutionner l'industrie de la traction. Lancée par Hirken, cet agent d'affaires qui lui offrait une association, l'entreprise marcherait toute seule : on traiterait avec l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique. Et les difficultés disparaissaient comme les bosses sur un sol qu'on nivelle, et les

millions, de tous pays, accouraient par chèques, par billets, par lingots d'or, comme les matériaux de la construction qui montait, magique palais de la Bourse, — de la bourse d'Hubert, que ses commanditaires, actionnaires, obligataires, bénissaient par surcroît. Ce diable de garçon bâtissait en l'air avec une dextérité miraculeuse, et sur ses mirages il plantait lui-même, au sommet, le bouquet de fête.

— Si tu le désires, ajouta-t-il à l'adresse de Pascal, j'en parlerai à M. Avenière. Il serait bien aise d'y mettre des fonds.

Félix Chassal constata que M. Avenière était prudent.

— C'est ce qu'il faut, approuva aussitôt Hubert, sans s'apparenter de cette réserve.

Ainsi, dès la sortie de l'École, tandis que ses compagnons de cours descendraient dans leurs trous de mines, lui, au beau soleil, la poitrine bombée, entrerait en ligne, se battrait avec le sort, le poursuivrait, le forcerait à la course comme un gros gibier qui, haletant, épuisé, finit bien par se rendre. Car il entendait parvenir au plus tôt, assez vite pour profiter de tout et posséder cette puissance que distribue l'argent.

Plus fin, plus subtil et retors, Félix Chassal le laissait dépenser sa verve. Mais, piqué d'amour-propre, et dans une de ces minutes d'épanchement où les plus réservés, quand ils sont jeunes, se livrent après un repas, même s'ils n'ont presque rien mangé, lui aussi, par bravade, dévoila ses espoirs. Le barreau lui servait de marchepied. De loin il préparait sa vie politique. Déjà il s'était relié à son pays d'origine, ce La Tour-du-Pin dont il se souvenait à peine, mais dont le député vieillissait, entrait dans la décrépitude. Aujourd'hui, chaque arrondissement de France étant travaillé par une tourbe de petits arrivistes, si l'on ne veut pas consentir à ces basses besognes, il faut imposer d'en haut son élection. C'est l'histoire de l'épervier qui chasse les corbeaux et emporte leur proie. Mᵉ Hervé-Renard, son grand patron, combinait une rentrée en scène. Il s'accrocherait à lui, serait nommé chef de cabinet, au cas probable d'un ministère. Alors les gens de La Tour-du-Pin, fascinés ou craintifs, cupides ou serviles, — comme tous les électeurs, — s'inclineraient devant sa candidature. Ce serait le commencement. Après, on verrait.

— Quelle couleur prendras-tu? interrogea Pascal, assez étranger à la chose publique, ainsi que la plupart des jeunes gens de sa génération.

— Tiens, répliqua Hubert, celle qui le fera nommer.

Félix, qui avait des convictions et de la bienséance, rectifia :

— Celle qui servira le mieux la nation.

L'un, sous la couverture de ses théories sociales, l'autre plus grossièrement et plus nettement, ils avaient discerné, avant même de partir en guerre, les deux points faibles de toute démocratie, par où les audacieux entrent dans la place et s'installent en conquérans : la politique et les affaires. Ils employaient une méthode qu'ils croyaient infaillible pour la culture intensive de leur *moi*. Chez tous les deux, elle impliquait une volonté toute droite, implacable, tendue devant eux comme une corde qui avance en faisant le vide, belle à voir manœuvrer en somme.

Pascal, qui les écoutait, en recevait une excitation qui achevait de le convaincre. Il avait honte de ses hésitations, venues des parties inconscientes de lui même sans doute, comme d'une faiblesse. Non, certes, il n'abandonnerait pas la partie. Et son destin, à lui, ne s'annonçait-il pas le plus beau, puisqu'il s'appuyait orgueilleusement sur une science, et sur une science bienfaisante, puisqu'il se confondait avec elle et comptait bien l'entraîner dans sa marche en avant?

Ainsi, pour les trois jeunes gens, cet échange de vues, avant la bataille de la vie, revêtait l'enthousiasme d'une veillée des armes. Ils étaient leurs propres mercenaires. Ils s'enflammaient sur la poursuite du succès, et leur propre cause leur paraissait la plus noble à servir, la seule...

Au sortir de la taverne, Pascal se rendit à la Faculté de médecine. Dans la cour intérieure, dans les corridors, c'étaient les allées et venues des examens : là grouillait l'avenir en préparation. Il alla voir le professeur Arnaud, médecin de l'hôpital de la Salpêtrière, à qui le rattachait son service de clinique des maladies nerveuses. Celui-ci, après de rapides condoléances, se mit à l'entretenir de nouvelles observations que lui avaient suggérées ses malades sur la moelle épinière et les méninges; il prenait son aide à témoin, lui montrait le champ indéfini des hypothèses, des découvertes scientifiques, le conviait à le parcourir sans retard. Le jeune homme se laissait reprendre à la joie du travail en commun, sous la direction d'un maître ardent et aventureux. Quand il redescendit l'escalier de l'École, son visage détendu souriait. Il s'achemina vers le Luxembourg pour

passer chez lui avant de retourner rue Desbordes-Valmore. Dans le jardin, la chaleur s'atténuait, s'allégeait. Elle enveloppait les promeneurs de souffles tièdes. Pascal, qui marchait vite, fut comme obligé de ralentir le pas. Subissant la contrainte de l'heure douce, il regarda la grande vasque, les parterres, la perspective des arbres, et ces spectacles connus ne visaient qu'à lui verser le plaisir, non, comme les campagnes de Colletière, à lui remuer le cœur avec des souvenirs d'enfance et tout un passé persistant. Comment se refuser au contentement qui de partout jaillissait comme une eau vive? Pour la première fois depuis la mort de son père, il respirait à l'aise. Paris, ses camarades, l'air ambiant, lui restituaient le sens de sa vie. Il perdait la vision directe des tristesses oppressantes, des irritantes réalités qui rabaissent, de la famille qui confisque les forces. Il pouvait enfin, sans inquiétude, ne penser qu'à lui, à Laurence, à l'amour qui s'accordait si bien avec son ambition : il était libre.

V. — LA VICTOIRE

Ces dames étaient au jardin. Elles attendaient Pascal, et celui-ci brûlait d'informer sa fiancée de son affranchissement définitif. Rien ne serait changé à leur bel avenir : Paris les garderait comme il convenait. On consentirait, pour cela, les sacrifices nécessaires, on vendrait Colletière au besoin. Laurence, récompensée de son offre généreuse, ne s'exilerait pas, ne porterait pas le poids injuste et cruel d'anciennes obligations périmées. Il accourait pour l'en avertir.

Ces journées de fin de juin, les plus longues de l'année, retiennent interminablement la lumière. Bien qu'il fût déjà sept heures du soir, elle laissait encore sur le sable, entre les branches, des teintes d'or atténué, de pâleur délicate. Comme le matin, mais dans un autre état d'esprit, le jeune homme demeura un instant sur le perron avant de descendre, embrassant du regard le groupe des deux femmes qu'une conversation absorbait et qui ne le distinguaient pas. Que Mme Avenière, toujours en toilette sombre, paraissait une petite chose effacée auprès de la jeune fille ! A n'en pas douter, celle-ci aidait à maintenir un peu de clarté dans le jardin avec sa robe ivoire, si légère, flottante comme une tunique, avec son cou et ses avant-bras que découvraient largement l'échancrure du corsage et

l'arrêt des manches, surtout par le resplendissement du visage sur le fond d'ombre qui, derrière elle, montait.

— A ta place, lui disait sa mère, je le suivrais.

Il entendit très distinctement ces quelques mots. La question ne se posait plus. Mais Laurence n'avait-elle pas accepté de partir ? Elle fut privée de donner cette réponse une seconde fois, car elle avait aperçu son fiancé. D'un élan souple, elle se leva pour aller à lui. Elle lui souriait, de ce sourire ambigu qui provoquait une incertitude dont elle-même ne semblait pas atteinte :

— Je vous espérais, dit-elle.

Et il sentit que le regard de la jeune fille l'interrogeait, le pénétrait. Il portait haut la tête, sa taille s'était redressée, l'inquiétude du matin avait disparu.

— Laurence, murmura-t-il simplement.

Ni l'un ni l'autre ne se livra davantage. Ils avaient l'impression que c'était inutile, que chacun savait ce qu'il fallait penser. Leur accord inexprimé ne leur apportait pas la joie qu'ils escomptaient. Ils en gardaient le secret, comme deux complices. Mme Avenière vint se mêler à leur groupe avec une figure de commisération qui retardait. Laurence éluda toute explication immédiate, comme pour éviter le risque d'une méprise.

— Mon père vous attend, Pascal. Voulez-vous le rejoindre et vous redescendrez bien vite.

— Mon ami, recommença tristement Mme Avenière comme s'il devait recevoir encore une mauvaise nouvelle.

— C'est juste, reconnut-il. J'y vais sans retard. Il faut que je lui parle.

M. Avenière l'attendait en effet dans son cabinet aux tapisseries claires, aux meubles anglais minces et résistans. Pascal n'avait pas encore apprécié à son mérite l'agrément de cette pièce confortable, peu propice aux affaires embrouillées ou pesantes. Il n'y apportait plus une mine disparate. Son futur beau-père l'accueillit affectueusement et, malgré une amabilité qui se croyait contagieuse, il se sentit glacé par cet air trop assuré, par ces gestes trop concilians qui promettaient à l'avance de tout arranger.

— Nous avons le temps de causer avant le dîner, lui dit son hôte. Nous mangerons ensuite de meilleur appétit.

Dans une existence bien réglée, le travail ne doit-il pas s'arrêter au repas du soir ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, déclara Pascal, déjà replié.

Au fait, qu'allait-on lui proposer? Il ne serait pas fâché de l'apprendre. La diminution de sa situation matérielle, l'éventualité d'une installation à Lyon contrariaient-elles trop ouvertement M. Avenière qui ne devinait pas encore à quel point il avait changé, et qui déjà reprenait avec rondeur :

— J'ai examiné, sous toutes ses faces, votre communication de la matinée. Certes, il est toujours préférable d'apprendre ces choses-là avant qu'après le mariage, et je rends témoignage à votre parfaite loyauté.

Pascal fut blessé de ce certificat. Il voulut se rebiffer, mais son interlocuteur continuait déjà :

— Voyez-vous, mon cher ami, il y a deux excès à éviter dans la vie : méconnaître son devoir et l'exagérer. N'exagérez pas le vôtre. Contentez-vous de le remplir simplement, sans forfanterie d'héroïsme.

— C'est mon intention, approuva le jeune homme qui s'apercevait enfin d'une entente dont il ne ressentait aucune vanité.

Ses pensées, exprimées par M. Avenière, perdaient brusquement l'éclat dont son exaltation et son orgueil les doraient. Ainsi nous accusons volontiers de nous trahir ceux qui résument nos belles théories en formules positives.

Calmement, la voix grave tranchait avec une aimable autorité :

— Et tenez : vous n'avez pas besoin d'accepter la succession de votre père.

Que pouvait souhaiter de mieux Pascal? On lui servait ses propres résolutions, on prenait à sa place une initiative qui devait le satisfaire. Et pourtant, c'était le supplice du matin qui, pour lui, recommençait. Au quartier Latin avec ses amis, au Luxembourg avec les mille voix éparses de la jeunesse qui s'y trouve répandue, et même dans les rues chantantes de Paris, il avait oublié facilement l'effroyable lutte paternelle, et la confiance des siens, et la vieille maison de campagne avec son horizon immuable et le cimetière rapproché. Dans cette chambre étroite, voici que toute cette vision tenait, rien que parce que M. Avenière ne lui plaisait pas. Celui-ci, à un mouvement qui échappa au jeune homme, se méprit. Il crut à une révolte, et s'efforça de la réprimer à force d'adresse et même de flatterie :

— Mais non, mais non, je vous assure. Vous vous emballez déjà, vous êtes prêt à m'estimer intéressé ou indifférent. Votre

père n'a-t-il pas dépassé la mesure en se chargeant d'un passif aussi lourd dont il n'était pas responsable? Certes, nous ne saurions le blâmer d'une si magnifique générosité, bien que ces générosités-là, voyez-vous, ne servent généralement qu'à enrichir des créanciers souvent peu recommandables. Désirez-vous que son sacrifice soit perdu?

— Comment? demanda Pascal que toute allusion à son père froissait.

— A coup sûr il le serait, si vous-même en receviez le fardeau. Avez-vous observé que vous aviez été systématiquement tenu dans l'ignorance, que M. Rouvray n'a pas voulu que vos études fussent entravées par la perspective de la gêne? Il avait reporté sur vous toute son ambition paternelle, il entendait que vous fussiez libre.

— Ce renoncement...

— Serait inefficace si vous étiez, à votre tour, accablé de l'une de ces charges qui diminuent, qui écrasent l'existence, qui entravent l'aisance dans la production, la facilité du succès, qui transforment l'homme des professions libérales en une véritable bête de somme. Vous remplirez le vœu de votre père..

— En refusant quand il a accepté?

— Il n'a pas accepté pour vous. Et d'ailleurs, ce n'est pas cette solution rigoureuse, si juste soit-elle, que je préconise. J'admets vos scrupules, votre délicatesse. Ils vous honorent et me tranquillisent sur l'avenir de ma fille, sur son avenir moral, sinon sur son avenir matériel.

M. Avenière, qui lissait sa belle barbe en parlant, fit une pause avant de revenir enfin au but que par tactique il avait dépassé pour être plus certain de l'atteindre. Pascal, le cœur à vif, attendait.

— Ne renoncez pas immédiatement. Tentez une démarche bien simple, et qui réussira. Convoquez les créanciers, offrez leur un tant pour cent, le vingt pour cent par exemple, — et c'est déjà très beau, — en échange d'une quittance entière et définitive, sans quoi vous les menacerez de renoncer purement et simplement à la succession de votre père. Vous êtes l'aîné, et le seul majeur. Les mineurs, remarquez-le, eussent difficilement obtenu l'autorisation d'accepter sans réserve. Les créanciers, sur un demi-million, auront touché plus du quatre-vingts pour cent, et je ne compte pas les intérêts. C'est, pour eux, une excellente affaire. A mon avis, ils s'empresseront de s'incliner, de recevoir

ce dernier dividende. Ainsi vous aurez la satisfaction, puisque vous y tenez, d'une situation absolument nette.

Pascal n'était pas dressé à ces sortes de transactions adroites qui terminent heureusement des affaires embrouillées par le moyen de concessions mutuelles. Elles ne sont pas sentimentales, mais pratiques. Elles accommodent l'honneur et l'intérêt, les dosent, les pilent ensemble, en font un succédané bien convenable encore pour notre temps. De sa voix persuasive M. Avenière, qui le jugeait ébranlé, continuait sa consultation :

— La fortune de madame votre mère, m'avez-vous confié, est représentée par le montant d'une assurance sur la vie qui ne sera écornée que des vingt mille francs dont nous avons prévu l'usage, et par la propriété de Colletière dont les revenus annuels sont de trois mille francs environ. Ce sont là de maigres revenus. Néanmoins on peut en vivre, modestement j'en conviens. Mais Mme Rouvray n'exigerait-elle pas elle-même ce train réduit après la cruelle épreuve qu'elle a traversée ? N'est-ce pas aussi votre avis ?

Le jeune homme était naturellement invité à organiser la nouvelle vie de sa mère. Tout l'après-midi il avait trouvé de la grandeur à sa résolution de liberté. On lui en montrait le résultat pratique: pourquoi en recevait-il une impression si désagréable? Son hôte n'avançait rien d'extraordinaire cependant: il était insinuant, cordial, logique. Alors, pourquoi le détester si fort?

— Ma mère, déclara-t-il, n'a jamais aimé que la simplicité.

M. Avenière ne s'apparenta pas de cette mine renfrognée qu'il ne jugeait qu'attentive :

— Votre sœur a-t-elle achevé son éducation ?

— Pas encore.

— Elle a seize ans, n'est-ce pas? A seize ans, une jeune fille est quasi élevée. Il n'est pas bon qu'elles soient trop savantes. Elles prennent si vite un petit air pédant qui écarte les maris. Car les hommes ne jouissent pas d'être dépassés par leurs femmes. D'ailleurs, il doit exister à Lyon comme à Paris des cours gratuits très bien faits, très soignés. On a tant dépensé depuis quelques années pour l'instruction. Reste votre frère: quel âge a-t-il ?

— Bientôt quinze ans.

— Parfait : nous obtiendrons pour lui une bourse dans un grand lycée. On les distribue à la faveur. J'ai des relations dans

le monde universitaire. S'il est doué comme vous, il réussira dans ses études. Plus tard, nous aviserons. Les Grandes Écoles, par exemple, toujours avec une bourse. C'est moins coûteux que les Facultés. Mais il ne faut pas prévoir trop longtemps à l'avance. Et dans tout cela, si vous pratiquez l'oubli de soi, je ne saurais vous imiter sur ce point. Vous m'excuserez de penser à vous, mon cher ami, de penser à vous surtout, j'allais dire mon cher fils.

— Je vous remercie, monsieur.

Monsieur rétablissait la distance que ce *mon cher fils*, trop calculé, avait tenté de supprimer. Content de ses manœuvres, M. Avenière n'y prit pas garde.

— Quand vous nous avez demandé la main de ma fille, — à elle-même d'ailleurs : il paraît que c'est la mode, — avec l'insouciance de la jeunesse elle n'a vu que le sentiment que vous lui inspiriez. Connaissant votre valeur personnelle, vos succès passés, l'annonce de votre brillant avenir, elle se fiait à vous. Elle avait toujours résolu d'épouser un de ces hommes qui marchent en tête de leur génération. Vous pouvez être fier de son choix. Mais vous deviez vous fixer à Paris, réussir à Paris, dans une carrière scientifique où l'on récolte des honneurs. Elle est notre fille unique ; elle ne nous quittait pas. Ainsi, dans ce projet, tout l'attirait, tout lui plaisait.

Il n'avait pas songé en effet qu'elle était fille unique. Et tandis qu'il secouait pour lui-même les liens et les influences de famille, il s'adressa des reproches pour n'avoir pas envisagé sous ce jour la sensibilité de Laurence.

— Vous nous plaisiez aussi, reprenait M. Avenière. Votre installation à Paris, pas trop loin de la rue Desbordes-Valmore n'est-ce pas? nous étions disposés à en prendre tous les frais. Ma fille, qui le savait, en avait préparé les plans. A Paris, il importe de paraître avant d'être, paraître le médecin, le savant à la mode avant de l'être en effet. Nos relations devenaient les vôtres. Notre voiture était à votre disposition. Enfin la rente que nous eussions servie à Laurence vous eût permis de parvenir rapidement, et sans trop de soucis journaliers, à la Faculté de médecine, votre but. Tandis que, si vous choisissiez Lyon, dame! les conditions ne seraient plus les mêmes. Nous demandons, ma femme et moi, à réfléchir.

On déroulait devant Pascal, comme un tapis moelleux, la

confortable existence qui s'offrait à lui. Son but, c'était bien celui-là. On le lui montrait si aisé, si normal, au bout d'un petit nombre de mois, comme une demeure illuminée sous la voûte d'une avenue. Et la politesse des phrases ne recouvrait-elle pas l'indication très précise, menaçante même, que cette générosité pourrait bien se désagréger, se fondre, se volatiliser au cas d'un établissement hors de l'enceinte des fortifications? Cependant, le jeune homme objecta:

— A Lyon, avec le nom de mon père, j'aurais immédiatement réussi.

— Sans doute, sans doute. Mais à quoi? Un peu comme un médecin de quartier.

— Mon père était connu, apprécié dans toute la région.

— Sûrement. Il jouissait de l'estime publique; mais, vous êtes trop intelligent pour l'ignorer, en France, de plus en plus, c'est Paris qui distribue, qui impose les réputations, je veux dire les vraies réputations, celles qui vont au loin, à l'étranger même.

— Pas en médecine.

— Mais si, mais si, en tout. Un spécialiste à Paris, — il faut toujours se spécialiser, — jouit, pour ses recherches, de plus de facilités, de plus de publicité pour ses découvertes. Une chaire, un enseignement y revêtent plus d'autorité. La renommée scientifique y est décuplée.

Chassal et Epervans ne tenaient-ils pas le même langage? Enfin, dernier argument, M. Avenière ajouta:

— C'est l'avenir cher à Laurence. A elle aussi Paris est nécessaire. L'imaginez-vous en province? Ses dons, ses charmes y seraient-ils appréciés tout leur prix? Elle y étoufferait. La vie parisienne crée des habitudes; elle est d'une douceur, d'une diversité singulières. Ne le sentez-vous pas?

— Laurence est-elle d'accord avec vous, monsieur?

— Évidemment.

Oui, Paris était le cadre naturel de la jeune fille, de sa femme. Il le savait. Il n'avait pas besoin de l'apprendre par la bouche de M. Avenière ou par celle de Félix Chassal. Pourtant, elle avait accepté de partir. Ou bien n'y était-elle pas décidée? Cette pensée lui traversa l'esprit, mais il ne s'y arrêta pas. L'entrevue touchait à son terme, heureusement. Les raisons de son futur beau-père, le désir secret de sa fiancée, son propre mouvement intérieur, sa volonté, tout convergeait donc vers la même

solution. Par quelle inconséquence cette solution, en ce moment même, le remplissait-elle d'amertume? Pourquoi ses nerfs se tendaient-ils si violemment? M. Avenière, patient, sollicitait une réponse. M. Avenière ménageait l'avenir au gré de sa fille, de sa fortune. M. Avenière ne prenait point souci de Mme Rouvray, ni de Claire, ni de Gérard, tout petits points noirs perdus là-bas, en Dauphiné : c'était bien son droit. Mais lui-même oubliait-il son serment : avant tout, remplir sa vie? Des lambeaux de phrases, de celles qu'Hubert avait prononcées, lui revinrent à la mémoire : *tant pis pour les vaincus, le sacrifice des autres, le seul qui ne nous diminue pas...* Il fallait se décider, ne plus regarder en arrière. Et il se taisait.

— N'en parlons plus pour l'instant, accepta M. Avenière, un peu surpris de son hésitation. Il n'y a pas lieu de vous tourmenter. Soyez assuré, mon cher ami, que votre bonheur seul nous préoccupe. Votre bonheur, et celui de Laurence. Réfléchissez et vous me donnerez raison. Vous ne pouvez pas vous lier les mains, avec des chaînes inutiles.

Toujours cette comparaison ! Oui, certes, il ne porterait pas de chaînes, il voulait être libre. Et cette liberté, comme il la respirerait au jardin tout à l'heure !

— Monsieur, commença-t-il, enfin décidé...

Mais son hôte, redoutant un échec et s'assurant une alliée, l'arrêta :

— Ce soir, après dîner, vous parlerez de toutes ces choses avec Laurence. Vous prendrez ensemble une détermination. N'est-ce pas le plus équitable, puisqu'il s'agit de votre mariage, de votre avenir? Je m'en rapporte à vous deux.

— C'est cela, dit Pascal. Nous prendrons ensemble une détermination.

— Et maintenant, rejoignons ces dames. Elles ne me pardonneraient pas de vous confisquer plus longtemps.

La nuit avait daigné venir, une nuit bleutée, diaphane, à peine fraîche. La robe de Laurence au jardin, son profil perdu, se détachaient en clair. Comme dans sa vie, Pascal ne voyait qu'elle.

On annonça le dîner servi. La chère était fine chez les Avenière, et ce soir-là particulièrement soignée. Un surtout de roses rouges, des candélabres aux petits abat-jour roses, donnaient à la table des tons délicats dont les yeux se trouvaient reposés.

Par la fenêtre ouverte les arbres rapprochés, que l'obscurité mêlait, prenaient une vague importance de parc. Baigné dans cette atmosphère sympathique et amollissante, Pascal entrait peu à peu dans une bienfaisante torpeur où se cicatrisait sa blessure, qui le délassait, à quoi il s'abandonnait voluptueusement. Comme au Luxembourg l'après-midi, il jouissait de l'heure sans arrière-pensée.

— Si nous prenions le café en bas? proposa M. Avenière. Le soir est si doux!

Laurence battit des mains. Sa mère n'avait pas d'avis, ou n'en recevait pas la demande. On redescendit les quelques marches. Sur un guéridon, le valet de chambre posa l'un des candélabres de la salle à manger. L'air apaisé n'agitait même pas la flamme des bougies. Cet éclairage discret laissait les visages à demi dans l'ombre. Celui de Laurence, au teint si pur, semblait immatériel. L'intervalle des branches contenait un coin de ciel étoilé. Le parfum du jasmin qui, de ce côté, grimpait au perron, celui, plus fort, d'un chèvrefeuille appuyé au mur, remplissaient l'étroit espace. Sauf le pas, assez rare et peu bruyant, d'un cheval dans la rue qui n'est pas pavée, comme on se serait cru loin de Paris!

Pourtant, ce n'était pas la nuit du lac de Paladru dont le calme a tant de majesté, s'épanouit sur tout le large horizon, entre dans toutes les demeures comme un rameau d'olivier. La grande ville invisible, de ses désirs, de ses fièvres cernait ce jardin comme les bois et les eaux la vieille maison de Colletière. Le ciel même en recevait une lueur spéciale, pareil au reflet tamisé d'un incendie éloigné, qui suffisait à porter atteinte à l'éclat des étoiles. Laurence, toute blanche, immobile et sereine comme une déesse de marbre, communiquait, à quelqu'un du moins, ces désirs, ces fièvres qu'elle ne paraissait pas ressentir.

Après qu'il eut vidé sa tasse et fumé une cigarette, M. Avenière déclara en riant que ces jeunes gens, ne s'étant guère vus de toute la journée, devaient avoir mille choses à se dire. Et se tournant vers sa femme :

— D'ailleurs, chère amie, l'air du soir ne vous vaut rien.

D'habitude, il ne traitait pas avec autant de prévenance la santé de Mme Avenière. Obéissante, elle se leva pour le suivre :

— Comme il vous plaira.

Elle posa tour à tour son regard sur sa fille et sur Pascal

avec une infinie tristesse que personne ne pouvait remarquer, que du reste personne, même en plein jour, n'eût remarquée, et remonta l'escalier devant son mari.

Pascal et Laurence, demeurés seuls, restèrent un instant sans parler. Elle se pencha et souffla les bougies une à une, lentement. Ainsi inclinée et éclairée, il voyait les détails de sa figure qui lui causait, à chaque fois, trop de plaisir pour qu'il eût jamais consenti à l'analyser. C'était une découverte nouvelle, comme, en art, les causes multipliées de la perfection. Quand la dernière flamme fut éteinte, la jeune fille devint presque un fantôme. Puis il revit, s'accoutumant à l'incomplète obscurité, les lignes indécises de sa robe, ses joues claires, ses yeux qui luisaient. Il se rapprocha pour ne rien perdre d'elle.

— Je ne vous vois pas assez, jamais assez.

— La lune se lèvera tout à l'heure. Approchez-vous encore.

Et tout de suite elle dirigea l'entretien :

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas davantage?

Ce reproche était bien inattendu, après la résolution qu'il avait prise.

— Je ne puis vous aimer davantage, Laurence. Je vous aime plus que tout au monde.

— Plus que tout au monde? répéta-t-elle d'un air de doute. Moins que votre famille cependant. J'étais ambitieuse pour vous, et vous renoncez à vos ambitions. J'étais plus soucieuse que vous de votre avenir, et c'est moi, Pascal, que vous sacrifiez.

— Pouvez-vous dire, Laurence, que je vous sacrifie?

Et s'excusant de l'avoir laissée dans l'incertitude, il lui confia enfin ses projets, sa détermination. Elle n'essaya pas de l'interrompre, elle ne l'approuva pas lorsqu'il eut cessé de parler, elle affirma simplement :

— Vous savez, mon ami, que je vous eusse suivi n'importe où.

— Je le sais, murmura-t-il, prêt à l'adorer.

Et n'y avait-il pas de quoi l'adorer en effet? La lune qui s'était levée entrait furtivement dans le jardin, glissait entre les branches, répandait ses rayons comme une urne son contenu sur les épaules, sur les cheveux de la jeune fille. Bientôt le visage même fut en pleine lumière. Pascal, qui suivait les progrès de cette apparition, en attribuait à Laurence tout le mérite, comme si le cours même des astres pouvait dépendre d'elle. Le

chagrin qui l'avait ébranlé le rendait plus accessible aux influences de la tendresse, à tout l'alanguissement de l'amour. Le devina-t-elle, avec cette prescience qui harmonisait si naturellement aux situations ses gestes? Elle se leva devant lui, et l'effleurant des lèvres :

— Sur vos yeux, dit-elle, sur vos yeux qui ont pleuré.

Il reçut, étonné et ravi, sa caresse. Et dans cet abandon même elle introduisait une sorte de chasteté dramatique, comme si elle en réglait avec soin la mise en scène. Il chercha à son tour à l'embrasser. Elle se déroba doucement, dans la crainte d'être décoiffée.

— Vous le voulez? demanda-t-elle.

— Laurence, ma bien-aimée!

Elle lui prit les mains et leurs bouches se joignirent sans leurs corps, comme si elle savait exactement ce qu'elle accordait d'elle-même, comme si elle en fixait les limites avec une tranquillité déconcertante. Quand elle s'écarta, il la vit sourire sous la lune, de ce sourire qu'il redoutait un peu à cause de son expression ambiguë, mais cette fois c'était une expression toute simple, triomphante.

— Vous avez parlé à mon père? s'informa-t-elle.

— Pas encore. Je désirais vous avertir. Vous le lui direz ce soir.

— Pourquoi pas vous?

— Ce soir je ne verrai plus personne. Je ne le supporterais pas. Je veux emporter votre image intégrale.

— Vous reviendrez demain?

— Demain, oui, je reviendrai. Le soir, comme aujourd'hui.

— Plus tôt?

— Oui, plus tôt.

Autour d'eux le jardin blanchissait. L'odeur de jasmin et de chèvrefeuille les enveloppait comme la douceur nocturne.

— Maintenant, il faut nous séparer, dit-elle.

— Vous resterez là jusqu'à ce que je sois parti...

Elle demeura en effet, même après son départ, longtemps, assise à la même place, les deux mains longues croisées sur la poitrine comme si elle contenait le trésor le plus cher à une femme : la volonté d'un homme.

VI. — UN CŒUR DE JEUNE FILLE

Le lendemain, les Avenière attendaient Pascal. Leur accord sur la nécessité de l'installation à Paris commandait tant d'autres questions qu'il importait de résoudre sans retard : la date de la cérémonie qui serait célébrée dans l'intimité, le choix d'un quartier et d'un appartement, les frais de l'entrée en ménage, la fixation de la rente que Laurence recevrait en dot.

La veille, après le départ de son fiancé, la jeune fille avait annoncé à ses parens sa victoire définitive.

— Nous n'aurions pu te laisser partir, proclamait son père rayonnant, et qui attribuait une bonne part du succès à l'habileté des négociations menées par lui-même.

Seule, Mme Avenière ne témoignait aucune joie. A cette interrogation de Laurence : « N'êtes-vous pas contente de me garder près de vous? » elle avait osé répondre :

— Si j'étais sûre que ton bien soit là?... Vois-tu : mieux vaudrait accompagner Pascal à Lyon. Son devoir à lui est là-bas. Oublie-nous au besoin...

— Allons, allons ! avait grondé son mari aussitôt. N'allez pas gâter notre plaisir. Votre gendre est taillé pour réussir à Paris, et il le sait. Dans mon cabinet, il a peut-être hésité. Près de votre fille il s'est reconquis, il a reconnu sa faiblesse, et il en a triomphé.

— Maman, un homme comme lui, sans son ambition, serait malheureux comme les pierres.

La pauvre femme, effrayée de son audace, battit en retraite et cessa de défendre une idée aussi chimérique, aussi contraire au bon sens. Pour un peu, elle eût été accusée de manquer de cœur.

« Il m'a promis de venir tôt, » songeait Laurence au jardin. A sept heures elle l'attendait encore, malgré sa promesse. On apporta enfin une carte-télégramme. Il s'excusait brièvement, sans donner de raisons, de son absence qu'une lettre expliquerait. Mme Avenière s'informa s'il était malade.

— Non, répondit la jeune fille qui, pour cette fois, ne sut pas dominer sa nervosité. Il se servirait de ce prétexte, et il n'en parle pas.

— Il n'a peut-être pas voulu t'inquiéter. C'est généreux.

Laurence comprenait qu'il se passait quelque chose de grave : des nouvelles de Colletière sans doute, à la suite desquelles tout se trouvait remis en cause. Sa présence confondrait le fugitif. Elle proposa à sa mère d'aller chez lui le chercher.

— Ce ne serait pas convenable, objecta celle-ci.

La jeune fille ne se fût pas souciée des convenances en face d'un but à atteindre. Avec une tranquille audace, elle eût couru à l'avenue de l'Observatoire. Mais elle pensa qu'à pareille heure elle rencontrerait difficilement Pascal, et que sa démarche ébruitée risquerait d'affaiblir son influence : l'amour qui poursuit son objet n'est plus sûr de lui-même. Elle renonça donc à cette fugue indiscrète, et passa une mauvaise soirée, une mauvaise nuit dans l'incertitude, imaginant tantôt comment elle se vengerait de l'ingrat qui s'était permis de la tourmenter après la douceur de la veille, et tantôt étouffant de son mieux ses craintes et ses larmes. Car, pour être enflammé de réussite et calculateur, on n'est pas préservé d'aimer, et quand la passion se heurte à toutes sortes de disciplines, de sentimens, de raisons ou de vanités et ricoche de l'un à l'autre, toute contrainte lui devient douleur, et de ses blessures mêmes elle s'exalte, qu'elle doive triompher ou mourir.

Le matin vint à la longue. Elle s'imposa, comme une pénitence, comme un dressage, de ne pas se lever plus tôt que d'habitude malgré son impatience, surtout de ne pas réclamer le courrier. La femme de chambre lui porta une lettre, *sa* lettre, dans le lit où elle s'immobilisait fiévreusement. Enfin, elle saurait contre quoi il lui faudrait combattre ; d'un obstacle nouveau, inconnu, dangereux, par avance elle ne doutait pas. Elle décacheta l'enveloppe comme un éclaireur en campagne scrute un bois, avec précaution, et tous ses instincts sur la défensive. Elle fut bientôt renseignée : Pascal se déployait sur le grand chemin, en pleine lumière. Mais c'était si inattendu !

« Laurence, ma Laurence d'hier soir, j'ai passé une journée désespérée, et cependant je ne puis aller à vous. Dans votre jardin, tout s'oublie, qui n'est pas mon amour. Déjà en vous quittant, le long de la Seine, je cherchais en moi cette perfection de bonheur que vous m'aviez donnée, et je ne la trouvais plus. Ce ne pouvait être de vous avoir quittée que me venait ce désenchantement. Depuis que je vous aime, chaque fois que je

vous avais vue, je me réjouissais ensuite, avant de brûler d'un revoir, que vous ne fussiez plus là, comme si je me reposais d'une trop grande joie dans une autre que je savourais plus paisiblement et que je prolongeais à ma guise puisqu'elle ne dépendait plus que de moi. Et hier, ma tendresse me laissait un goût amer et trouble tout nouveau. J'en recherchais la cause, mais le diagnostic m'échappait.

« Ce matin, en rangeant mes papiers, j'ai relu des lettres, j'ai trouvé des photographies de chez moi, et j'ai compris, j'ai su d'où me venait ce goût de cendre qui me gâtait mon amour. Je suis atteint d'une faiblesse que je ne puis vaincre. Je suis lucide, je vois mon mal et je n'en guérirai pas. J'ai beau, pour recouvrer la santé, rassembler toutes mes idées, toutes mes convictions, exalter en moi, et c'est le pire, toutes les forces, oui, toutes les forces de mon amour, je ne passerai pas outre. Je me heurte à un mur. Je ne puis pas, et c'est tout.

« Je ne puis pas séparer ma vie de celle des miens. Je me suis cru libre, et je suis enchaîné. Je ne crois pas aux obligations qui lient entre elles les générations. Je n'admets pas le rétrécissement qu'imposent les charges de famille. J'ai du devoir une notion plus personnelle : c'est envers nous-mêmes qu'il existe, c'est en nous développant contre tous les obstacles que nous le réalisons complètement. Je me dis, je me répète ces axiomes dont mes amis et moi avions fait le catéchisme de l'existence humaine, de la nôtre du moins. Et ces vérités mathématiques n'agissent pas, n'agissent plus. Je les vérifie et je les trahis. Une force que je ne mesure pas, qui me vient de profondeurs inconnues et qui, hier déjà, me dictait malgré moi mes paroles avant que je fusse près de vous, une force ou une misérable pitié me gouverne contre mon intelligence, contre ma volonté, contre mon amour même. Je lui obéirai à n'en pas douter. Un jour ou l'autre, quand j'en aurai le loisir, il faudra bien que je l'analyse. Nous sommes plus complexes que je ne l'imaginais.

« A Paris, ma carrière, si j'en dois retirer un résultat pratique immédiat, est tout entière à créer. Il est probable que, de longtemps, je n'y pourrai rendre les services qui s'imposent à moi sans délai. Je retournerai donc à Lyon, je reprendrai la clientèle de mon père, j'accepterai sa succession, je paierai les dettes d'ancêtres qui me sont indifférens, j'allégerai les jours de ma mère, j'élèverai mon frère, je marierai ma sœur. Voilà une

tâche bien sage et bien méritoire. Je suis l'aîné : je tendrai mes épaules au harnais, je m'attellerai à ce char.

« Je m'y attellerai la rage au cœur, et je le traînerai si vite que je ne veux pas abandonner mes ambitions, que je ne veux rien abandonner. Dans dix ans, j'aurai trente-sept ans. Je reprendrai alors ma vie dans le sens où je la laisse maintenant. Ces dix années, je les utiliserai pour mon expérience, pour mes études. Interrompu dans les généralisations que je pensais entreprendre, je procéderai autrement. Mais je reviendrai à la science pure, je lui garde une part de mon avenir.

« Vous, Laurence, vous, mon aimée, comme vous m'inquiétez davantage ! Ce n'est pas le destin que j'avais rêvé pour vous. Ce n'est pas celui que désire, qu'exige votre père. Il me l'a donné à entendre avec courtoisie. Votre dot même est soumise à mon installation à Paris ; comment n'en seriez-vous pas informée ? Il ne juge pas les choses à la manière de mon père à moi. Je pense comme l'un et j'agis comme l'autre. Après tant de travaux scientifiques, après tant d'efforts vers l'affranchissement intellectuel, être le théâtre d'une telle contradiction !

« L'honneur m'ordonne de vous rendre votre parole. Les circonstances ne sont plus les mêmes que du temps, si rapproché et déjà si lointain, où je vous demandais votre vie. Nous nous sommes promis la franchise, la vérité. Je ne vous offre plus ni Paris, ni le voisinage de vos parens, ni le même avenir, ni le même genre d'existence. C'est une carrière plus modeste qui a ses charges, qui n'a pas de beauté. J'entends encore votre voix, votre chère voix me dire : *Vous savez que je vous eusse suivi n'importe où*... Je l'entends et je me rassure, et puis j'ai peur. Laurence, vous êtes libre, je dois vous assurer que vous êtes libre...

« Ou plutôt non, on n'est pas libre. Moi aussi, je me croyais libre de choisir, et mon choix s'est fait sans moi. Le vôtre, il est en vous, il est fait et j'ai peur...

Demain matin je porterai ma démission à la Faculté de médecine, et je m'occuperai de mon petit déménagement que j'ai déjà commandé. Je prendrai le rapide de neuf heures du soir. A sept heures et demie, je quitterai l'avenue de l'Observatoire. Si je n'ai rien reçu de vous, ou si vous n'êtes pas venue, comme vous étiez venue un jour, m'apporter votre réponse, alors je connaîtrai que vous ne m'avez pas choisi.

« Laurence, Laurence, je ne puis terminer cette lettre ainsi.

Tout mon cœur déchiré vous appelle. Je vous aime et je vous attends. Il ne se peut pas que vous m'abandonniez...

« Ah ! Laurence, quoi que vous décidiez, je sens bien que je vous aimerai encore. Vous avez été la lumière de ma jeunesse, et il me semble que cette lumière va s'éteindre. J'ai peur, et ma peur ne peut rien sur une décision qui s'est prise en moi, sans moi-même...

« PASCAL. »

Les huit pages de papier pelure grésillaient entre les doigts de Laurence. Quand elle eut fini de lire, elle rejeta la lettre sur sa couverture, s'allongea, les bras nus repliés au-dessus de sa tête, et ferma les yeux comme pour mieux concentrer sa pensée sans accepter la distraction du soleil qui, par la fenêtre à demi ouverte, pénétrait dans la chambre. L'air frais invitait à descendre au jardin. Elle n'entendait pas son appel. Elle eût désiré de s'engourdir dans le refus momentané d'une décision, quand, de son cœur obscur, toutes sortes de sentimens se levaient. La palpitation des cils et quelquefois un imperceptible afflux de sang aux joues blanches, aux joues d'habitude si unies, si lisses, trahissaient, dans cette pose d'abandon, la lutte que, malgré son empire, elle subissait.

Comment avait-elle pu réprimer à l'extérieur son premier mouvement, tout d'orgueil et de colère, contre l'audacieux qui trompait sa confiance, quand elle l'avait cherché, découvert, désigné elle-même ? De bonne heure initiée au monde, gâtée, courtisée, adulée, que d'hommages, que de flatteuses demandes elle avait dédaignés et écartés ! Celui qu'elle accepterait, elle le voulait supérieur à tous les autres, moins mesquin, plus large d'esprit, apte à dominer. Il était venu, elle l'avait reconnu. C'était elle qui, se pliant aux avances, lui avait insufflé plus d'ambition, plus de hâte au but. A eux deux ils édifieraient une destinée de succès. Et brusquement il se dérobait, sous de prétendues charges de famille auxquelles il ne croyait même pas, auxquelles il avouait ne pas croire. Il laissait Paris, la Faculté de médecine, les travaux de laboratoire, la science, l'enseignement, la réputation, toutes ces choses auxquelles elle avait accoutumé d'attribuer avec lui une réalité vivante, pour se sauver en province, se condamner à un esclavage de tous les instans, à une existence sans ouverture, sans honneurs, sans plaisir. Et c'était

cela que, d'un geste généreux, il lui offrait! Non, non, elle ne prendrait pas sa part de cet héroïsme familial. Et quel jour cet événement jetait sur le caractère de son fiancé! Au premier choc du sort, il pliait les genoux au lieu de se dresser à la résistance. Il n'était donc point le vainqueur qu'elle avait imaginé. A l'usage il se révélait lâche, pusillanime, incapable de combattre les superstitions, les scrupules par quoi il se sentait envahi, comme tous les faibles. Non, elle ne l'accompagnerait pas dans sa désertion. Et elle s'exerçait à le mépriser.

Une seconde voix protestait contre une condamnation aussi sévère. La faiblesse, la lâcheté ne se trouvaient peut-être pas du côté où elle les prétendait voir. Et puis, à vingt ans, même si l'on s'est davantage attaché à développer son intelligence que sa sensibilité, quand on aime, ce sont des ondes brûlantes qui sans cesse passent sur le cœur. Laurence se souvenait de la rapidité de vivre que la présence de Pascal lui communiquait. L'avant-veille, au jardin, ne l'avait-elle pas tenu à sa merci? La lune, obéissante, était venue favoriser sa victoire. Et quelles dépouilles elle avait exigées de ce vaincu déjà brisé! Quand de ses lèvres elle lui avait effleuré les yeux, les yeux humiliés, n'avait-elle point senti une humidité dont, maintenant, elle avait honte pour lui et qui, de mémoire, la troublait toute délicieusement, — dans son orgueil ou dans sa chair? Mais ne s'attribuait-elle pas un rôle qu'elle n'avait pas joué? L'amour de Pascal s'était simplement accordé avec son ambition. Il s'était rendu de lui-même. Elle n'avait fait que l'affermir dans une volonté déjà prise. Et elle n'avait même pas le pouvoir de l'y maintenir. Peut-être, s'il la revoyait, changerait-il encore? Non, il s'abandonnait à un instinct de pitié ou de race contre quoi elle devinait toute autre force vaine. Et il ne lui demandait pas conseil, il ne la suppliait pas, il décidait sans elle et contre elle. Tout au plus, à la fin, jouait-il l'émotion pour l'attendrir. Et de nouveau se raidissant, Laurence se livrait au mépris, au dépit, à toutes les rancunes que soulève, comme un vent d'automne les feuilles mortes, la fureur amoureuse.

L'instant d'après, elle imaginait que, dans l'immolation de soi-même à l'être aimé, dans le sacrifice à une volonté chère, se peut rencontrer une sorte de satisfaction, de volupté inconnue. D'anciennes lectures de piété, d'anciennes effusions religieuses, bien délaissées, mais qui gardaient une douceur lointaine, ne

le garantissaient-elles pas? Déjà elle rédigeait en pensée le télégramme qu'elle enverrait: *Avez-vous pu douter de moi, mon ami?* Puis, elle repoussait une telle défaillance comme un amoindrissement.

Ces allées et venues, ce flux et ce reflux de sentimens contraires la fatiguaient, l'épuisaient. Elle aurait voulu ne plus réfléchir, oublier, se jeter dans le sommeil comme dans une eau bienfaisante. Et ce soleil qui touchait le lit, qui approchait peu à peu du visage, qui de son éclat la gênait! Deux ou trois fois elle eut la velléité de se lever pour fermer les rideaux ouverts, et ne se décida pas au moindre geste, comme si le tumulte de son cœur, bien suffisant pour l'agiter, la contraignait à une immobilité absolue du corps.

Vers onze heures, sa mère, inquiète de ne point la voir descendre, vint frapper à la porte deux ou trois coups discrets auxquels la jeune fille ne répondit pas. Ils se renouvelèrent timidement, et Mme Avenière, sur un hostile: *Entrez*, pénétra dans la chambre avec une figure toute décontenancée.

— Qu'as-tu, ma chérie?

— Je n'ai rien.

Je n'ai rien: aucun aveu, plus que ces quatre mots dans leur insignifiance, n'a jamais tourmenté les mères, les amans, ceux qui se penchent sur la vie profonde. Ils abritent toutes les angoisses, toutes les agonies intimes, ce qu'il faut taire, ce qu'on ne sait pas encore, ce qu'on n'ose pas deviner, ce qui traîtreusement s'introduit dans le bonheur comme le ver dans un fruit. Mme Avenière, prudente et peureuse, s'alarma de ce manque de confiance qui l'écartait du chagrin de sa fille. Elle insista de sa voix la plus caressante, sans se décourager.

— Tu ne te sens pas malade?

— Non.

— Cependant tu restes au lit. Il fait si beau dehors.

— Je me repose.

— Ne veux-tu pas venir au jardin avec moi?

— Pas ce matin. Merci.

— Ton père doit s'absenter pour ses affaires. Il déjeunera en ville et ne rentrera que ce soir, tard. Ne le verras-tu pas?

— Vous lui direz que je suis un peu lasse. Ce soir, peut-être l'attendrai-je.

— Tu t'habilleras pour déjeuner?

— Je n'ai pas faim.

— Et si Pascal, pour expliquer son absence d'hier, s'invitait?

— Il ne viendra pas.

— Tu as reçu une lettre de ton fiancé?

— Je n'ai plus de fiancé.

Elle-même s'étonna de cette affirmation catégorique. Pascal avait-il donc raison, dans sa lettre, de prétendre qu'aux heures décisives nos choix se font en nous, sans nous, ou que d'obscurs élémens de notre sensibilité, auxquels nous n'avons pas adressé d'appel, interviennent dans nos déterminations? Toute la matinée elle avait parcouru, tour à tour, et tant de fois, les deux chemins qui s'offraient à elle, celui de l'orgueil et des libres puissances de vivre, celui de l'amour et du sacrifice. Elle avait paru détester le second, mais, en somme, elle avait regardé de son côté aussi souvent que de l'autre. Tout à coup, elle s'en détournait définitivement.

— Ah!... ma pauvre enfant! soupira Mme Avenière.

Et, sans bruit, elle versa des larmes. Laurence ne voulait pas être plainte:

— Maman, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que je pleure? Il me rend ma parole, il rentre à Lyon. C'est très bien ainsi.

— Ma pauvre enfant!.., répétait sa mère, qui ne voyait pas l'effet d'agacement provoqué par cette exclamation.

Quand elle put s'exprimer plus longuement, elle expliqua:

— Hier, avant-hier, je suppliais ton père de te laisser partir avec lui, loin de nous.

— Il ne s'agit pas de père. Si je voulais partir, je partirais.

— Toi, je pensais que tu l'aimais.

Laurence, comme pour la défier, déclara:

— Oui, je l'aimais. Je l'aime encore.

— Et tu le laisses partir?

— Évidemment.

L'âme simpliste de Mme Avenière ne concevait pas ces contradictions. Laurence le lui signifia sans ménagement, pour couper court à son interrogatoire:

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— De mon temps...

— Tout est changé. Les femmes d'aujourd'hui me comprendraient.

— Que vous devez être malheureuses! s'écria Mme Avenière.

La jeune fille avait envie de dire : « Vous le voyez. » Mais elle repoussa les caresses qui s'approchaient d'elle :

— Maintenant, voulez-vous être bonne, maman ? Vous tireriez les rideaux. Je désire dormir, je ne déjeunerai pas.

Et quand sa mère eut repoussé le soleil dehors et rétabli dans la pièce l'ombre pitoyable où l'on peut jeter sa peine librement, seule et désespérée comme une petite fille qui se découvre abandonnée, elle se tourna contre le mur et sanglota éperdument. Personne ne la verrait, aucune glace ne lui montrerait à elle-même son image. Elle se livrait à son amour qu'elle brisait. Elle se mettait le cœur en lambeaux avec une douleur qui venait d'elle, comme un soldat déploie plus de courage pour se mutiler qu'il n'en faut pour aller à la guerre. Toute gémissante et meurtrie, elle ne songeait pas à changer de résolution.

Mme Avenière, plus tard, remonta vers elle, mais elle fit semblant de s'être endormie. Vers deux heures elle se leva, s'habilla lentement et minutieusement, usant de toutes sortes de procédés pour effacer la trace des larmes, et une heure après, elle apparaissait au salon où sa mère recevait quelques visites d'adieu. Elle portait cette robe ivoire dont Pascal, l'avant-veille, avait tant goûté l'harmonie. La blancheur de son teint ne pouvait s'appeler de la pâleur. Coiffée à ravir, ses cheveux blond doré moussant sur le front, elle souriait avec cette grâce qui se savait enchanteresse. On la complimenta sur sa mine, on la cajola, elle reçut des *ma toute belle* et des *ma mignonne* de cet air tranquille, sûr de soi, qui, dans le monde, était fixé comme un masque sur son visage. Sa mère n'en revenait pas, la suivait dans tous ses gestes, dans tous ses propos indifférens, avec consternation, ne la reconnut que lorsqu'elle la vit jeter sur l'horloge à la dérobée un regard de misère qui lui serra le cœur.

Le temps passait, inexorable et si lent.

« Là-bas, sans doute, songeait Laurence, *il* compte les heures, lui aussi. Il m'espère, il m'invoque, il m'attend... Non, il savait d'avance que je ne viendrais pas. Sa lettre me l'indique clairement. Alors, pourquoi ne vient-il pas, lui ? C'est à lui de venir me réclamer, d'exiger mon départ, de m'enlever de force au besoin. Il faut qu'il vienne. Je veux qu'il vienne... »

Elle tendait sa volonté à distance pour l'attirer, l'envoûter, le contraindre à se mettre en route vers elle. Un jeune homme entra. Elle tressaillit. C'était Chassal. Rien de plus naturel qu'une

dernière visite avant le départ pour les vacances. Celle-ci parut à la jeune fille étrange et un peu suspecte. Les nerfs vibrans sous son calme, elle épiait le jeune homme qui se rapprocha et qui finit par lui demander :

— Pascal part toujours ce soir?

— Mais oui.

— Il m'a annoncé qu'il s'installait à Lyon. C'est insensé. Ne trouvez-vous pas, mademoiselle? Vous saurez l'en empêcher.

— M. Rouvray est libre.

Monsieur Rouvray : c'était le reniement. Félix Chassal avait trop de finesse pour ne pas l'entendre.

« Pour qui est-il là? cherchait Laurence. Pour Pascal ou pour lui-même? Pour lui. C'est pour lui. Je sais... »

Ils échangèrent un seul regard qui ne dura pas, car tous deux, aussitôt, détournèrent la tête. Chacun avait honte de trahir, lui l'amitié, elle l'amour, et de savoir que l'autre savait. Se découvrant pareils, ils se méprisèrent.

« Jusque dans sa cruauté, pensait-il, elle me plaît. »

« Il inventorie la succession de Pascal, » pensait-elle.

Ils cessèrent de parler. Et bientôt il s'en alla, ce dont elle fut soulagée.

Elle dîna avec sa mère, étonnée d'avoir si faim quand elle n'avait pas mangé depuis la veille. Sa jeunesse, déjà, lui versait le réconfort de la résistance physique. Après, elle descendit au jardin, en défendant jalousement sa solitude :

— Pour vous, maman, l'air est trop vif. Restez au salon. Tout à l'heure je rentrerai, et nous attendrons père ensemble. Tout à l'heure, n'est-ce pas?

Car il fallait à tout prix qu'elle fût seule, pour quand neuf heures sonneraient.

La lune n'était pas encore levée. Elle s'en réjouit, préférant l'obscurité. C'était le même silence que l'avant-veille, le même parfum de jasmin et de chèvrefeuille, le même coin de ciel étoilé entre les branches, la même paix nocturne. Pascal manquant, toutes ces douceurs unies devenaient peu de chose. Il n'était plus là, apportant sa belle vie chaude que, vaincu, il lui soumettait. Le vainqueur de la journée, c'était lui. Triste vainqueur, il lui échappait et courait, hors Paris, se constituer prisonnier de la province, de la famille, de la pauvreté, de toutes les geôles qui garrottent notre ardeur de jouir et de dominer.

Ah ! le misérable fou ! La beauté, l'intelligence qu'elle avait cultivées pour lui, il les dédaignait ! Surtout, il lui courbait le front vers la terre sous la honte de préférences secrètes pour des vanités matérielles, mondaines, égoïstes, quand on ne discerne pas si nettement d'habitude les mobiles de ses actes, car on n'a pas l'occasion de descendre aussi bas en soi-même. Eh bien ! non, elle redresserait la tête : elle aurait la franchise de s'aimer ouvertement plus que tout au monde, plus que son amour.

Elle en était à ce troisième reniement quand, de la fenêtre ouverte, lui parvinrent, à demi étouffés, les neuf coups sonnés par l'horloge de la salle à manger. Pascal la quittait pour toujours.

Deux larmes, les dernières, coulèrent de ses yeux qu'elle n'essuya pas. L'air de la nuit les sécherait. Déjà, à travers son amour agonisant, son amour égorgé, elle songeait à la vengeance. D'autres paieraient cher au cours de sa vie le choix dont elle se sentait marquée comme d'un soufflet, et dont elle voulait s'enorgueillir : d'autres, et Pascal lui-même, si jamais le destin les confrontait à nouveau...

— Laurence, ne rentres-tu pas ?

— Je rentre, maman.

Elle se leva, toute raidie, comme une ressuscitée qui n'a pas encore bien repris l'usage de ses membres. Et la jeunesse de son cœur était morte en effet.

HENRY BORDEAUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LES ÉCOLES D'ORIENT

ÉCOLES CHRÉTIENNES ET ISRAÉLITES

I

Généralement, quand nos politiciens dissertent sur les écoles orientales, on croirait, à les entendre, que l'enseignement tout entier est à créer dans les régions soumises à l'Islam. Ils en parlent comme de pays nègres, où il est urgent d'expédier des cohortes de missionnaires laïques, pour combattre à la fois l'obscurantisme musulman et l'obscurantisme catholique qui s'y disputent les cerveaux débiles d'une humanité inférieure. Ils oublient trop, — ou ils ignorent, — que dans tout l'Empire ottoman, comme en Égypte, fonctionne un service complet d'instruction publique, plus ou moins calqué sur le nôtre. Sans doute, ce service vaut ce qu'il vaut, et, en ce qui concerne la Turquie, il arrive souvent que les écoles mentionnées ou annoncées dans les rapports officiels n'existent guère que sur le papier. Mais, en dépit de toutes les lacunes, le collège turc n'est pas un mythe, pas plus que le collège égyptien. Il suffit de se promener dans Stamboul ou dans Péra, pour y rencontrer une population scolaire qui ne différera pas sensiblement, du moins à l'extérieur, de celle de nos lycées et de nos gymnases européens.

Un voyageur non averti pourrait s'imaginer, à première vue, que les choses s'y passent absolument comme chez nous. Au lycée impérial de Galata-Séraï, l'uniforme des élèves était à peu

près semblable, sauf la coiffure, à celui de nos collégiens. Lorsque ces jeunes gens défilaient dans la rue, en rangs, sous la conduite d'un maître d'études, j'avais un instant l'illusion de me retrouver dans une de nos villes françaises. Cette illusion est bien plus déconcertante dans les quartiers musulmans de Constantinople. Brusquement, en quittant le Grand Bazar, où se perpétue en partie le décor oriental traditionnel, on tombe sur une sortie de classes, toute moderne d'aspect. Des enfans et des adolescens vêtus à l'européenne se précipitent au dehors, avec des bousculades et des cris. Ils tiennent des serviettes sous le bras, d'autres balancent un petit paquet de livres attachés par une courroie de cuir. Il en est qui enfourchent des bicyclettes déposées dans le vestibule de l'établissement. Quelques-uns ont leur coupé qui stationne à la porte : c'est une sortie de Janson-de-Sailly, ou d'un lycée parisien des quartiers riches.

En Égypte, — au Caire ou ailleurs, — la similitude se poursuit plus exacte et plus saisissante. Vienne seulement l'époque des examens, une sorte de fièvre pédagogique s'empare de la jeunesse cairote ou alexandrine. On se croirait au quartier Latin, lorsque la saison des licences et des baccalauréats bat son plein. Comme sous les marronniers du Luxembourg, on ne croise, sous les ombrages de l'Esbékieh, que des adolescens au teint pâle qui repassent fébrilement leurs manuels ou leurs cahiers de cours. Les murs du ministère de l'Instruction publique sont tout bariolés d'affiches et de placards : ouvertures de sessions, listes d'admis ou d'admissibles, programmes d'écrit et d'oral. L'antique Sorbonne ne nous offrait pas, en juillet, un plus édifiant spectacle. Et l'agitation des maîtres ne le cède point à celle des élèves. D'un bout à l'autre de l'Égypte, on mobilise des jurys. Ce professeur, qui vous salue en coup de vent, n'a pas le temps de vous écouter : il part, le soir même, pour Minieh, faire passer le certificat d'études primaires. Son collègue, que vous essayez vainement de retenir, se dérobe avec la même hâte trépidante : il part pour Alexandrie, où il va fabriquer des bacheliers.

Ce beau zèle de l'enseignement officiel serait, à coup sûr, moins fervent, s'il n'était stimulé par la concurrence de l'enseignement libre. Or celui-ci rayonne et se diffuse à travers tout l'Orient. Sans parler des écoles grecques qui sont innombrables, les écoles religieuses fondées par les Occidentaux se sont extraor-

dinairement multipliées en Orient, depuis un demi-siècle. Au lieu de gémir sur l'absence des lumières en ces heureux pays, il faudrait plutôt se plaindre qu'il y en eût trop, au moins en certains centres. Quoi qu'il en soit, ces écoles ont formé des milliers d'élèves; elles ont travaillé plus ou moins à transformer l'esprit et les mœurs des Orientaux. Y ont-elles réussi? Que sont-elles et que valent-elles au juste? Qu'est-il permis d'en attendre pour l'avenir? Je ne me flatte pas, après tant d'autres (1), de répondre péremptoirement à ces questions. Je voudrais seulement montrer qu'il les faut envisager non pas du point de vue des grands principes, mais du simple bon sens, et qu'on ne peut se flatter de les résoudre, sans y mettre beaucoup de tolérance, d'équité et de sympathie.

Je commencerai par les écoles religieuses, — catholiques, protestantes, israélites : elles sont, en général, les plus anciennes; elles ont servi de modèle à l'enseignement public; elles sont enfin les plus nombreuses, et, pour l'instant, les plus puissantes et les plus capables d'agir sur la mentalité orientale.

II

Évidemment, je n'ai pas l'intention de donner, dans cet article, une nomenclature détaillée de toutes ces écoles : il ne s'agit point d'un rapport encyclopédique sur l'enseignement libre en Orient. La vie d'un homme suffirait à peine à une tâche pareille. On ne peut pas avoir tout vu, et même si on le pouvait, on ne jugerait encore que d'après une inspection forcément sommaire. Il n'est d'ailleurs pas commode de voir, — qu'il s'agisse des Musulmans ou des Congréganistes catholiques, des Protestans ou des Juifs. La porte de leurs maisons vous est tout juste entre-bâillée. Et je m'émerveille, à ce propos, de l'intrépidité de certains enquêteurs français, qui, sans préparation aucune (sinon purement livresque), sans s'être familiarisés par un long séjour avec les âmes et les intelligences de là-bas, — après avoir traversé en personnages encombrans une demi-douzaine de classes, — se permettent de formuler un verdict définitif et sans appel sur une cause qu'ils ont si mal entendue!

(1) Voyez, en particulier, le bel article de M. Anatole Leroy-Beaulieu : *la Langue française et les révolutions de l'Orient*, paru ici même, dans la *Revue* du 15 avril 1909.

Pour moi, je me bornerai à raconter les quelques visites qu'il m'a été accordé de faire dans les plus hospitaliers de ces établissemens libres. Je n'essaierai pas de dissimuler l'intérêt toujours très vif ou très amusé que j'y ai pris; et, puisqu'il faut bien conclure, je m'appuierai moins, dans mes conclusions, sur ce que j'aurai entrevu ou entr'écouté, au cours de ces visites, que sur les observations quotidiennes que j'ai accumulées, en conversant avec les jeunes gens ou les hommes mûrs élevés dans ces écoles. En somme, ce n'est pas précisément au collège ou dans les examens qu'une éducation fait ses preuves, c'est plus tard, dans la pratique de la vie.

Très nombreuses, — nous l'avons dit, — les écoles libres d'Orient se répartissent en une foule de catégories et s'abritent sous les pavillons les plus divers. Il en est de riches et de pauvres, de très vivantes et d'à moitié mortes, de très médiocres et de fort bonnes. Comment se reconnaître au milieu de cette multitude? Comment les classer? On ne peut même pas, comme chez nous, les diviser en primaires, secondaires et supérieures, — attendu que beaucoup d'établissemens, par exemple celui des Jésuites de Beyrouth, comprennent les trois degrés d'enseignement. Tel collège des Frères donne à la fois l'enseignement primaire, primaire supérieur, secondaire moderne et secondaire classique. Cependant, cette réserve admise et pour la commodité du langage, j'adopterai notre classification traditionnelle; je suivrai l'ordre ascendant des trois étages pédagogiques, et, afin de ne pas noyer le lecteur dans l'infini détail des notations, je m'en tiendrai à celles de ces écoles qui m'ont paru, en leur genre, vraiment typiques et représentatives.

Dans l'ordre primaire donc, il sied de consacrer une mention toute spéciale au collège des Frères de la Doctrine chrétienne du Caire. J'eus l'honneur d'être reçu dans leur établissement de la rue Khoronfiche, où toute la gamme de l'enseignement primaire est représentée : on y prépare même, paraît-il, au baccalauréat moderne et classique. Les Frères sont de hardis et entreprenans pédagogues : outre cette maison et leur collège de Faggala, ils possèdent encore, en ville, des écoles élémentaires. Nul groupement plus actif et plus prospère que celui-là! — Je fus accueilli au parloir, par le directeur, dont l'esprit très large et très tolérant m'eut bientôt frappé. Nous débutâmes par les politesses d'usage : cigarettes offertes, rafraîchissemens apportés

tout de suite sur un plateau. J'avoue que, les premiers complimens échangés, je ne songeai même pas à solliciter la faveur d'assister à quelques classes : il est probable d'ailleurs que ma demande eût été courtoisement éludée. Je m'en serais, au surplus, consolé sans peine. J'ai subi assez d'inspections, lorsque j'étais dans l'Université, pour savoir quelle formalité vaine et trompeuse est l'enquête d'un inspecteur. En conséquence, je préférai de beaucoup interroger le Frère directeur et causer avec lui.

Spontanément et de très bonne grâce, il me renseigna sur le nombre et la nationalité des élèves de la maison. Le gros du contingent se compose de Grecs, de Maltais, d'Italiens. Il y a aussi des Autrichiens et quelques Français. Les Musulmans et les Juifs sont une minorité assez restreinte. Comme je m'en étonnais, au moins pour les Musulmans, le Frère me déclara :

— Oui! c'est ainsi ! nous avons beau éviter même l'apparence du prosélytisme religieux, le préjugé des Musulmans et des Juifs à notre égard est invincible. Encore une fois, je proteste contre la légende calomnieuse, qui veut que nous forcions nos élèves mahométans à suivre les offices catholiques. C'est le contraire qui est la vérité. Ceux d'entre eux qui fréquentent nos cours le savent bien. Ils sont relativement peu nombreux, je vous l'ai dit, mais nous ne cherchons pas à en attirer davantage...

— Pourquoi donc? fis-je, un peu surpris.

— Mon Dieu ! me confessa le Frère, avec une certaine hésitation... pour des raisons de moralité! Comprenez-moi bien ! Je n'accuse pas les jeunes Israélites ou les jeunes Musulmans d'être des enfans ou des adolescens corrompus. Il n'en est pas moins certain qu'à âge égal ils sont beaucoup plus précoces, beaucoup plus développés, physiquement, que nos Européens. Alors, il y a danger, — vous le devinez, n'est-ce pas, — à les laisser ensemble.

Qu'on ne voie pas là un trait de noirceur cléricale ! Si je reproduis cette appréciation, c'est que je l'ai entendu formuler maintes fois, non seulement par des prêtres chrétiens, mais par des éducateurs laïques. Sans aller jusqu'en Orient, il n'est que d'interroger à ce sujet nos proviseurs et nos censeurs algériens, ils répondront exactement comme ce religieux du Caire. D'ailleurs, il n'insista pas. Il se hâta de m'entretenir, ce qui est trop naturel, des succès de ses élèves.

Ces succès seraient fort brillans, d'abord dans les examens,

puis dans les carrières où ils entrent. Les anciens élèves des Frères sont, paraît-il, très recherchés aussi bien par l'administration anglaise que par l'administration khédivale. On les emploie en qualité d'arpenteurs, de contremaîtres, de comptables, de commis de banques, de rédacteurs de ministères. Partout ils font prime! Ce n'était point jactance de la part du directeur. Je m'en convainquis quelque temps après. Lord Cromer, ayant bien voulu me recevoir, me parla aussi de ces jeunes gens dans les termes les plus flatteurs. Le meilleur éloge qu'il décernait à l'éducation des Frères de la Doctrine chrétienne, c'est qu'elle fût, avant tout, *pratique*. Compliment précieux dans la bouche d'un Anglais et d'un grand administrateur! Plus tard, à Beyrouth, à Smyrne, à Jérusalem, on me tint des propos identiques. Les boutiquiers syriens portaient aux nues les écoles des Frères, me répétaient que c'étaient les seules vraiment utiles pour leurs enfans; et, à ce propos, ils ne manquaient jamais d'établir une comparaison désobligeante entre ces écoles et les collèges secondaires des Jésuites. Ils n'oubliaient qu'une chose, c'est que les collèges des Jésuites ne s'adressent pas précisément à leur clientèle et que, si tout le monde a droit au latin, nul n'est tenu de l'apprendre, qui ne se destine point aux fonctions libérales. Dans tous les cas, il est vraiment bien curieux de confronter avec l'opinion locale celle de certains touristes universitaires qui reprochent précisément à nos congréganistes le caractère *formel* et, en quelque sorte, scolastique de leur enseignement. On comprendra qu'en matière de pratique, je préfère le témoignage de lord Cromer et des boutiquiers de Beyrouth à celui de MM. Aulard et Charlot, théoriciens sans doute admirables, mais un peu éblouis par la lumière crue des réalités.

... Nous sommes toujours au parloir de la rue Khoronfiche. Le Frère directeur, après avoir épuisé le chapitre des études et des triomphes scolaires, me parle maintenant de l'éducation physique, qui, certes, est bien loin d'être négligée. Tout à l'heure, il va me montrer la salle de gymnastique, les barres parallèles, les trapèzes et les perches qui garnissent les cours. Enfin, il y a la série variée des divertissemens : le collège possède un orphéon; il s'y donne des concerts, des représentations théâtrales. La dernière fois, on a joué *La Grammaire* de Labiche...

— Vous voyez! me dit le Frère, on ne s'ennuie pas trop chez nous!... Mais venez, que je vous montre la maison!

Je n'en demandais pas tant! J'avoue même que cela m'ennuyait un peu. Car cette tournée du propriétaire ne pouvait rien m'apprendre : j'en prévoyais avec précision les moindres incidens et les plus infimes détails. J'acceptai néanmoins, par politesse... Et nous voilà déambulant à travers les salles d'études, les classes vides. Nous tombons même, par hasard, dans une classe où le professeur fait une leçon de géométrie. Nous rebroussons chemin vers les réfectoires, — très propres, très aérés, exempts de ces odeurs invétérées de mangeailles, qui, au lycée Henri IV, nous poursuivaient jusque dans la cour d'honneur. Et puis, nous montons un étage, deux étages, — et ce sont les chambres des Frères, les dortoirs des élèves, qui ressemblent à tous les dortoirs possibles. Le directeur me fait remarquer les larges baies des fenêtres pour la ventilation, les rideaux et les stores qui protègent contre le soleil :

— Rien n'a été omis pour l'hygiène! me dit-il, avec insistance.

Cette constatation me laisse à peu près indifférent. Un collège est toujours un collège, quoi qu'on fasse pour en adoucir l'horreur. On aura beau en expulser les miasmes, ces agglomérations d'enfans ne seront jamais bien saines. Je frémis, en songeant à ce que doit être un tel séjour, au Caire, par les chaleurs suffocantes de l'été.

— C'est épouvantable! me dit le Frère. Aussi ne peut-on trop demander à nos élèves, qui en sont souvent accablés... Nous-mêmes nous souffrons cruellement. Certains de nos professeurs ne peuvent résister au climat : il faut les renvoyer en France!... Mais, nous avons la terrasse!

Sur ces mots prononcés avec une bonhomie naïve, il m'entraîne vers les combles. Nous grimpons une espèce d'échelle, qui aboutit à un trou carré, découpé dans la charpente... Alors, un spectacle merveilleux surgit tout à coup! un spectacle, devant lequel s'éclipsent instantanément les visions de dortoirs et de réfectoires que je viens de traverser!... Le Caire est là, étalé sous mes pieds, avec ses minarets et ses coupoles de mosquées, avec ses faubourgs aux maisons peintes, éclatantes de carmin, de bleu-turquoise, de jaune d'or. Derrière moi, déferlent les dunes arides du Mokattam et de la vallée des Khalifes;

de l'autre côté, le fleuve fume sous ses brouillards, et plus loin que la ligne frêle des palmiers, dans la désolation des sables et de la chaîne libyque, les profils triangulaires des Pyramides se dessinent faiblement sur le ciel de nacre.

Le Frère, qui jouit de mon émerveillement, me dit, d'un ton que je ne lui soupçonnais pas :

— N'est-ce pas?... C'est la ville d'Orient dans toute sa beauté!

Puis, après un silence :

— N'importe! Tout cela ne vaut pas la France!... Voilà dix ans que je n'y suis retourné! Ah ! c'est dur, monsieur!...

Et, par l'échelle si roide, nous redescendons, plus amis, en causant du pays lointain.

... Me voici maintenant dans une autre « Ville d'Orient, » plus orientale peut-être : Damas! La « perle du désert! » Comme dans les centres importans de la côte, les écoles y foisonnent : il y en a de protestantes, de catholiques et de juives, sans préjudice des écoles officielles musulmanes. Les Anglais, les Américains, les sœurs de Saint-Vincent, les Lazaristes, les Franciscains et les Jésuites s'y disputent les élèves. Je ne pus guère que constater l'abondance de ces foyers civilisateurs. La plupart des portes me restèrent impitoyablement closes. Et, franchement, je n'ai pas le courage d'en vouloir à ceux de nos religieux qui ne me permirent point de dépasser le seuil de leurs parloirs. S'ils ouvraient trop facilement leurs classes, ce serait un perpétuel va-et-vient d'étrangers et de curieux, un véritable envahissement. Ces visites, qui n'apprennent rien aux visiteurs, ont encore l'inconvénient de désorganiser les cours, de déranger inutilement les maîtres et les écoliers. Et puis enfin, il faut être bien sûr des intentions du passant qui se présente. Étant donné la façon dont nos inspecteurs les jugent d'ordinaire, les congréganistes ont mille fois raison de leur condamner l'entrée de leurs établissemens. Ces messieurs ont la candeur de s'en plaindre. Ils arrivent là comme le loup dans la bergerie, et ils s'étonnent que les brebis ne tressaillent pas d'allégresse à leur arrivée. La plus élémentaire prudence conseille, au contraire, de leur fermer le bercail.

La seule école de Damas, où l'on consentit à me recevoir, fut celle de l'Alliance israélite. Je m'y rendis en tâtonnant, à

travers le dédale des petites rues arabes. Ce fut pour moi le chemin des écoliers, une course vagabonde, fertile en spectacles imprévus et pittoresques. Dans cette vieille ville syrienne, où se réfugièrent maintes familles algériennes, au lendemain de la conquête française, je retrouvai presque le décor et la figuration de nos casbahs africaines : les ateliers des tisserands, les brodeurs accroupis sur le seuil des échoppes et dévidant leurs bobines de soies, les enlumineurs de coffres, les selliers à demi dissimulés derrière l'étalage de leurs cuirs historiés, de leurs laines teintes en couleurs vives et de leurs verroteries. Les ruelles se resserraient en longs couloirs obscurs, tantôt voûtés, tantôt recouverts de toiles ou de légers abris en feuilles de palmiers... Et puis, soudain, au sortir de cette pénombre, la lumière brusque d'un étroit carrefour, où il y a tout juste la place pour un jet d'eau qui fuse vers un pan de ciel bleu. J'étais à cent lieues de la pédagogie française et je finissais par perdre de vue le but austère de ma promenade.

Après bien des détours, on m'indique enfin la maison de l'Alliance. Elle est à peu près aveugle au dehors, comme toutes les bâtisses indigènes. Mais elle cache, à l'intérieur, un patio qui est une merveille, une cour dallée de marbre, avec une vasque au centre, un promenoir à colonnade, un *liwan* recouvert de faïences et de boiseries compliquées et délicates. Il y fait grand jour et il y fait sombre. Partout des coins d'ombre bleue, et des espaces miroitans où rit le soleil! Cette maison délicieuse et fraîche est une école de jeunes filles.

La directrice, très aimable, me fait les honneurs de ce lieu d'enchantement. Sans doute, elle est aussi instruite qu'aimable: car elle est ancienne élève d'Auteuil, si j'ai bonne mémoire. En tout cas, elle a étudié en France. Tout de suite, elle gémit sur l'incommodité du local, si mal approprié aux exigences du confort et de l'enseignement modernes. Moi qui étais encore sous le charme de ma première impression, j'eus la lâcheté de ne pas défendre le vieux logis, et, par galanterie, je m'associai aux doléances de l'institutrice... Mais, sans plus tarder, la voici qui m'emmène dans la classe des grandes, — des fillettes de douze à quatorze ans. Et ce fut la séance d'inspection dans tout son sérieux. Sur l'injonction de la maîtresse, une des fillettes nous lut un morceau de prose française. Elle s'en acquitta avec beaucoup d'intelligence. Cette petite Juive de Damas avait une pro-

nonciation et un accent presque irréprochables. Je l'en complimentai chaleureusement.

— Notez, me dit la directrice, que cette enfant n'apprend le français que depuis trois ou quatre ans et que, chez elle, elle ne parle que l'arabe!...

C'était évidemment un fort beau résultat, et qui méritait tous les éloges. Pourtant, on se réservait de m'édifier davantage encore. Une autre élève, priée de faire l'analyse grammaticale du morceau, s'en tira également à son honneur. Une troisième nous commenta le passage. C'était, si je ne m'abuse, un développement sur l'économie domestique et sur le rôle de la femme dans une maison. Après quelques phrases, la directrice intervint :

— Je me permets, dit-elle, de vous signaler l'importance de ce commentaire. Nous sommes ici en Orient, dans un pays où l'incurie des femmes est inimaginable. Vous le voyez : nous essayons de réagir! Nous tâchons que ces fillettes deviennent plus tard des ménagères économes, ingénieuses et prévoyantes, *pratiques* surtout!...

Pratiques ! voilà le grand mot lâché! Ils veulent tous être pratiques, — aussi bien les Frères de la Doctrine chrétienne que les professeurs de l'Alliance israélite! C'est la marotte du monde oriental, persuadé que, si les Européens sont les maîtres de l'Heure, c'est parce qu'ils s'évertuent à être pratiques avec persévérance... Peut-être bien que l'institutrice, en attirant mon attention sur ce point, entendait caresser en moi une manie très française et très à la mode : elle me prenait pour un universitaire affolé d'enseignement pratique. Mais je sentais bien qu'au fond son œuvre était louable : les petites Juives de Damas ont assurément besoin d'apprendre à tenir un ménage. Et, quoique la pratique leur en fût enseignée par la théorie, cette pensée me consola d'avoir écouté une page d'économie domestique, dans ce harem désaffecté, où j'aurais préféré les beaux contes de Shéhérazade!

Nous terminâmes par une brève apparition dans la classe enfantine. Là, sous la direction d'une adjointe, une quarantaine de bébés balbutient des syllabes françaises :

— Ceux-là ne font encore que d'épeler! me dit la directrice. Mais, vous verrez! Dans deux ou trois ans, ils parleront presque aussi correctement que les jeunes filles de la grande classe!

J'en avais la ferme conviction, et je le lui dis. Cependant, elle continuait à déplorer l'incommodité du local, qui, effectivement, était un peu obscur pour une salle de classe. Je l'examinai, par complaisance, et mes yeux s'arrêtèrent sur des inscriptions en caractères hébraïques qui se déployaient tout le long des murs : c'étaient des sentences pieuses, comme il y en a chez nos congréganistes et chez les protestants. Vivement, la directrice s'empressa de s'excuser :

— Que voulez-vous! me dit-elle : ici, ils sont très arriérés! Il faut bien tenir compte, n'est-ce pas...

De nouveau, j'eus le sentiment que ces propos s'adressaient au Français anticlérical, qu'elle me supposait être. J'en fus positivement navré et je me hâtai de lui témoigner combien je trouvais légitime la présence de ces inscriptions bibliques dans une école israélite... C'est égal! Cette tendance honteuse, — au moins devant les étrangers, — à cacher prudemment ce que l'on devrait étaler avec orgueil; cette rage qu'ils ont, en Orient, de réduire l'éducation à son matériel strictement pratique, — tout cela m'induisait en des réflexions chagrines touchant la mentalité future des Orientaux et aussi de nos jeunes Français, qui, davantage encore, sont soumis à ce genre de discipline. Je me disais: Enseigner l'économie domestique est fort bien! Mais il y a de si belles histoires dans la Bible et dans l'Évangile! Pourquoi les proscrire, sous prétexte de neutralité de conscience? Quand on songe à tout ce que l'éducation chrétienne avait mis de délicatesse, de générosité et de poésie dans les âmes de la Vieille France, on ne peut que maudire les tristes pédagogues qui ont tari ces sources vives, et qui, avec leurs manuels grossièrement utilitaires ou inefficacement altruistes, ne propagent que la platitude et ne préparent que la brutalité et la barbarie.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, je sortis enchanté de cette école de Damas. Les autres sont, paraît-il, de valeur égale ou supérieure; et, puisque j'ai cité l'opinion locale en faveur des congréganistes, ce n'est que justice de la citer aussi en faveur des Israélites. Il n'y a qu'une voix à ce sujet : les écoles de l'Alliance sont excellentes. Je regrette seulement de n'avoir pu y pénétrer davantage.

A Jérusalem, je fus plus heureux qu'ailleurs. Grâce à la courtoisie du directeur, j'eus la bonne fortune de visiter l'École professionnelle israélite, qui est peut-être la plus importante, la

mieux organisée et la mieux outillée de toutes les écoles de l'Alliance en Orient. Outre l'enseignement professionnel, l'enseignement primaire à tous ses degrés y est distribué à des élèves de toute nationalité et de toute confession. Naturellement, on commença par une promenade à travers les classes, les dortoirs et les réfectoires, qui étaient parfaitement tenus. On me mit en main des copies qui étaient fort honorables, on interrogea devant moi des jeunes gens qui répondirent fort bien. Faut-il répéter que je n'attribue pas une importance extrême à ces formalités? Qu'un maître fasse une leçon brillante devant un inspecteur, qu'un élève réponde bien ou mal, cela ne prouve pas grand'chose. Je m'en rapporte, sans hésiter, à la bonne réputation dont l'école jouit dans toute la Palestine et à l'agréable souvenir que j'ai gardé de mes conversations avec les professeurs (il en est de chrétiens dans le nombre). Ceux avec qui j'ai causé m'ont paru des esprits très ouverts, très modernes, — trop modernes peut-être.

Mais ce qui me frappa et m'intéressa le plus, ce sont les ateliers où on initie de jeunes Orientaux au travail industriel européen. Les ressources pécuniaires dont l'établissement dispose ont permis de les installer avec un grand luxe. Il y a des salles de tissage, de moulage, de serrurerie. Il y a des cours de dessin et de sculpture ou de peinture décorative. Il y a des ateliers de teinturerie, d'autres où l'on fabrique des résilles de cheveux. J'aperçois des apprentis mécaniciens en bourgerons bleus et cottes de travail. On m'assure que leurs pièces se vendent déjà dans la région et l'on escompte le moment où l'on pourra se passer complètement des fournitures d'Europe. J'examine de plus près les auteurs de ces merveilles. Certains sont roses et blonds, d'un blond pâle d'albinos : ce sont des Juifs du Nord, des immigrans polonais, aussi dissemblables qu'il est possible, comme types et comme allures, de leurs coreligionnaires du Sud, Égyptiens ou Tripolitains. On me signale aussi quelques Chrétiens dans cette foule d'élèves cosmopolites. Mais la majorité est orientale : c'est ce qui rend si intéressant l'effort tenté, dans cette maison, par l'Alliance israélite. Les jeunes Juifs de là-bas, comme d'ailleurs tous leurs compatriotes, n'ont qu'un goût médiocre pour le travail manuel. Parviendra-t-on à le leur inculquer? La tâche, évidemment, sera longue et difficile. Ce qu'il y a de sûr, c'est que rien ne saurait être plus profitable et plus salutaire à ces jeunes gens qu'un enseignement

de ce genre. Cela vaut mieux que de leur seriner nos immortels principes et de les bourrer de notions abstraites qui ne leur serviront à rien.

A cet égard, j'ai beaucoup admiré, — à Jérusalem encore, — l'école professionnelle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Leur établissement est, sans comparaison, le plus considérable de toute la ville, — et c'est même une petite ville dans la grande. La masse et l'étendue des bâtisses, qui se développent en bordure le long de la route de Jaffa, vous saisissent l'œil dès l'arrivée. Ces constructions immenses sont de date relativement récente. Elles sont, pour ainsi dire, sorties de terre par la volonté d'une religieuse, la sœur Sion, une vaillante fille de nos faubourgs parisiens. Un tel résultat, — et si rapide, — tient presque du prodige : il est héroïque, si l'on songe à toutes les difficultés d'une aussi énorme entreprise. Réunir les fonds n'était rien (Dieu sait pourtant ce qu'une telle installation a coûté !) le plus malaisé fut d'obtenir du gouvernement turc l'indispensable autorisation de bâtir. Sœur Sion se révéla, en cette occurrence, un véritable diplomate, elle sut profiter très intelligemment de la faveur dont jouissait son Ordre auprès d'Abdul-Hamid. A Jérusalem, on vous racontera là-dessus maintes anecdotes qui prouvent que sœur Sion avait autant d'esprit que de bonté et d'audace.

La propre sœur de la fondatrice défunte, qui lui a succédé dans les fonctions de supérieure, eut la complaisance de me guider à travers le vaste labyrinthe de la maison. Le premier être humain que nous croisâmes fut un pauvre fou inoffensif, qui vaguait par les corridors, en bredouillant des paroles sans suite et en se livrant à toute une gesticulation effarante. Il nous poursuivit avec obstination :

— Un de nos pensionnaires ! me dit la supérieure. Notre maison est le rendez-vous de toutes les misères, même des pires, de celles qui rebutent la charité ! Outre un hospice pour les vieillards aveugles, nous avons aussi un refuge pour les incurables de tout âge et de tout sexe, hommes, femmes et enfans ! Vous ne pouvez pas vous imaginer les infirmités, les monstruosités que nous abritons ici...

Elle n'ajouta point un détail plus touchant et plus beau, que je savais déjà : c'est qu'à tour de rôle, ses compagnes se dévouent pour aller soigner, dans leurs repaires, les lépreux de

Jérusalem. Une telle abnégation concilie aux sœurs de Saint-Vincent de Paul le respect des Musulmans eux-mêmes.

Et, bien entendu, à côté de ces œuvres de bienfaisance, elles soutiennent des œuvres d'éducation et d'instruction. Dans ce grand bercail des abandonnés, des infirmes et des désespérés, il y a place pour des écoles primaires. Mais, comme chez les Israélites, c'étaient les ateliers surtout qui attiraient ma curiosité. Nous vîmes donc des salles entières, où l'on enseigne aux pupilles de l'hospice la cordonnerie, la menuiserie, le tissage.

— Bientôt, expliqua la supérieure, nous nous suffirons à nous-mêmes, grâce aux produits de nos élèves. Ce sont eux qui ont fabriqué les souliers qu'ils ont aux pieds, qui ont tissé les étoffes qui les habillent. Nos meubles, nos portes et nos fenêtres, tout cela est leur œuvre... Mais je vais vous montrer des travaux plus délicats!

Nous entrâmes alors dans un atelier de repassage, où l'on chantait et où l'on bavardait ferme : une vraie blanchisserie française, où d'ailleurs on apprête aussi bien la lingerie indigène que la lingerie européenne! On s'y évertue, pour les amidonnages, à imiter le « glacé » parisien, et l'on réussit également les tuyautages, le neigeux et le vaporeux des dessous féminins. La sœur n'avait pas besoin de me faire remarquer ces raffinemens de zèle chez ses élèves. J'avais été leur client pendant mon séjour à Jérusalem et je savais à quoi m'en tenir sur les talens de ces jeunes personnes. Je n'ignorais pas non plus qu'elles sont aussi habiles couturières que repasseuses distinguées. Néanmoins, ma surprise fut vive de constater, chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, un atelier de coupe et de couture, où l'on ne se borne point à la grosse confection courante, mais où l'on entreprend des toilettes, — voire de grandes toilettes à la dernière ou avant-dernière mode de Paris. La cornette blanche de la religieuse, qui préside à ces prouesses, met une note imprévue parmi tant de mondanités. On a confiance, paraît-il, dans la sûreté de son goût. Les dames musulmanes de Jérusalem, femmes de fonctionnaires ou d'officiers, lui commandent leurs robes d'apparat. Les Européennes elles-mêmes recourent à ses élèves pour des travaux moins importans. Lorsque je visitai l'ouvroir, ces demoiselles étaient fort occupées à la bâtisse d'un trousseau destiné à la fille d'un consul, qui allait se marier.

En somme, il n'est guère possible de procurer un meilleur gagne-pain à ces jeunes Palestiniennes : une éducation plus ambitieuse serait au moins inutile, sinon déraisonnable et dangereuse. La supérieure me l'affirme, et elle ajoute :

— Nous avons aussi des Bédouines, — des Bédouines chrétiennes!... Nous les marions le mieux que nous pouvons. Elles s'en retournent dans leurs montagnes de Moab. Mais nous ne les perdons jamais de vue. Quand elles ont des enfans, nous leur envoyons des langes, des berceaux... Quelques-unes nous reviennent de temps en temps. Elles nous disent qu'elles sont heureuses... Que voulez-vous? Il est certain que ce qu'elles ont appris ici ne leur sert pas beaucoup dans leurs pays perdus. Mais elles essaient de civiliser un peu leurs maris, leur entourage!

Malgré la modestie de la restriction, je pensais : « Vraiment, cela est admirable! » Et, me rappelant qu'il existe une foule d'autres maisons semblables à Jérusalem et dans la banlieue, — que dis-je! dans toute la contrée, depuis Nazareth jusqu'à Gaza, je ne doutai plus que la Palestine ne fût à la veille d'une transformation et d'une régénération complètes.

Hélas! je suis bien forcé d'en rabattre. Il en est à Jérusalem, comme dans le reste de l'Orient, comme aussi dans cette Algérie française, où des méthodes analogues sont appliquées pour le relèvement de nos Arabes. Enseigner une langue, quelques formules d'examen, la pratique de la couture ou du repassage, cela est, en général, facile. Mais changer le caractère, améliorer ou redresser les mœurs d'un pays, quelle entreprise écrasante et décourageante! Je ne sais trop ce que deviennent les petites malheureuses éduquées dans les écoles primaires et les orphelinats de Judée. Mais, ce qui m'a donné à réfléchir, — aussi bien à Jérusalem que dans les autres villes circonvoisines, — c'est le pullulement du voyou levantin. Ces enfans adoptifs de la civilisation européenne ne sont même pas toujours respectueux pour leurs maîtres. Il faut entendre de quel ton ils lancent à tout personnage en soutane : « Eh! bonjour, mon Père! » et il faut voir de quelles familiarités indiscrètes et de quels quolibets ils les poursuivent. Devenus grands, ils ne font rien, ou si peu que rien : circurs de bottes, camelots ou pisteurs d'hôtels, voilà pour le plus grand nombre. C'est une tourbe de déclassés. Les meilleurs sont drogmans, domestiques, brocanteurs d'objets

pieux. On ne voit pas que, chez eux, le travail prenne un essor bien extraordinaire, comme par exemple en Égypte. Remonter le courant des habitudes acquises est peut-être au-dessus de leurs forces. La paresse ancestrale est mauvaise conseillère. Et puis, la flânerie est si tentante dans un pays où il est si commode d'exploiter les touristes, où d'ailleurs il n'y a ni commerce, ni industrie, rien qui provoque ou qui réveille l'activité!

Et pourtant, l'œuvre entreprise par les éducateurs occidentaux n'est pas vaine, puisque cet enseignement, si rudimentaire qu'on le suppose, donne, à ceux qui le reçoivent, le désir du changement, d'un autre état de choses que celui qui existe. Ce n'est pas seulement pour des motifs religieux que les Chrétiens et les Juifs d'Orient ont été parmi les plus résolus adversaires du régime hamidien. Supposons même que cet esprit de nouveauté, ils ne l'aient point : le seul fait que l'élève des écoles européennes sort du commun, de la plèbe misérable, qu'il est plus ou moins protégé, qu'une autorité étrangère et puissante a l'œil sur lui, — cela suffit pour lui donner une humble prérogative qui le distingue, une sorte de dignité extérieure. L'indolence musulmane en est alarmée, stimulée par contre-coup. Et ainsi, dans toute la masse orientale, s'insinue cette idée confuse: qu'on se libère par l'instruction.

Quant à compter sur la reconnaissance et l'attachement de cette clientèle scolaire, ce serait une illusion. Chrétiens, Juifs et Musulmans acceptent comme un dû tout ce que nous leur apportons. L'Europe est pour eux une vache à lait, qui ne demande qu'à se laisser traire. Jusqu'ici du moins, elle a tout fait pour leur persuader qu'elle n'avait pas d'autre ambition.

III

La munificence presque toujours désintéressée des nations occidentales a donc répandu à profusion, par tout l'Orient, les écoles primaires. Il va de soi que les écoles secondaires et supérieures créées par elles sont en plus petit nombre, comme répondant à des besoins plus limités. Néanmoins, l'enseignement des humanités a ses collèges dans toutes les grandes villes orientales; et, quant aux centres moins importans, il est bien rare que cet enseignement ne s'y donne point à côté de l'autre.

Certaines villes comme Beyrouth et Jérusalem sont dotées

de facultés de médecine, d'écoles de pharmacie et d'écoles spéciales pour les hautes études d'exégèse, d'archéologie et d'histoire. Et je ne parle point ici de l'Égypte, qui est soumise à un régime particulier.

Dans cette abondance, choisissons encore. Sans prétendre jeter le blâme du silence sur des établissemens de premier ordre, comme le lycée français de Salonique, les collèges des Lazaristes, celui d'Antourah et celui de Constantinople, mais uniquement parce qu'il faut bien se borner et qu'encore une fois je n'ai pu tout voir, — je restreindrai ma description à l'Université Saint-Joseph et au collège américain de Beyrouth, — enfin à l'École biblique dominicaine de Jérusalem.

Beyrouth est, par excellence, la ville universitaire de l'Orient. Plus qu'ailleurs, les écoles y foisonnent : grecques, maronites, israélites, allemandes, anglaises et françaises. Mais tout cède devant les deux collèges rivaux : *Saint-Joseph* et *Les Américains*.

Le premier a été construit par les Jésuites au cœur même du quartier chrétien : véritable forteresse catholique dressée en pays d'Islam, lieu de refuge pour la population chrétienne, en cas de massacre. Ce n'est pas seulement l'étendue, la hauteur et l'épaisseur des murs, l'appareil imposant de la bâtisse qui commandent le respect, mais c'est aussi le prestige dont la maison est environnée. Rien qu'à entendre les drogmans et les hommes du peuple prononcer le nom de *Yessouïehs* (Jésuites), on sent que l'Université Saint-Joseph est le siège et comme le chef-lieu d'une grande puissance : puissance à la fois matérielle, intellectuelle et morale.

Dès le seuil, on en éprouve l'impression très nette : on reconnaît l'endroit le plus vivant et le plus actif peut-être de toute la ville. Les mendians et les solliciteurs assiègent le portail ; les pauvres, les petites gens y affluent, en quête d'un secours ou d'un conseil. Et l'on y rencontre de belles dames syriennes, en toilettes élégantes, qui viennent voir leurs enfans ou requérir l'assistance d'un confesseur. Il y en a tout un groupe, très agité et très volubile de langues, dans le vaste parloir où l'on m'a introduit. En attendant qu'on veuille bien s'occuper de moi, j'examine le local, j'y salue l'habituel mobilier et la coutumière décoration des parloirs ecclésiastiques : les images de piété, les portraits du Saint-Père et des gloires de l'Ordre, les tableaux

d'honneur dans leur cadre de bois doré, et aussi, en belle place, la lithographie patriotique bien connue : *le Cuirassier mourant!* Un soldat français qui meurt au pied de la croix, enveloppé dans les plis d'un drapeau tricolore... Mais voici mon guide qui s'avance, le vénérable Père Ray (je lui dois trop pour ne pas le nommer). Il ne me cache pas qu'il me sera tout à fait impossible d'assister aux classes de l'établissement : les règlemens s'y opposent. Et d'ailleurs, on est encore trop près d'une récente inspection qui a causé le plus fâcheux esclandre dans Beyrouth et toute la province. Je proteste que cela m'est indifférent, que je désire seulement causer avec lui et les personnes compétentes, de tout ce qui touche à l'instruction et à l'éducation des indigènes.

— Cela ne vous empêchera pas, me dit le Père en riant, de voir notre collège !

Je n'en ai aucune envie ! Enfin ! c'est une politesse qu'il entend me faire et que je dois lui rendre. Je me résigne.

Rapidement, nous traversons la chapelle, qui est le centre et l'âme de cette vaste agglomération, puis des cours, où nous surprenons des séminaristes syriens en train de jouer au foot-ball. Le Père s'arrête avec complaisance et me fait admirer la scène. J'ai peine à garder mon sérieux, à la vue de toutes ces soutanes qui s'envolent comme de grandes ailes noires, ou qui se retroussent sous le coup de pied envoyé à l'énorme ballon... Nous franchissons une clôture : nous voici maintenant dans les gymnases, dans les salles de bains et dans les salles de douches : les appareils, m'assure-t-on, sont ultra-modernes et ont été fournis par les meilleures maisons de Paris. Qui donc soutiendra qu'on ne se lave pas chez les congréganistes?... Encore une clôture, et c'est le préau, où ont lieu les distributions de prix, les concours littéraires et les représentations théâtrales. De là, une incursion à la Faculté de médecine qui est contiguë au collège. Les étudians sont, en ce moment-là, à l'amphithéâtre. Que ferais-je, moi profane, dans cette docte assemblée? Je me contente d'aller présenter mes devoirs au chancelier. En sortant, j'avise, près de la porte, l'affiche des conférences. J'y lis l'annonce d'un cours de *déontologie médicale*. Le Père Ray me dit incontinent :

— J'en suis le professeur !

Et il m'explique que ce vocable rébarbatif de « déontologie »

désigne la plus douce et la plus humaine des sciences : celle des devoirs particuliers qui incombent au futur médecin dans l'exercice de sa profession. On lui rappelle que le savoir et l'habileté de main n'y sont pas tout, qu'il y faut encore de la conscience et de la charité; qu'il y a des pudeurs qu'il ne doit pas inutilement blesser et qu'enfin, dans toute chair souffrante, il ne doit voir que la chair du Christ. J'applaudis à la pensée généreuse et si profondément chrétienne qui inspire cet enseignement, et je déplore avec le Père qu'il n'ait pas son analogue, — même purement laïque, — dans nos Facultés de France.

Comme nous venons de rentrer dans le collège, je le supplie de m'épargner la visite fastidieuse des dortoirs et des réfectoires. Cependant, je ne puis me dispenser de jeter un coup d'œil à la Bibliothèque, qui est une des plus considérables de l'Orient, où je trouve toutes les revues savantes et la plupart des ouvrages spéciaux. Mon guide me confie que l'Université Saint-Joseph possède non seulement cette riche bibliothèque, mais une imprimerie, munie de caractères latins et arabes. Outre un journal, *El Bachir*, une revue, *El-Machriq*, des *Mélanges de la Faculté orientale*, elle édite une multitude de livres de classe et d'érudition. C'est une occasion pour le Père Ray de m'énumérer les différentes écoles et les divers genres d'enseignement que centralise l'Université : d'abord le collège, qui se divise en internat et en externat, et qui comprend tout le cycle des études secondaires ; puis le séminaire, qui forme des prêtres indigènes pour tous les rites orientaux; la Faculté de Médecine, où les cours sont confiés à des professeurs français, où les examens se passent devant un jury venu de la métropole et qui confère les mêmes grades que nos Facultés de France ; enfin une Faculté de hautes études, pour l'enseignement des spécialités orientales. Les maîtres chargés de cet enseignement rédigent une revue, — ces *Mélanges*, dont il était question tout à l'heure, — où sont exposés les résultats de leurs travaux ; enfin, ils donnent des conférences publiques de vulgarisation... Les Jésuites ont donc créé à Beyrouth une véritable Université moderne, qui peut rivaliser avec celles d'Europe, pour l'intensité et l'ampleur du mouvement intellectuel.

Tandis que le Père m'instruit de tous ces détails, nous traversons de larges terrasses très ventilées, où des religieux lisent ou récitent leur bréviaire, puis d'interminables corridors décorés de

photographies qui représentent les monumens et les ruines les plus célèbres de l'antiquité gréco-latine : l'Acropole d'Athènes, le Parthénon, les temples de Baalbek et de Palmyre. Enfin, nous voici dans la cellule de mon compagnon, une pauvre chambre blanchie à la chaux et au mobilier sommaire : un petit lit entouré de rideaux, une table de bois blanc, quelques livres sur des planches, un pot à eau sur un guéridon. Le crucifix pendu au mur répand comme une beauté austère sur ces humbles choses.

Nous allumons des cigarettes, et j'écoute le Père :

— On nous accuse, me dit-il, d'être arriérés, encroûtés dans nos vieilles méthodes et dans nos vieilles habitudes. La simple vue de notre maison et la simple lecture de nos programmes suffiraient, je pense, pour réfuter ces calomnies. On attaque surtout notre enseignement classique, auquel on reproche d'être une superfétation dans un pays comme celui-ci. Mais nous ne saurions trop répéter que cet enseignement n'est réservé qu'à une élite, à ceux de nos jeunes gens qui se destinent à la médecine, ou qui veulent suivre, plus tard, des cours de droit. Nous avons d'ailleurs une section moderne, où on enseigne les langues vivantes : l'arabe, le français, l'anglais et l'allemand. Nos élèves de la section classique y participent avec leurs camarades ! De plus, nous allons fonder une école de commerce, pour satisfaire à des exigences nouvelles... Et puis, quoi ? Ces élèves réussissent, — quelquefois brillamment, — dans leurs examens. Nous fournissons de fonctionnaires tous les emplois publics ; les professions libérales se recrutent, en majorité, parmi les nôtres. La faveur et l'opinion publiques sont pour nous. Notre collège est en pleine prospérité... Quelle meilleure réponse pouvons-nous faire à nos détracteurs ?

J'admis le bien fondé de l'argument, et, pour la dixième fois, je posai mon éternelle question :

— Avez-vous beaucoup d'élèves musulmans ?

— Peu ! me dit le Père : vous en savez la raison !

Et, comme le Frère-directeur de l'école du Caire, il crut devoir protester énergiquement contre l'accusation de prosélytisme, d'attentat à la liberté de conscience :

— D'abord, me dit-il, veuillez considérer que nous sommes ici dans un collège catholique, un établissement qui ne doit recevoir, en principe, que des chrétiens. Notre enseigne est assez

éclatante pour qu'on soit averti dès l'entrée. Les Musulmans qui viennent chez nous savent donc à quoi s'en tenir. Mais, du moment qu'ils y sont, nous avons assez de prudence et de bon sens pour n'exercer sur eux aucune pression. N'assistent à nos offices que ceux qui le veulent bien. D'ailleurs la Congrégation de la Propagande nous interdit formellement d'imposer à nos élèves non catholiques la présence aux cérémonies du culte !

Ces déclarations étaient superflues, du moins pour moi. J'abrégeai le plus possible la défense du Père, et, discrètement, j'essayai de l'interroger sur les méthodes pédagogiques de la Société :

— Oh ! me répondit-il impétueusement, nous ne nous piquons pas de suivre la pédagogie universitaire à travers ses... évolutions. Nous avons la nôtre, qui a fait ses preuves et que nous conservons, quitte à l'adapter de temps en temps aux nécessités du siècle !...

Je sentis qu'il était inutile de pousser davantage mon interlocuteur sur ce point. Peut-être n'avait-il pas toute la compétence requise pour aborder un tel sujet : la prédication et les œuvres sociales l'occupaient beaucoup plus que l'enseignement. Mais enfin, je la connaissais, cette pédagogie des Jésuites, pour y avoir été soumis autrefois... dans l'Université ! Et, quant aux griefs qu'on peut formuler contre elle, je les avais recueillis à Beyrouth même et dans toutes les autres villes d'Orient, où la Compagnie de Jésus a des concurrens et des ennemis. Que ne m'avait-on pas dit que je n'eusse entendu déjà et que je n'eusse pu moi-même formuler d'avance ? « Éducation toute verbale ! Culte de la vieille rhétorique cicéronienne, avec ses définitions, ses partitions, divisions et subdivisions ! Théorie de la synecdoque, de la métonymie et de l'antonomase !... » Mon Dieu ! je l'accorde : il est des nourritures plus substantielles pour l'esprit que toute cette paille de la rhétorique gréco-latine ! Mais la théorie des figures oratoires, est-ce plus absurde, en somme, que la théorie de la multiplication, dont on nous abrutissait jadis, dès la quatrième ? Il est trop évident d'ailleurs que les Jésuites ne limitent pas leur enseignement des humanités à cette médiocre scolastique. Chez eux, comme chez leurs rivaux, on étudie, on commente et on apprend les textes de nos grands écrivains. — Tout, me dira-t-on, dépend de la manière ! — Je l'accorde encore. Mais cette « manière, » j'en ai pu juger très favorablement. Je n'ai eu

pour cela qu'à me souvenir de mes conversations et de mes rapports avec les élèves orientaux des Jésuites. Leur éducation ne les a ni déprimés ni endormis. Ce sont des gens très actifs, très entreprenans, et, en général, d'une belle indépendance d'idées. Si beaucoup sont restés croyans, il y en a d'autres qui sont libres penseurs. Chez les mieux doués, j'ai constaté un sens littéraire, un souci du bien-dire, une élégance d'esprit et, parfois, une curiosité intellectuelle qui ne se rencontre pas déjà si souvent, même en France, chez les anciens élèves de nos lycées. Pardessus tout, ce sont, d'habitude, des gens bien élevés : ce qui ne les empêche pas de faire parfaitement leurs affaires, et même « des affaires ! »

Leurs femmes, sans avoir leur culture, ne leur sont point inférieures. Presque toutes ont passé par les couvens de nos religieuses. Il en est de fameux, en Orient, comme l'étaient autrefois, dans nos chefs-lieux, tels couvens de l'Assomption ou du Sacré-Cœur. D'y avoir été élevée, cela confère une sorte de lustre à une jeune fille. Par exemple, on reconnaît tout de suite une ancienne élève de Pankaldi, le pensionnat élégant de Constantinople, ou de Ramleh, le grand pensionnat d'Alexandrie, qui est dirigé, comme l'autre, par les Dames de Sion et qui a pour supérieure une Française de la plus haute distinction, la fille de Prévost-Paradol. Évidemment, ces Levantines n'ont pas le brillant de nos Parisiennes, ni leur liberté d'allures ou d'opinions, et il est clair que le bagage de leurs connaissances n'est pas toujours très considérable, ni très varié. Mais, pour l'instant du moins, cette éducation est très exactement adaptée aux mœurs d'un pays où le féminisme est inconnu et où des doctoresses et des propagandistes révolutionnaires feraient scandale. Aux yeux de ces jeunes femmes, comme à ceux de leurs maris, il suffit bien qu'elles soient des mères de famille et des maîtresses de maison irréprochables. J'ai eu l'occasion d'être reçu par quelques-unes d'entre elles, mariées à des Français qui occupaient, en Orient, de hautes situations : ces anciennes couventines de Beyrouth ou d'Alep faisaient très honorable figure parmi les dames européennes qui, dans leur salon, parlaient musique ou littérature. Enfin, leurs ménages étaient exemplaires. N'est-ce point l'essentiel ? Et, si l'on songe à ce qui reste, chez nous, d'une instruction complète, — les licences, les baccalauréats, ou les brevets supérieurs une fois obtenus et enterrés ; — si l'on

ajoute que l'éducation morale y est presque nulle, tandis qu'elle est, au contraire, très développée dans les écoles congréganistes d'Orient et que les résultats en sont les seuls qui demeurent, — on conviendra qu'il y a des raisons plausibles pour hésiter entre les deux systèmes.

Je ne communiquai point ces réflexions au Père jésuite qui m'entretenait : nous étions trop du même avis. Mais j'eus soin de revenir fréquemment l'interroger, pendant mon séjour à Beyrouth. Il causait volontiers des nombreuses œuvres qu'il dirigeait : confréries d'étudians, cercles catholiques de jeunes gens et d'ouvriers. Il y était très aimé :

— En général, me dit-il, ceux que nous avons élevés, ou secourus, nous restent fidèles! Ils se souviennent. Nous avons une association d'anciens élèves, éparse à travers tout l'Orient et même le monde entier. Cela forme un bloc de solidarités... Mais nous avons à lutter, ici même, contre de rudes adversaires : les Américains ! Leur collège a été créé et organisé par un homme de haute valeur, M. Bliss. Nous étions au mieux avec lui, comme nous le sommes encore avec ses collaborateurs. Cela n'empêche pas que, quand nous fondions une école quelque part, M. Bliss s'empressait d'en bâtir une autre en face : collège contre collège, chapelle contre chapelle, dispensaire contre dispensaire !... Aujourd'hui, c'est son fils qui est à la tête de l'établissement. Allez le voir ! Cette installation des Américains est admirable !... Ils sont plus riches que nous, hélas !...

Je suivis le conseil du Père : j'allai voir le collège protestant des Américains.

Les Jésuites se sont logés à l'Est de Beyrouth. Les Américains occupent l'extrémité opposée de la ville. Selon la méthode anglo-saxonne, ils ont construit leur université en pleine campagne, sur une éminence, d'où l'on domine la Méditerranée et la chaîne du Liban. Le lieu, très salubre, est rafraîchi, même en été, par la brise de mer. A travers les fanges des faubourgs, je gagne cette oasis de propreté et de confort. Je distingue les murs des premières bâtisses : c'est encore plus imposant que chez les Jésuites ! D'abord, de vastes jardins fermés de clôtures en pierres de taille ; puis, tout un quartier qui s'est groupé autour du collège et qui en est une véritable dépendance : boutiques de papetiers et de coiffeurs, restaurans et cafés pour les étudians. J'aperçois, plus loin, un hôpital de bébés, toutes

fenêtres ouvertes. De petites figures pâlottes se montrent derrière les moustiquaires des couchettes. Des *nurses* en tabliers à bavettes circulent entre les rangées de lits. Partout, on sent l'iodoforme et les dégagemens chimiques des laboratoires : une bonne odeur de science et de pédagogie environne cette autre cité universitaire.

Un domestique me conduit chez le directeur M. Daniel Bliss, qui habite un élégant cottage, à l'extrémité des jardins, bien en vue de la mer. Je suis reçu dans une sorte de salon-bibliothèque : des rayons chargés de livres font tout le tour de la pièce ; des photographies d'art, des fleurs sont très esthétiquement disposées sur les meubles. On devine, dès le seuil, que le maître de ce *studio* est un homme de culture et de goût, habitué à la large existence américaine, et l'on reconnaît la présence et les soins d'une maîtresse de maison accomplie à tout ce qu'il y a de net, de poli, d'agréable et de sérieux dans l'arrangement de ce salon : cela me change de la pauvre cellule de mon jésuite. Mais je ne puis m'empêcher de songer que, là-bas, on est sans doute plus près qu'ici de l'esprit de l'Évangile...

M. Bliss commence l'entretien par une très libérale déclaration de principes et par un éloge de Renan. (Décidément, l'auteur de la *Vie de Jésus* est l'homme des Anglais ! Déjà, lord Cromer me l'avait vanté !) Par malheur, mon hôte s'exprime assez difficilement en français, et moi-même je sais trop mal sa langue pour essayer de m'en servir. J'ai donc peur, sinon de trahir, du moins de déformer sa pensée, en m'efforçant de la reproduire. Pourtant, il me semble bien qu'elle se ramenait à ceci, en ce qui concerne la propagande religieuse de la Mission Américaine : « Ne retenir du christianisme que ses préceptes les plus généraux et les plus accessibles à tous, afin que Musulmans, Juifs et Chrétiens orientaux y trouvent une règle morale qui ne contredise pas l'essentiel de leurs croyances antérieures. S'attacher moins à la personne qu'à l'esprit du Christ ; et, ainsi, dégager de sa doctrine une conception d'ensemble qui satisfasse toutes les aspirations vers l'Idéal, sans heurter les principes directeurs de la science moderne. » En d'autres termes, ce serait une religion sans dogmes, et moins une religion proprement dite que le culte du sentiment religieux.

Il est certain qu'une propagande ainsi conçue est fort ingénieuse. Mais je crains qu'elle ne soit aussi bien subtile pour des

intelligences orientales. Ce sont là façons de penser européennes, qui ne les choquent pas moins que le catholicisme le plus dogmatique et le plus autoritaire. La preuve en est que les protestans, malgré toutes leurs concessions, ne convertissent pas plus que nos congréganistes avec toute l'intransigeance de leur orthodoxie.

Nous quittâmes vite ce terrain brûlant, où nous marchions d'ailleurs d'un pas mal assuré, et nous abordâmes les questions d'ordre matériel. Je sus bientôt que le collège américain compte environ huit cents élèves, un peu plus que celui des Jésuites. Ces élèves sont, en majorité, des Syriens, des Arméniens, des Grecs, même catholiques. Il faut y ajouter une centaine de Musulmans, Persans, Hindous et surtout Égyptiens; ces derniers sont attirés en assez grand nombre vers le collège protestant par la facilité qu'ils y ont d'apprendre l'anglais. Quant à l'enseignement, il comprend des études classiques qui conduisent au grade de bachelier, puis des études secondaires modernes, avec une école de commerce. Enfin, une Faculté de médecine et de pharmacie, une école d'archéologie et de philologie biblique couronnent cet édifice universitaire. On le voit : le Collège des Américains, dans sa structure pédagogique, ressemble, à peu de chose près, à celui des Jésuites.

Ces renseignemens épuisés, M. Bliss me propose gracieusement de visiter la maison. Cette fois, j'accepte avec plaisir, puisqu'un établissement de ce genre, c'est l'inconnu pour moi.

D'abord, mon guide, sous prétexte de me faire admirer le paysage, me conduit dans les dortoirs, qui occupent les étages supérieurs et d'où la vue est effectivement très belle. Il m'entr'ouvre, en passant, deux ou trois chambres de maîtres. Décor prévu : photographies, bibelots, tentures orientales. Cela rappelle tout à fait les splendeurs de nos « turnes » d'étudians. Il n'y manque même pas les haltères, qui traînent sur le plancher. Et, encore une fois, je songe à la cellule de mon Jésuite. Quelle différence! Rien que ces menus détails m'avertiraient tout de suite que l'atmosphère de cet endroit-ci est tout autre, si je n'en avais été prévenu, dès l'entrée, par le spectacle significatif de ces vastes parcs et de tous ces *buildings* de style oxfordien... Mais voici un local, qui est peut-être le plus anglo-saxon de tout le collège, — l'école de commerce ! En y pénétrant, j'entends tinter

de la monnaie qu'on remue, qu'on échange et qu'on aligne en piles égales. Jamais le réalisme de la « leçon de choses » n'a été poussé plus loin. Des cages vitrées ont été aménagées pour les futurs caissiers, des bureaux et des comptoirs pour les futurs commerçans. Rien n'y manque, ni les casiers encombrés de gros livres à dos verts, ni les fauteuils de moleskine, ni les coffres-forts. Enfin, l'illusion est complète. Non seulement, les jeunes gens s'y familiarisent avec la théorie de leur profession, mais ils en exécutent déjà tous les gestes. C'est ce que j'ai vu de plus fort comme éducation *pratique!*

Et, — je n'ai pas besoin d'y insister, — les exercices physiques, voire athlétiques, ne sont pas moins en honneur au collège que l'enseignement réel! Je vous fais grâce des gymnases, des pistes de tennis et de croquet, dont les cours sont généreusement pourvues. Le foot-ball y triomphe comme chez les Jésuites. Seulement, ici, ce ne sont pas des séminaristes en soutanes qui lancent le ballon, mais de jeunes Musulmans, coiffés du tarbouch écarlate.

Tout cela n'est rien: la partie maîtresse, et, comme qui dirait, le joyau du collège, c'est la Faculté de médecine. Avec une légitime fierté. M. Bliss m'y entraîne. Je me recule pour mieux contempler cet édifice fastueux. Puis nous nous approchons : au fond du vestibule, sur un piédestal, trône une statue de marbre blanc, qui représente un pasteur, revêtu de sa toge. Mon compagnon se découvre respectueusement :

— Monsieur mon père! me dit-il, d'un ton bas et pénétré.

Je salue, moi aussi, cet illustre mort; et, me souvenant des paroles louangeuses du Père Ray, à propos du fondateur de la maison, je songe en moi-même : « Décidément, c'est plus que la gloire, c'est l'apothéose! » Un sentiment de vénération se mêle à mes éblouissemens, tandis que je parcours l'enfilade des salles de conférences, des laboratoires et des musées.

Énumérerai-je les richesses des collections qui défilent sous mes yeux? Il y en a d'archéologie, de géologie, de paléontologie, d'histoire naturelle et de botanique. Je m'extasie devant des raretés végétales venues de tous les pays du monde, devant des échantillons incomparables de la flore indigène. Je crois bien que toutes les espèces de cèdres du Liban sont ici, identifiées et cataloguées... Nous nous hâtons, — il faudrait des journées pour examiner chaque chose en détail! Dans une des salles que

nous traversons, le directeur, d'un geste discret, me désigne un portrait sobrement encadré :

— Monsieur mon père! me dit-il encore.

Il soulève son chapeau. Je me découvre, à son exemple, — et nous sortons. Mon compagnon, qui a tiré sa montre, me confie :

— Maintenant, c'est l'heure de la prière! Si vous voulez y assister, vous verrez, c'est très impressionnant!...

Nous nous acheminons vers la chapelle. Devant une des portes latérales, j'aperçois un petit homme aux gestes vifs, à la physionomie spirituelle, qui cause avec un vieillard pâle, long et maigre, en tenue de clergyman. Le directeur me présente, et, se tournant vers le petit homme :

— Monsieur mon père! me dit-il, avec un accent plein de déférence.

Stupéfait, je fus à deux doigts de lâcher : « Comment! il n'est donc pas mort? » C'était presque une désillusion pour moi. Mais je fus bien heureux, tout de même, après l'avoir contemplé en marbre et en peinture, de voir, en chair et en os, le célèbre M. Bliss!

Ensemble, nous prenons place sur l'estrade qui s'élève au fond de la chapelle. Des rangées de chaises y sont disposées pour les professeurs. Au milieu, le vieillard maigre, la toge aux épaules, se tient debout devant un pupitre où une gigantesque bible est ouverte... Un piétinement nombreux, une rumeur d'écoliers lâchés : ce sont les élèves qui arrivent. Ils s'installent au petit bonheur, sans ordre apparent, et, dès que le silence s'est établi, toute l'assemblée entonne un cantique, que l'orgue accompagne. Puis, le pasteur prononce une brève exhortation. L'exhortation finie, nouveau silence! on se recueille et on médite pendant quelques minutes. Je regarde ces jeunes gens : quelques-uns, la tête entre les mains, ont pris l'attitude de l'oraison. La plupart se bornent à observer une contenance correcte. Sitôt que la décence le permet, des groupes entiers quittent leurs bancs, d'autres les suivent, et c'est, en moins de rien, une débandade générale vers les cours de récréation. Sermon compris, la prière n'a pas duré un quart d'heure.

Je suis un peu déconcerté par ce sauve-qui-peut si rapide. Mais le directeur m'explique, qu'afin de développer chez ces jeunes Orientaux le sens de la responsabilité morale et du *self-government*, on ne leur donne, à la chapelle, aucun signal qui

les puisse contraindre. Ils sont libres de s'en aller quand ils le jugent à propos.

— Tous vos élèves, lui demandai-je, assistent-ils au service?

— C'est une obligation stricte, me dit-il. Notre collège n'aurait plus sa raison d'être, s'il n'était chrétien. Matin et soir, nous avons des prières tous les jours de la semaine, et le dimanche explication de la Bible; enfin, chaque dimanche, culte et sermon. Nos étudians, sans exception, doivent participer au moins à l'un ou l'autre de ces exercices!

Je ne sais trop comment les Musulmans, en particulier, s'accommodent de ce pieux régime. Toujours est-il qu'ils manifestent moins de défiance à l'égard du Collège américain qu'à l'égard de l'Université Saint-Joseph, bien que cependant, chez les Jésuites, l'assistance aux offices soit facultative.

Grâce au caractère pratique de son enseignement, et, — il faut bien le dire aussi, — grâce à l'énorme budget dont elle dispose, l'Université protestante est, comme l'autre, en pleine prospérité. Ses gradués sont répandus un peu partout, soit dans l'armée et l'administration ottomane, ou égyptienne, soit dans le commerce et les professions libérales. Ces deux établissemens se complètent plutôt qu'ils ne se nuisent. Chacun a sa clientèle : les jésuites ont les catholiques, les protestans ont les orthodoxes; et, ainsi, tout est pour le mieux.

Mais ces différentes écoles, si largement ouvertes qu'elles soient à l'enseignement supérieur, sont avant tout professionnelles et non spéculatives. Il n'existe, dans tout l'Orient, qu'une seule maison exclusivement consacrée à la science pure, — à la fois séminaire intellectuel et laboratoire de découvertes : c'est l'École biblique de Jérusalem, actuellement dirigée par des Dominicains français.

Édifié sur le lieu traditionnel du martyre de saint Étienne, leur établissement est un des plus considérables et des plus beaux de cette Palestine, où, pourtant, toutes les nations occidentales rivalisent de magnificence dans leurs bâtimens. Ici encore, il faut admirer le génie constructeur de l'Église, vraiment romaine en cela. Il n'y a guère plus de vingt-cinq ans, on ne voyait en cet endroit, voisin de la Porte de Damas, que des terrains vagues et un abattoir. Aujourd'hui, on y voit une superbe basilique de style romano-byzantin, un cloître entouré de vastes

jardins et de multiples dépendances, enfin un collège qui comprend des salles de cours et des chambres pour les étudians étrangers à l'ordre des Dominicains.

Grâce à l'affectueuse obligeance du Père Séjourné, alors prieur du couvent, j'obtins la faveur d'être logé dans une de ces chambres, pendant toute la durée de mon séjour à Jérusalem. J'en ai gardé le plus délicieux souvenir. L'exquise retraite que cette cellule, ouverte sur une cour intérieure ombreuse et fraîche, — et combien propice à la méditation, combien exaltante pour quiconque y apporte une autre disposition d'âme que la vaine curiosité du touriste! De ma fenêtre, j'apercevais presque toute la Ville Sainte : le dôme surbaissé du Saint-Sépulcre, la flèche aérienne des Franciscains, la grosse tour trapue de l'église protestante du Rédempteur, puis des minarets de mosquées émergeant parmi les blancheurs laiteuses des maisons, les lilas et les mauves des lointains. Au coucher du soleil, le spectacle avait une grandeur religieuse. Je montais, à cette minute-là, sur la terrasse : les créneaux des remparts, dorés par le crépuscule, dévalaient avec une lourdeur puissante vers le creux sombre de la vallée de Josaphat et la grande face blême du mont de l'Agonie. Derrière un bois d'oliviers, le soleil couchant enflammait de rougeurs sanglantes la coupole monstrueuse de la cathédrale russe. Mais, vers le Nord, rayonnait une suavité divine. Le ciel livide se fondait dans des transparences cristallines, les brindilles fuselées des oliviers tout proches se découpaient sur ce fond mélancolique, comme des nervures de plomb sur le fond splendide et doux d'un vitrail.

Dans ce cadre composé par la plus pure des lumières et par la plus émouvante et la plus grandiose des histoires, se déroulait sous mon regard toute la calme beauté de la vie monastique. Cette paisible existence, partagée entre le travail, la prière et les chants, — c'est déjà le rêve paradisiaque...

Et cependant, nulle part ailleurs, je n'ai trouvé un milieu plus moderne, plus chaud, plus vibrant d'enthousiasme, plus épris de science et de libre discussion. Lorsque j'entrais dans la bibliothèque, je pouvais me croire de retour à l'École normale d'autrefois, parmi mes anciens condisciples. Le scapulaire et la robe de laine blanche n'ôtaient rien de leur gaîté, de leur franchise et de leur vivacité d'allures aux jeunes Dominicains qui venaient là pour vérifier une référence, consulter un texte,

ou lire les derniers articles des journaux et des grandes revues européennes. A la fusée brusque des rires, au bourdonnement perpétuel des conversations, à la ferveur studieuse des isolemens, on sentait tout de suite, que, dans cette Thélème orthodoxe, on fait sa joie de la science et de l'intrépide examen de tout ce qui touche à la science.

Bien que l'Ordre des Frères prêcheurs ait des devoirs stricts qui passent avant le reste, leur maison de Jérusalem est, dans sa destination première, une maison savante.

En ce moment, elle compte une quarantaine d'étudians, venus à peu près de tous les pays occidentaux. Son but, très nettement défini, est de « former des professeurs d'Écriture sainte, des conférenciers et des écrivains qui soient au courant de l'état actuel des controverses bibliques (1). » Pour se convaincre que ces généreuses ambitions se sont, autant que possible, réalisées, il n'est que de consulter la liste des cours professés à l'École Saint-Étienne. En voici un aperçu, dont j'emprunte l'essentiel au programme des études pour l'année scolaire 1907-1908 : outre les obligatoires leçons de théologie, conférences sur *Les Évangiles synoptiques*, sur *Le deuxième livre de Samuel;* conférences de géographie sur *Le Sinaï et le pays à l'Est du Jourdain*, sur *La topographie de Jérusalem dans l'Ancien Testament;* conférence d'archéologie sur *La Mosaïque de Madâba;* conférence d'histoire sur *Les usages et les mœurs des Bédouins et des Fellahs;* leçons d'*épigraphie sabéenne*, de *langue hébraïque*, *arabe*, *araméenne*, *assyrienne* et *copte*. En plus de ces cours, des promenades archéologiques ont lieu toute la semaine, et, une fois par mois, des excursions qui durent la journée entière. Enfin, chaque année, l'École entreprend des explorations d'étude, sous la conduite de ses maîtres les plus autorisés.

Parmi ces maîtres, il en est d'éminens, dont la compétence est appréciée par tous les corps savans d'Europe. Si désireux que je sois de ménager leur modestie, je ne puis me dispenser, du moins, d'apporter ici mon hommage au R. P. Lagrange, actuel prieur du couvent de Saint-Étienne et membre correspondant de l'Institut de France. A mon grand regret, je suis trop peu versé dans les doctes matières où il excelle, pour oser parler de ses

(1) J'emprunte ces lignes à un article publié dans la *Revue de Jérusalem* par le P. Rouillon, un des plus brillans élèves de l'École, à qui je ne saurais trop exprimer ma reconnaissance pour tous les services qu'il m'a rendus.

nombreux ouvrages et mémoires spéciaux. Mais j'ai lu, comme beaucoup d'autres, un livre de lui dont l'accès est moins difficile et dont la réputation est mondiale : *La méthode historique*. Si des esprits timorés craignent de perdre, avec la foi, l'indépendance de leur pensée, qu'ils méditent cette vigoureuse démonstration de la thèse contraire : ils verront tomber toutes les objections accumulées par la critique rationaliste contre une apologétique trop naïve ou trop imprudente, mais rendues vaines contre une exégèse plus circonspecte et plus pénétrante, dans son accord fondamental avec l'enseignement de l'Église.

Je n'ai pas seulement lu, j'ai eu l'occasion d'entendre le Père Lagrange. Pendant le semestre d'hiver, des conférences de vulgarisation ont lieu, plusieurs fois par semaine, dans la grande salle de l'École. J'ai pu constater qu'elles attiraient une nombreuse assistance. Ce jour-là, le conférencier nous entretint des récentes fouilles de Crète. Il le fit, non en pédant qui disserte d'après des livres, mais en voyageur qui raconte bonnement ce qui est tombé sous ses yeux et ce qui l'a frappé. Des photographies, qu'il faisait circuler dans l'auditoire, précisaient le sens de certaines explications un peu techniques. C'était un charme de l'écouter. Mon attention allait constamment de sa chaire aux figures des auditeurs, et j'étais surpris vraiment qu'à Jérusalem on pût réunir un public aussi complaisant, autour d'un religieux dominicain qui décrit le palais du roi Minos ou les toilettes et les bijoux de Pasiphaé, fille du Soleil. Il y avait là des Musulmans et des Israélites, — professeurs ou fonctionnaires, — des congréganistes appartenant aux autres ordres, des médecins étrangers, des directeurs d'écoles protestantes, le receveur de la Poste française, le fondé de pouvoirs du Crédit lyonnais, et enfin le personnel et les dames des consulats, qui, à Jérusalem, représentent le monde *select* des ambassades. Les conditions, les religions et les races les plus diverses se rencontraient ainsi, momentanément réconciliées, au pied de cette chaire, où un prêtre catholique leur exposait les dernières découvertes de la science moderne.

IV

A quelque confession qu'elles appartiennent, il est incontestable que toutes ces écoles contribuent à maintenir, en Orient,

le bon renom de la culture occidentale, sans parler des autres services plus immédiats et plus positifs qu'elles y rendent. Mais la grande objection qu'on formule contre elles, — et spécialement contre celles de nos congréganistes, — c'est qu'elles ne réussissent guère à se faire une clientèle parmi les Musulmans.

Les adversaires de ces écoles en tirent un argument décisif. Il n'en serait pas ainsi, prétendent-ils, si ces établissemens, au lieu d'être confessionnels, étaient purement laïques. Qu'on m'entende bien : je ne prétends point, à mon tour, condamner l'enseignement laïque, en Orient. Il est certain qu'il y doit avoir sa place, partout où il lui est possible de recruter un nombre suffisant d'élèves. L'erreur est de vouloir supprimer les écoles catholiques, au bénéfice des autres. Les deux enseignemens peuvent très bien coexister dans les mêmes villes. Quand il y aurait concurrence entre eux, où serait le mal? Actuellement, en France, l'Université voit tomber le niveau de ses études au-dessous du médiocre, parce qu'elle n'a plus de concurrens. Mais je soutiens que le caractère religieux des collèges et des écoles congréganistes n'est point la vraie raison qui en écarte la grande majorité des Musulmans. Sans doute, quelques-uns répugnent à y entrer pour ce motif. En réalité, les vrais motifs, ceux qui agissent sur la masse, sont tout différens : ils sont d'ordre national.

Qu'on y réfléchisse un instant! Si les Chrétiens orientaux entrent si facilement dans les écoles européennes, quelles qu'elles soient, c'est qu'ils vivent, si l'on peut dire, en marge de la nationalité ottomane. (La révolution récente ne changera pas de sitôt cet état de choses!) On conçoit au contraire que les Turcs et les Égyptiens musulmans, qui se considèrent comme les vrais et seuls fils de leurs patries, se montrent beaucoup plus réservés. C'est toujours une aventure bien périlleuse que de livrer l'instruction et l'éducation d'un peuple à des étrangers : les Musulmans n'ont pas besoin d'être avertis par nous, pour s'en rendre compte. Ils le sentent avec une extrême susceptibilité. En vain, nos écoles congréganistes sont-elles étiquetées *confessionnelles* et non *nationales*, il n'en reste pas moins que l'enseignement y est donné par des Français, et que ceux-ci, quand ils le voudraient, ne peuvent faire abstraction de leur nationalité : aux yeux des patriotes ardens, le danger est là. Leurs suspicions seraient bien autrement légitimes, s'il s'agissait de confier leurs enfans, non

plus à des religieux qu'aucun lien de dépendance ne rattache à un gouvernement étranger, mais à des fonctionnaires entièrement payés, inspirés et conduits par ce gouvernement. Ni les Turcs, ni les Égyptiens ne sauraient admettre une intrusion semblable. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de nous emprunter momentanément des professeurs pour leurs collèges, jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de se passer d'eux, et encore à condition de garder la haute main dans cette catégorie d'établissemens mixtes.

Donc, pour cette raison capitale : parce que la masse musulmane est hostile en principe à l'éducation par les étrangers, il est au moins inutile de réclamer à cor et à cri l'inauguration de tout un système d'écoles laïques en Orient : c'est se tromper grossièrement sur la clientèle possible de ces écoles. On risque d'en éloigner les Chrétiens qui forment le gros du contingent scolaire, et de n'y attirer qu'une infime minorité de Musulmans, des brebis galeuses, ou les enfans d'une élite assez sûre de son prestige pour rompre en visière avec le préjugé.

Mais l'entreprise est sujette à bien d'autres difficultés. Du moment que nous ne sommes pas en pays conquis, ni dans une colonie française, nous sommes obligés de nous soumettre à la législation ottomane ou égyptienne. Or, à ce sujet, le texte des *Capitulations* est formel : les étrangers à l'Empire n'y peuvent ouvrir que des écoles religieuses et non des écoles d'État. En fait, il est possible de tourner la loi. Néanmoins, l'échec des écoles laïques italiennes de Smyrne est là pour prouver que, même en tournant la loi, on s'expose à de graves mécomptes. Un iradé impérial défendit aux sujets ottomans de fréquenter ces écoles. Dès lors, il fallut les rétrocéder à une société *catholique* et placer à la tête de chacune d'elles des Pères salésiens. Aujourd'hui, il est vrai, le gouvernement Jeune-Turc semble annoncer des dispositions plus libérales. Mais combien de temps ces bonnes dispositions dureront-elles ? Ce serait donc un énorme aléa que de se lancer dans la voie des laïcisations à outrance. Si l'on veut « faire grand, » où s'arrêtera-t-on ? Que de millions ne faudra-t-il pas pour mettre debout des collèges comme celui des Lazaristes à Antourah, ou ceux des Jésuites à Alexandrie, au Caire, à Beyrouth !... Je passe : l'objection a été cent fois présentée.

Si, au contraire, on procède petitement, alors qu'arrivera-t-il ?

Les écoles françaises laïques ne payant pas de mine et d'ailleurs ne jouissant que par exception de la faveur publique, ce sont les Franciscains italiens, les Américains surtout, qui recueilleront notre clientèle, une fois que nos congréganistes auront fermé leurs portes. C'est pure folie! A quoi bon remplacer, pour un bénéfice problématique, des écoles qui fonctionnent depuis longtemps, qui enseignent très bien notre langue, qui propagent notre influence, et qui ne nous coûtent, pour ainsi dire, rien? Quelques centaines de francs y suffisent. Que veut-on que devienne un laïque avec de si faibles subsides, surtout dans un pays où la vie européenne est hors de prix? La plus forte allocation est celle qui est attribuée à la Faculté de médecine catholique de Beyrouth; elle s'élève à 100 ou 200 000 francs. Mais, comme me le disait un des professeurs, presque tout cet argent revient en France sous forme d'achats : livres d'études, instrumens de chirurgie, médicamens de marque française. Outre ces avantages matériels, n'avons-nous pas intérêt à soutenir, devant l'étranger, nos congréganistes, bien loin de leur déclarer une guerre absurde? En réalité, il est d'une politique détestable de jeter ainsi la suspicion sur toute une classe de nos compatriotes, de les désigner à la méfiance et à la haine des Orientaux, qui, souvent, n'y comprennent rien. Ceux des nôtres qui vivent en pays d'Islam auraient honte de s'associer à de pareils procédés : ils sentent trop bien que ce serait faire œuvre de mauvais Français.

En dépit de toutes ces raisons, il y a pourtant des sectaires que rien ne touche. Pour eux, c'est une question de principes qui est en jeu. En vain, leur répète-t-on : « Il y a un fait : le français est parlé dans tout l'Orient, c'est à nos congréganistes que nous en sommes redevables! On y aime la France, et, si les congrégations n'ont pas tout fait pour cela, il est certain qu'elles ont contribué et contribuent à répandre cet amour de notre pays. Que voulez-vous de plus? » Les sectaires ergotent, posent des *distinguo*. A les en croire, il y a français et français, science et science, patriotisme et patriotisme. Celui qui porte soutane ne vaut rien du tout. Au fond, c'est l'éternel débat entre la foi et la libre pensée! Ne nous perdons pas dans ces nuages, et, puisque les adversaires de l'enseignement congréganiste oriental essaient de préciser leurs griefs, suivons-les pas à pas.

Que lui reprochent-ils donc, à cet enseignement? Nous le

savons déjà : « abus de la mémoire, verbalisme, altération systématique de la vérité, et, pour tout dire, méthodes défectueuses et surannées ! » Pour ce qui est de l'utilisation de la mémoire par les pédagogues orientaux, nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet. Nos universitaires ne se décident pas à comprendre qu'une pédagogie, sans doute excellente à Paris, a des chances pour être mauvaise à Constantinople ou à Damas. Ici et là, on ne peut pas apprendre le français de la même façon. Le pur psittacisme est encore le meilleur moyen de l'enseigner à de jeunes Arabes qui en ignorent le premier mot. Et, lorsque, dans l'Université elle-même, on en vient au système Berlitz pour l'enseignement des langues, il est bien étrange, en vérité, d'entendre ses représentans critiquer ce même système, dès qu'il est employé par des congréganistes.

Mais ces critiques sont spécieuses : elles cachent une accusation plus grave dans l'esprit de ceux qui les font. Par la mnémotechnie, disent-ils, on tue le raisonnement. Le grand crime des Jésuites et des Frères de la Doctrine chrétienne, c'est de détourner leurs élèves de raisonner, c'est de ne point développer en eux l'habitude du libre examen !... La bonne plaisanterie ! D'abord, il conviendrait de savoir si ce n'est pas la plus pernicieuse des duperies que de persuader à des enfans ou à des hommes mûrs qu'ils sont aptes à raisonner par eux-mêmes ; ensuite, je me demande si c'est bien le sens critique qu'il convient de stimuler, chez des écoliers, plutôt que la volonté, le sens et le goût de l'action ! Mais il est trop facile de renvoyer dos à dos les accusateurs et leurs victimes. Si, chez les premiers, il est permis de penser librement, c'est à condition que l'on pense d'une certaine manière, — bien entendu ! — sinon la permission vous est retirée. Ils vous autorisent sans doute à professer que la Révolution française fut un bienfait pour le genre humain, mais ils se fâchent si l'on est d'avis qu'elle fut une calamité pour la France... Sujet brûlant ! dira-t-on. Soit ! Voici un exemple purement littéraire. Il y a quelque douze ans, j'eus la naïveté de soutenir, devant un jury de Sorbonne, que le classicisme archéologique de David conduisait tout droit au romantisme historique. Je croyais que toutes les opinions sont libres. On me le fit bien voir. Feu Larroumet me signifia qu'une idée aussi contraire aux saines doctrines ne méritait même pas la discussion. Ma proposition fut condamnée sans examen, attendu que lui, Larroumet,

et vingt autres professeurs, dans leurs cours ou dans leurs manuels, avaient établi la thèse contraire. La mienne fut donc tenue pour hérétique, et elle le sera jusqu'à refonte complète desdits manuels ou renouvellement des cadres sorboniques.

Ce dogmatisme routinier, cet attachement à l'opinion régnante ou à la lettre des théories consacrées n'empêchent pas les mêmes gens de dénoncer à grands cris le verbalisme des congréganistes. Ceux-ci, s'en vont-ils répétant, ont horreur des réalités! Nul contact direct avec la vie, la littérature ou l'art! Ainsi, pour l'étude d'un écrivain, ils se contentent de mementos, de jugemens tout faits! Eh quoi! ne voyez-vous pas que vous instruisez vous-même votre procès? L'Université, elle aussi, se dispense d'abreuver ses nourrissons aux sources vives! Elle n'a pas le temps, voilà la vérité! Elle n'a pas le temps, parce que ses programmes sont trop chargés, et ses programmes sont trop chargés parce qu'il faut bien vendre les éditions de messieurs Tels et Tels qui en encombrent le marché. Il y a aussi d'autres raisons. J'ai connu un professeur de lycée qui, tous les ans, faisait traduire à ses élèves trente vers de Sophocle, trente vers sans plus, et toujours les mêmes! Il avait remarqué que leur examinateur, professeur d'anglais de son état, ne poussait jamais ses interrogations en dehors du périmètre de ces trente vers. Les candidats, par ses soins, y étaient ferrés à glace. C'était là ce qu'il appelait expliquer Sophocle. Mais, en revanche, il obtenait, chaque année, des succès éclatans au baccalauréat et il était très bien noté. Comment blâmer de tels procédés, quand on réfléchit qu'il est impossible à un fonctionnaire soucieux de son avancement de ne s'y point plier? J'en appelle à quiconque a préparé des examens universitaires, baccalauréats, licences ou agrégations. Étudier un auteur en lui-même et pour lui-même vous est interdit. Il faut d'abord dévorer l'effroyable charretée de gloses entassées autour de lui par les professeurs et critiques du cru. Quand on arrive enfin à l'œuvre, il est trop tard pour s'en occuper. On n'a que le temps de passer à un autre article du programme et de recommencer le dépouillement des cahiers de cours et des manuels (1).

Le manuel, la leçon écrite, en d'autres termes, le commen-

(1) Tout a été dit sur cette question par M. Abel Faure, dans son courageux livre : *l'Individu et les diplômes* (Stock, éditeur). C'est la critique la plus vigoureuse et la plus pénétrante que je connaisse, de la pédagogie universitaire.

taire impersonnel et stérilisant, voilà la plaie de l'enseignement universitaire. On disait autrefois que l'antiquité était le pain des professeurs. Aujourd'hui, il convient de changer la formule : ce n'est plus précisément l'antiquité, c'est le manuel qui est le pain des professeurs, — et qui est quelquefois la dot de leurs filles. La leçon parlée n'est pas plus vivante. D'abord, il y en a trop ! Qu'on parcoure seulement les affiches de l'actuelle Sorbonne, on sera épouvanté par le débordement des matières. Ce n'est plus un laboratoire, c'est une Babel, voire une pétaudière de science. Comme au beau temps de la scolastique, chaque science se divise en sous-sciences et en quarts de sciences, en spécialités abstruses, où des malheureux sont emmurés pour la vie. Les chaires pullulent comme des champignons. Un étudiant qui voudrait suivre non pas tous ces cours, mais seulement deux ou trois, en serait écrasé. N'ai-je pas vu annoncées des conférences de *germanistique*, qui doivent durer un an et qui n'en sont encore qu'à l'introduction ? Outre que je me perds en conjectures sur ce que peut bien être la *germanistique*, je frémis à l'idée de son ampleur et de sa masse, puisque deux semestres suffisent tout juste pour en épuiser les prolégomènes.

Ensuite, ces cours sont quelque chose d'accablant pour l'âme et pour l'intelligence. Qui donc a parlé de ces tristes esprits en qui l'univers vient s'éteindre ? J'ai eu la sensation très nette de cette catastrophe dans la salle d'une de nos Facultés. On y discourait du *Miles gloriosus*, du soldat mercenaire au siècle d'Alexandre : admirable figure, prodigieuse de relief et de couleur ! Comme j'aurais aimé qu'on le fît marcher devant moi, ce soldat fanfaron ! Au lieu de cela, analyse de tous les textes relatifs au personnage, puis timide déduction des « qualités morales » y afférentes : d'après les textes et rien que d'après les textes, voilà ce que fut le *Miles gloriosus*, — ni plus, ni moins ! C'est ce qui s'appelle proprement changer les écus en feuilles sèches.

Le triomphe du genre, c'est l'érudition à côté, l'érudition à l'allemande. Cela consiste à supprimer un sujet ou un écrivain par l'accumulation des notules : petits faits, discussions de dates ou d'authenticité, catalogues bibliographiques ! Des terrassiers sont tout désignés pour cette besogne. On arrive ainsi à dresser d'énormes machines qui semblent recéler des mondes dans leurs flancs et qui n'abritent même pas une pauvre petite idée géné rale. Ces gros livres universitaires, avec tout leur arsenal de réfé

rences, ce sont des catapultes pour lancer un caillou. Et l'on n'est même pas sûr de la qualité de leurs références ! Ces livres, dont le seul mérite devrait être l'exactitude, sont bien loin d'être toujours exacts : continuellement, les auteurs se trompent par négligence ou par paresse d'esprit. Ils allèguent pour leur excuse qu'ils se bornent à « préparer des matériaux : » un grand génie viendra qui vivifiera ces ossemens !... Mais, justement, le grand génie, parce qu'il aura du génie, commencera par ignorer vos compilations ; et s'il pense quelque chose sur le sujet de vos travaux, ce sera probablement le contraire de ce que vous en pensez vous-mêmes. Et ainsi il n'y a pas de tâche plus vaine que celle où vous vous consumez !

Comme au moyen âge, le grand mot de science recouvre ce dilettantisme de l'inutilité. Il finit par abuser ceux mêmes qui sont payés pour n'y pas croire. Au nom de la science et de la vérité scientifique, ils accusent d'erreur les congréganistes. Le congréganiste altère la vérité de l'histoire, il la présente dans des livres qui en sont la contrefaçon perpétuelle ! Voilà qui est abominable à coup sûr ! Mais je crains qu'il n'y ait au fond de tout cela qu'une querelle de boutiques. Le seul tort des congréganistes est peut-être de ne pas acheter les manuels universitaires. Si les manuels congréganistes ne valent pas grand'chose, — ce que j'ignore, — ceux de la concurrence ne valent pas mieux, — et cela, je le sais ! Tel petit livre qui circule dans nos classes primaires enseigne aux enfans que les rois de France ne faisaient *jamais construire d'écoles*, afin de maintenir plus sûrement les petits Français dans l'ignorance. Et il y est enseigné aussi que, le matin du 14 juillet 1789, chaque Parisien entendit une voix qui lui disait : « Va ! et tu prendras la Bastille !... » Dans leur intérêt, je supplie les auteurs de ces « vérités historiques » de laisser en paix les mânes du Père Loriquet.

Quoi ? Pas même le respect des faits ? Alors, de quel front osent-ils attaquer autrui ? Critiquer, après cela, les méthodes congréganistes comme défectueuses et surannées, dénote une belle naïveté. A supposer que les deux enseignemens soient aussi creux l'un que l'autre, celui des Jésuites aurait du moins, sur son rival, l'avantage d'être un jeu exécuté avec grâce. La vieille rhétorique cicéronienne est une école d'élégance et d'ingéniosité. Si ses amplifications oratoires ne conduisent point à la vie pratique, elles ne dépravent pas les intelligences, elles ne poussent

pas le moindre bachelier à *faire de la littérature*. Le pullulement des écrivailleurs vient de l'abus de la critique littéraire sur les bancs du collège, — du culte exclusif qu'on y voue à l'écrivain. Du haut en bas de l'échelle, depuis la Sorbonne jusqu'au dernier collège de jeunes filles, nos professeurs semblent ne s'occuper qu'à fabriquer des *gendelettres*.

Et puis enfin, il y a la grande affaire de l'éducation. Tout le monde sait que, si l'Université instruit, elle n'élève pas. Or la vieille éducation française, quelles qu'en soient les lacunes, est encore préférable à tout le fatras pédagogique d'aujourd'hui. La civilisation n'est ni une question de science, ni une question d'application scientifique. Le téléphone et les automobiles ne sont point des adjuvans contre la barbarie, et il est certain que la politesse cléricale d'un bon Frère *civilise* davantage, même les prétendus civilisés, que tout le fourniment de nos manuels d'instruction civique.

Le dernier argument des sectaires, c'est la haine contre la France, qu'ils attribuent à nos religieux d'Orient. Entendez bien qu'il s'agit, dans leur pensée, de la France révolutionnaire et persécutrice! Cette France-là, les congréganistes peuvent lui pardonner chrétiennement, mais comment l'aimeraient-ils, eux qui en sont les parias et les exilés? Comment oublieraient-ils pour elle la grande France glorieuse d'autrefois? D'ailleurs, ces distinctions entre le présent et le passé, familières à nos esprits, sont, la plupart du temps, lettre close pour les Orientaux. Il faut être vraiment de son quartier Latin pour s'imaginer qu'elles ont une importance en dehors de nos frontières. Là-bas, on aime la France, sans phrases, — et il n'y a pas deux façons de l'aimer. Qu'on me permette, à ce propos, un souvenir personnel, celui d'une des émotions les plus profondes de mon voyage.

C'était dans une bourgade du Liban, où les Sœurs de Saint-Vincent de Paul possèdent un orphelinat. Je me présente à la grille de la maison, et je demande à saluer la supérieure. Dans le parloir, où je l'attends, je vois s'avancer une petite vieille ratatinée, à la bouche édentée et molle, qui fait une bouillie des mots. Pourtant, si mal qu'elle articule, il me semble reconnaître, dans ses phrases, l'accent messin :

— Est-ce que vous êtes de Metz, ma sœur? lui demandai-je.

— Mais oui! Vous aussi, sans doute?...

De quel ton elle a dit cela! Toutes les rides de sa figure se

sont illuminées brusquement, à cette évocation du pays. Et voilà sa langue qui se dénoue. Vite, vite, elle fouille dans sa mémoire ; elle jette pêle-mêle les noms et les menus faits locaux. Son Metz à elle, c'est le Metz français, celui d'avant la guerre!...

— Pensez! me dit-elle : il y a plus de quarante ans que je n'y suis revenue! Je n'y reviendrai jamais!... Mais vous, monsieur, qui y retournerez sans doute, souvenez-vous de moi quand vous entrerez dans notre vieille cathédrale, et, si vous êtes chrétien, priez pour moi dans la chapelle du Rosaire, où j'avais coutume de prier, quand j'étais jeune fille!

Sa voix cassée se brise tout à fait, des larmes rougissent ses paupières. Elle me prend les mains. Nous sommes sur le seuil de la porte, et elle ne me laisse pas partir. Je sens bien que, pour elle, je suis le dernier passant avec qui elle aura pu, avant de mourir, parler de la terre natale. Je sens que, dans une minute, quand j'aurai franchi cette porte, le dernier lien se sera rompu avec tout ce qu'elle aima. Par pitié, je prolonge notre entretien. Et puis, un attendrissement me gagne devant ces larmes qui ne se contiennent plus, et je m'en vais, pour ne pas la faire éclater en sanglots.

LOUIS BERTRAND.

DE LA DÉMOCRATIE DANS LA BRUYÈRE

M. Maurice Lange vient de publier un intéressant volume sur *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales* (1), c'est-à-dire sur La Bruyère démocrate et un peu sur La Bruyère socialiste.

Les conclusions qui en ressortent le plus lumineusement, c'est que la Révolution française a été préparée par les prédicateurs du xvii[e] siècle, — et que La Bruyère était surtout un envieux. Arrêtons-nous un instant sur ces deux paradoxes.

La Révolution française a été préparée par les sermonnaires catholiques du xvii[e] siècle ; car elle l'a été par La Bruyère, et La Bruyère n'a guère été que le vulgarisateur ou le propagateur laïque des sermonnaires catholiques du xvii[e] siècle. Que disent en effet ces sermonnaires? Ils sont réformistes, ils sont démocrates, ils sont anticléricaux, ils sont socialistes.

Ils sont réformistes. Contre l'hérédité des charges de la magistrature ils disent; le Père Dorléans: « Qui a mis cette charge de judicature sur les épaules de ce juge ignorant, qui y fait tous les jours tant de fautes? L'avarice d'un père et d'une mère. Il y avait une charge dans la maison ; on ne savait peut-être pas trop bien que faire de l'homme, ni de la charge : on a chargé le public de l'un et de l'autre. »

Le Père Bourdaloue: « Ce jeune homme est de telle famille où telle dignité est héréditaire: de là son sort est décidé; il faut que le fils succède au père. Et de cette maxime que s'ensuit-il? Vous en êtes tous les jours témoins : c'est qu'un enfant, à qui

(1) Un vol. in-8°; Hachette.

l'on n'aurait pas voulu confier la moins importante affaire d'une maison particulière, a toutefois dans ses mains les affaires de toute une province et les intérêts publics... On en souffre, on en gémit, le bon droit est vendu, la justice est renversée... »

Contre la magistrature elle-même, ses mœurs, ses habitudes d'esprit, ses vices, sa servilité, ils disent; le Père de la Rue: « Qu'a-t-on vu quelquefois dans une jeunesse parée de la pourpre, mais ennemie de toute occupation sérieuse? Que savaient-ils et, dans la conduite qu'ils tenaient, que pouvaient-ils savoir? Ils savaient se divertir et se réjouir; ils savaient se répandre dans le monde, parcourir les compagnies et s'y distinguer par les agrémens de la conversation; ils savaient tenir leur place dans les jeux..., ils savaient fréquenter les théâtres,... mais ils ne savaient rien de leurs obligations les plus étroites et de ce qu'ils ne pouvaient ignorer sans crime. »

Le Père Bourdaloue: « Maintenant, c'est le crédit qui l'emporte et qui a, presque partout, gain de cause. Le plus fort a toujours raison, quoi qu'il entreprenne... Combien de familles ruinées parce que le bon droit, attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection!... Malgré la justice et les lois, le faible succombe presque toujours. »

Le Père Bourdaloue encore, touchant une matière un peu plus délicate: « Combien de juges ont été pervertis par le sacrifice d'une chasteté livrée et abandonnée; et pour combien de malheureuses la nécessité de solliciter un juge impudique n'a-t-elle pas été un piège et une tentation! »

Contre le *fait du prince*, qui, s'il n'a pas disparu avec les princes, avait, même du temps des princes, une assez grande autorité, ils disent; Bossuet: « Cette justice qui fait semblant d'être rigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité; mais qui tombe et disparaît tout à coup lorsqu'on allègue, sans ordre même et mal à propos, le nom de César. Que dis-je, le nom de César! Ces âmes, prostituées à l'ambition, ne se mettent pas à si haut prix; tout ce qui parle [au prince], tout ce qui approche du [prince], ou les gagne, ou les intimide; et la justice se retire d'avec elles. »

L'abbé Boileau: « *Le crédit est une espèce de jurisprudence dont on n'a garde de s'écarter;* et qui n'aurait pour toute protection que la bonté de sa cause serait fort en danger de la perdre. »

Contre les lois du clergé, contre ces lois qui permettent de donner des bénéfices ecclésiastiques à des jeunes gens aussi peu doués de vocation et aussi peu préparés que possible à la vocation et qui permettent qu'il existe des abbés qui ne sont pas prêtres et des ecclésiastiques qui ne sont nullement d'Église, ils disent; le Père Lejeune : « ... le grand mal que font les pères et les mères quand ils obligent leurs enfans à l'état ecclésiastique sans vocation... ; » le Père Cheminais : « ... des enfans mal nés, esclaves des passions les plus vives et les plus déréglées, insensibles à tous les mouvemens de piété et plus mondains que ceux qui vivent dans le monde... »

Fromentières : « Dans la distribution des charges et des dignités séculières la politique et le bon ordre des États demandent qu'on ne les donne qu'à ceux dont on reconnaît le mérite. Que doit-on dire des dignités ecclésiastiques et avec quelle circonspection ne faut-il pas examiner la vie, les mœurs, la pureté et la capacité de ceux qui prétendent les posséder? » Or, « avant que vos enfans puissent parler, vous les destinez à certaines conditions. Vous dédiez cet enfant aux autels parce que vous espérez que le prince, ou un parent, le chargera bientôt de bénéfices. Vous destinez cette fille à la religion sans la consulter, ou plutôt vous l'y condamnez, vous l'égorgez toute vivante pour décharger votre famille... Voilà une étrange vocation ! »

Bourdaloue : « Comment voulez-vous que des gens qui n'ont ni grâce, ni vocation pour un état y soient fidèles à leur devoir ? que la même cupidité, la même ambition qui les y a fait entrer ne les porte pas à mille autres désordres?... Il ne faut pas admettre inconsidérément dans les dignités ecclésiastiques des gens dont on n'aura examiné ni la maturité de l'âge, ni la disposition de l'esprit, ni l'assiduité au travail, ni l'exemple d'une bonne vie. »

Sur les abbés commendataires, et le scandale qu'ils donnent, ils disent; le Père Nicolas : « Où trouvera-t-on des bénéficiers qui, pour conserver la foi, renoncent à ces prieurés ou à ces abbayes de commende que la simonie a mis dans leur maison comme un patrimoine et dont la faveur du prince les a chargés sans mérite et sans vocation? »

Le Père de la Roche : « Pour ces bénéfices simples et commodes qui font vivre de l'autel ceux qui ne servent jamais à l'autel, qui lient à Jésus-Christ sans détacher du monde, qui

donnent droit d'être clerc sans cesser d'être laïque, ou plutôt qui font de ceux qui les possèdent un monstre qui tient de l'un et de l'autre et qui n'est ni l'un, ni l'autre... Ah ! pieux fondateurs de ces revenus si mal dispensés, paraissez ici pour combattre ces abus ! »

Ils sont démocrates. La noblesse considérée comme un préjugé, comme un faux principe, n'a jamais été attaquée plus vigoureusement que par les sermonnaires du XVII[e] siècle. Contre le principe même de l'aristocratie, ils disent ; le Père Soanen : «... Ces hommes qui se font un mérite de mépriser leurs frères et de vivre en êtres qui végètent, enrichis, et ces grands qui ne vivent que pour surcharger la terre »... qui eût soupçonné aux temps primitifs « qu'un siècle viendrait où la parure et l'oisiveté seraient des titres d'honneur ? »

Bossuet : «... cette différence infinie que l'on a essayé de mettre entre le sang noble et le sang roturier, comme s'ils n'avaient pas les mêmes qualités et n'étaient pas composés des mêmes élémens. »

Le Père Soanen : « Quelles sont donc les marques qui distinguèrent *le prince* et le roturier? Et qui est-ce qui, au milieu d'une foule d'enfans confondus les uns avec les autres, pourrait reconnaître celui qui est noble et celui qui est artisan? Serait-ce à la figure? Mais ne voit-on pas tous les jours que la personne la plus ordinaire a le visage le plus distingué, la taille la plus régulière, l'air le plus imposant?... Avez-vous jamais pensé que cette origine dont vous vous glorifiez avec tant d'insolence et de hauteur ne fût peut-être que le fruit de l'intrigue, de l'intérêt et, ce que je n'ose dire [et il a une singulière manière de ne pas oser le dire], du crime d'une mère infidèle à ses devoirs. » (Comparez Boileau en sa satire sur la noblesse.)

« En quel temps, dit encore le Père Soanen, d'après saint Jean Chrysostome, du reste, le Seigneur a-t-il déclaré qu'il dispensât les nobles, les opulens de la pénitence et du travail ? »

Contre l'orgueil des grands et leur dureté et leur cruauté, ils disent ; Bourdaloue : « Oui, Dieu entend les cris de ces domestiques dont vous exigiez si rigoureusement les services et à qui vous en refusiez si impitoyablement la récompense ; les cris de ces marchands qui vous revêtaient, qui vous nourrissaient, qui vous entretenaient de leur bien et qui n'en ont jamais touché le juste prix ; les cris de ces ouvriers qui s'épuisaient pour vous de

travail et qui n'ont jamais eu de vous leur salaire; les cris de ces orphelins, de ces pupilles, de ces familles entières... »

Bourdaloue encore : « Ce qui nous indispose à l'égard des grands et ce qui nous porte le plus souvent contre eux aux murmures et aux mépris, ce sont leurs hauteurs et leurs fiertés, ce sont leurs airs dédaigneux et méprisans; ce sont leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards, toutes leurs manières ou brusques ou rebutantes ou trop impérieuses ou trop dominantes; ce sont, encore bien plus, leurs tyrannies et leurs duretés, ce sont leurs injustices, leurs violences, leurs concussions, et si je puis user de ce terme [il paraît qu'il croit pouvoir] leurs brigandages : ce sont les désordres de leur vie, leur débauche, leurs excès, leur irréligion... Voilà, tout grands qu'ils sont, ce qui les rabaisse infiniment dans les esprits et ce qui les avilit. »

Le Père Cheminais : « Quand le mérite manque à ceux que le monde élève au-dessus de nos têtes, on répugne à la soumission; on sent je ne sais quelle résistance secrète que produit le peu d'estime qu'on a pour eux, et l'on regarde ce renversement de l'ordre naturel comme un attentat à sa liberté. Telle est cependant la destinée des esclaves du monde; c'est la naissance, la fortune, la faveur, l'argent, qui vous donne un maître; et presque jamais le mérite. »

Ils vont même jusqu'à attaquer *le Roi*, indirectement, il est vrai, et le tenant pour trompé par des sophistes, mais marquant qu'il peut l'être, qu'il l'est, et lui reprochant de l'être, et le dénonçant, comme plus tard Montesquieu, en tant que prince qui change la monarchie en despotisme. Fromentières : « Il y a de ces gens auprès du prince, « qui lui ôtent tous les scrupules qu'il aurait *d'entreprendre contre les lois anciennes et les libertés publiques* et qui lui font croire que son État est florissant lors même qu'il souffre de très grandes misères..., *intéressés casuistes*, qui lui persuadent qu'il est *le maître absolu de la fortune de ses sujets*, qu'ils ne doivent travailler que pour lui et qu'il peut en faire autant de victimes de l'insatiable avidité de ces voleurs publics, qui, sous prétexte de donner leurs soins à ses finances, ruinent son peuple et s'engraissent de la substance de ses provinces. »

Ils sont *anticléricaux*. J'entends par là que, non seulement ils critiquent certains abus qui se sont introduits dans la législation

ecclésiastique, comme nous avons vu plus haut, mais qu'encore ils fulminent contre une partie du clergé lui-même, contre ses mauvaises mœurs et ses vices et aussi contre les mauvaises mœurs et les vices des mauvais dévots. Contre les mauvais dévots, ils disent; Bourdaloue : « Un dévot intéressé est capable de tout; prenez garde, capable de tout; parce que, quelque dessein que la passion lui suggère, sa piété, ou plutôt l'estime où cette piété fastueuse l'établit, le met en état de réussir. Veut-il pousser une vengeance, rien ne lui résiste; veut-il supplanter un adversaire, il est tout-puissant; veut-il flétrir la réputation du prochain et le décrier, son seul témoignage ferait le procès à l'innocence même... »

Contre les princes de l'Église qui sont beaucoup plus princes qu'ils ne sont d'Église et contre tous les ecclésiastiques mondains, ils disent; Bourdaloue : « Ont-ils satisfait à un office, qu'ils abrègent autant qu'il leur est possible et qu'ils récitent très légèrement, ils se tiennent quittes de tout... Ni pratiques de l'oraison, ni études des sciences divines : visites fréquentes, conversations inutiles, parties de divertissement, vie molle et par là, vie très dangereuse, exposée à tous les écueils où l'oisiveté peut conduire...; mondains dans les affaires où ils s'emploient, vivant dans une agitation perpétuelle de procédures, de poursuites, de soins temporels; mondains dans leurs habitudes et leurs sociétés, voulant être de toutes les assemblées, de tous les jeux, de tous les plaisirs, de tous les spectacles; mondains dans leurs manières et leurs discours, affectant de se distinguer par des airs dissipés, par des paroles indécentes, par des excès de joie et des libertés dont ils se flattent qu'on les applaudit et dont ils se font un faux mérite; mondains jusque dans leurs vêtemens et par où? par toute la propreté, par tout l'ajustement, par tout le luxe qu'ils peuvent joindre à la simplicité évangélique... Ah! Seigneur, sont-ce là les ministres que vous avez spécialement consacrés? »

Le Père Genault, visant particulièrement les évêques *non ésidens* et les prélats fastueux : « N'appréhendez-vous point que ces longues absences, qui ont pour prétexte quelque intérêt temporel et pour véritable cause un divertissement inutile, ne soient suivies du dérèglement de votre diocèse et n'attirent après elles la licence des ecclésiastiques et le scandale des séculiers? Ne craignez-vous pas que cette pompe qui vous accompagne par-

tout ne justifie les plaintes des pauvres dont vous dissipez le patrimoine, que cette magnificence qui éclate en vos bâtimens, que ce luxe qui paraît en vos meubles, que cet excès qui se voit en votre table, ne vous accusent devant le souverain évêque de vos âmes? »

Et Bourdaloue visant le clergé tout entier, du moins sans acception de degré, tout ce qui dans le clergé se ressentait de ce relâchement général, et se couvrant de l'autorité de saint Bernard et de saint Jean Chrysostome : « Le beau spectacle, disait saint Bernard, de les voir engagés dans l'Église, pourquoi? pour en recueillir les revenus, pour se montrer sous la mitre et sous la pourpre, jamais pour servir à l'autel, jamais pour assister à l'office divin, jamais pour subvenir aux besoins des pauvres... Être prêtre et même, si vous voulez, grand prêtre, et ne paraître à l'autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lorsqu'on ne peut s'en dispenser; être prêtre et s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissemens du siècle ou plutôt mener une vie dissipée, mondaine, profane; être prêtre et se mettre par sa conduite hors d'état de célébrer les sacrés mystères; être prêtre de la sorte, ah! mes frères, s'écriait saint Jean Chrysostome, est-il rien de plus opposé à la dignité du sacerdoce? »

Ils sont *socialistes*. Contre l'injuste et funeste inégalité des biens de ce monde, ils disent; Bossuet: « Quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice; car, étant tous pétris d'une même masse et ne pouvant pas y avoir de grandes différences entre de la boue et de la boue, pourquoi verrions-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence, de l'autre la tristesse, le désespoir et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourquoi contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée; pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille ni soulager la faim qui le presse? »

Bossuet encore: « Les murmures des pauvres sont justes. Pourquoi cette inégalité des conditions? Tous formés d'une

même boue, nul moyen de justifier ceci qu'en disant que Dieu a recommandé les pauvres aux riches et leur assigne leur vie sur le superflu, *ut fiat æqualitas*, comme dit saint Paul. »

Bossuet encore : « Ce n'est pas pour vous seul que Dieu fait lever son soleil ni qu'il arrose la terre. Les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. Dieu a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfans à toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Et ce droit si naturel que les hommes ont de prendre dans la masse commune ce qui leur est nécessaire, gardez-vous bien de croire que les pauvres l'aient tout à fait perdu. »

Or toutes ces idées subversives, La Bruyère les a recueillies, et il n'a fait que les rééditer, de 1688 à 1695, sans les exagérer, sans les exaspérer, et, au contraire, en les adoucissant, parce que ce qui est permis à un prêtre dans la chaire l'est moins à un laïque dans un livre. Et ces idées sont devenues celles du XVIII[e] siècle et ont fait leur explosion en 1789. On ne saurait croire à quel point les révolutionnaires sont ingrats à l'égard du clergé catholique, et l'on ne saurait imaginer à quel point il serait équitable qu'ils élevassent un monument portant cette inscription : « Au Clergé catholique du XVII[e] siècle la Révolution reconnaissante. »

La Bruyère a-t-il ajouté quelque chose aux idées que nous avons diligemment relevées plus haut ? Oui, sans doute, il y a ajouté l'accent personnel. Les ecclésiastiques dont nous avons rapporté les paroles parlent toujours d'une façon générale; ils ne se disent jamais blessés personnellement par les travers, défauts et vices qu'ils reprochent aux autres; ils ne disent jamais : *Je*. La Bruyère, s'il ne le dit pas toujours, le dit souvent et toujours il le fait entendre. Il y a dans La Bruyère un peintre avant tout; puis un psychologue, un critique, un philosophe, un sociologue, un théologien même, *un élégiaque* aussi et quelquefois charmant, — et enfin il y a un ambitieux déçu qui fut envieux.

Il était ambitieux. Nul doute, comme je crois que l'a dit M. Lange, qu'en entrant dans la maison de Condé *à quarante ans*, lui, homme à l'aise, célibataire et pouvant vivre de son bien, il n'ait eu la pensée de se pousser vers quelque grand emploi qu'il n'a jamais obtenu. Il l'a à peu près avoué, trop averti et se surveillant trop pour l'avouer tout à fait. Il a dit : « On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune que l'on fait pour des

choses frivoles et de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices et tout au contraire de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu, de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché. » — Il est presque tout entier dans ces lignes, avec son ambition un peu sourde et secrète, son goût pour la vie de libre curiosité qui le détourne de son ambition et son orgueil qui lui persuade qu'un homme comme lui devrait rencontrer un poste élevé sans courir après.

Il dit encore, cette fois plus mélancoliquement (et avec quelle vérité du reste !) : « Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. » — Certainement, il a rêvé autre chose que l'Académie française, à quoi du reste il a tenu fort, et ce quelque chose l'a fui d'une fuite éternelle.

De là ce sentiment de jalousie qui perce si souvent dans son ouvrage. Théophraste avait écrit un traité sur les animaux sujets à l'envie. L'homme devait y être ; ou au contraire n'y être pas, comme tellement supérieur que, spécialement pour ce qui est de l'envie, il doit former une classe à part ; et La Bruyère a montré, à cet égard, que, dans les plus hauts cœurs, il est toujours de l'homme.

Il a horreur en effet de ces grands qui sentent tant de plaisir à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner ; qui ont quelquefois le goût à mettre les sots en vue et à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner ;... qui, si vous les saluez, sont mis par vous dans l'embarras de savoir s'ils doivent vous rendre le salut ;... qui, brusques, inquiets, suffisans, bien que sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient en peu de paroles et, quand on leur parle encore, ont déjà disparu ;... qui sont enfermés et occupés à ne recevoir personne quand on vient les voir et sortis quand on revient ;... qui vous préviennent par leurs civilités quand ils sont dans la médiocrité et attendent qu'on les salue en un autre temps, ce qui vous instruit suffisamment qu'ils sont mieux logés, mieux nourris et mieux meublés qu'à l'ordinaire ;... qui entrent sans saluer que légèrement, marchent des épaules et se rengorgent comme des femmes, prennent la parole et président au cercle, jusqu'à ce que plus grand qu'eux sur-

vienne, qui les réduise à leur naturel;... qui, à la vérité, ne méprisent pas toujours le vrai mérite, mais le laissent sans récompense, l'oublient et ne font rien ou peu de chose pour ceux qu'ils estiment beaucoup;... qui (et non pas eux seulement, mais un peu tout le monde) sont en de telles dispositions à l'égard des sciences et des belles-lettres qu'il n'y a pas d'art si mécanique ni de si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides; que le comédien, courbé dans son carrosse, jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied; que, chez plusieurs, savant et pédant sont synonymes;... qui disent: « il est savant; il est donc incapable d'affaires; je ne lui confierais l'état de ma garde-robe; il sait le grec; c'est un grimaud, c'est un philosophe...; » qui ont cet avantage immense d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit et qui les passent quelquefois;... qui sont, pour la plupart, incapables de ces deux grandes démarches : sentir le mérite et, quand il est connu, le bien traiter. »

Il a horreur de ces riches qui, « pourvus de 50 000 livres de revenu, vous disent : « Pour vous, vous êtes riche ou vous devez l'être : 10 000 livres de rente et en fonds de terre, cela est beau, cela est doux et l'on est heureux à moins...; » qui sont laids, de petite taille et ont peu d'esprit; mais que l'on regarde avec d'autres yeux, — quelle sottise! — dès que quelqu'un vous a dit à l'oreille : « Il a 50 000 livres de rente...; » qui, si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient d'eux, en feraient une proscription; qui prennent ce ton et cet ascendant que vous connaissez sur les savans; qui observent une majesté souveraine à l'égard de ces hommes chétifs que leur mérite n'a ni placés ni enrichis et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement...; qui vous font dire : « Qu'on ne me parle plus d'encre, de papier, de plume. Après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place, suis-je mieux nourri, plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes? J'ai un grand nom, beaucoup de gloire, oui, beaucoup de vent. Ai-je un grain de ce métal qui procure tout?...; » qui vous font dire enfin, suprême tristesse : « Il est triste d'aimer sans une grande fortune et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire. »

Il a horreur de ces gens, aussi, qui ne sont pas des grands, mais qui ont réussi auprès des grands, et dont le mérite est

mince et qui vous font songer à « tant d'hommes admirables, doués de très beaux génies, morts sans qu'on en ait parlé, à d'autres aussi, *vivans*, dont on ne parle point et dont on ne parle pas...; qui vous font songer qu'il y a au monde plusieurs personnes, connues ou inconnues, qu'on n'emploie pas et qui feraient très bien...; qui vous font vous écrier : « Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit...; » qui ne sont pas grands, mais sont d'après un grand; qui s'ils sourient à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, choisissent leur temps si juste qu'ils ne sont jamais pris sur le fait et qui rougiraient s'ils étaient malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. »

Il a une pointe de jalousie *même contre les orateurs, les prédicateurs :* « Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les dupes de l'action et de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire. Pour peu de prévention qu'ils aient en faveur de celui qui parle, ils l'admirent et cherchent ensuite à le comprendre... On se passionne moins pour un auteur... On lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'espérance de le trouver médiocre; on le feuillette, on le discute, on le confronte; ce ne sont pas des sons qui se perdent dans l'air et qui s'oublient; ce qui est imprimé demeure imprimé... »

Il regarde d'un œil qui semble bien être jaloux *même les régisseurs du théâtre de Chantilly :* « Ils ont fait le théâtre, ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, j'entends le toit et les quatre murs dès leurs fondemens... J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent et par l'air content dont ils s'applaudissent de tout le succès... »

Mon Dieu, oui, il était jaloux; et ce qui lui fait honneur, c'est qu'il s'en apercevait et se rendait compte très bien de ce que c'était. Juvénal disait : *facit indignatio versus;* et La Bruyère disait, songeant à lui-même : *facit invidia indignationem.* Et s'apercevoir de ses défauts et ne pas les prendre pour des qualités étant la moitié d'en guérir, La Bruyère se ramenait de temps en

temps à une sorte de résignation fière et d'abnégation dédaigneuse, soutenues de la contemplation de son mérite. C'était comme la lance d'Achille. L'admiration qu'il avait de son mérite personnel, d'ordinaire émouvait sa bile contre les heureux de ce monde, et quelquefois le consolait et le guérissait de sa bile. Alors il disait par avance le mot de Montesquieu : « Le mérite console de tout, » tout en sachant bien que, quand il ne réussit pas au gré de l'ambition qui l'accompagne, il console le dimanche et irrite toute la semaine.

Tant y a qu'il disait de temps en temps : « Nous avons pour les grands et pour les gens en place une jalousie stérile et une *haine impuissante* [le mot de Stendhal] qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'âme si invétérée et si contagieuse? Contentons-nous de peu et de moins encore s'il est possible; sachons perdre dans l'occasion : la recette est infaillible et je consens à l'éprouver. J'évite par là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis... de demander à un ministre, en tremblant et en balbutiant, une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer et son laconisme. Alors je ne le hais plus ; je ne lui porte plus envie ; il ne me fait aucune prière, je ne lui en fais pas ; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille et que je le suis. »

Et il y a encore beaucoup d'amertume dans cette prétendue abnégation ; mais, quand il se réfugie dans l'orgueil, La Bruyère paraît plus assuré et plus calme : « Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur ; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs ; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner [nous exagérons peut-être un peu]. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guère et il s'en passe. »

Tel était La Bruyère en son fond intime, que du reste je le féliciterai plutôt que je ne le blâmerai de n'avoir guère voulu cacher.

Où ai-je lu ce portrait que j'ai « extrait » et que je retrouve

dans de vieux papiers? « *Myrice* est plein de mérite. Il sait du grec, du latin, de l'histoire, de la philosophie autant qu'homme de France puisse en connaître. Il sait même le français et il est le seul peut-être parmi nos beaux esprits qui se connaisse au siècle de Ronsard et de Montaigne, sans quoi l'on n'a guère qu'une connaissance mondaine, pour ainsi parler, de notre langue. Il excelle à bien voir les gens et à les bien peindre. Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Œschine foulon, et *Myrice* peintre de portraits. C'est sa profession. Quand il en sort, il est faible, soit en philosophie, quoiqu'il la sache, soit en politique, soit même en critique, quoiqu'il ait dit, en cette affaire, un petit nombre d'excellentes choses. Il a beaucoup d'esprit et du plus fin, quoiqu'un peu cherché et quoiqu'on voie qu'il se travaille à dire de bons mots. Il écrit non seulement « raisonnablement, » comme il a dit qu'il faut faire, mais presque « merveilleusement, » avec une façon inconnue jusqu'à lui, qui étonne les vieillards, qui ravit les jeunes gens et les femmes, qui, selon qu'elle sera acceptée ou rejetée par la postérité, demeurera un accident curieux et intéressant, ou deviendra une manière nouvelle d'écrire en français, un nouveau style, qui remontera à *Myrice* comme à son origine. Il est domestique d'un grand prince qui ne fait pas grande attention à lui, et il n'y a pas de doute qu'il n'ait visé aux grands emplois et qu'il n'y en ait peu dont il ne s'imagine qu'il ne soit en passe. Il n'en a obtenu aucun, dont il enrage en feignant de n'en avoir cure. Il n'en est pas moins qu'il ne peut souffrir ceux qui les ont, ni leurs façons, ni leurs airs. Il souffre de n'être point salué ou de l'être peu, ou de l'être comme en cachette, ou de l'être aujourd'hui quand il ne l'était pas hier, ce qui lui fait appréhender de ne l'être pas demain. Quelque ancien a dit de soi : *Minime omnium salutator;* Myrice pense de soi : *Maxime omnium salutandus*. On ne peut s'empêcher de se demander si Molière n'a pas prévu Myrice quand il a dit :

Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

Il a tout désiré, rien demandé, rien obtenu et de tout ce qu'il a souhaité et manqué il se console par en médire. Bon homme au fond, charitable, droit et point adroit, estimé des plus hon-

nêtes gens et digne de leur estime et qui serait heureux s'il était aussi résigné qu'il affecte de l'être et s'il ne redoublait son malheur par l'effort même qu'il fait pour s'y résigner. »

Ce portrait n'est pas dans La Bruyère, où il serait infiniment meilleur. Il est à remarquer qu'il est très faux qu'on ne se connaisse point. On se connaît bien, puisqu'on se déguise. On se connaît donc; seulement, on n'aime point à se connaître, ni à s'appesantir sur cette connaissance jusqu'à se peindre; et on ne trouve dans La Bruyère ni portrait du jaloux, ni portrait du médisant.

Tel nous apparaît La Bruyère quand on ne le prend ni comme peintre, ni comme critique, ni comme philosophe, ni comme *élégiaque;* mais quand on le prend comme homme. C'est lui faire tort, comme à peu près à tout le monde, que de le prendre en soi. C'est ainsi que l'a pris M. Lange, par la nécessité même de son sujet. Il a été amené fatalement à l'amoindrir. Joubert disait : « Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. » M. Lange a regardé La Bruyère de profil, aussi, mais du côté où il était borgne.

Son livre pourtant était à écrire; car La Bruyère sociologue n'avait pas été assez étudié. Il l'est maintenant avec pénétration et avec justesse, et l'on saura désormais que La Bruyère, disciple des sermonnaires du XVIIe siècle, peut passer pour le premier des Encyclopédistes. Les sermonnaires du XVIIe siècle se trouvent rattachés aux Encyclopédistes, que peut-être ils auraient peu aimés, par un chaînon étincelant qui fait grand honneur aux uns et aux autres.

ÉMILE FAGUET.

UN POÈTE NATIONAL DE L'ANGLETERRE

ALFRED LORD TENNYSON

L'Angleterre fête en ce moment le centenaire d'un de ses poètes auxquels elle donna le plus de gloire avec le plus d'amour: Alfred Tennyson, né au presbytère de Somersby, dans le Lincolnshire, le 9 août 1809, mort pair du royaume, dans son manoir d'Aldworth, le 6 octobre 1892, enseveli le 12 du même mois, au milieu d'une pompe magnifique et touchante, dans l'abbaye de Westminster. Aujourd'hui que nous pouvons embrasser d'un regard l'ensemble de son œuvre (1), il faut essayer d'en comprendre à la fois l'originalité et la fortune. Nous marquerons le sens de cette commémoration et nous y associerons notre hommage, si nous réussissons à expliquer en quoi et pourquoi Tennyson fut bien vraiment le poète national de l'Angleterre victorienne.

I

Il avait débuté très jeune. Sans parler des *Poems by Two Brothers*, imprimés à Louth en 1827, et où son frère Charles avait

(1) *The Eversley Edition*, Macmillan, 9 vol. Cette édition, publiée par le fils du poète, Hallam, lord Tennyson, est enrichie de notes précieuses de l'auteur et de l'éditeur.

Nous sommes infiniment redevables aux études de nos devanciers dans la *Revue*: MM. E.-D. Forgues (1er mai 1847), J. Milsand (15 juillet 1851), E. Montégut (15 mars 1866), Léon Boucher (15 avril 1876) et Augustin Filon (1er septembre 1885). — Il faut y joindre l'éloquent et pénétrant essai de Gabriel Sarrazin dans *La*

sa part, il faudrait, pour retrouver les premiers aspects de son talent, remonter aux deux recueils de 1830 (*Poems, Chiefly lyrical*) et de 1832 (*Poems*). Ni le public, ni la critique ne leur firent bon accueil. L'élégance en parut froide et le raffinement trop cherché. Les lecteurs n'y virent qu'artifice. Quelqu'un a pu dire, — l'auteur lui même nous le rapporte, — à propos de ces essais, qu'il avait été un artiste avant de devenir un poète. Il répondait par le mot bien connu : on ne devient pas poète. Et sans doute il a raison; mais l'observation à laquelle il réplique, mal présentée peut-être, n'en reste pas moins juste. Disons donc, plus exactement, que son sens poétique, avant de se manifester par les hautes qualités qui devaient le faire éclater plus tard et s'exprimer alors dans un art supérieur, ne se révéla guère d'abord que par une ardente adoration de la beauté, « a strange earnestness in his worship of beauty, » disait son ami Arthur Hallam, un extrême souci de la forme et une versification mélodieuse. Ce sont là plutôt, en effet, des mérites d'ordre esthétique.

Il est très remarquable que Victor Hugo débuta chez nous, — avec toutes les différences de tempérament et de milieu, — d'une manière analogue. Les *Odes et Ballades*, les *Orientales* ressemblent à de brillans exercices de virtuosité, auprès des beaux poèmes où s'exprime, dès les *Feuilles d'Automne*, une inspiration infiniment plus humaine. Mais plus encore que Hugo, Tennyson cherchait, dans les thèmes où trouvaient à se satisfaire les exigences de son sens artistique, une éducation de sa sensibilité elle-même, un perfectionnement de ce privilège mystérieux qui donne au poète le pouvoir de traduire la vie, d'en embrasser les multiples manifestations, d'en saisir et d'en dégager la beauté secrète, le sens caché, l'invisible essence. Avant même de les pénétrer ainsi, il est attiré vers elles; incapable d'en donner sa propre interprétation, il s'arrête aux interprétations des autres. La curiosité n'a rien ici d'une dissipation futile : elle révèle bien plutôt l'ardeur d'une âme mobile encore et qui cherche le point où elle se fixera, le centre d'où rayonnera sa propre lumière. Certains critiques n'ont voulu voir en Tennyson qu'un dilettante (1). Ils ont forcé ainsi jusqu'à le

Renaissance de la poésie anglaise (Perrin, 1889), la belle étude de M. Henry van Dyke : *The Poetry of Tennyson* (Scribner, New-York ; E. Matthews, London) et son admirable choix des *Poems of Tennyson* (Ginn and C°, Boston).

(1) Tel est notamment le point de vue de Taine dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, t. V, *les Contemporains*, ch. VI.

fausser un trait de son talent, sensible surtout à l'origine; ils se sont fermé du même coup l'intelligence de tous les autres et condamnés à une vue incomplète, superficielle. Mais à l'origine de leur erreur il y a une vérité. Nous aurons suffisamment caractérisé les premiers poèmes de Tennyson si nous la mettons en lumière.

L'auteur est d'abord un lettré, un « scholar, » comme Swinburne lui-même, le dernier disparu des grands poètes de l'ère victorienne, et tant d'autres poètes anglais, comparables, à cet égard, à ceux de notre Renaissance et aussi aux Elizabethains. Il sait le latin et le grec; il traduit, il imite. Il montre par un spécimen ce que pourrait être d'après lui une traduction de l'*Iliade* en vers anglais. Un artiste érudit, Savage Landor, un grand poète, Keats, venaient de ranimer le sens de l'antique. A son tour, il puise dans les légendes de la mythologie. Voici *Les Hespérides*, *Œnone*, *Les Sirènes*, *Les Mangeurs de Lotus*, en attendant *Ulysse*, *Tithon*, *Amphion*. Pour cette imagination éprise de beauté, la beauté n'a pas d'âge. Les hommes reprennent et continuent les anciens rêves. Pourquoi l'art, puisant dans les inspirations d'autrefois comme dans les inspirations présentes, ne reproduirait-il pas les plus beaux traits déjà découverts avant d'y ajouter ceux qu'il découvre? Tennyson ne se propose donc pas, comme un artiste érudit, des reconstitutions fidèles. Il use librement des modèles, s'approprie ses emprunts et, avec les moyens qu'il ne doit qu'à lui-même, les fait servir à ses propres fins. Écoutez les lamentations d'Œnone dans un val vaporeux de sa montagne natale. Nous savons que le décor est un paysage des Pyrénées et que le poète écrivit une partie de son poème dans la vallée de Cauterets. Mais sa mémoire savante embaume les impressions de ses sens d'un parfum d'antiquité. Et c'est aussi sa conception de la vie et de l'amour qu'il place, sans souci de l'anachronisme, sur les lèvres de Pallas. Après Héra et Aphrodite, elle fait sa profession de foi à Pâris, avant le fameux jugement qu'il doit rendre : « Le respect de soi-même, la connaissance de soi-même, la possession de soi-même, voilà les trois seuls guides qui mènent la vie au souverain pouvoir. Encore n'est-ce pas au pouvoir qu'il faut tendre (car il vient quand on ne le cherche pas); il faut vivre selon la loi. Si nous suivons la loi, nous vivons sans crainte; et comme le juste est le juste, suivre la voie de la justice, telle est la sagesse, au mépris des consé-

quences. » Nous figurons-nous ces mots-là dans la bouche d'une déesse païenne, d'une déesse d'Hellade : « Self-reverence, self-knowledge, self-control? » Cela n'empêche pas que le poème ne brille, çà et là, de touches exquises, délicieusement antiques, où nous reconnaissons l'humaniste de Cambridge. Mais la pensée reste moderne et le fond bien anglais. On ne peut se défendre de se rappeler ici, pour peu qu'on les ait vus une fois, ces dignitaires et ces « gradués » des Universités d'outre-Manche qui, dans leurs fêtes, savent poser avec tant de liberté la toge médiévale sur le vêtement d'aujourd'hui.

La curiosité de Tennyson ne se cantonne pas dans l'antiquité. A ce domaine consacré de nos classiques elle ajoute celui de nos romantiques, le moyen âge et l'Orient. L'influence de W. Scott d'une part, de Thomas Moore et de Southey de l'autre, se retrouve, mais non pas leur esprit, ni leur manière, dans des ballades comme *La dame de Shalott*, *Lady Clara Vere de Vere*, *Souvenirs des Mille et une Nuits*. Elles ont déjà l'accent personnel de Tennyson, une certaine résonance profonde du sentiment et la marque de son imagination élégante, riche et de noble goût, comparable à un de ces « studys » anglais ouverts sur un parc dont une glace, encadrée dans une étagère chargée de beaux livres, reflète les verdures.

Enfin, comme les poètes qui chez nous ont succédé au romantisme, comme quelques-uns de nos romantiques eux-mêmes, dès que fut calmé leur premier élan d'inspiration personnelle, et apaisé, si l'on peut dire, cet appétit de confession, ce maladif besoin de parler de soi, Tennyson arrête ses regards sur la réalité toute proche, sur la poésie des humbles existences et des jours ordinaires; il reprend l'idylle anglaise, la peinture de l'amour honnête dans un paysage tranquille (1). Plus tard il surpassera son maître, et Wordsworth lui rendra ce témoignage : « Mr Tennyson, j'ai essayé toute ma vie d'écrire une pastorale comme votre *Dora*, et je n'y ai pas réussi. »

Mais il n'en est pas encore là. Dans tous les sujets que lui founissent sa large culture ou sa jeune expérience, il trouve surtout des occasions de fortifier, d'assouplir ses facultés d'artiste épris de perfection, d'étendre la matière de son art et d'y égaler les ressources de sa forme. On peut lui reprocher de

(1) *The Miller's Daughter.*

mettre trop de zèle à cette tâche : le thème disparaît sous les ornemens; nous ne percevons plus l'ensemble, tant nous sommes occupés au détail. L'auteur s'y arrête avec un scrupule excessif : il tombe dans les raffinemens et dans l'artifice. « Il excelle, dit M. Henry van Dyke, dans le délicat travail préraphaélite; il sait peindre les fleurs dans la prairie, les bourgeons sur les arbres, les vagues en mouvement, l'eau qui court, les oiseaux qui volent ou se posent. » Je ne sais si, vingt-cinq ans après les débuts de Tennyson, les théoriciens du préraphaélisme, Ruskin et Rossetti, songèrent à se réclamer des premiers vers du « Lauréat. » Peut-être pourtant n'auraient-ils rien pu trouver dans la littérature anglaise qui répondît mieux à leur idéal.

Et c'est leur idéal aussi, un idéal de rêve, que nous reconnaissons dans ces images de femmes : *Claribel, Lilian, Isabel, Mariana, Madeline, Adeline, Margaret, Rosalind, Eleänore*, ces apparitions qu'évoque la suave fantaisie du jeune poète. Taine est très sensible à leur charme; il nous conseille de les admirer de loin. « J'ai traduit bien des idées et bien des styles, je n'essaierai pas de traduire un seul de ces portraits-là. Chaque mot y est comme une teinte, curieusement rehaussée ou nuancée par la teinte voisine, avec toutes les hardiesses et les réussites du raffinement le plus heureux. La moindre altération brouillerait tout. » Il y avait donc du vrai dans la remarque du critique : Tennyson est déjà un parfait artiste. Nous voulons bien qu'il soit né poète, mais il ne s'était pas encore révélé grand poète.

II

Un silence de dix années, et Tennyson reparaît transfiguré : il vient se placer au premier rang de la poésie anglaise. A la distance où nous apparaît aujourd'hui cette grande destinée poétique, nous voyons se dérouler les causes et les effets. Le progrès n'est jamais l'œuvre du temps; il s'accomplit en lui, non par lui, qui prête en quelque sorte son étoffe à toutes les créations, mais ne saurait rien créer. Un événement survint, dont on ne put mesurer que plus tard toute la portée, quand le poète sortit plus grand de cette crise, après en avoir fixé l'histoire dans un chef-d'œuvre : *In memoriam*.

En 1833, Alfred Tennyson perd son plus cher ami, Henry Arthur Hallam, le fils de l'historien, son compagnon de Cam-

bridge, le confident de son esprit, le guide de sa pensée. Il y a dans les amitiés entre jeunes hommes une force incomparable de sentiment. Elles trouvent à s'épanouir dans la noble intimité des Universités anglaises, ces séminaires où la vie du cœur et la vie de l'esprit accordent leurs démarches. Peut-être aussi le peu de goût de la race pour les abstractions prédispose-t-il davantage aux attachemens personnels : on aime les liens concrets, on s'enthousiasme moins pour des définitions théoriques du génie et de la vertu que pour des modèles visibles et vivans. Il semble bien qu'il en ait été ainsi d'Alfred Tennyson et d'Arthur Hallam. Le premier, avec sa sensibilité de poète, aimait dans le second son jeune idéal de droiture et de pureté; il y reconnaissait sa propre conscience, plus radieuse et plus ferme, et s'en reposait sur elle avec un double sentiment délicieux de sécurité et d'admiration. Et, brusquement, le voilà rejeté en lui-même, condamné à achever seul le travail si facile à deux; le voilà solitaire dans le monde spirituel qui s'ouvre devant lui avec ses trésors et ses énigmes, les aspirations de l'âme et les problèmes de la pensée

Le coup fut de ceux qui ébranlent une jeune âme jusque dans ses profondeurs et la font chanceler. Le monde n'entendit plus la voix du poète; et si déjà dans le recueil de 1842 on put deviner le travail de ses méditations, c'est huit ans plus tard encore, en 1850, qu'il livra le secret de son recueillement et de sa métamorphose, quand il publia, sans nom d'auteur, sous l'inscription funéraire : *In memoriam A. H. H.* Obiit MDCCCXXXIII, les cent trente et un poèmes d'un mètre uniforme qui nous révèlent l'épreuve mémorable de sa douleur et le triomphe de son amour.

A une première lecture avide, nous risquons, nous autres Français, d'être déçus. Ce ne sont point là les magnifiques épanchemens des *Contemplations*, ces plaintes inspirées et ces chants d'une simplicité déchirante où se lamente la plus grande sensibilité lyrique de la poésie moderne. Nature recueillie et méditative, Tennyson n'a si longtemps vécu sur son intime souffrance que pour la conquérir à sa pensée, et cette lutte obstinée s'est terminée par une sereine victoire. Elle est minutieusement retracée, avec cet admirable sérieux, cette patience, cette lenteur du génie anglais, que ne lasse pas la monotonie. Car, malgré la richesse des variations, la diversité des nuances, cette longue suite de pièces sur le même thème, dans le même rythme, est monotone, inévitablement. Elle lasse une oreille distraite,

ou toute sonore encore des fanfares éclatantes, des musiques aux larges flots. Mais elle est écrite pour des lecteurs posés, attentifs : ils en pénètrent, à mesure qu'ils l'écoutent chanter de plus près, ils en épuisent tout le sens, toute la vérité, toute la beauté. « La plus grande élégie du siècle, » répètent volontiers les critiques de langue anglaise. Oui, sans doute, en dépit de cette précision aiguë, de cette allure calme. Ces petits iambes octosyllabiques, groupés en strophes régulières de quatre vers, à rimes croisées, semblent faits pour l'analyse bien plutôt que pour les effusions, et rappellent les courtes pièces psychologiques d'un Sully Prudhomme:

L'habitude est une étrangère
Qui s'installe dans la maison...

Le poète n'est pas emporté par le flot tumultueux d'un chagrin que rien ne maîtrise : il domine sa douleur, il l'oblige à se tenir devant lui, docile et frémissante ; il l'interroge, il se fait son confident, son conseiller, son consolateur ; il l'apprivoise, il l'apaise ; elle l'écoute, elle lui répond, elle devient, pour le satisfaire, subtile, ingénieuse : lui, ne laisse rien perdre ; il la suit dans ses lentes rêveries et dans ses méditations comme dans ses envolées. Il veut enfin lui prêter un langage digne d'elle, dût-il pâlir sur les propos qu'elle tient et que pieusement il interprète.

On s'y est trompé : cette douleur a paru trop tranquille, trop raisonneuse et trop bien disante. C'est le plus grave des contresens. « Son long poème *In memoriam*, écrit à la louange et au souvenir d'un ami mort jeune, est froid, monotone et trop joliment arrangé. Il mène le deuil, mais en gentleman correct, avec des gants parfaitement neufs, essuie ses larmes avec un mouchoir de batiste, et manifeste pendant le service religieux qui termine la cérémonie toute la componction d'un laïque respectueux et bien appris (1). » L'illustre auteur de la *Littérature anglaise* paie ici la rançon de sa maîtrise et de sa méthode. Il a dégagé le caractère dominateur : Tennyson est un dilettante. Dès lors, cette longue élégie ne saurait être qu'un accident dans sa carrière poétique, un intermède, disons le mot : une erreur. « La grande affaire pour un artiste est de rencontrer des sujets qui conviennent à son talent. Celui-ci n'y a pas toujours réussi. » Il

(1) Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, tome V, ch. VI.

n'est guère possible de se méprendre davantage. On serait plus près sans doute de la vérité en affirmant qu'il n'y a pas d'œuvre dans la poésie lyrique moderne où le poète ait mis plus de lui-même, de sa vie intérieure, de sa vie profonde. C'est là non pas seulement qu'elle s'exprime, mais encore qu'elle se décide : c'est là qu'il faut aller la chercher, si nous la voulons connaître, là qu'il faut l'interroger, si nous voulons qu'elle nous livre son secret.

A l'âge où un jeune « intellectuel » s'éprendrait d'une philosophie ou d'une idée, Alfred Tennyson avait été attiré par une âme. Cette affection était pour lui un grand réconfort. L'ami parti, son appui se dérobait, son modèle devenait invisible. La fidélité du poète réussit à vaincre la mort. Il ferma devant celle qui était venue comme une voleuse les portes de son souvenir, et ce qu'elle avait cru lui soustraire, il ne l'en posséda que mieux. D'une belle vie près de laquelle il avait rêvé de dérouler la sienne, il fit une vie intérieure à sa vie. La mort n'interrompit rien : elle transforma et elle acheva. Elle fit d'une noble entente de deux êtres une communion absolue, une mystique fusion. Henry Arthur Hallam survit dans Alfred Tennyson qui a enrichi son âme de cette âme (1).

Les pièces d'*In memoriam* nous retracent cette longue lutte et cette victoire. L'œuvre écrite ne fait que suivre le progrès, noter les péripéties et les étapes, fixer les résultats d'une œuvre plus originale et plus rare, que la grande affaire du poète fut d'abord de réaliser en soi. Pour se consoler, il fallait croire ; pour continuer de vivre, il fallait espérer. Son âme était faite pour la foi et pour l'espérance. Elle s'appuyait sur le sens de la loi et de l'ordre. Dès lors, ses méditations n'expriment pas tant une crise qu'un éveil, un élargissement, un progrès. Elle se repose maintenant dans cette certitude : « Mieux vaut avoir perdu l'objet de son amour que n'avoir pas aimé. » Elle s'y repose, parce qu'elle sait qu'une éternelle séparation des âmes unies par l'amour est inconcevable. Ne lui demandez pas comment elle le sait : les chants d'un poète ne sont pas les spéculations d'un philosophe (XLVII). Mais l'âme peut arriver « à force de rester sérieuse et pensive, » comme dit Vigny, jusqu'à ce haut degré de sérénité religieuse, jusqu'à cette paix supérieure qui est le prix des longs efforts et des patientes élévations.

(1) CXXVIII, Thy voice is on the rolling air.

La foi qu'il a conquise sur les défaillances et les doutes, Tennyson la défendra plus tard contre l'incroyance de son temps; il en proclamera les articles essentiels: présence, puissance et bonté de Dieu, liberté de l'homme, immortalité de l'âme. Sa poésie montera d'un vol tranquille jusqu'aux cimes où la pensée respire, comme un air du ciel, les révélations de la conscience et de l'extase. De ces hauteurs, le monde matériel n'apparaît plus que comme l'ombre de l'esprit de Dieu. Nous ne connaissons le tout de rien. Le temps n'est qu'une illusion imposée à notre vie consciente. Les misères et les imperfections de l'univers sont des apparences auxquelles est condamnée notre nature humaine. Pour dépasser l'intelligence bornée, pour croire, il faut mériter de croire. Soyons droits, soyons purs, restons libres. La liberté est un mystère, mais elle est un fait. « Nos volontés sont nôtres, nous ne savons pas comment. » Et notre volonté, qui est la plus haute et la plus durable partie de notre être, se rattache à la volonté divine, d'où procède sa signification spirituelle, éternelle. « O vivante volonté qui dureras — Quand tout ce qui est apparence sera brisé, — Dresse-toi sur le roc spirituel, — Coule à travers nos actes pour les purifier. » Enfin, à quoi pourrons-nous trouver encore de l'importance en ce monde, sans une foi absolue dans l'immortalité de l'âme et de l'amour? Toute la vie n'est qu'une série de renversemens et de contradictions auxquels on ne voit plus ni signification ni importance, si les espérances qui naissent ici ne sont pas destinées à se réaliser ailleurs...

C'est dans *In memoriam* que s'éveille et s'exprime pour la première fois cette pensée morale et religieuse. Bien des poèmes la développent dans la suite; mais nous la trouvons là à sa source et presque tout entière. En même temps, nous voyons apparaître, pour la première fois aussi, la forme parfaite, celle que Tennyson attendait sans doute d'avoir atteinte avant de se reconnaître un artiste. Il le devint, par le recueillement de sa douleur, par son noble effort pour la dépouiller de tout ce qui n'est pas digne d'elle, pour en dégager la plus pure essence humaine et la rendre, si l'on peut dire, transparente au divin. A cette grande école, il enseigna à son art le secret de la beauté la plus simple, qui est aussi la plus touchante; il l'amena à ce point de perfection où l'émotion, l'idée, les mots et le rythme intimement unis semblent n'avoir jamais été distincts et ne pouvoir plus jamais être séparés.

III

Ce n'est pas sans raison que le langage appelle les douleurs des « épreuves. » On connaît mieux un homme quand on l'a vu souffrir, et le déchirement de notre être peut seul en montrer le fond. *In memoriam* révèle une âme harmonieuse et forte, capable de retrouver son équilibre, et plus ferme après les assauts contre lesquels se sont déployées victorieuses ses ressources d'ordre et d'énergie. Du haut de l'expérience personnelle qu'elle domine et par conséquent qu'elle dépasse, elle a une vue plus large et plus sereine de la nature et de l'humanité. L'Angleterre reconnut cette grandeur dans la poésie de Tennyson dès le recueil de 1842. Aux témoignages de Dickens, Landor, Rogers, Carlyle, Fitzgerald, Aubrey de Vere, vinrent s'ajouter ceux des plus grands écrivains de l'Amérique: Hawthorne, Emerson, Lowell, Edgar Poë. En 1845, Wordsworth écrivait à Henry Reed, de Philadelphie: « Tennyson est décidément le premier de nos poètes vivans, et j'espère qu'il vivra pour donner au monde des choses encore meilleures. » Les choses que le monde trouvait déjà si bonnes et qu'il allait aimer, — j'entends le monde anglo-saxon, — chaque jour davantage, ce n'était rien moins, sous des formes délicieusement poétiques et avec tous les prestiges de l'émotion et du sentiment, que l'évangile national de la loi et de l'ordre.

Voici d'abord le sentiment de la nature. Il n'y a pas de poésie moderne qui ne l'exprime. Le romantisme lui doit une part, et non la moindre, de son originalité et de sa puissance. Les poètes romantiques se livrent sans réserve à la nature, s'y abandonnent jusqu'à s'y perdre, ou au contraire se reprennent et se révoltent, s'emportent contre elle et l'invectivent. Toujours les jouets de leur mobile humeur, ils maudissent aujourd'hui ce qu'ils adoraient hier. Ils exècrent une indifférence qu'ils appelaient l'instant d'avant sérénité, et ce qui leur était tout à l'heure un réconfort leur semble maintenant une insulte. Les a-t-on assez souvent cités, ces vers si beaux?

Mais la nature est là qui t'attend et qui t'aime :
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.
Tout change autour de toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

Mais comment oublier les autres, aussi beaux dans leur indignation et leur colère ?

Je roule sous mes pas sans voir et sans entendre
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre;
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe;
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations...

N'attendez point de Tennyson ces chants passionnés, ces transports extrêmes. La nature n'est que le décor et l'ornement de notre vie : elle s'y adapte, et l'homme ne cesse jamais de lui demeurer supérieur. Il en est le maître, sûr de ne trouver en elle que le reflet de ses pensées, l'écho de ses paroles. Nous avons relevé dans les premiers poèmes un sentiment purement esthétique de la nature, et nous l'avons vu se manifester par des finesses et des grâces qu'on appellera plus tard préraphaélites. Il s'humanise peu à peu, et les paysages ne sont plus guère colorés que par l'émotion dominante du poème. Peut-être cet accord est-il la conséquence d'une longue familiarité du poète avec la nature; entre elle et lui il s'est établi une harmonieuse correspondance; elle ne l'enivre pas, ne l'opprime pas; elle n'est pour lui ni mystérieuse, ni formidable. Au contraire, il admire ses grandes lois, il les trouve harmonieuses et belles; il estime que désordres, discordes et désastres viennent de les avoir violées. Confiant et charmé, il peut céder au prestige de la nature sans qu'elle le tyrannise jamais, sans qu'elle lui fasse oublier l'humanité.

Tennyson est largement, profondément humain. Peu de lyriques l'ont été, si je puis dire, avec autant d'étendue. L'homme, ses différens caractères, ses diverses conditions, les luttes, les labeurs et les rêves de l'homme, voilà le vaste domaine de sa poésie. Elle met en scène les enfans et les mères, les marins et les soldats, les paysans et les princes, le philosophe et l'ascète, le réformateur et l'artiste. Nombre de poèmes ont pour titre un nom propre et laissent parler un personnage. Mais ne nous y trompons pas : le personnage ici est un symbole, tout chargé du sens traditionnel et légendaire, un représentant connu et reconnu de la nature humaine, et dont le nom seul évoque telle de ses infortunes, de ses aspirations ou de ses aventures. Ulysse est le

besoin d'aller de l'avant et de braver la bataille de la vie; sir Galahad est la pureté virile comme la nonne de *Saint Agnès Eve* est la virginale pureté. Œnone est la femme abandonnée qui évoque sa disgrâce, maudit sa rivale et se lamente avec fureur sur sa propre destinée. Ce ne sont point tant des caractères particuliers, comme chez Browning, que des types généraux considérés précisément dans ce qu'ils ont d'universel. Ils sont moins destinés à intéresser notre curiosité qu'à éveiller notre émotion. Robert Browning est infiniment plus précis, plus riche, plus divers. Il dresse devant nous un milieu, une époque, une profession; il détaille ses analyses et pousse ses peintures; il y a en lui un psychologue, un historien, un érudit même, et un artiste. Tennyson est tout simplement un poète, un poète à qui rien d'humain n'est étranger, mais qui ne cherche dans l'humanité ni l'exceptionnel, ni l'étrange, et qui s'attache de préférence aux figures où elle se reconnaîtra.

Car il faut qu'elle se reconnaisse et que cette image lui inspire le respect de soi-même, le sens de sa destinée, le désir de réaliser l'équilibre des différens pouvoirs et la plénitude harmonieuse où se déploie la vie « quand l'esprit et l'âme, en parfait accord, — Font entendre leur musique ordinaire — Mais élargie. » C'est à cette inspiration qu'il convient de rattacher les poèmes d'amour de Tennyson. Taine, l'opposant à Musset, dénie toute intensité de passion, toute ardeur de sentiment au noble et calme poète anglais, qu'il voit toujours maître de lui et indifférent à tous ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes. Il serait bien tenté de classer cette partie de son œuvre parmi les produits du puritanisme et des convenances sociales, d'y voir d'excellente littérature « victorienne, » bien faite pour la respectable « veuve de Windsor » et ses fidèles sujets, un chant à la louange des affections honnêtes, des longues fiançailles et des chastes fidélités. Sans doute, il y a de cela dans l'œuvre de Tennyson, et il ne serait pas, sans cette inspiration, le grand poète anglais qui eut la rare fortune de parler pour toute sa race pendant un demi-siècle. Ce n'est pas une raison pour oublier que *Maud* est un des plus ardens et, par endroits, un des plus enivrans poèmes d'amour de la littérature moderne, et que l'anathème de *Locksley Hall*, dans sa violence brutale, n'a jamais été dépassé. Indiquons seulement, — mais indiquons du moins, — ces deux notes extrêmes. Maud et le jeune homme qu'elle

aime sont séparés par la vie, en attendant que bientôt ils soient séparés par la mort. Tragique et fatal amour. Comme il était pourtant follement attendu !

Oh ! que la terre ferme — Ne manque pas sous mes pieds — Avant que ma vie n'ait trouvé — Ce que d'autres ont eu de si doux ; — Advienne alors que pourra, — Qu'importe si je deviens fou, — J'aurai eu mon jour.

Puisse durer le ciel si doux — Et ne pas se fermer ni s'assombrir sur moi — Avant que je ne sois tout à fait sûr — Qu'il y a quelqu'un à m'aimer ; — Advienne alors que pourra — A une vie qui a été si triste, — J'aurai eu mon jour (1).

Et après l'attente de l'amour, voici, quand la certitude est venue, l'attente de la bien-aimée. Il y a grande fête chez elle : il n'est pas invité, et, tandis que les ombres des danseurs passent derrière les vitres étincelantes, il rêve dans le jardin de Maud, lui qui est seul ce soir à ne pas la voir dans toute sa gloire, mais qui sait et qui se répète et qui répète à toutes les fleurs dans la divagation de son ivresse : Elle est mienne, pour toujours, à jamais. Elle va venir ; la nuit a pâli ; voici l'aurore. Elle va venir. Elle vient...

Elle vient, ma colombe, ma chère ; — Elle vient, ma vie, mon destin ; — La rose rouge s'écrie : « Elle approche, elle approche ; » — La rose blanche pleure : « Elle tarde ; » — Le pied-d'alouette écoute : « J'entends ; » — Et le lys murmure : « J'attends. »

Elle vient, mon trésor, ma suave ; — Son pas fût-il toujours aussi aérien, — Mon cœur l'entendrait et battrait, — Fût-il terre dans un lit de terre ; — Ma poussière l'entendrait et battrait, — Fussé-je mort depuis un siècle ; — Elle tressaillirait et tremblerait sous ses pas, — Et refleurirait pourpre et rouge (2).

Encore n'est-ce là, pourrait-on dire, qu'un délicieux chant lyrique, un des plus embaumés, un des plus frémissans de la poésie anglaise. Mais la passion a-t-elle jamais laissé éclater plus de douleurs et d'amertume que dans cette plainte où se révèle la souffrance d'une blessure envenimée ?

O ma cousine au cœur sans foi, ô Amy qui étais mienne et qui ne l'es plus... Tu t'abaisseras de jour en jour à son niveau. Ce qui est raffiné en

(1) *Maud*, XI.
(2) *Ibid.*, XXII, x et xi.

toi se dégradera pour sympathiser avec la matière. Tel mari, telle femme. Tu t'es alliée à la vulgarité : elle sera comme un poids pour te courber vers la terre. Sitôt que sa passion aura épuisé sa première fougue, il te tiendra pour quelque chose d'un peu mieux que son chien, d'un peu plus cher que son cheval... Qu'est-ce là ? Ses yeux sont appesantis : ne pense pas qu'ils sont moites de vin ; approche-toi de lui, embrasse-le, prends sa main dans la tienne. Il se peut que monseigneur soit las, qu'il se soit trop fatigué l'esprit. Trouve pour le délasser tes plus fraîches fantaisies, fais jouer autour de lui tes plus légères pensées. Il répondra juste et net à la question, il répondra des choses faciles à comprendre... Mieux vaudrait que tu fusses morte devant moi, t'eussé-je tuée de ma main ; mieux vaudrait que toi et moi nous fussions sous terre, à l'abri des hontes du cœur, roulés dans les bras l'un de l'autre et silencieux dans un dernier embrassement.

Il suffit peut-être de ces deux exemples. D'autres montreraient, comme eux, que Tennyson fut capable des accens les plus passionnés. La vérité est qu'il se méfie de la passion, qu'il en a peur, qu'il s'efforce de la dominer et de la contenir. Il ne revient qu'une certaine place à l'amour dans un monde bien ordonné. Est-ce donc méconnaître son pouvoir que de redouter ses ravages ? Et sont-ils seuls à le ressentir, ceux qui lui abandonnent tout ? C'est une illusion romantique d'adorer dans l'amour je ne sais quel droit sacré, le droit suprême de l'individu, qui a tous les droits, et de bénir ses dévastations. Tennyson ne pouvait se complaire à cet invidualisme exaspéré. Nous le retrouvons devant l'amour, comme nous l'avons vu devant la nature, avec le sentiment de la loi et de l'ordre.

On voit combien il s'oppose, en même temps qu'à notre romantisme, aux Shelley, aux Byron, à ces poètes de la révolte dont l'Angleterre conservatrice et traditionaliste accueillit les chants avec une stupeur mêlée d'indignation et d'admiration Elle allait se reconnaître, au contraire, tout entière et pendant un demi-siècle, dans l'œuvre qui exprimait non plus ses explosions et ses représailles, mais les dispositions normales et habituelles de son âme.

IV

A mesure qu'il prend plus nettement conscience de lui-même et que son talent mûrit, Tennyson se plaît davantage à peindre la vie anglaise, à se faire l'interprète des sentimens anglais :

son œuvre devient plus locale à la fois et plus nationale.

Dès 1842, le titre d' « Idylles anglaises » apparaissait pour désigner ces scènes de la vie familière dont les unes, — les premières, — comme *la Fille du Jardinier* (1833), n'étaient guère qu'un exercice de poésie délicate et savante, et dont les autres, comme *la Fille du Meunier* ou *Dora*, déjà bien supérieure, rappellent encore étroitement Wordsworth, avec plus de souplesse, plus de cette intimité transfigurée par la poésie, de cette simplicité qui laisse une si forte impression de noblesse morale et de grand art. Mais c'est avec le volume de 1864, *Enoch Arden*, etc., que l'originalité du poète s'affirme tout entière. Elle s'est nourrie de la sève même du sol. Les poèmes en dialecte du Lincolnshire, ces poèmes que Tennyson aimait à lire à haute voix avec le « broad accent, » marquent le plus haut degré de précision dans le réalisme concret (1). Les autres, et parmi eux ce chef-d'œuvre populaire, *Enoch Arden*, atteignent à la perfection d'un art qui sait idéaliser, sans rien leur faire perdre de leur vérité, les figures les plus humbles et les situations les plus ordinaires. Annie, devenue grande, a dû choisir entre les deux garçons qui l'aimaient, ses deux compagnons de jeu : elle a épousé Enoch Arden, elle a laissé Philip avec son amour au cœur. Enoch, après des années de mariage, est parti au loin chercher fortune. Il n'est pas revenu. On le croit mort. La misère menace son foyer ; mais Philip veille. Discrètement, timidement, un jour il ose proposer à la mère de s'intéresser aux enfans, de payer pour eux les frais d'école, puisqu'il est riche et qu'il était un ami du père, et qu'il les aime parce qu'ils sont les enfans d'Annie. Elle hésite, elle permet enfin. Et peu à peu, le cœur fidèle de l'homme se reprend à espérer, le cœur désemparé de la femme cède à la noblesse de cette affection, au besoin d'un appui. Annie, après avoir longtemps résisté, enchaînée par sa dette, presque contrainte par l'opinion qui jugerait mal cette situation fausse, Annie se résigne à épouser Philip. Enoch revient. Sa maison est abandonnée et à vendre. Il entre à l'auberge où on ne le reconnaît pas ; il attend, il veut savoir. Dès les premiers jours, les bavardages de l'hôtesse lui rapportent, entre autres histoires, sa propre histoire : comment Annie est remariée, riche et heureuse. Meurtri, perdu, chancelant sous le poids de sa destinée, il

(1) *Northern Farmer. Old style. — Northern Farmer. New Style. — The Northern Cobbler. — Old Rod...*

va rôder dans le soir autour de la demeure de Philip; et voici le tableau qu'encadre la fenêtre claire :

Les tasses et l'argenterie, sur la table reluisante, étincelaient, car l'âtre flamboyait joyeusement. Et à la droite de l'âtre, il vit Philip, le prétendant dédaigné d'autrefois, vigoureux, le teint frais, avec son petit enfant sur ses genoux; derrière son second père, penchée vers lui, était une jeune fille, une autre Annie Lee, plus jeune, mais plus grande, blonde, élancée, et de sa main élevée en l'air elle balançait un bout de ruban et un anneau pour tenter l'enfant, qui étendait ses petits bras potelés, essayait de saisir le jouet, et le manquait toujours; et tous riaient. Et à la gauche de l'âtre, il vit la mère qui regardait souvent du côté de son petit enfant, mais se tournait de temps à autre pour causer avec lui, son fils, qui se tenait auprès d'elle, grand et fort, et elle lui disait quelque chose qui lui faisait plaisir car il souriait.

Alors, simplement, stoïquement, Enoch décide et accomplit son silencieux sacrifice. Il se loge tout près, cherche des journées d'ouvrier et traîne une vie misérable que les tortures d'aujourd'hui, après les épreuves passées, auront tôt fait d'achever. Pas une plainte, pas une faiblesse; mais quand il sent sa dernière heure venue, quand tout est consommé, quand il va disparaître, alors, pour alléger son agonie, il dépouille la lourde armure d'héroïsme qui a écrasé son âme douloureuse, son corps usé : il confie son secret à l'hôtesse et lui demande de faire voir mort à ses enfans le père qu'ils ne pouvaient revoir vivant, de leur dire, de dire à Annie qu'il n'a jamais cessé de les aimer.

Faut-il souligner les traits particulièrement anglais de ce poème? Je signalerais la fidélité obstinée de Philip, la force de ce sentiment capable de résignation et de durée, et qui peut persister sans s'exprimer, sans se satisfaire. Il faudrait remarquer surtout cette énergie muette, cette capacité de silence, cette abnégation taciturne. Et il convient d'insister enfin sur la manière même du poète, cette simplicité de ton presque prosaïque, d'où monte, émouvante et pure, comme de la très simple réalité des choses, la poésie. Oui, voilà du réalisme encore, mais combien différent de la vision des choses à laquelle nous avons donné ce nom! Guy de Maupassant a traité le sujet d'*Enoch Arden* dans un conte intitulé *le Retour*. On y retrouve la vigueur décidée de l'admirable écrivain, sa sûreté de touche. Rien de comparable à la grossièreté voulue, à la complaisante déformation, au déplaisant cynisme dont l'école a fait, sous des

vocables prétentieux, les principaux articles de son programme et qui sont restés les principaux instrumens de son succès. Pourtant, c'est bien le même esprit : nous reconnaissons cette sorte de délectation morose à découvrir l'aspect trivial des émotions les plus poignantes, l'envers mesquin des grandes choses, cette coquetterie d'indifférence à l'égard de l'humanité, — voire de dédain. Nos réalistes ne sont pas humains ; ils se piquent à tout le moins d'être impassibles, quand ils ne se flattent pas d'être cruels. Et il se dégage de leurs peintures une impression décourageante ; si l'homme devant elles se sent moins bon et moins fort, c'est pour eux comme un triomphe sur les « poncifs » de la « morale, » une affirmation de l'indépendance et de la suprématie de l'art. Le réalisme anglais a des caractères tout opposés : il ne s'approche de ses humbles modèles qu'avec respect et avec amour ; il cherche la vérité par la sympathie ; il illumine les âmes pour nous en mieux découvrir les profondeurs ; il repose sur cette conviction que le monde subsiste par ses vertus et que l'humanité a quelque chose d'auguste. Ce réalisme-là est celui de très grands romanciers comme les Brontë ou George Eliot. On conçoit qu'à la différence du nôtre, où la poésie n'a jamais eu rien à prendre, il ait trouvé son expression la plus haute chez un grand poète comme Tennyson.

L'Angleterre est, par excellence, le pays de l'esprit public et du sentiment national. Comment le poète qui représentait si éminemment les goûts, le caractère et le génie de son pays, n'aurait-il pas donné une expression poétique de cet esprit et de ce sentiment? Jamais la dignité de poète lauréat ne fut plus heureusement conférée. A partir de 1850, celui qui exprimait déjà la vie intime, l'âme individuelle de ses compatriotes, devient l'interprète désigné et officiel de leur conscience commune. Il parla pour eux dans les circonstances où un sentiment unanime cherchait les mots sur leurs lèvres. Avec la parfaite intuition de son rôle, qui le guida toujours, Tennyson reste indépendant de tous les partis politiques et se défend de prendre position, comme l'ont fait avant lui Dryden, Swift, Addison, voire Southey et Wordsworth. Le poète de la race, précisant et accentuant son caractère national, devient le poète de la patrie, et de la patrie tout entière, dans ce qu'elle a d'aspirations profondes et de sentimens universels. Par une rencontre heureuse et toute naturelle, il ne fut jamais plus ni mieux inspiré que dans les

poèmes où il exerçait sa fonction. Ils n'ont rien d'une poésie de commande. On les a beaucoup trop négligés dans les études françaises consacrées à Tennyson. Ils sont une part significative et durable de son œuvre.

En tête de ses œuvres se trouve, depuis l'édition de 1851, une dédicace *A la Reine :* c'était l'hommage du nouveau Lauréat. Il y exprime son profond respect pour la souveraine qui l'honora de cette dignité et de son amitié. La vénération s'élève au-dessus des formes artificielles d'un respect imposé. Elle unit au sentiment d'une destinée supérieure, d'une mission bénie, la confiance et l'amour :

Puissiez-vous nous gouverner longtemps, — et nous laisser des chefs de votre sang, — aussi nobles jusqu'au plus lointain des jours. — Puissent les enfans de nos enfans dire : — Elle fit à son peuple un bien durable ; — sa cour était pure, sa vie sereine ; — Dieu lui donna la paix ; la terre le repos ; — elle avait tous les titres au respect, — comme mère, comme épouse et comme reine ; — et des hommes d'État se rencontrèrent à son conseil — qui savaient le moment opportun de prendre — l'occasion par la main et de faire — les limites de la liberté plus larges encore — en élaborant quelque auguste décret, — qui maintînt son trône inébranlable — sur les larges bases de la volonté de son peuple — et derrière les remparts de la mer inviolée.

Le sentiment de fidélité prend dans ces vers un accent personnel qui atteste sa force héréditaire. Plus curieuse encore à cet égard est la lettre que Tennyson écrivait à Victoria après sa première visite :

« Chère et honorée Dame, ma Reine, — ... Je ne parlerai pas de « mon loyalisme » ni de « Votre Gracieuse Majesté, » car ce sont de vieilles banalités dont tous les courtisans ont usé et abusé ; mais je veux vous dire que, durant notre entretien, j'ai senti le contact de cette amitié vraie qui est un lien entre les êtres humains, rois ou savetiers... » Une sincérité si familière, loin de diminuer le respect, le fait plutôt participer à la noblesse des plus grands sentimens naturels, immerge en quelque sorte dans la vie même de l'individu le sentiment monarchique et lui donne une place intermédiaire entre les sentimens de famille et le sentiment religieux. Dès lors la poésie de Tennyson est mêlée à la vie de la souveraine ; elle apporte ses consolations aux heures douloureuses, ses paroles de joie dans les jours de fête. Elle est la voix de tous, plus sublime et plus pure ; elle exprime l'union

du peuple et de la Reine, et en même temps elle la resserre, car elle en fait une relation personnelle qui ne garde plus rien d'abstrait, un lien vivant, une « amitié » où l'ordre politique s'identifie à l'ordre naturel et humain.

En 1851, la mort du duc de Wellington offrit au Lauréat l'occasion de sa première grande manifestation publique. Il n'en devait point retrouver une pareille, et cette *Ode* reste le plus noble poème auquel ait jamais donné naissance cette fonction.

M. Henry van Dyke l'a entendu lire par l'auteur en août 1892, et son impression nous aide à mieux goûter le poème. Les deux premières strophes peuvent être regardées comme un prélude où l'on entend la rumeur confuse d'une multitude assemblée : ceux pour qui il a travaillé, ceux pour qui il a bataillé... Puis voici les premières mesures de la marche funèbre, lente, monotone, avec les lourds battemens marqués par la répétition d'une seule rime. La quatrième strophe est un intermède : le poète, regardant le cortège, revoit le héros tel qu'il avait coutume de se promener dans les rues de Londres et rappelle la simplicité et la force de son aspect et de son caractère. Le défilé continue. La musique est dominée par la sonnerie répétée de la grosse cloche de la cathédrale de Saint-Paul, puis par les décharges de mousqueterie quand le corps est porté dans l'église. La fin de la cinquième strophe s'ouvre, comme une avenue de chant, devant l'hymne des strophes VI, VII et VIII. Nelson s'éveille dans sa tombe et demande quel est celui qui vient reposer à côté de lui. La réponse éclate dans les chants de l'orgue et du chœur ; ils célèbrent les glorieux exploits du guerrier, l'homme d'État, sa conduite et ses conseils, le désintéressement de l'homme privé et l'intégrité de son caractère, puis s'éteignent dans une sorte de finale qui, comme une fugue, court de note en note sur le mot « honneur... » Un grand silence, et la neuvième strophe s'élève, calme solo où Tennyson entendait la voix d'une femme, une douce voix qui chante un chant de paix, d'amour et d'immortalité. Tendre et désolée d'abord, elle part d'un grand élan d'espérance, puis se fait solennelle et triste quand la tombe se ferme sur le cercueil, et termine dans le calme et la confiance, sur la victoire de la foi : « Ne parlez plus de sa renommée. — Déposez ici vos terrestres chimères — Et laissez-le dans la vaste cathédrale : — Que Dieu l'accepte, que Christ le reçoive. »

R. L. Stevenson pensait que cette *Ode* n'avait jamais été sur-

passée dans aucune langue ni aucun temps (1). L'art de Tennyson, dont notre analyse, soutenue par les impressions d'un auditeur du poète, ne peut donner qu'une faible idée, a revêtu d'une suprême beauté cette inspiration nationale. On en pourrait dire autant des poèmes qu'il a consacrés à l'armée (2), à la flotte (3) ou à l'Empire (4), et notamment du plus beau de tous, du plus digne d'être cité à côté de l'*Ode sur la mort du Duc de Wellington*: *Le Vengeur, Ballade de la flotte*, où est célébré l'héroïsme de sir Richard Grenville, le fameux marin du XVIe siècle. Il y a dans tous les détails un si tendre amour de la terre des aïeux, un si grand respect de toutes ses gloires, un si fidèle souvenir de tous ses serviteurs; l'inspiration reste toujours si loin du lieu commun patriotique, si près du sol et de la race; tout est si anglais: le sentiment, l'imagination, le tour d'esprit et l'accent des moindres paroles, que cette poésie résonne comme l'hymne même de la nation, capable de faire battre tous les cœurs et de contribuer à l'éducation de toutes les âmes.

V

A mesure que s'épanouissait et s'enrichissait son génie, Tennyson devait être naturellement conduit à en rapprocher et en fondre les divers élémens dans des œuvres plus vastes, où il donnerait la mesure de ses pouvoirs créateurs. Il s'était contenté de sentir et de rêver : il voulait imaginer et construire. Il allait tenter, à côté du chant lyrique, le poème narratif et le drame.

Son premier essai fut *La Princesse* (1847). Le poète n'était pas encore dans la pleine maturité de ses moyens. Le style est trop chargé d'ornemens, trop souvent figuré ou allégorique. Il y a trop de disparates, qui donnent à l'œuvre une bigarrure étrange. Sans doute l'Angleterre est moins sensible que nous à de tels défauts : son goût a moins de mesure, et son luxe moins de discrétion. Elle fut néanmoins un peu déconcertée par cette

(1) *Letters of R. L. S.* vol. I, p. 220.

(2) *The charge of the Light Brigade*, II, 225; — *The Defence of Lucknow*, VI, 138; — *Prologue to general Hamley*, VI, 305; — *The charge of the Heavy Brigade, at Balaclava*, VI, 307.

(3) *The Revenge : a Ballad of the Fleet*, VI, 96.

(4) *Hands all round*, II, 322, VI, 335; — *Opening of the Indian and Colonial Exhibition by the Queen*, VI, 345.

« macédoine » (1) de fantaisie et de pédagogie, d'épopée et de roman, de sérieux, de burlesque et de grâce, de satire et de rêve. C'est l'histoire d'une fille de Roi qui, prise d'un beau feu, rêve pour son sexe une émancipation poussée jusqu'à la rupture avec l'homme. Elle fonde dans ce dessein un collège de femmes tout à fait original. Mais l'entreprise est traversée par les efforts d'un prince amoureux, chevaleresque, légèrement ridicule, qui s'introduit avec une petite troupe sous un déguisement, la courtise en dépit des difficultés, est découvert, livre bataille aux défenseurs de la belle princesse, de ses compagnes et de ses chimères, et la conquiert finalement par la pitié qu'il lui inspire quand elle le voit blessé. Nous avons peine à imaginer un poète français combinant les spéculations de quelque haut traité de l'*Éducation des filles* avec la donnée des *Mousquetaires au couvent*. Tennyson a placé le tout dans le décor d'un moyen âge irréel, et il a écrit là-dessus une œuvre hétéroclite, ennuyeuse et charmante. Les dernières pages du poème s'élèvent jusqu'à une admirable sincérité et splendeur d'éloquence pour traduire la pensée du poète, toute de mesure et de raison. Peu à peu le lyrisme se dégage, avec toute sa puissance d'expression, personnelle et humaine : au-dessus du vain tumulte des idées, il affirme la vérité de la vie et de l'amour ; plus haut que les querelles et les systèmes, il fait entendre son chant :

— Ne blâme pas trop ton passé, lui dis-je, ne blâme pas trop les fils des hommes et leurs lois barbares : elles ont été les erreurs d'un monde encore grossier. A l'avenir, tu auras un compagnon pour t'aider dans ta tâche : tu le trouveras en moi, qui sais que la cause de la femme est celle de l'homme. Ensemble ils s'élèvent ou s'avilissent, rapetissés ou divins, esclaves ou libres. Celle qui sort du Léthé pour gravir avec l'homme les degrés resplendissans de la nature partage avec l'homme ses jours et ses nuits ; avec lui, elle marche à une même destinée. C'est elle qui tient dans sa main la jeune planète : si elle est de nature petite et mesquine, comment les hommes pourraient-ils grandir ? Mais renonce à travailler seule. Autant qu'il est en nous, nous travaillerons à deux, et elle ne sera pas seule à profiter de nos efforts, si nous l'aidons à se dégager des végétations parasites qui semblent la soutenir, et qui ne font que la courber vers la terre. Nous tâcherons de lui donner de l'espace, pour que tous les germes qu'elle porte en elle puissent s'épanouir, pour qu'elle s'appartienne à elle-même en pleine propriété, maîtresse de se donner ou de se refuser, de vivre, d'apprendre, et

(1) L'auteur appelle lui-même son poème « A Medley. »

d'être tout ce que comporte sa nature de femme; car la femme n'est pas un homme ébauché, mais un être différent : si nous la rendions semblable à l'homme, il faudrait voir mourir l'amour et ses suavités. Car cette harmonie n'est pas un même son répété : elle est l'accord de deux sons qui se ressemblent sans se confondre.

Avec le temps cependant et de longues années, le compagnon et la compagne sont destinés à se rapprocher de plus en plus. Lui, il croîtra en douceur et en élévation morale sans perdre les muscles qui se tendent pour lutter; de son côté, elle acquerra plus d'ampleur d'intelligence sans perdre ses instincts de mère, sans que la pensée étouffe en elle les grâces enfantines. Homme et femme toujours, ils iront s'unissant toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin elle s'adapte à lui comme une musique parfaite à de nobles paroles. C'est ainsi que côte à côte je les vois à l'horizon du temps, assis comme deux jumeaux dans la splendeur de leurs facultés, recueillant la moisson du passé et semant l'avenir, distincts dans leur individualité, se vénérant l'un l'autre, et se respectant eux-mêmes... Puissent ces espérances se réaliser!

Elle répondit en soupirant: — « J'ai bien peur qu'elles ne se réalisent pas. » — « A nous du moins de les symboliser dans notre propre vie, et que pour nous périsse cet orgueilleux mot d'égalité, puisque à lui seul chaque sexe n'est qu'à moitié lui-même, et que, dans toute véritable union, il n'y a plus d'égal, ni de supérieur : l'un apporte ce qui manque à l'autre, et tous deux, enveloppés l'un dans l'autre, pensant et voulant l'un dans l'autre, ils produisent à eux deux l'être unique et parfait, le cœur à deux battemens dont la palpitation fait la vie. »

Et soupirant de nouveau, elle reprit : — « Le même rêve que j'ai fait autrefois! Quelle femme a pu vous apprendre toutes ces choses (1)? »

Tout en travaillant à sa grande œuvre, *Les Idylles du Roi*, où une légende à la fois nationale et humaine mettait son génie sur la ligne même du génie de la race et lui offrait les plus beaux thèmes lyriques, Tennyson se tourna vers le drame. Il avait toujours aimé à mettre en scène des personnages, à représenter des situations et des caractères, et son lyrisme, nous l'avons dit, n'était pas, comme celui de nos romantiques, l'expression d'une individualité penchée sur elle-même et incapable de se détacher de sa propre contemplation. Mais il semble qu'à notre époque un grand poète ne puisse pas être un grand dramaturge. La poésie du XIXe siècle, — nous ne savons pas ce que sera celle du nôtre, — était à la fois trop intime, trop inquiète et trop haute. Elle avait à exprimer trop d'émotions et de pensées; elle était tourmentée par trop de problèmes. On la vit tour à tour rêveuse, méditative ou prophétique; elle puisa aux sources de

(1) *The Princess; a Medley*, IV.

la philosophie ou de la science; elle devint religieuse et sociale. Mais, sous toutes ces formes, elle demandait trop de recueillement pour prétendre aux suffrages d'une foule assemblée, avide de sensations agréables ou fortes, curieuse de péripéties, pressée de pleurer ou de rire, et exigeant enfin qu'on lui fît oublier ses préoccupations habituelles plutôt que de l'y entretenir et de l'y enfoncer.

Tennyson n'en conçut pas moins un grand dessein, celui d'évoquer, sinon sur les planches mêmes, du moins sur la scène idéale de son imagination, le passé de sa patrie aux momens les plus décisifs. A tout ce qui revivait en lui de Spenser et de Milton, comment n'aurait-il pas rêvé d'ajouter un peu de Shakspeare? Ses trois grands drames historiques sont comme trois actes de la destinée de l'Angleterre. *Harold* nous fait assister au grand conflit entre les Danois, les Saxons et les Normands: peuple et clergé anglais s'éveillent de leur sommeil, et l'on prévoit la grandeur de cette race composite. Dans *Becket*, c'est la lutte entre l'Église et la Couronne, une lutte qui continua pendant des siècles. Avec *Queen Mary*, nous voyons la chute finale du catholicisme en Angleterre et l'aurore d'un âge nouveau, l'âge de l'anglicanisme et du non-conformisme. Et à côté des personnages illustres qui s'agitent au premier plan de l'histoire, Tennyson a voulu esquisser dans *Les Forestiers* la condition du peuple à une autre période décisive de la formation de l'Angleterre, quand les barons se mirent du côté du peuple et lui conquirent la Grande Charte (1). Un des spectateurs de la pièce en Amérique, où elle fut représentée avec succès (2), l'éminent critique shakspearien, M. Horace Furness de Philadelphie, en donne cette impression: «... L'atmosphère est si réelle et nous nous y faisons si complètement, que, tout Américains que nous soyons, nous sommes tout prêts à chanter en cœur: *Il n'y a pas de terre comme l'Angleterre* et *Il n'y a pas de femmes comme les Anglaises*. Oui, pensez-y bien, ce chant a été bissé. Ce fut charmant, charmant du commencement à la fin... Je me réjouis, je l'avoue, d'une telle preuve qu'il y aura toujours un public pour ce qui est beau et bon, et que la pièce française à effet, nouvelle manière, n'est pas ce qui nous convient (3). »

(1) *Notes to Queen Mary*, VIII.
(2) Au théâtre d'Augustin Daly.
(3) *Notes on the Foresters*, by the editor, IX.

Mais ces pièces anglaises, essentiellement anglaises, convenaient-elles davantage? Irving déclarait que *Beckét* était un des trois plus grands succès de sa direction au *Lyceum*. Il est vrai qu'il l'avait adaptée pour le théâtre. Malgré le nom glorieux de l'auteur, *Queen Mary* ne tint l'affiche que trois semaines. *Harold* n'a pas, croyons-nous, été joué. A dire vrai, ce sont moins de véritables drames, avec intrigue, progression de l'intérêt, concentration des élémens autour d'une « crise, » que de grandioses tableaux où se détachent des figures historiques, reconstruites avec le plus grand soin, pièce à pièce, selon toutes les ressources de l'analyse soutenue par l'imagination. Après la publication de son premier drame, George Eliot et Browning pressèrent Tennyson d'en écrire d'autres. Ils avaient raison, et sans doute ne se préoccupaient-ils point de ce qui en pourrait advenir sur les planches. Ils y trouvaient un autre intérêt, et, en effet, en composant ces grandes pièces, Tennyson n'a pas seulement voulu répondre à ceux qui lui reprochaient de manquer de force, de ne pouvoir dépasser la poésie gracieuse, il n'a pas seulement obéi au noble désir de tenter à son tour un effort pour remettre en honneur un genre national et relever le théâtre anglais de sa déchéance: il a surtout suivi l'inspiration de son génie, et il est resté un très grand poète.

Mais c'est à la poésie narrative qu'il faut revenir pour trouver l'imagination de Tennyson dans son domaine et lui voir épanouir pleinement ses plus beaux dons. Les *Idylles du Roi* furent, on peut le dire, le grand dessein du poète. Il en composa d'abord le dernier tableau, comme un poème se présente souvent par son dernier vers, et, dès 1834, il écrivait, d'après le vieux Malory, *Mort d'Arthur*, qui parut dans le recueil de 1842. Mais ce ne fut qu'en 1855 qu'il se décida sur la forme définitive de l'œuvre, et en 1859 qu'il en publia la première portion : *Enid*, *Vivien*, *Elain*, *Guinevere*. L'ensemble n'est achevé qu'en 1889. Cinquante-cinq ans! Encore faudrait-il peut-être remonter plus haut, jusqu'aux années 1830 et 1832, où il touchait pour la première fois aux légendes arthuriennes avec *The lady of Shalott*, *Sir Launcelot and Queen Guinevere*, *Sir Galahad*. Le thème que Tennyson appelait « le plus grand de tous les sujets poétiques » ne cessa donc de l'obséder. L'œuvre qu'il lui a inspirée embrasse et résume toute son activité poétique; elle représente son plus grand effort, elle reste la plus ample de ses réalisations. C'est un merveilleux

sujet, en effet, et qui semblait fait pour lui. Il sert à la fois les goûts du poète, sa pensée et son rôle. L'imagination peut se donner carrière dans ce domaine quasi féerique où la poésie des vieux contes accepte et appelle toutes les merveilles. De plus, comme tous les sujets ainsi élargis, et mieux encore, — grâce à la signification profonde de ces vieux mythes : la Quête du Graal et le Retour d'Arthur, — celui-ci est prêt à recevoir les significations les plus vastes, à revêtir le plus ample symbolisme. Il évoque toute une société dont les héros agrandis, éclairés et comme transfigurés par l'idée poétique, peuvent personnifier toutes les forces matérielles et morales. Il propose au poète un héros de sa propre patrie et lui permet de donner en poésie ses propres vues sur l'établissement ou la chute d'un royaume. Enfin cette évocation a pour décor la vieille île bien-aimée, la terre des ancêtres, pour décors ses paysages, pour horizon « la mer inviolée » qui l'isole et la défend. On mesure aisément ce qu'une telle œuvre a de national. Tennyson ne parcourt pas les âges, comme l'auteur de la *Légende des Siècles*, en quête de tableaux où se reflètent les civilisations les plus diverses. Son inspiration s'enroule autour d'une tige unique, profondément enracinée dans le sol du pays. Il ne s'est pas non plus proposé de faire revivre une époque disparue, d'en donner, si l'on peut dire, la sensation au lecteur, ou tout au moins d'y réaliser la vision qu'il en a: cette matière tant de fois remaniée, il en dispose librement à son tour ; il prête à ses personnages les sentimens et les pensées de ses contemporains. Ainsi en avait-on usé avant lui. Arthur et ses chevaliers appartiennent au VIe siècle. Mais Robert Wace et Chrestien de Troyes en firent des personnages du XIIe siècle, et, chez sir Thomas Malory, ils deviennent des contemporains d'Édouard IV. Tennyson, comme tous les poètes épiques, comme Homère, comme Virgile, comme Dante, comme Milton, fait servir à l'expression des idées de son temps les héros et les événemens de son poème.

Il nous a dit lui-même comment il fallait l'entendre. Ce n'est pas un morceau d'histoire en vers, ni un essai pour refaire le récit de Malory ou de Geoffrey de Monmouth, mais un conte « neuf et vieux, où les Sens combattent avec l'Ame. » Chez le Roi, la victoire reste à l'âme : il est toujours fidèle à son noble idéal. Chez le preux chevalier Lancelot et la reine Genièvre, le conflit est incertain : la nature inférieure les détourne ; ils ne

sont pas fidèles à leurs promesses et à leurs engagemens. Au-dessous de ces personnages, il y en a de plus vils, en qui les sens l'emportent. Vivien, Ettarre, Tristan, Modred, gouvernés par la nature inférieure, sont volontairement faux en toutes choses. La méchanceté de ces derniers, la faiblesse des autres, ruinent la noble institution de la Table Ronde, le beau rêve d'Arthur. Mais Arthur lui-même triomphe jusque dans la mort, par la force inébranlable de sa foi.

Chacune des *Idylles* reproduit en réduction ce même combat entre les Sens et l'Ame. Arrêtons-nous un instant à la dernière, la *Disparition d'Arthur*. Elle est la suprême expression de l'idée qui domine toutes les autres pièces. Dans l'ordre logique, elle termine l'œuvre. En réalité, c'est par elle que Tennyson avait commencé. Ce poème n'est, en effet, que la réimpression de la *Mort d'Arthur*. Le poète y a ajouté 169 vers au commencement et 30 à la fin. Oui, la voilà bien, l'antique lutte, la lutte éternelle. Elle est figurée ici, d'abord par la grande bataille où les forces du mal et du désordre, sous Modred, combattent contre Arthur et ses loyaux chevaliers. Elle est figurée une seconde fois en sir Bedivere, le dernier de la Table Ronde, à qui Arthur ordonne de jeter son épée Excalibur dans le lac d'où elle était sortie jadis par magie. Bedivere, tenté par la beauté de la garde enrichie de pierreries, ne peut se résoudre au sacrifice : son amour du trésor l'emporte sur sa fidélité, et il cache l'épée dans les roseaux. Mais Arthur découvre sa désobéissance et lui impose enfin sa volonté. La même lutte est figurée une troisième fois dans la conversation entre le Roi mourant et celui qui l'a suivi le dernier, quand la barque noire apparaît sur le lac pour emporter Arthur. Bedivere est un brave homme, franc et loyal, mais il n'a pas la force d'âme nécessaire pour résister aux grands désastres qui ont renversé le royaume. Il juge avec les sens. Le vieux temps est mort à jamais : point d'autre perspective à ses yeux que le chagrin et un monde où tout est ténèbres. La foi d'Arthur et son espérance le soutiennent encore : il juge avec l'âme. L'ordre ancien a disparu, mais un ordre nouveau paraîtra, car Dieu a bien des manières de s'accomplir. Le Roi ne se sent point abandonné ni perdu : il lui reste encore la prière. « On fait plus de choses avec la prière que ce monde n'en peut rêver. » Il lui reste la vision d'un lieu de repos et de guérison dans l'île d'Avalon. C'est ainsi que la barque l'emporte, sur l'eau brillante,

vers l'invisible, au bruit lointain d'une musique victorieuse, « comme si une magnifique cité, tout d'une voix, acclamait un roi qui revient de ses guerres. »

Mais il ne faudrait pas réduire la richesse et la variété des *Idylles* aux limites de cette signification. Sans doute Tennyson l'a voulu mettre dans son poème ; il y a mis beaucoup d'autres choses encore. On pourrait dire de sa poésie ce qu'un héros de Shakspeare disait du ciel et de la terre : c'est un champ plus vaste que celui de notre philosophie. Ils comprennent bien mal les poètes en général, les poètes anglais en particulier, ceux qui, au lieu de leur abandonner toute leur âme, leur demandent des conceptions abstraites, traduisibles en formules. Tennyson leur a répondu lui-même ; il l'a déclaré aux plus scrupuleux de ses exégètes : « Je déteste être astreint à dire : Ceci signifie cela, — parce que la pensée revêtue d'une image déborde infiniment toute interprétation (1). » Croyez-en donc, plutôt que votre faculté raisonnante, les correspondances complexes, éveillées dans les profondeurs de l'être, entre l'intelligence, l'imagination et le sentiment; écoutez les accords de cette musique intérieure : les voiles de l'entendement se déchireront comme un brouillard qui se lève ; tous vos sens seront charmés, et l'esprit plus léger, plus subtil et plus pur, avancera derrière le poète dans la lumière...

Est-il besoin de conclure, après ce qui précède, que les *Idylles du Roi* ne sont pas proprement une épopée ? L'unité d'inspiration, suffisante à en assurer la grandeur et la beauté, ne saurait remplacer l'unité de sujet, sans laquelle il n'y a pas de poème épique. Le ton même n'est pas celui de l'épopée. Tennyson hésita longtemps sur la forme qu'il donnerait à son œuvre. Il songea même un instant, avant 1840, à un « masque musical, » comme en avaient écrit, sous les Tudors et les deux premiers Stuarts, Ben Jonson, Campion, Browne, Milton. Son fils a retrouvé dans ses manuscrits l'esquisse d'un scénario en cinq actes. Il devait finir par rencontrer la forme qui lui convenait, celle du récit lyrique. Son beau-frère, Edmund Lushington, les appelait ingénieusement *Epylls of the King;* il avait forgé, pour les désigner, un diminutif avec le radical du mot « épopée » et la terminaison du mot « idylle. » On conçoit que Tennyson ait

(1) V, 44.

reculé devant ce barbarisme. Son titre est délicieux et, à l'examiner de plus près, il n'est pas infidèle. Nous avons attaché au terme idylle une idée d'innocence et de « bergerie, » — on pourrait dire, hélas! de fadeur, — qu'il n'a point à l'origine et qui ne lui convient qu'incidemment. Oublions-nous *La Magicienne* de Théocrite, ce monologue ardent d'une amoureuse, et les *Dioscures*, l'*Épithalame d'Hélène*, l'*Héraclès tueur du lion*, l'*Héraclès enfant*, tous ces morceaux épiques et mythologiques, auxquels il faudrait joindre, pour mesurer l'étendue et la variété du genre, *les Syracusaines*, cette charmante comédie? Pourquoi le même nom d'idylles ne conviendrait-il pas à ces beaux épisodes, à ces scènes détachées, à ces tableaux gracieux, colorés ou pathétiques, choisis par le poète dans la plus merveilleuse et la plus riche des légendes nationales, la Légende de la Table Ronde? Et n'est-il pas juste que nous pensions aussitôt à une fraîcheur, à une vivacité, à une perfection renouvelées de l'antique, devant ce génie pourtant si anglais, auquel notre mémoire française serait tentée d'associer les noms de Chénier et de Mistral?

VI

A travers ces manifestations diverses, le génie de Tennyson n'avait peut-être pas trouvé sa suprême expression. Il est une petite partie de son œuvre, une poignée de poèmes immortels, où sa profonde humanité se suffit à elle-même et n'emprunte plus rien ni aux ornemens de l'art, ni aux lumières de la pensée, ni au sens de la vie nationale, individuelle ou collective, ni aux prestiges de l'imagination : elle comble sa mesure et se révèle tout entière dans le plus simple et le plus émouvant pathétique. Pareillement, son lyrisme, dégagé de tout élément adventice, monte au ciel comme une flamme pure, comme un immatériel parfum. Tennyson dépasse alors son temps, son pays, et s'égale dans l'absolu aux plus divins poètes de tous les pays et de tous les temps.

Pour voir jusqu'où peut aller son pathétique, il faut lire *Rizpah* et *A l'hôpital des enfans*. Swinburne disait que, si toutes les autres œuvres de l'auteur étaient détruites, *Rizpah* suffirait à le placer parmi les premiers poètes du monde. C'est la lamentation d'une mère, d'une pauvre vieille femme dont le fils a été

pendu pour brigandage. Elle raconte elle-même, — à quelque charitable bienfaitrice qui vient adoucir ses derniers jours, — elle rapporte dans son simple langage, prolixe et comme tremblant des émotions de son âme, tout coupé d'interrogations et d'exclamations, comment le dernier cri de son enfant continuait de retentir à ses oreilles. « Mère ! ô mère ! » Le geôlier l'avait jetée dehors et le jeune homme avait été attaché si haut « que tous les navires du monde pouvaient le dévisager en passant. » Et elle entendait toujours le cri ; on eut beau l'enfermer, l'attacher sur son lit, la battre :

« Vous comprenez que je ne pouvais pas ne pas entendre ; et à la fin on trouva que j'étais devenue si stupide, si paisible, qu'on me remit dehors ; mais ils avaient fait ce qu'ils voulaient.

« La chair de ma chair était partie, mais il restait les os de mes os ; je les dérobai aux gens de loi. — Dites : appellerez-vous cela un vol ? — Mon bébé, les os qui ont sucé ma poitrine, les os que j'ai vus rire et pleurer — à eux ? Oh ! non, ils sont à moi, non pas à eux ; ils ont remué dans mon flanc... »

Elle a donc attendu les nuits de vent et de pluie, les nuits d'orage ; elle est sortie dans la rafale quand personne ne pouvait la voir ; elle a ramassé un à un chaque ossement tombé ; elle a baisé ces débris, ces reliques : elle les a ensevelis en terre sainte, pas bien profond, car ses vieilles mains ne peuvent pas creuser beaucoup le sol. Maintenant, elle est plus tranquille : son Willy pourra se lever tout entier quand sonnera la trompette du Jugement. Elle a confiance : elle a vu dans sa Bible que « le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. Oui, oh ! oui ; et si l'homme de loi n'est venu au monde que pour mettre à mort, le Sauveur ne vit que pour bénir. » Sa foi la soutient maintenant. Élection, Réprobation, tout cela est très bien, mais elle n'a pas peur de trouver son fils en enfer. « J'ai pris tant de souci de mon enfant que le Seigneur a regardé dans mon souci, et il me fait entendre que je suis sûre d'être heureuse avec Willy, je ne sais pas où. » Qu'on ne lui dise pas qu'il est perdu et qu'elle doit penser à son propre salut : s'il est perdu, lui, que lui importe son âme à elle ? Un peu plus, elle s'indignerait : « Vous n'avez jamais porté un enfant, vous êtes juste aussi dure qu'une pierre. » Comme tout cela est humain, d'une humanité poignante ! La voilà qui se reprend : « Madame, je vous demande pardon ! Je pense que vous parlez pour mon bien ; mais je ne puis entendre

ce que vous dites : le vent m'apporte la voix de mon Willy. » Cette voix vient de l'église maintenant, et non plus du gibet... Il appelle toujours sa mère qui a consommé sa destinée... Elle vient, puisqu'il appelle (1).

Jamais la poésie n'a épuisé plus complètement un sentiment ni pénétré plus avant dans le cœur humain pour en montrer à nu les dernières fibres. Jamais le poète n'a mieux réussi à s'oublier et à disparaître devant la réalité de la vie et de l'amour. Ce n'est plus Tennyson que nous entendons : c'est la tendresse désolée et triomphante d'une mère. L'idée fixe a envahi cette pauvre vieille tête. Radotage et folie, si vous voulez, pour ceux qui la regardent du dehors ; mais la vision intérieure est d'une vérité souveraine. Chaque pensée, chaque parole est ce qu'elle peut être, ce qu'elle doit être; et, par un miracle du génie, ce langage si simple est immortel.

Lisez *A l'hôpital des enfans* : c'est un chef-d'œuvre du même ordre. Comme pour le précédent, l'auteur n'a pris l'idée ni dans son imagination, ni dans des fictions antérieures. La littérature n'a rien fourni : tout appartient à la vie. Le sujet de *Rizpah* est tiré d'un écho du journal *Old Brighton* qui contait cette histoire de la fin du XVIIIe siècle. L'autre pièce est écrite sur un fait rapporté à Tennyson par miss Gladstone, la fille de l'homme d'État. Il est curieux de rapprocher les deux poèmes parce qu'ils montrent la largeur de sympathie du grand poète, qui embrasse tous les âges, qui fait parler avec une égale vérité la vieillesse et l'enfance. La petite Emmie, sur son lit d'hôpital, a entendu le vieux docteur pitoyable dire à l'infirmière qu'il l'opérerait le lendemain, mais que sans doute, hélas ! elle n'en réchapperait pas. Que faire alors? Elle le demande à sa voisine Annie. Annie lui conseille d'appeler à son aide le seigneur Jésus, car c'est écrit en toutes lettres sur l'image, là : « Laissez venir à moi les petits enfans. » « Oui, dit Emmie, mais si je l'appelle, comment saura-t-il que c'est moi ? Il y a tant de lits dans cette salle ! » — En effet, c'était un problème. Annie réfléchit, et dit enfin : « Emmie, vous laisserez vos bras hors du lit et vous direz au Seigneur : C'est la petite fille qui a sorti ses bras sur la couverture. » Le lendemain, quand le docteur arriva avec ses instrumens de torture, le Seigneur des petits enfans l'avait entendue et elle était morte (2).

(1) *Rizpah*, VI. 78.
(2) *In the Children's Hospital : Emmie*, VI, 129.

Ces pièces appartiennent à la vieillesse du poète. A sa vieillesse aussi, celles où il atteint au plus pur lyrisme, où s'exhale cette musique intérieure, cette harmonie d'une âme qui a triomphé de toutes les discordances de la vie. C'est la plénitude de sa poésie; c'est, si l'on peut dire, sa poésie à l'état pur. Il semble qu'elle se soit cherchée à travers les raffinemens de l'art, dégagée à travers les interprétations sincères du réalisme, les combinaisons de l'imagination; elle a tout animé, tout pénétré, tout transfiguré; et maintenant, elle est libre, victorieuse, comme affranchie de sa matière et réalisée dans son essence. C'est donc en même temps la perfection suprême de son art. Déjà Tennyson l'avait atteinte chaque fois que l'éther subtil où baignent ses vers, consumant toute leur substance, spiritualisait assez les mots et les rythmes pour les rendre en quelque sorte transparens à l'émotion ou à la pensée. Ces beautés se multiplient dans *In memoriam*, où l'art du poète en arrive à s'effacer, afin d'éviter tout ce qui ressemblerait à un artifice : Mieux vaut mourir que d'oublier, « car vivre davantage alors, ce n'est plus vivre : »

In more of life true life no more.

« Mieux vaut avoir perdu l'objet de son amour que n'avoir pas aimé : »

Tis better to have loved and lost
Than never to have loved at all.

Et quelle simplicité encore dans ces émouvantes paroles, un soir que la peine est trop forte, et que, malgré l'effort pour espérer, la volonté de croire, le cœur trop pesant retombe avec un cri :

Considérez que nous ne savons rien; — Je ne puis qu'espérer dans l'avenir meilleur; — Tout sera bien, plus tard, peut-être, un jour lointain; — Et, chaque hiver passé, reviendra le printemps. — Ainsi je vais rêvant, mais que suis-je? — Un enfant criant dans la nuit, — Un enfant criant après la lumière, — Et qui a tout dit quand il a crié.

Il faudrait lire enfin, pour mesurer la maîtrise, la sûreté du poète, cette admirable pièce CVI, ce carillon de Noël :

Ring out, wild bells, to the wild sky.

A peine en pouvons-nous indiquer ici le thème et le mouvement. O cloches qui sonnez, dit le poète, apportez, emportez...

Emportez avec la vieille année tous nos torts, tous nos tourmens, toutes nos fautes; emportez ma douleur et mes chants désolés; ô cloches, apportez avec l'année nouvelle tout ce qui est un bien pour les hommes, l'amour de la vérité et la vérité de l'amour. Sonnez cloches, sonnez l'avènement du Christ. — Rien ne peut donner, en français, l'impression de ce bourdonnement rythmé qui remplit nos oreilles : « ring out, — ring in, — ring out, — ring in..., » de ce va-et-vient sonore dont chaque battement est une bénédiction, par ce qu'il apporte, par ce qu'il emporte...

A mesure qu'il avançait dans la vie et dans son art, Tennyson excellait davantage dans une poésie tout immatérielle qui a réduit au minimum la part des mots et s'est faite évocatrice. Il donna alors « ces bijoux de cinq paroles qui brilleront à jamais au doigt du temps. » Ils sont, en effet, d'une substance incorruptible, ces diamans d'une eau si pure qui défient toutes les destructions. Ils concentrent en eux les richesses du sentiment et de la pensée; ils y ajoutent le miracle d'un art poussé au point où il s'anéantit lui-même. On conçoit que cette partie de l'œuvre de Tennyson soit celle dont il est le plus difficile de donner l'idée par des traductions. Que resterait-il par exemple de ce petit chef-d'œuvre intitulé *La Grive* (1)? Comment rendre dans notre langue le vers exquis où palpitent ces syllabes si douces dont chacune est un mot qui désigne une des merveilles du printemps : *light*, *leaf*, *life*, *love?* Le poète ne les a pas choisis seulement pour leur sens, mais pour leur son, pour ce qu'ils ont d'ailé, pour tout ce qu'ils évoquent, à côté de tout ce qu'ils disent. Dites à la place : lumière, feuille, vie, amour : le charme est évanoui. Et de même, quand l'oiseau gazouille : *new*, *new*, *new*, *new*, que nous sert d'écrire : nouveau, nouveau, nouveau? Il faut donc se résigner à laisser de tels vers dans le texte. Peut-être restera-t-il davantage de cette pièce d'anthologie :

LE CHÊNE

Vis ta vie, — Jeune et vieux, — Comme ce chêne, — Brillant au printemps, — Or vivant;

Richesses d'été — Ensuite; et ensuite — Automne changeant, — teintes atténuées, — Or encore;

Toutes ses feuilles, — Tombées enfin, — Vois, il se tient, — Tronc et ramure, — Force nue (2).

(1) *The Thrush*, VII, 121.
(2) *The Oak*, VII, 122.

Le poète avait quatre-vingts ans. Et à quatre-vingt-un ans, un jour qu'il franchissait le Solent, sa vieillesse sereine exhala ce chant du cygne sur lequel il demanda que se ferment toutes les éditions de ses œuvres, ce chant que toute l'Angleterre répéta après qu'il eut retenti sous les voûtes de Westminster aux funérailles du poète, et dont elle a fait un cantique :

EN FRANCHISSANT LA BARRE

Soleil couchant, étoile du soir ! — J'entends un clair appel. — Puisse la barre ne point gémir, — Le moment venu de mettre à la mer !

Mais que le flot sommeille après la marée haute, — Sans écume et sans bruit, — Lorsque ce qui sortit des profondeurs sans bornes, — Y reviendra, l'exil fini.

Crépuscule et cloche du soir, — Et puis après, la nuit !... — Puisse l'adieu ne pas connaître la tristesse, — Lorsque j'embarquerai ;

Car au delà du Temps, au delà de l'Espace, — Si loin que m'emportent les flots, — Je verrai mon pilote face à face, — Lorsque j'aurai franchi la barre aux larges eaux (1).

VIII

Tel est le dernier terme de la poésie de Tennyson. Des raffinemens esthétiques où elle se cherche, au pur lyrisme où elle s'achève, il y a une marche naturelle et un progrès continu. Nous avons essayé de le rendre sensible et d'en marquer les phases. Cette œuvre est vraiment un chant. L'auteur est vraiment un poète et n'est qu'un poète. Avec moins de curiosité intellectuelle que Browning, il a plus de sympathie et d'émotion ; avec moins de morale que Wordsworth, il a plus de curiosité ; avec moins de ferveur artistique que Keats, il a plus de vie morale. Dans une conclusion fameuse, Taine, qui a beaucoup simplifié Tennyson, l'opposait à Musset. Contraste absolu, en effet. Si au contraire nous lui cherchions des analogies avec nos poètes, il faudrait mentionner plus d'un nom. Nous avons déjà cité Chénier qu'il nous rappelait par son amour des sujets antiques, des vieux thèmes de la littérature grecque. D'autres poèmes nous rappelleraient le Hugo des *Orientales*, le Vigny du *Cor* ou de *La Fille de Jephté;* d'autres encore, le Lamartine du *Dernier chant de Childe Harold*, de *La mort de Socrate* et de *Jocelyn*.

(1) *Crossing the Bar*, VII, 193.

Enoch Arden est une nouvelle en vers où M. Augustin Filon, il le disait excellemment ici même, se plaît à trouver, non pas comme dans nos romans dits réalistes ou naturalistes, l'odeur du peuple, mais son parfum comme dans *Geneviève*. J'ai pensé encore quelquefois, en lisant *In memoriam* par exemple, à l'analyse précise, à la délicatesse savante, à l'élévation morale de notre Sully Prudhomme, à son effort aussi, d'autres fois, pour faire passer la philosophie et même la science dans le domaine de la poésie. Et beaucoup de vers enfin, beaucoup de poèmes, ont évoqué le souvenir de quelques-uns des meilleurs entre les plus nobles ou les plus tendres de nos *poetæ minores :* un Laprade ou un Brizeux.

Mais, si divers que soient les accens de son génie, — et on lui a reproché qu'ils le fussent trop, — ils ne font jamais entendre qu'une seule voix : une voix anglaise. Son élargissement indéfini réussit à embrasser tout entière la tradition poétique de la race. On trouve dans son œuvre des échos de tous les chants qui ont exprimé avant lui le rêve de l'Angleterre, et durant les soixante-cinq années qu'a remplies la composition de cette œuvre, il y recueille toutes les pensées, toutes les aspirations, tous les sentimens, tout les souvenirs qui passent dans l'âme de son pays. Ses compatriotes se sont accoutumés à l'entendre parler pour eux, et ils lui ont emprunté ses paroles; il s'est établi entre eux et lui une communion entière; ses vers sont venus chanter sur toutes les lèvres; il a été le poète de son temps et de sa race, le poète national, le poète officiel, comblé de gloire et tendrement aimé. Et cette œuvre, aussi anglaise que celle d'un Kipling, n'en garde pas moins une valeur universelle et humaine. La poésie de Tennyson, à force de sympathie, pénètre jusqu'à ces profondeurs de la vie intérieure où s'effacent les différences locales et les particularités. Cette « musique tennysonienne, » qui a enchanté l'Angleterre, nous perdrions tous à ne pas l'entendre.

L'humanité demande à ses représentans les plus parfaits de l'aider à vivre. Qui nous fera aimer notre tâche, si ce n'est eux? Qui nous donnera la force, et la foi, et l'espoir? Parlez-nous donc de la vie; parlez-nous de nos labeurs et de nos peines, parlez-nous de nos frères, et de nous-mêmes. Soyez vrais : il faut que nous reconnaissions ces réalités dans vos paroles. Mais il

faut que dans vos paroles elles soient toutes pénétrées de lumière, transparentes et « glorieuses. » Faites ce miracle... Devant son rayonnement, les défauts de votre œuvre disparaîtront. Ils tomberont comme une dépouille dont le corps sortirait plus jeune et plus brillant. Il s'agissait ici de comprendre la grandeur de Tennyson : elle ne s'explique point par ses faiblesses. Oui, la parure est trop chargée : n'y attachez pas vos yeux ; oui, le sens de la beauté tourne parfois au dilettantisme : voyez-y plutôt un effort de l'âme qui veut s'ouvrir davantage et s'assimiler toutes les richesses de l'art ; oui, l'élégance est parfois trop soignée, mais elle trahit tant de respect de soi-même et des autres ; oui, nous sentons ici ou là quelque froideur, mais elle cache tant de gravité...

Un critique illustre écrivait un jour d'un romancier fameux : « Il est de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils n'eussent pas vécu. » On ne saurait mieux résumer l'impression laissée par une lecture de Tennyson qu'en disant de lui tout le contraire. Il a lentement composé, dans les nobles loisirs d'une belle vie, une œuvre de vraie poésie, une œuvre de vérité, de respect et d'amour. Il a été un grand poète, — national et humain. Pour sa patrie et pour le monde, il vaut mieux qu'il ait vécu.

Firmin Roz.

LA JEUNESSE D'UNE FEMME CÉLÈBRE

MADAME DE GENLIS

C'est une bien extraordinaire et divertissante histoire que celle d'Étiennette-Félicie Ducrest, comtesse de Genlis. Adulée autant que haïe, portée aux nues par les uns, décriée, ridiculisée et peut-être, — qui sait? — calomniée par les autres, elle est, dans toute l'acception du terme, une femme célèbre. Jamais elle ne connut la douceur tranquille du foyer. A tout, elle préféra la renommée : ce ne fut point sans y laisser sa réputation. Du règne de Louis XV à l'avènement de Louis-Philippe, elle vit sans s'étonner dix formes de gouvernement successives et s'assouplit à toutes. Mêlée aux sociétés les plus diverses, elle connut les plus diverses fortunes. Active prodigieusement, elle ne s'arrête devant aucune ambition, ne recule devant aucune singularité. Intrigues de jolie femme, allures puériles de petite maitresse, austérité prêcheuse de pédagogue, fermeté virile de l'intelligence, dévotion et galanterie, elle réunit tous les contrastes dans le plus singulier, le plus hétéroclite mélange. Mais ce qui semble dominer dans son caractère, et ce qui explique la plupart de ses actes, y compris ses fautes les plus notoires, c'est une opinion démesurée d'elle-même, où se concentrent toutes ses vanités : vanité de femme, vanité de grande dame, vanité d'écrivain.

I

Il semble que sa naissance même l'ait vouée aux aventures. Rien de plus régulier en apparence que cette noblesse bourguignonne à laquelle elle appartenait. Mais on y découvre, à regarder de près, des imbroglios inattendus, pleins de révélations sur les mœurs provinciales d'alors. Si prolixe dans ses *Mémoires* pour tout ce qui la rehausse, Mme de Genlis nous renseigne peu sur ses ancêtres. Elle ne s'arrête pas à l'ancienneté pourtant réelle de sa famille paternelle ; de ses origines maternelles, elle ne dit mot ; et même elle les ignore si bien qu'elle commet, en ce qui touche parentés et fortunes, maintes inexactitudes plus ou moins volontaires. Les documens d'archives et les mémoires du temps nous permettent heureusement de suppléer à cette lacune, de faire connaissance avec quelques originaux de la famille, et surtout de pénétrer dans l'étrange milieu où Félicité Ducrest passa les premières années de son enfance.

Les Minard, à qui elle remontait par sa mère, étaient d'honnêtes bourgeois d'Avallon, de fortune médiocre, tout récemment décrassés par quelque savonnette à vilain. Les modestes fonctions remplies par la plupart d'entre eux, de génération en génération, au greffe ou au grenier à sel de la ville, n'étaient point pour permettre un état de vie somptueux.

Le plus notoire de la famille semble avoir été l'arrière-grand-père de Mme de Genlis, François Minard, conseiller des défauts au bailliage d'Avallon. Le bonhomme avait acquis une sorte d'autorité dans sa ville. Mais il visait plus haut. Ce fut lui qui anoblit la famille par l'achat d'une charge de secrétaire près le Parlement de Dijon. Retors, madré, il s'efforce, avec une âpreté tenace, d'arrondir son bien par ventes, échanges et procès, et de se donner l'allure seigneuriale conforme à son nouvel état. Mais, quoi qu'il fasse, sa fortune modeste et sa noblesse de fraîche date ne lui valent guère qu'une considération toute provinciale. Bien qu'il eût épousé une fille de bonne naissance, Edme-Marie-Josephte de Clugny, on ne parlait point sans sourire des Minard et de leurs prétentions. Combien se fût réjoui ce modeste conseiller secrétaire du Roi, combien il se fût étonné surtout, si on lui eût fait entrevoir l'ascension rapide des

siens et la place privilégiée qu'allaient occuper parmi les plus grandes dames de la Cour, et dans l'affection des premiers princes du sang, sa petite-fille la marquise de Montesson, et son arrière-petite-fille la comtesse de Genlis.

Il ne pouvait guère prévoir de telles destinées, quand, le 7 janvier 1717, il donnait sa fille Marie-Josephte en mariage à un obscur avocat de Paris, Claude-Christophe Mauguet de Mézières. Ce mariage médiocre était pourtant inespéré pour les Minard, riches de nombreux enfans, et peu pourvus d'écus. Le bonhomme Mézières possédait quelque argent. « Toqué, » au dire des contemporains, original pour le moins, il ruine en peu de temps le ménage, « en achetant des manuscrits, en brocantant des curiosités, en meublant, parant, voiturant et présentant partout la femme dont il s'enorgueillissait. » Mézières s'était laissé aller à d'étranges compromis, et y avait mêlé de façon désobligeante Mme de Mézières. Après plusieurs déménagemens causés par le dérangement de leurs affaires, et par le désir d'échapper aux poursuites, le couple s'en était venu loger en dernier lieu dans la maison du marquis de la Haie. Les deux ménages ne tardèrent pas à se lier; et, sans doute, en aidant le mari réduit aux expédiens, le marquis était-il heureux de secourir la femme. De la jeune provinciale que les contemporains nous représentent un peu gauche et naïvement glorieuse de son savoir, Paris avait fait une jolie femme, à l'esprit brillant et dégagé, toute propre au caquetage des salons, experte aux galans propos, formée au ton et au goût du jour. M. de Chastellux disait d'elle qu' « ayant été mariée à dix-sept ans pour son savoir, elle le fut à trente pour sa beauté. » La marquise de la Haie était morte dès l'année 1726. Le pauvre Mézières eut le bon esprit de mourir d'un accès de fièvre chaude à Avallon le 26 août 1734. Ce double veuvage opportun permit aux deux amis de se réunir en légitime mariage dès le mois de décembre suivant, au grand scandale de la société cependant peu farouche du temps. Mais le marquis était riche, sa table succulente, sa femme aimable et spirituelle : on ne leur tint point rigueur. C'était l'entrée définitive de Marie-Josephte Minard dans ce grand monde que François Minard et les siens contemplaient comme une terre inaccessible.

Le nouvel époux, Louis Béraud de Riou, marquis de la Haie, dans sa jeunesse « le beau la Haie, » avait été l'un des amans heureux de la duchesse de Berry, fille du Régent. D'une famille

bretonne ancienne, mais peu fortunée, les bontés de la princesse et d'adroites spéculations dans le système de Law l'avaient enrichi. Il tirait vanité de ses souvenirs, et montrait avec une satisfaction non déguisée de belles argenteries, des diamans, des meubles rares, des tableaux, témoignages positifs de cette princière liaison. Il conservait même dans son cabinet un tableau où la duchesse, méprisant les pudeurs bourgeoises, s'était fait peindre pour lui « sans voiles. » Mme de Genlis, qui le put contempler tout enfant, note ce souvenir dans ses *Mémoires*, et nous entrevoyons que sa curiosité maligne fut éveillée par les confidences que lui fit à ce sujet sa grand'tante Mlle Dessaleux, sœur de Mme de la Haie : « Je m'arrêtai, dit-elle, devant un charmant petit tableau peint à ravir qui représentait l'enlèvement d'Europe; j'y remarquai une jolie idée : le taureau tournait de côté sa grosse tête pour baiser un joli petit pied nu d'Europe. Je dis que je trouvais Europe très belle, mais trop grasse : Mlle Dessaleux sourit, et répondit que c'était non une figure de fantaisie, mais un portrait, et celui de la duchesse de Berry, fille du Régent; alors elle me conta que cette princesse, durant ses amours avec le feu marquis de la Haie, mari de ma grand'mère, s'était fait peindre ainsi pour lui. Je pensai en moi-même, ajoute Mme de Genlis, que si M. de la Haie n'avait eu pour maîtresse qu'une simple particulière, mon austère grand'mère aurait trouvé ce tableau très scandaleux, et qu'elle ne l'aurait pas gardé précieusement dans son cabinet. »

D'esprit peu orné, ne connaissant guère en fait de lectures que des romans, le marquis de la Haie se plaisait à conter aux dames les anecdotes galantes de la cour du Régent, sur lesquelles il était en fonds. Sa femme et sa belle-sœur, la bonne Mlle Dessaleux, s'affligeaient souvent de ces propos peu séans. Moreau, historiographe du Roi, qui fréquentait leur maison à Paris et à Verrières, dit même sans ménagement que le marquis « avait l'air et quelquefois le jeu d'un vieux libertin. »

Du ménage Mézières, restaient deux enfans à élever : une fille âgée de seize ans, et un garçon plus jeune. Le marquis était-il le beau-père qui convenait à une jeune fille? Mme de la Haie trancha la question en plaçant la fillette à l'abbaye de la Malnoue ; elle l'y maintint jusqu'à l'âge de vingt-six ans.

Mme de Genlis, dans ses *Mémoires*, nous peint sa grand'mère, Mme de la Haie, qu'elle connut, à travers les récriminations ma-

ternelles, sous des traits qui ne rappellent en rien l'idée que nous en avons pu prendre par ailleurs. Autoritaire, dure, intéressée, elle aurait poursuivi d'une haine tenace la pauvre Mlle de Mézières, qu'elle aurait même dépouillée de son patrimoine. Il est assez vraisemblable qu'éprise de son second époux, Mme de la Haie éloigna sans trop de peine sa fille aînée, tandis qu'elle élevait auprès d'elle avec tendresse sa fille cadette, Mlle de la Haie, la future Mme de Montesson. Il est avéré que les rapports de la mère et de la fille, dépourvus de toute cordialité, furent d'ordre exclusivement procédurier.

On pouvait s'y attendre : cette éducation sans tendresse fit de la jeune fille une révoltée, et ne la disposa que trop à accueillir contre sa mère toutes les défiances, contre sa sœur toutes les jalousies. C'est de sa mère que Mme de Genlis avait hérité cette antipathie dénigrante envers Mme de Montesson, dont elle ne parlait dans le monde qu'en la désignant par ces mots « ma tantâtre. » Aux inconvéniens ordinaires des couvens à cette époque s'ajoutait pour Mlle de Mézières l'éloignement systématique où la maintenait durement l'indifférence des siens. Pour elle, jamais de ces visites au parloir qui sont la diversion et les étapes joyeuses, les éclairs mondains de ces années de vie factice. Mme de la Haie n'apparaissait, au dire de sa petite-fille, que fort rarement; encore était-ce pour répéter à la jeune recluse qu'elle n'avait point à attendre d'autre destinée, et pour prier les religieuses de décider cette vocation rebelle.

Avec quelle joie Mlle de Mézières saisit à vingt-six ans, malgré la volonté maternelle, une occasion de mariage qu'elle n'espérait plus, on le devine aisément. Elle avait dû au hasard d'une amitié de couvent de faire la connaissance d'un jeune gentilhomme bourguignon, Pierre-César Ducrest, cadet de bonne maison. Le fiancé n'était guère plus argenté qu'elle-même, et, dans l'entourage des deux jeunes gens, on ne se gênait pas pour dire bien haut que « c'était marier la faim avec la soif. » Mais on eût en vain démontré à Mlle de Mézières les tracas et les difficultés qu'elle se préparait par un tel mariage : ne représentait-il pas à ses yeux l'affranchissement, et ne lui ouvrait-il pas ces grilles qu'elle avait tant redouté de voir se fermer à jamais?

Une fois mariée, Mlle de Mézières intenta à sa mère, au sujet de ce qu'elle appelait « sa légitime, » un procès que reprendra plus tard Mme de Genlis ruinée contre Mme de Montesson. Il ne

pouvait être question de la fortune de M. de Mézières : le pauvre homme n'avait notoirement laissé que des dettes, et depuis longtemps c'est la générosité du marquis de la Haie qui faisait face aux nécessités pressantes du ménage. Quant au petit avoir partagé entre de nombreux héritiers à la mort de François Minard, en 1754, sa petite-fille n'y avait présentement aucun droit. D'ailleurs, nous venons de le voir, elle s'en exagérait singulièrement l'importance.

Au vrai, c'était une vie d'aventures que commençait la pauvre femme, plus ignorante de la vie qu'il n'est permis à cet âge. Ni elle, ni son époux n'étaient de caractère à se contenter de l'existence mesquine et resserrée qui les attendait dans le coin de Bourgogne où ils étaient appelés à vivre. Mais comment en sortir, sans autres ressources que de joyeux instincts, et un esprit fécond en ingénieuses et romanesques inventions pour les satisfaire? Ni l'un ni l'autre de ces intelligens époux ne semble avoir été gêné par un excès de scrupules. Transplantée, dès la cérémonie (23 novembre 1743), du parloir de Bon-Secours dans le peu riant manoir de Chancery, où l'attend une morose et parcimonieuse hospitalité, la nouvelle épousée paraît n'avoir d'autre souci que d'égayer la vie, et, dix années durant, elle organisa au fond de sa province une fête perpétuelle dans un décor de Watteau. N'avait-elle pas à prendre sa revanche de toutes les sévérités du passé? D'accord en cela avec son époux, qui, lui aussi, cherchait à oublier dans la dissipation présente les privations et les déboires de sa jeunesse besogneuse. Mais, plus qu'elle expérimenté, peut-être songeait-il : Qui paiera lampions et guirlandes?

La pénurie du nouveau ménage avait donné crédit à de singulières histoires dont Moreau s'est fait l'écho dans ses *Souvenirs*. Ce Jacob-Nicolas Moreau était le plus honnête homme du monde, grave, volontiers un peu solennel, frotté de grand monde par ses fonctions d'historiographe du Roi, et bibliothécaire de la reine Marie-Antoinette. Bourguignon d'origine, il connaît tout ce monde de sa province : il est l'ami des la Haie, de Mme de Montesson, de Mme de Chastellux, fille du chancelier d'Aguesseau. Ce qu'il répète, il l'a certainement entendu dire ; il se fût fait scrupule d'un mensonge ou d'une inexactitude. Voici la romanesque histoire que lui aurait contée Mme de Chastellux.

Une demoiselle Chaussin, veuve à vingt ans d'un officier du

Roi, Claude Béraut de Bellevaux, mort au siège de Prague en 1742, s'en était venue chercher fortune à Paris. Belle, coquette, elle fit la connaissance de Lenormant d'Étioles, et entreprit de le distraire de ses éclatantes infortunes conjugales. Elle y réussit si parfaitement que naquirent deux petites filles auxquelles il fallut trouver un père. César Ducrest et Mlle de Mézières auraient consenti à reconnaître et à légitimer par leur mariage les deux petites bâtardes, moyennant une somme de 300 000 écus, dont la moitié d'ailleurs serait restée aux mains des intermédiaires. L'une de ces enfans serait Mme de Genlis.

Il est regrettable que cet affriolant récit ne soit vrai qu'en partie. Il nous faut décidément renoncer à ce singulier trait d'union entre Mme de Pompadour et Mme de Genlis, qui est bel et bien née en légitime mariage. Nous avons pu suivre d'archives en archives la famille Ducrest dans tout le pays bourguignon et contrôler les dires de Moreau. Sa bonne foi n'est point en jeu, mais il s'est trompé de Ducrest. Ce n'est pas Pierre-César, c'est son cousin germain Lazare Ducrest, baron de Chigy, et sa femme Phélippe-Julienne de Gayot qui conclurent cet honorable marché. Mais le diable ne perd pas ses droits en ce qui est de Pierre-César et de sa femme. Vraisemblablement, ils négocièrent, et en tout cas, ils patronnèrent la combinaison; après quoi, ils s'efforcèrent d'en tirer tous les avantages possibles. C'est sous leurs auspices, sous leur toit même que se fit la cérémonie et que fut signé le contrat (27 décembre 1753), bien que les fiancés eussent à proximité famille et logis.

De tout temps on s'est demandé d'où vient l'argent, et rien n'était moins explicable, semblait-il, que la richesse soudaine de Pierre-César. L'ascension rapide du ménage Ducrest suffisait à justifier les malignes remarques. Naguère encore, il ne possédait rien; pour faire figure dans les actes officiels, César Ducrest était réduit à emprunter les titres de baron de Chancery et Périgny, qui, par le testament paternel, revenaient à son frère aîné, François. Et le voici en 1752, — la conclusion de l'affaire de légitimation est de 1753, — à même d'acheter le marquisat de Saint-Aubin pour 76500 livres, plus la terre et la baronnie de Bourbon-Lancy. D'une part, on se persuadera difficilement que l'assistance prêtée à Catherine Chaussin et à Lenormant d'Étioles ait été désintéressée; de l'autre, il semble malaisé de ne point établir un rapport entre cette fortune et le service rendu au puissant financier.

Sous quelle forme se produisit la reconnaissance de Lenormant? Fut-ce par un don pur et simple qu'il s'acquitta? Ou se crut-il obligé de ménager la fierté de César Ducrest et de sa femme en lui consentant un prêt à longue échéance et sans intérêt? Quoi qu'il en soit, les relations entre Lenormant et les Ducrest persistèrent, soigneusement entretenues par ceux-ci. C'est chez « la comtesse » de Bellevaux que descendent M. et Mme Ducrest venus à Paris pour y faire baptiser la jeune Félicité; ils choisissent pour marraine Mme de Bellevaux, le parrain est Bouret, l'ami et l'âme damnée de Lenormant, et après un séjour de plusieurs mois à Paris, la fillette est conduite par sa mère à la campagne chez Lenormant lui-même. C'est Ducrest et sa femme qui, avec Mme de Bellevaux, non seulement vont présenter au chapitre d'Alix les deux petites filles reconnues sous le nom de Ducrest de Chigy, mais encore s'engagent, par une hypothèque sur leur terre de Saint-Aubin, à payer, en outre du capital exigé, la rente viagère annuelle prescrite pour chacune des deux chanoinesses, « leurs nièces. » En 1758, moins de six années après l'acquisition du marquisat de Saint-Aubin par les Ducrest, Lenormant le rachète pour 91 000 livres. Cependant les Ducrest continuent à en porter le titre. C'est sous le nom de marquis de Saint-Aubin et de baron de Bourbon-Lancy que César Ducrest est désigné dans toutes les pièces des scellés du commissaire, rédigées après son décès (14 juillet 1763). Enfin, fait plus caractéristique encore, Ducrest intente à Lenormant devant le Châtelet un procès par lequel il se prétend « substitué » à la terre et au marquisat de Saint-Aubin. A quel titre pouvait-il réclamer une telle générosité, si ce n'est en vertu de promesses verbales que Lenormant n'aurait pas tenues, ou par un acte de chantage qui, dans l'histoire d'un aventurier comme Ducrest, n'est point impossible?

Les Ducrest appartenaient cependant à une famille d'authentique noblesse remontant au xve siècle. Ils étaient « de robe » à l'origine. Mais de bonne heure, ils avaient tenté de s'élever en prenant du service dans les armées ou sur les vaisseaux du Roi. Soit que les occasions de se distinguer leur eussent manqué, soit que la chance n'eût pas favorisé leur effort, ils n'étaient point parvenus à la fortune. Restés de petits seigneurs « engagistes, » c'est-à-dire ne possédant pas en fonds leurs terres, dont ils renouvelaient ou non à chaque transmission l'achat temporaire,

ils vivaient noblement, mais pauvrement. Les fiefs de Chancery, la Pleine, Mont, Chalmoux, Chigy, Montcenis, Breuil, se retrouvent dans la famille, à chaque génération, au hasard des rachats et des partages. Leurs alliances et parentés n'ont rien de très brillant. On y relève pourtant en 1588 le mariage de François Ducrest avec Aymée de Vichy, qui apparenterait doublement, de très loin, il est vrai, Mme de Genlis et Mme du Deffand. Ces fils de seigneurs peu fortunés contractent de modestes mariages avec des filles de hobereaux ou de petite noblesse locale, voire des filles de bourgeois ou de marchands. A plusieurs reprises, le nom de Chaussin reparaît dans la généalogie des Ducrest. Or, en 1697, nous trouvons dans les actes un Gilbert Chaussin, acquéreur du petit fief d'Hurly, qui est qualifié tantôt « marchand, » tantôt « bourgeois » d'Issy-Lévêque. Ce Gilbert, père de Mme Ducrest, par conséquent le grand-père de Pierre-César, est aussi le grand-père de Mme de Bellevaux. Les Chaussin et les Ducrest ont été de tout temps étroitement liés. Il y a de tout entre eux : du légitime et de l'illégitime. Ce sont des liens.

Quoi d'étonnant, donc, à ce que, y trouvant leur profit, César Ducrest et sa femme se soient entremis en bons parens, pour assurer la fortune de Lazare Ducrest, en sauvant du même coup l'honneur compromis de leur cousine Catherine Chaussin, dame de Bellevaux?

François Ducrest, le grand-père de Mme de Genlis, avait servi dans la marine avant de se retirer à Chancery. Il mourut capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis en 1721. Sa veuve, Catherine Chaussin, éleva du mieux qu'elle put ses trois enfans; les deux derniers, Pierre-César et Marie-Madeleine étaient encore en bas âge.

L'aîné, François, mousquetaire à l'armée du Rhin, mourut prématurément. Quant à Marie-Madeleine, elle épousa en 1731 Jacques de Sercey, comte du Jeu.

Cette tante de Mme de Genlis a une originale physionomie. Elle n'était pas belle, mais agréable et vive. Intelligente, comme tous ces Ducrest, elle a le génie de l'intrigue; elle s'entremet pour les mariages des uns et des autres, et parfois même intervient dans les combinaisons extra-conjugales, comme l'affaire de légitimation des enfans Bellevaux, où elle fut mêlée de très près. Cette singulière personne avait la manie de se présenter dans le monde en faisant la culbute. Moreau raconte, pour l'avoir

entendu dire à Mme de Chastellux, qu'un jour, dans une fête donnée à l'occasion des États de Bourgogne, elle s'en vint ainsi tomber si prestement, la tête la première, aux pieds du prince de Condé, au mépris de toute la suite de nobles personnages qui s'étaient formés en file hiérarchique, que le prince ne put s'empêcher de rire de cette bizarre entrée, et lorsqu'elle se fut relevée avec la même adresse, reçut de fort bonne grâce sa révérence et ses complimens. Je ne sais ce qu'en pensait plus tard Mme de Genlis lorsqu'elle formulait doctoralement les lois de l'étiquette des cours.

Son père, Pierre-César Ducrest, nous apparaît comme un véritable aventurier. Il avait d'abord pris du service. On lui acheta une charge de lieutenant au régiment d'Hostun. Il dut y renoncer à l'âge de trente-deux ans, à la suite d'une aventure demeurée assez obscure. A en croire Mme de Genlis, venu à Paris sans permission, pour quelque intrigue galante, il aurait été attaqué au guichet du Louvre par trois chenapans et en aurait laissé deux morts sur la place. Le duc d'Hostun, son colonel, le tira d'affaire, mais l'obligea, comme il est assez naturel, à rejoindre sur-le-champ son régiment. Cette paternelle exigence aurait paru inadmissible à Ducrest, qui aurait donné sa démission. Quoi qu'il en soit de cet invraisemblable récit, César Ducrest était, en se mariant, sans état et sans argent.

Les premières années du ménage sont assez errantes. C'est Chancery, qui abrite d'abord les époux, puis Cosne, et enfin Saint-Aubin et Bourbon-Lancy. Saint-Aubin, situé au bord de la Loire, était une terre magnifique, à laquelle étaient attachés des droits honorifiques et seigneuriaux importans. Par cette acquisition, Ducrest espérait tirer enfin son nom de l'obscurité, en le relevant du titre de marquis, et asseoir la fortune des siens par un état plus important dans le monde. Peut-être y eût-il réussi s'il eût pu se contenter de l'existence modeste qu'avaient menée ses ancêtres sur leurs terres. Mais très moderne, décidément, il voulait à la fois arriver et jouir de la vie. Endetté de toutes parts, ayant à soutenir de nombreux procès contre ses voisins, et à faire face aux lourdes charges d'une maison dispendieuse, il ne tarde pas à être submergé. En 1757, il avait affermé pour 2830 livres, durant neuf années, la terre de Saint-Aubin. Mais, peu de mois après, il tombait de son rêve brillant et, comme nous l'avons vu, cédait la place à Guillaume Lenormant, qui

apparaît juste au bon moment, comme une sorte de Dieu sauveur. Leurs affaires de Bourgogne liquidées, il restait aux deux époux à peine un morceau de pain, une misérable pension viagère de 1200 livres.

Du moins leurs embarras financiers n'altèrent en rien l'insouciante gaieté de leur vie. Il semble qu'ils se sentent assurés contre la catastrophe finale, et qu'ils aient foi en un secours qui, le moment venu, ne leur peut manquer. Et les fêtes succèdent aux fêtes, toute la Bourgogne conviée. Les sept années durant lesquelles Ducrest vécut joyeusement en seigneur sur son domaine, chassant, recevant, menant l'existence plantureuse des Bourguignons qui aiment le bien-vivre, sont le moment heureux, le point culminant de sa carrière. Quand les embarras d'argent surgissent inextricables, à partir de 1758, l'obscurité se fait sur le brillant personnage. « Mon père alla à Paris six mois pour ses affaires, » dit vaguement Mme de Genlis. Le fait est que cette absence se prolongea fort longtemps, sans que d'ailleurs la fête s'interrompît au logis, et que Ducrest ne reparut en Bourgogne que pour l'adieu définitif, terres et châteaux, marquisat et baronnie ayant passé aux mains de Lenormant d'Étioles. Quand sa femme et ses enfans partent à leur tour pour Paris, ce n'est point pour l'y rejoindre, mais pour séjourner chez les parens et amis qui les veulent bien accueillir. Mme de Bellevaux les héberge ainsi plus d'une année, puis La Popelinière, et d'autres encore. Chose curieuse, les Ducrest et leur cousine se brouillent précisément au moment de l'achat de Saint-Aubin par Lenormant. Dorénavant, c'est surtout par des pièces de procédure qu'il est possible de suivre Ducrest dont la vie se passe à lutter contre ses créanciers. Une de ses dernières aventures fut le voyage qu'il entreprit à Saint-Domingue dans le chimérique espoir de rétablir sa fortune. Toutes les richesses qu'il en rapporta se bornèrent à quelques outres d'un sirop de calebasse que sa fille juge « miraculeux. » Il eut du moins la chance de trouver un gendre dans ses voyages. Mais le malheureux homme ne vécut pas même assez pour voir s'accomplir le mariage qu'il avait préparé. Prisonnier des Anglais, il ne fait que changer de prison en recouvrant sa liberté. De retour à Paris, traqué par les hommes de loi, il est jeté à la prison pour dettes, à la Force. Il n'en sort guère que pour mourir (15 juillet 1763). Détail piquant, parmi les opposans à sa maigre succession, on trouve, à côté de Le-

normant d'Étioles, un procureur dont les honoraires n'avaient pu être soldés. Faire perdre de l'argent à un procureur, voilà, certes, qui n'était pas banal. Ducrest ne laissait en mourant que ses hardes et de nombreux papiers, pièces de procédure et mémoires de créanciers.

Ce diable d'homme, chimérique et débrouillard, robuste, plein d'entrain, était ce qu'on appelle un joyeux compagnon. Il aimait le plaisir, avait la conscience facile; mais quoi! était-il en son siècle une exception? Avec des dons heureux, un esprit plaisant, une intelligence curieuse, il manquait de sens pratique ou plus simplement de sens moral. Né riche, il se fût tiré d'affaire, et eût laissé le renom d'un aimable et galant homme, quoique prodigue. Sans doute, ses opérations financières ne furent pas toujours correctes, et quelques-uns de ses expédiens ingénieux seraient durement qualifiés par notre vertueuse époque. Le XVIIIe siècle et même le XVIIe avaient plus de bonhomie. Qu'on se souvienne de ce fou de Pomenars que prisait tant Mme de Sévigné. Entre autres industries répréhensibles, il se livrait à la fabrication de la fausse monnaie, et il subissait procès et condamnations le plus joyeusement du monde. « Pour peu qu'il lui survienne encore quelques procès criminels, il mourra de joie, » écrit Mme de Sévigné, sans songer à se scandaliser. Soyons indulgens au pauvre Ducrest. Il n'eut point toutes les vertus, et les exemples qu'il donna à sa fille ne furent point de nature à être cités dans les livres de morale qu'elle devait écrire plus tard ; peut-être ne développèrent-ils point en elle des principes de conduite inébranlables, — hormis celui de parvenir. Mais il ne fut pas un méchant homme, et il mérite surtout d'être plaint, pour avoir si mal réussi dans sa course au plaisir.

II

César Ducrest avait bien d'autres soucis en tête que de diriger la fille qui lui était née en 1746. Il ne s'occupa d'elle que pour l'accoutumer à élever des souris, et à toucher sans se récrier araignées, grenouilles et crapauds. C'est là, on en conviendra, une éducation au moins rudimentaire. Pour tout le reste, il s'en remit à sa femme, qui elle-même se déchargea sur une jeune institutrice de dix-sept ans, Mlle de Mars, parfaitement ignorante et inexpérimentée : « Mon père, dit Mme de Genlis, ne se préoc-

cupa de mon éducation que sur un point : il voulait absolument me rendre une femme forte, et j'étais née avec une foule de petites antipathies; j'avais horreur de tous les insectes, surtout des araignées et des crapauds; je craignais aussi les souris, je fus forcée d'en élever une... Il m'ordonnait sans cesse de prendre avec mes doigts des araignées et de tenir des crapauds dans mes mains, chose qu'il faisait continuellement. A ces commandemens terribles, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, mais j'obéissais. »

Des *Mémoires* de M[me] de Genlis, il résulte que l'enfant poussa toute seule, comme elle put, au hasard des soins mercenaires. De sa longue claustration, M[me] Ducrest avait gardé une déplorable frivolité. Elle se complaît à des amusemens romanesques et puérils et à des travestissemens de petite fille. La mère semble bien réellement jouer à la poupée avec cette jolie enfant. Nul souci sérieux pour le développement de la petite personne. Il est curieux que la femme qui devait inventer des systèmes d'éducation si compliqués ait été dans sa première enfance si entièrement livrée à elle-même, et, dans les années qui suivirent, victime, pourrait-on dire, de l'éducation la plus bizarre qui fut jamais.

En fait d'études, ce fut bien simple : on ne lui enseigna rien. En revanche, on l'exerça surabondamment à tout ce qui peut faire une petite fille maniérée et importante. Naïveté et sensibilité de commande, voilà ce qu'apprend cette enfant de six ans; et ce sont des leçons qu'elle n'oubliera plus. On l'habitue au manque de naturel comme d'autres à la simplicité. Dès lors, avec ses moyens enfantins, elle vise à ce qui sera l'idéal de toute sa vie : étonner, se faire distinguer entre toutes par des actions singulières.



S'il faut l'en croire, tout fut extraordinaire dans son enfance. Les interventions de la Providence se multiplient de façon surprenante pour l'arracher à des dangers de toute sorte. Dès le lendemain de sa naissance, on l'avait déposée toute menue, dans un coussin épinglé aux quatre coins, sur un fauteuil. Voilà le gros bailli de l'endroit qui, venu en visite, s'apprête à s'asseoir, les basques déjà levées; on n'eut que le temps de le tirer par son habit. Elle échappe à l'eau, au feu : on la repêche dans l'étang,

on la retire d'un brasier; elle guérit miraculeusement d'un abcès, qui, à la suite d'une chute, « avait formé un dépôt dans la tête » ; ainsi, conclut-elle, « fut en danger tant de fois, dès ses premières années, cette vie qui devait être si orageuse ! »

Sa nourriture même ne fut point celle des autres enfans ; à ce qu'elle assure, sa nourrice ne lui donna jamais une goutte de lait, mais une sorte de mixture faite de vin mêlé d'eau et de mie de pain de seigle, qu'on appelle en Bourgogne « miaulée. » Il faut croire que ce régime est moins dangereux qu'on ne pourrait penser, puisqu'il ne l'a pas empêchée de vivre plus de quatre-vingts ans.

Vers la septième année, la petite Félicité eut une grande joie ; on l'emmena à Paris, où elle fit à l'occasion de son baptême un séjour de plusieurs mois, tant chez Mme de Bellevaux, sa marraine, que chez Lenormant à Étioles. Ce fut l'occasion d'une double transformation, d'abord en petite Parisienne, puis en demoiselle de qualité à la campagne. Le corps de baleine, le panier, les pieds emprisonnés et les talons surélevés, la petite tête frisée, rien ne manque au déguisement. On y ajoute, plusieurs heures chaque jour, des bésicles pour lui redresser les yeux ; un collier de fer, pour lui ôter l'air de province. La défense de courir, de sauter ; un maître de maintien, pour achever de lui donner une démarche compassée, et le supplice fut complet. Mais les cadeaux et les fêtes de toutes sortes la réconcilièrent avec Paris. L'Opéra surtout, danse et musique, la transporte. A Étioles, parure d'autre sorte : elle quitte le panier pour ce qu'on appelait « un habit de marmotte. » « C'était, dit-elle, un petit juste de taffetas brun avec un jupon court de la même étoffe, garni de deux ou trois rangs de rubans couleur de rose, cousus à plat, et, pour coiffure, un fichu de gaze noué sous le menton. Elle était charmante ainsi, avec son visage délicat et expressif, ses petites mines futées de fillette curieuse. Aussi est-elle cajolée par tous. Enfin, joie suprême, dans une fête en l'honneur du maître de la maison, elle représente le personnage de l'Amitié. C'était préluder au rôle de l'Amour qu'elle devait tenir si longtemps. Elle parade avec une fierté enfantine dans son bel habit, chante vaille que vaille un couplet médiocre. Elle retrouvait, soixante ans plus tard, l'impression d'étourdissement heureux que lui avait laissée ce début : « Cette journée, écrit-elle, me parut glorieuse. »

Après ce séjour à Paris, M. et Mme Ducrest de Saint-Aubin ne retournèrent pas directement en Bourgogne. Ils accompagnèrent à Lyon Mme de Bellevaux, afin de présenter au chapitre noble d'Alix les deux petites filles reconnues par Lazare Ducrest de Chigy, en même temps que la jeune Félicité. Le voyage se fit gaiement, à petites journées, dans une grande berline; et pour l'enfant, ce fut comme une partie de plaisir. Les cérémonies de l'admission dans le chapitre enchantèrent la petite: elle jouait pour de bon à la madame; elle était dorénavant une vraie comtesse, comme les petites filles qu'on mariait à cet âge pour les renvoyer aussitôt après à leur couvent et à leur poupée. Mais elle avait de plus qu'elles la croix d'or émaillée à huit pointes, le ruban ponceau et la ceinture moirée des chanoinesses. Et elle se sentait vraiment l'héroïne de la journée. D'ailleurs, ces cérémonies n'avaient rien de terrible, et garantissaient l'avenir sans l'engager. Si les trois cousines ne trouvaient pas d'établissement convenable, elles étaient assurées de pouvoir être effectivement reçues dans le chapitre, c'est-à-dire admises à prononcer les vœux et à jouir de tous les avantages attachés au titre purement honoraire qu'elles venaient de recevoir.

Le chapitre noble d'Alix était réputé dans la province. Il fallait, pour y entrer, prouver six générations de noblesse dans la filiation paternelle. Bien entendu, à l'examen des preuves, il n'avait pas été question des légitimations. Si sévères que fussent les commissaires, on le voit, il était possible de les tromper. Pour mettre d'accord les actes de naissance des enfans avec ceux du mariage de leur parens légaux, Lazare Ducrest et Julienne de Gayot, on s'est contenté d'une surcharge, encore visible, sur le registre des actes capitulaires d'Alix, qui porte 1743 au lieu de 1753.

Chaque dame avait dans l'abbaye son logis séparé, entouré d'un petit jardin. La famille payait à la communauté le terrain sur lequel devait être bâtie la maisonnette, la construction et l'aménagement, et une rente viagère de 1200 livres. César Ducrest s'engagea à payer les sommes et rentes exigibles, non seulement pour sa fille, mais pour chacune des deux petites Ducrest de Chigy, et cela, moyennant hypothèque sur son marquisat de Saint-Aubin. C'était là une générosité bien inexplicable, en dehors des raisons que nous connaissons, et qui, toute conditionnelle qu'elle fût, était peu en accord avec sa fortune.

De retour à Saint-Aubin, la fête reprit de plus belle. Jusqu'ici l'enfant, livrée aux femmes de chambre, ne voyait sa mère qu'un moment chaque jour. Le reste du temps, elle l'employait à sa guise, à errer dans ce grand château « antique et délabré, » qui ressemblait un peu à un château de Radcliff, se racontant à elle-même de fantastiques histoires sur le thème fourni par les inventions de revenans dont les servantes avaient rempli sa mémoire. Le voyage à Paris ayant éveillé la coquetterie maternelle, on jugea le moment venu d'instruire la petite. Elle savait déjà lire : on lui enseigna donc à danser, à chanter, à jouer du clavecin, à réciter des vers, à faire des grâces. A tout cela elle allait réussir en perfection.

Dans une fête champêtre, sorte d'opéra-comique, composé par Mme Ducrest, avec prologue mythologique, la fillette se tira si bien du rôle de l'amour, elle parut à tous si jolie dans son « habit couleur de rose, recouvert de dentelle de point parsemée de petites fleurs artificielles de toutes couleurs, » avec son carquois et ses petites ailes bleues, que non seulement le nom d'Amour lui resta, mais le costume. Elle dut se promener dans le château et dans le village avec ses « petites bottines couleur de paille et argent, » son carquois, son arc et tout le poétique attirail que nous venons de décrire. Elle eut plusieurs habits d'Amour, un pour les jours ouvriers et un pour le dimanche. Ce jour-là seulement, on ne lui mettait point d'ailes, et pour aller à l'église, on lui jetait sur les épaules une grande mante couleur de capucine qui l'enveloppait tout entière. Cette bizarrerie se prolongea presque une année. Cherchant à l'expliquer, Mme de Genlis écrit : « Dans ce temps, on raisonnait fort peu, on faisait avec une grande simplicité beaucoup d'actions étranges, surtout en province, où la bonhomie du voisinage de châteaux était portée au comble. » Il est vrai qu'il a subsisté et qu'il subsiste encore dans les amusemens de province une certaine naïveté, un goût de mystification enfantine par exemple, qui paraîtrait sans saveur ou même déplaisant à des citadins. Mais autre chose est le divertissement puéril de quelques heures, s'exerçant en brimades inoffensives, et ce câbotinage romanesque introduit de vive force dans la vie ordinaire, mêlé de façon inséparable au tran-tran de l'existence journalière. Et sur l'enfant, quel fâcheux effet, à l'âge où les impressions se gravent, où se contractent les habitudes morales ! Dans la vie, tout lui apparaîtra sous l'aspect

du rôle à jouer, de l'effet à produire. Elle fait sur elle-même à ce propos une confidence significative : « Ce qui me charmait dans cet habillement était la singularité ; car je suis née avec le goût des choses extraordinaires. » Elle joue Iphigénie dans un bel habit cerise et argent garni de martre, posé sur un grand panier. Elle joue encore Zaïre, Agathe des *Folies Amoureuses*. Entre temps, à la même époque, mêlant le sacré et le profane, elle suit habillée en ange les processions de la Fête-Dieu. Pour compléter cette belle éducation, on fit venir d'Autun une danseuse qui lui apprit à danser le menuet et « une entrée seule. » Mais la danseuse s'enivrait ; on la remplaça par un danseur de cinquante ans qui lui montra à faire des armes. Du coup, voilà le costume d'Amour abandonné pour un « charmant petit habit d'homme, » qu'elle ne quitta plus jusqu'à son départ de la Bourgogne. Cette étrange innovation ne scandalisa personne ; elle l'affirme du moins. Et, après avoir paru ainsi devant les amis de sa mère, dans une sarabande, puis dans le rôle de Darviane (*Mélanide*, de La Chaussée), elle put sauter les fossés, traverser les haies comme un enragé garnement. D'ailleurs, ce travestissement, comme toutes choses, tourne, dans son opinion, à son avantage. Elle s'en explique avec une assurance modeste : « J'y ai gagné d'avoir eu dans ma jeunesse les pieds mieux tournés, de mieux marcher que les autres femmes en général, et surtout d'être plus agile qu'aucune que j'aie connue. » Dès lors, elle expérimente son pouvoir de femme. Aux répétitions, elle affole — à onze ans ! — un jeune bourgeois de dix-sept ans, le fils du médecin de Bourbon-Lancy, qui jouait avec elle tragédies et comédies. Puis elle s'indigne de ce que ce garçon de rien ait osé lever les yeux sur elle, et rit sous cape de sa mine d'amoureux déconfit.

Deux années auparavant, elle avait donné une autre preuve de précocité singulière, qui marquait en elle une vocation décidée pour l'enseignement. S'évadant de sa chambre par la fenêtre, elle apprenait aux gamins du village, du haut de la terrasse du château, tout ce qu'elle savait elle-même : des principes de musique, un peu de catéchisme et quelques vers médiocres de Mlle Barbier. Il est vrai que, pour les attirer, elle distribuait à ses petits élèves tout ce qu'elle pouvait trouver de friandises. C'était là encore une de ces actions extraordinaires par lesquelles elle étonnait, en même temps qu'elle satisfaisait un obscur instinct de domination qui déjà naissait en elle.

La majeure partie du temps était consacrée au clavecin, au chant, puis aux armes, à l'étude des rôles ; le reste de la journée, la petite était confiée aux soins de son institutrice, Mlle de Mars. En dehors du catéchisme et des notions d'histoire sainte, l'enseignement de cette jeune personne comprenait presque uniquement la lecture et le commentaire des romans. Elle oublia même l'écriture ; la petite fille était réduite à lui dicter ses enfantines élucubrations, romans et comédies. Car, dès l'âge de huit ans, elle composait des romans, nous dit-elle. Le premier livre que choisit Mlle de Mars pour sa jeune élève, fut *Clélie!* Son excuse est qu'elle n'avait elle-même que dix-sept ans, et que les vertus, la candeur et la piété que lui reconnaît Mme de Genlis ne pouvaient suppléer à un peu de jugement et d'expérience. Il n'est pas douteux que celle-ci exagère, dans ses *Mémoires*, écrits soixante ans plus tard, ses sentimens et ses impressions d'enfant. Mais, en dépouillant les faits de toute rhétorique, il reste qu'elle avait dès lors plus d'imagination que de raison, et une inquiétante disposition au romanesque. Quant à savoir si, en vérité, elle se relevait la nuit, à l'âge de dix ans, pour se prosterner sur le plancher de sa chambre en adorant Dieu ; ou encore, si elle contemplait ou non *avec extase* les arbres, les fleurs et la nature entière, en y cherchant des preuves de l'existence de Dieu, il est trop évident que de telles exagérations de langage écartent d'elles-mêmes toute critique. « Les sentimens religieux sont nés avec moi, » affirme-t-elle. Il le faut croire, et sans doute furent-ils tenaces, puisque, à l'époque même où elle n'avait pas renoncé au diable, elle s'érigera en « Mère de l'Église. » Mais pourtant, souvenons-nous que ses *Mémoires* sont contemporains de la date où toutes ses lettres, celles à Casimir Baecker en particulier, se terminaient par ce refrain : « Travaillons pour la divine religion. » Ce que nous admettrons avec elle, sans conteste, c'est que, « sous ce rapport, aucune éducation ne fut comparable à la sienne. »

Volontiers, à force de parader, de recevoir d'enthousiastes éloges sur ses grâces, et sur des talens qui, en effet, ne sont pas ceux de son âge, elle se considère elle-même comme un jeune prodige. Et déjà se manifeste en elle une vanité ombrageuse de petite comédienne accoutumée aux applaudissemens. Certaines pages de ses *Mémoires* sont à cet égard d'un effet comique irrésistible, pour qui connaît tant soit peu à l'avance la vie de l'hé-

roïne. Elle s'attribue toutes les vertus, les petites et les grandes. Non seulement, elle est « timide, réservée, » ennemie « des rapports, des commérages et des tracasseries, » mais il y avait, nous dit-elle, jusque « dans ses rêveries romanesques, un fond d'amour pour la gloire et pour la vertu qui, surtout dans l'enfance, les rendait remarquables. » Tout cela ne ressemblerait-il pas à d'amusantes contre-vérités, si l'humour n'était ce qui manque le plus à notre personnage?

***

« Elle fut élevée par une mère sans scrupules, » dit Talleyrand, en commençant un portrait de Mme de Genlis, qui est d'une sévérité cruelle.

Jusqu'ici, Mme Ducrest nous est surtout apparue romanesque, singulièrement oublieuse de ses devoirs de mère, auxquels elle échappe avec l'insouciance de son temps, aggravée par la puérilité persistante d'une grande enfant qui n'a connu de la vie que le couvent. Quand vint la misère, elle songea seulement à se dérober à toutes ses conséquences pénibles : elle n'était point de celles qui font face au malheur, les privations n'étaient pas son fait. Aussi allons-nous la voir chercher une vie aisée et facile dans un parasitisme aimable, mais terriblement plein d'embûches pour une enfant aussi précoce que la jeune Félicité. Après avoir été une mère trop négligente, on peut trouver qu'elle devient une mère trop avisée, en livrant au hasard intelligent le soin de tirer un parti avantageux des charmes piquans et des hardiesses ingénues de sa jolie enfant.

Elles s'installèrent d'abord chez Mme de Bellevaux. La jeune femme avait alors vingt-huit ans. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté et le brillant de son esprit. Mme de Genlis a tracé d'elle un portrait séduisant : « Une taille majestueuse, des manières nobles et remplies de grâce; un teint éblouissant, des traits réguliers, une conversation spirituelle et piquante, des talens agréables, la rendaient une des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues. » Mais la maison n'était rien moins que sévère. De sa liaison avec Lenormant d'Étioles, Mme de Bellevaux avait gardé de nombreuses attaches dans le monde des financiers, des artistes, des gens de lettres. Marmontel, Mondorge, Jelyotte fréquentaient chez elle à Paris et à Saint-Mandé. On imagine bien que les propos étaient de nature à aiguiser l'esprit plutôt

qu'à former aux bonnes mœurs. Le brave Moreau, introduit quelques années plus tard chez Mme de Bellevaux, dans le dessein plus ou moins avoué de lui faire épouser une des chanoinesses, fut effaré de tout ce qu'il vit dans ce monde élégant et dépravé, où se rencontraient petits abbés, financiers, gens de lettres, gens de cour, artistes et philosophes. Tout lui parut suspect. Il faut lire cette page honnête et pudibonde : « De tous les personnages composant cette brillante compagnie, je ne nommerai que Marmontel, et j'ajouterai seulement que les cinq heures que je passai dans cette maison me décidèrent bien à n'y jamais remettre les pieds. Tout m'y parut malhonnête, excepté les propos. Comme les appartemens étaient vastes, les chambres nombreuses et toutes éclairées, on allait, on venait. Tableaux, livres, statues, deux grandes pagodes de cinq pieds de haut et très obscènes, boudoirs, chaises longues élégantes, et jusqu'aux dispositions des glaces, tout me sembla jurer avec le noviciat d'un chapitre et le stage de jeunes chanoinesses. Aujourd'hui que je me rappelle ces détails..., je dirais volontiers que je trouvai là une miniature d'un grand et vaste tableau qui m'effraie encore. Là, en effet, des amusemens de toute espèce réunissaient le haut et le bas clergé, la haute et basse noblesse, et, si j'ose le dire, le haut et le bas tiers-état. »

Mme Ducrest fut moins farouche. Elle demeura près de deux années avec sa fille dans cette maison luxueuse, où le mouvement et les plaisirs de chaque jour lui permettaient d'oublier ses mécomptes. Mme de Bellevaux avait sa loge à l'Opéra et à la Comédie-Française. On y menait tous les soirs la jeune fille, et il est à penser que sa tante, sa mère non plus peut-être, ne renonçaient à cause d'elle à aucune galante conversation. Elle pouvait suivre, en même temps que le jeu des acteurs sur la scène, le jeu bien autrement intéressant des manèges mondains et ses savantes coquetteries. L'élégance, la beauté et l'esprit de Mme de Bellevaux lui imposaient. On admirait autour d'elle le savoir-faire de la jeune femme qui s'était tirée avec adresse d'une situation délicate et difficile, et la vie de cette marraine brillante ne lui était pas proposée comme un exemple à fuir. Ainsi les circonstances poussaient l'enfant vers sa destinée; elle s'accoutumait aux situations fausses ou équivoques. Il est certain que ni la position de Mme de Bellevaux dans le monde, ni celle de Mme Ducrest chez sa parente, ne pouvaient être bien assurées,

et, sans pouvoir s'expliquer ces nuances, l'enfant elle-même dut souffrir plus d'une fois dans sa jeune fierté, fût-ce vis-à-vis de ses cousines dont elle n'était plus l'égale. Les petites filles ont, même sur les choses qu'elles ne peuvent comprendre, bien des intuitions, et celle-ci était fine et perspicace entre toutes. Félicité Ducrest, de bonne heure, sans qu'il fût besoin de l'en avertir, sentit la nécessité de s'assouplir, de s'adapter aux milieux. Elle eut plus qu'une autre le désir et le besoin de plaire. A l'instinct féminin s'ajoutait chez elle le sentiment des dures réalités : elle devait se rendre assez aimable pour qu'on la jugeât indispensable aux amusemens et aux plaisirs. Les talens précoces qui faisaient sa joie et lui avaient valu tant de succès d'amour-propre seront désormais pour elle un passeport, une sorte de droit d'entrée dans la société, où elle ne sera plus que tolérée. Tout cela, elle ne le sait pas encore ; elle ne l'apprendra que peu à peu et par de successives désillusions. Mais elle sent obscurément que toutes choses sont changées pour elle. Il y eut dans sa prime jeunesse, presque au sortir de l'enfance, plusieurs années pénibles dont il faut lui tenir compte, si on veut juger équitablement sa vie. Peut-être alors sera-t-on enclin à lui pardonner quelque esprit de dissimulation et d'intrigue, et pourra-t-on comprendre que, dans sa hâte d'arriver, elle n'eut pas toujours le loisir de suivre la grande route, et prit parfois les sentiers de traverse.

C'est de ces années que datent ses premières velléités littéraires. Les enfantillages qu'elle dictait à M[lle] de Mars marquaient quelque disposition. Mais elle ignorait qu'il y eût des règles pour écrire en prose et en vers. Les gens de lettres qu'elle rencontrait chez sa tante le lui apprirent. Mondorge surtout s'intéressa à ses essais et lui témoigna une amitié bienveillante. Le quatrain qui enthousiasma ce financier-poète n'a guère de remarquable, en dehors de l'âge de l'auteur, que les deux rimes sonores : gloire et victoire.

> Félicité, Mars et Victoire
> Se trouvent rassemblés chez nous.
> Est-il rien de plus grand, est-il rien de plus doux
> Que de fixer chez soi le bonheur et la gloire?

Ce jeu de mots sur le nom de la fillette, celui de son institutrice et celui de la femme de chambre de sa mère plongea

M. de Mondorge « dans un enchantement inexprimable. » Mais il fit mieux que de lui donner des louanges ridicules et de montrer à tout venant ces vers mirlitonesques : il lui conseilla de lire les bons écrivains. Il lui offrit, pour la mettre en goût, les poésies de J.-B. Rousseau. Peut-être les *Poésies sacrées* et les *Odes* n'étaient-elles pas les premières œuvres indiquées pour éveiller l'intérêt d'une enfant de cet âge. Elle s'exerça à les dire à haute voix; ainsi elle s'emplissait la mémoire de belles images, de rimes éclatantes, et elle se familiarisait avec la cadence et l'harmonie des vers. L'année suivante, le présent poétique de Mondorge fut plus approprié. C'étaient les *Fables* de La Fontaine. Il est vrai qu'il y ajoutait, pour rester dans l'esprit de son temps, les œuvres de Gresset, y compris *Vert-Vert*. La petite apprit par cœur un bon nombre de fables. Cette fois, c'était bien un véritable commencement d'éducation littéraire.



La brouille avec Mme de Bellevaux était, de la part de Mme Ducrest, une impardonnable imprudence. Elle s'en aperçut en se retrouvant en face de tous ses embarras. Il fallut bien chercher un gîte. Félicité et sa mère échouèrent rue Traversière, dans un rez-de-chaussée « triste et humide, » où la ruine leur dut paraître deux fois lugubre. Elles n'y séjournèrent point. La Fortune compatissante se manifesta sous les traits de l'obligeant La Popelinière, qui leur ouvrit toute grande sa maison de Passy. Après la maison de Mme de Bellevaux, il n'en était pas qui pût moins convenir à une éducation de jeune fille. Mme de Bellevaux, qui élevait chez elle ses deux filles, et tenait malgré tout à une apparence d'honorabilité, gardait une certaine bienséance. Quelles raisons eussent pu engager La Popelinière à plus de réserve? — Ses malheurs conjugaux l'autorisaient à vivre librement, en célibataire, avec la galanterie fastueuse des grands financiers de son temps. Quoi que vît Mme Ducrest, quelques fâcheux exemples qu'elle pût craindre pour l'enfant, il lui était difficile de se plaindre et de jouer l'ignorance. Elle savait, comme tout le monde, que La Popelinière était accueillant pour tous, et surtout pour toutes; que ses goûts étaient vifs et passagers; que ce généreux Mécène protégeait plus encore les artistes, danseuses, comédiennes ou chanteuses, que leur art. Les yeux d'enfant de la pauvre petite Félicité virent prématurément bien des choses qui

n'étaient point faites pour leur jeune regard. Ce ne sont pas seulement les *Mémoires* de Marmontel ou de tel autre contemporain qui nous remettent sous les yeux ces existences brillantes, cette corruption élégante et légère. Les Fragonard, les Lancret, les Greuze, et surtout les scènes équivoques ou libertines, représentées par la gravure, sont toute une évocation. Félicité Ducrest, ingénue déjà si éveillée, si curieuse, ne personnifie-t-elle pas en vérité ces fillettes de Greuze, étonnées encore de ce qu'elles viennent d'apprendre, et dont on ne sait au juste à quoi va leur regret, tant il reste, sur leur joli visage, et dans leurs grands yeux, dans la moue enfantine de leurs lèvres, d'attrait pour la faute ou l'étourderie qu'elles viennent de commettre. Leurs petites figures piquantes et mutines, ce mélange inquiétant d'innocence et de rouerie me semble peindre notre jeune héroïne « intéressante » et sensible. N'est-ce pas un joli sujet d'estampe dans le goût du siècle que suggèrent ces quelques lignes de Mme de Genlis : « M. de La Popelinière était enchanté de mes petits talens; il disait souvent en me regardant et en poussant un profond soupir : « Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans ! » Je compris fort bien à la fin ce mot si souvent répété, et je fus fâchée moi-même de n'avoir pas trois ou quatre ans de plus, car je l'admirais tant que j'aurais été charmée de l'épouser. » Qui ne voit l'aimable vieillard contemplant avec un attendrissement à demi souriant et attristé, ce frais minois de treize ans et ces grâces en fleur ; et la coquetterie naïve de l'enfant qui ne sait pas encore, et cependant devine? La Popelinière avait alors soixante-cinq ans, mais, au dire de Mme de Genlis, il n'en paraissait pas plus de cinquante. Quoi qu'il en soit, l'enfant est sous le charme. Les *Mémoires*, où tant de choses sont dissimulées, nous le révèlent : « Je me passionnai pour M. de La Popelinière, qui donnait des fêtes d'un si beau genre. Je le regardais avec admiration... J'aurais préféré à tout autre M. de La Popelinière, un fermier général et un vieillard ; mais ce vieillard avait subjugué mon admiration. » Marmontel, qui fut longtemps le commensal de l'opulent financier, vante le ton, les manières, et « l'air de civilité libre et simple » de son hôte. « Personne n'était plus aimable que lui quand il voulait plaire, » dit-il. Ses travers et son excessive magnificence ne prêtaient à rire qu'à ceux qui les voyaient du dehors. Dans l'intimité de sa maison les procédés obligeans et la bonne grâce effaçaient ses légers ridicules.

Il semblait toujours vivre un rêve heureux, au sein du luxe, des plaisirs et des voluptés délicates, entouré d'une compagnie nombreuse et brillante, où les grands seigneurs, les hauts personnages, ministres et ambassadeurs, rencontraient les plus jolies femmes de Paris. Ses soupers étaient célèbres. Chanteuses et danseuses de l'Opéra y charmaient l'oreille et les yeux. Pour peu qu'une beauté nouvelle occupât le maître du logis, « on le voyait galant, enjoué, comme épanoui par ce doux rayon d'espérance. C'était alors qu'il était aimable. Il faisait des contes joyeux, il chantait des chansons qu'il avait composées et d'un style tantôt plus libre, tantôt plus délicat, selon l'objet qui l'animait. » Tel sans doute le vit Félicité Ducrest, dont les treize ans, en leur verte fraîcheur, l'enchantaient. Que la dissipation fût grande en ce riant séjour, et même, que l'aimable liberté y confinât parfois à la licence, Marmontel ne se fait point faute de l'avouer. Il eût voulu s'éloigner des tentations, mais il n'en avait pas la force. « Le corridor où je logeais, écrit-il, était le plus souvent peuplé de filles de spectacle. Avec un pareil voisinage, il eût été bien difficile que je fusse économe et des heures de mon sommeil et de celles de mon travail. »

Ce n'étaient pas là les pires dangers pour la jeune Félicité. La pupille de Mme de Bellevaux avait appris de la vie tout ce qu'en peuvent discerner des yeux d'enfant. Pour le reste, heureusement, il y a des grâces d'état ; pour ce qui ne lui est pas positivement révélé, l'innocence d'un enfant est encore le meilleur rempart. La petite Ducrest était éveillée à l'excès, trop préparée à comprendre, le jour venu ; elle n'était point perverse. Le vrai danger, à mon sens, était dans l'air de vertu frelatée qu'on respirait chez M. de La Popelinière. Car cet homme était bon, bienfaisant. Il entretenait des danseuses, et il dotait six jeunes filles vertueuses tous les ans. Il était généreux, « sensible, » comme on disait alors. Vices et vertus se mêlaient si bien dans cette atmosphère, que bons et mauvais fruits ne s'y distinguaient plus sur l'arbre de la science du bien et du mal. Mme de Genlis est peut-être, bien souvent, moins hypocrite qu'il ne nous semble. De si bonne heure, elle prit un attendrissement passager pour un acte de vertu, une larme pour le sentiment, une belle parole pour de l'héroïsme ! Certaines actions, réputées immorales, étaient si peu comptées, dans le milieu où s'écoula son enfance ! Qui donc tenait rigueur à Mme de Bellevaux de son existence lé-

gère et des sources de son opulence? Les apparences n'étaient-elles pas acceptées pour la réalité? S'éloignait-on du marquis de la Haie, et lui-même désirait-il faire oublier ses flatteuses aventures de jeunesse, et les princières origines de sa fortune? Toute la parenté d'Avallon s'était-elle séparée de Marie-Josephte Minard, quand elle avait épousé en secondes noces « le beau la Haie »? Et à présent encore, ceux-là mêmes qui, hors de sa présence, criblaient des railleries les plus piquantes M. de La Popelinière, n'exaltaient-ils pas la sensibilité de son âme, la noblesse de son goût, la générosité de ses actions? A Paris, comme en Bourgogne, chez ses parens ou chez ses hôtes, Félicité n'a connu qu'une existence factice et de parade. Il y a les beaux sentimens, les belles pensées, les actions désintéressées dont tout le monde parle, dont on se pare pour le public, comme l'acteur met pour entrer en scène le fard et le clinquant destinés à déguiser sa véritable figure. Et il reste au fond, ce que tous connaissent et feignent d'ignorer, la vie réelle et ses misères, plaies morales ou plaies d'argent, tares, fautes et mesquineries. Sans doute, cet apprentissage de la vie ne fut point particulier à Félicité Ducrest. Encore faut-il avouer que peu de femmes, même au XVIIIe siècle, furent à ce point favorisées, et durent à un tel concours de circonstances une expérience aussi complète.

Si l'on met en regard de l'amusant récit de Marmontel celui que Mme de Genlis nous a laissé de son séjour à Passy, le contraste est piquant. D'un côté, un tableau où toutes les teintes sont riantes et libres, ont un air de vérité auquel on ne peut se tromper, et qui d'ailleurs s'accorde avec tout ce que nous savons sur les mœurs faciles de la société du XVIIIe siècle. De l'autre, une peinture doucereuse et assez fade d'un paradis de l'âge d'or; couleurs pâles, figures sans relief, qui ne donnent l'impression ni de la sincérité, ni de la vie. « M. de La Popelinière avait les mœurs les plus pures, la condition la plus régulière et la plus décente, » écrit Mme de Genlis. Et tout le portrait est de ce ton. On aurait mauvaise grâce à lui chercher querelle pour s'être laissé surprendre en flagrant délit de reconnaissance : une fois n'est pas coutume. Admettons avec elle que ses souvenirs de Passy ne lui rappellent que la bienfaisance et la vertu à toute heure pratiquées; ne nous demandons pas pour cette fois s'il y a chez elle inconsciente déformation morale ou hypocrisie. Nous

retrouverons plus d'une fois, dans sa longue vie, matière à nous poser cette question, et peut-être à y répondre.

On l'a pu voir, l'éducation de Félicité Ducrest se poursuit, malgré une sorte de brisure apparente, avec une unité rarement réalisée. Talens et caractère, l'enfant se développe dans sa voie. On faisait à Passy de l'excellente musique ; les concerts de M. de La Popelinière étaient réputés. La fillette en profita. Elle entendit les meilleurs maîtres, et reçut leurs directions ; là, enfin, elle connut Gaiffre, célèbre alors, et par lui fut initiée au jeu de la harpe, qui allait lui valoir dans le monde presque autant de succès que sa beauté ou ses écrits. Elle avait acquis sinon un talent, du moins une virtuosité précoce. Elle ne négligeait d'ailleurs aucun moyen de plaire, chantait, jouait la comédie, accourait au salon dès qu'on le lui demandait pour exécuter un air sur le clavecin, sur la guitare ou sur la musette, ou même un pas de danse. « Je jouai un rôle d'ingénue, écrit-elle, et un autre de soubrette, dans deux pièces intitulées *l'Indolente* et *les Joueurs*. Je dansai à ces représentations une danse, seule, qui eut le plus grand succès. Un maître de ballet de la Comédie italienne, nommé Deshaies, m'apprit cette danse, que l'on me fit danser non seulement sur le théâtre, mais continuellement dans le salon. » Rien ne lui coûte de ce qui peut la mener à la fortune ; on le lui redit sans cesse, elle ne peut l'attendre que d'elle-même, de ses grâces et de ses talens ; et il semble bien que, dès lors, par ruse ou par force, elle est décidée à la conquérir.

Mme Ducrest allait trouver dans une autre famille de financiers, chez les de Joui, à Chevilly, quelques mois de tranquillité et de détente. Avec des apparences rustiques, la maison offrait un luxe raffiné. C'était une sorte de Petit-Trianon avant la lettre, caché dans les bois et les fleurs. Les belles dames y jouaient à la fermière en robes à panier et en coiffures poudrées. Plus encore que le merveilleux verger, la laiterie éblouissante, toute en marbre blanc et coquillages nacrés, enchantait Félicité ; en cela, elle était bien de son temps ; toute sa vie, elle aimera la nature et les plaisirs des champs surtout en des arrangemens ingénieux et factices. Mais il fallut quitter brusquement ce séjour aimable ; la ruine de M. de Joui, arrêté et enfermé à Pierre-Encise, chassa tous les hôtes. L'accent des *Mémoires* de Mme de Genlis est ici faux à souhait. Elle narre cet événement sur le

mode pathétique sans rien omettre de ce qu'elle considère comme l'accompagnement obligatoire des grandes douleurs : évanouissemens prolongés de Mme de Joui, crises de désespoir, veillées de larmes, prières en commun, trois jours et trois nuits durant, lectures pieuses et consolatrices, enfin tout le rite solennel du deuil, auquel ne manquent pas même les pleureuses officielles, dont Mme Ducrest et sa fille semblent tenir les rôles. La vérité dut être plus prosaïque, en face d'une ruine préparée par une vie de faste, à laquelle les créanciers et une famille prudente désiraient mettre fin. Bref, Mme de Joui ayant mis ordre à ses affaires, se hâta de quitter Chevilly pour se rapprocher du lieu d'exil de son mari ; Mme Ducrest et sa fille, restées près d'elle jusqu'au dernier jour, n'eurent plus qu'à regagner Paris.

Elles furent bientôt rejointes dans le logis qu'elles avaient loué rue d'Aguesseau, faubourg Saint-Honoré, par César Ducrest, revenu de Saint-Domingue plus désargenté que jamais. Pendant des mois, c'est une dure vie d'expédiens ; ce sont les petites dettes payées au moyen d'emprunts, les réclamations des marchands ; c'est le souci dévorant, chaque jour renaissant, de faire face aux nécessités, jusqu'à ce qu'elles atteignent ce hasard heureux qu'en dépit de tout elles espèrent. En attendant, ce sont les catastrophes qui se succèdent. Une lettre de change impayée fit jeter Ducrest au For-Lévêque. L'emprisonnement pour dettes était alors dans la vie des prodigues un accident assez fréquent, et qui n'était pas généralement pris au tragique. La ruine complète des Ducrest, avec ses conséquences journalières, était un bien autre malheur. Mais Mme de Genlis ne saurait manquer une si belle occasion de témoigner sa sensibilité filiale. Elle recourt dans son récit aux grands moyens littéraires : phrases entrecoupées, exclamations, suspensions, mouvement dramatique : « Quel fut mon saisissement en apercevant ce triste séjour !... et comment peindre ce que j'éprouvai en entrant dans la chambre où mon père était enfermé !... Je courus me jeter à ses genoux, j'avais besoin de me prosterner devant lui pour le dédommager, par mon respect et par ma tendresse, de l'humiliation de sa situation ; je baisais ses pieds que j'arrosais de mes pleurs... » Elle eut, à n'en pas douter, le bon et honnête chagrin d'une brave petite fille qui aimait bien son père. Nous apercevons là, en un exemple précis, la sorte de déformation que

son étrange éducation avait produite dans ses sentimens les plus naturels. Sorti de prison, le malheureux Ducrest, déçu de ses rêves de grandeur, désespérant de rétablir jamais la fortune des siens, ne fit plus que languir Ni les visites de son vieil ami, le baron d'Andlau, en qui il se préparait un successeur inattendu, ni celles du jeune comte de Genlis, ni même le séduisant espoir d'assurer brillamment le sort de sa fille, ne purent lui redonner le goût de vivre. Ce gai Bourguignon s'enfonça dans la tristesse et s'abandonna lui-même. Il mourut le 13 juillet 1763. Sa succession fut vite réglée; les créanciers n'y trouvèrent rien à prendre. Tout l'avoir personnel du défunt tenait en deux armoires de linges et de hardes qui furent prisés à rien par le commissaire. Les ressources du ménage étaient si bien épuisées que Mme Ducrest, obligée de renoncer au modeste logis de la rue d'Aguesseau, ne put solder que par son hôtel les deux cents livres qui restaient dues sur le loyer. Elle dut accepter l'appartement que lui offrait une amie compatissante dans le couvent des Filles du Précieux Sang, rue Cassette. Le baron d'Andlau venait fréquemment visiter au parloir les deux femmes. Bientôt son assiduité se fit significative. Un gros paquet arriva à l'adresse de Félicité; il contenait les parchemins et la généalogie de la maison d'Andlau. Cet étrange plaidoyer d'amour fut aussitôt suivi d'une demande en mariage, que le vieux baron fut bien étonné de voir repousser. « Il ne discontinua point ses visites, conte Mme de Genlis, mais il fut beaucoup plus froid envers moi; il ne s'occupa plus que de ma mère, et il s'en occupa si bien que, dix-huit mois après, il l'épousa... »

Retirées ensuite au couvent de Saint-Joseph, elles reprirent dans le monde le train de visites utiles d'où elles attendaient leur salut.

Le séjour chez La Popelinière avait permis à Mme Ducrest de nouer des relations un peu dans tous les mondes: dans celui de la finance, d'abord, qu'elle connaissait déjà par Mme de Bellevaux et par Lenormant ; dans celui des gens d'esprit, des littérateurs et des artistes: Qui pouvait savoir à quelle porte la nécessité réduirait Félicité à frapper? Cherchant partout des protecteurs et des répondans, la mère et la fille, douces, polies, insinuantes, se glissèrent tant bien que mal dans diverses sociétés. Des femmes de la finance, comme Mme de La Reynière, entre autres,

se montrèrent accueillantes et généreuses. Ce qui ne veut pas dire que la jeune fille leur sût toujours un gré réel de leurs bienfaits. Mme de La Reynière se montrant offensée d'un portrait assez fielleux tracé plus tard par Mme de Genlis, lui répondait vertement qu'en effet elle avait poussé jadis l'impertinence jusqu'à offrir, elle, femme de financier, des robes à une demoiselle de qualité qui en manquait. Les grandes dames furent moins accessibles. Quelques-unes seulement, plus indulgentes ou moins hautaines, entre-bâillèrent leur porte, et reçurent à de certains jours Mme Ducrest, qui exhibait sa fille, et la produisait partout où elle le pouvait, en tous lieux, en toutes occasions. — Qui saura les déboires, les secrètes amertumes d'une fille de quinze ans, bien née, jolie à ravir, intelligente, fine, pétillante d'esprit et de talens, que la dure nécessité réduit à une souplesse servile, tandis qu'elle se sent faite pour briller au premier plan? Pas plus que Françoise d'Aubigné, elle n'oubliera les robes trop courtes et usées, les fichus défraîchis et les atours misérables qui désolèrent sa jeunesse. Ah! les airs de bonté dédaigneuse des grandes dames qui, sans souci de sa fierté, lui témoignaient une commisération humiliante! Un léger coup d'éventail caressant sous le menton, pour lui faire lever le visage; on la tourne, on la retourne comme une curiosité nouvelle: Voyez comme elle est jolie! comme elle est intéressante! et ces doigts habiles! et cette danse légère! Au départ, on lui remet un présent, affiquet, objet de parure que la jeune fille accepte en rougissant. Deux années durant, Mme Ducrest continue ainsi à la produire, forçant les portes qui résistent ou ne s'ouvrent qu'à peine, s'évertuant à tenter le hasard ou la fortune. Sombres années pour Félicité. On comprend que, par contraste, elle trouve une réelle douceur à évoquer, dans ses souvenirs lointains, les séjours chez La Popelinière, chez les De Joui, ou même chez Mme de Bellevaux. Là, au moins pour quelques mois, c'est une sorte de repos, la vie matérielle assurée, des apparences d'égards, l'oubli des soucis cuisans qui sont pour les deux pauvres femmes l'ordinaire de la vie. Les 1 200 livres de rente viagère de Mme Ducrest ne la pouvaient mener loin; il lui était bien malaisé d'élever ses deux enfans sans déroger; la dignité est une vertu réservée au seul usage des riches, pensait-elle; et elle tendait la main à sa mère, Mme de la Haie, à sa sœur, Mme de Montesson, malgré leurs brouilleries. Toujours demander et solliciter, s'humilier, tel fut longtemps le

rôle de Mme Ducrest; celui qu'elle avait assigné à sa fille était de plaire, d'être complaisante et agréable, de recevoir du même front ingénu dédains ou hommages trop empressés. La rancœur de l'enfant dut être profonde. Elle persiste, tenace, dans ces lignes écrites, vers 1825, par Mme de Genlis, qui cependant en avait vu bien d'autres: « Un instinct de bon goût me faisait sentir que ma mère prodiguait beaucoup trop ma harpe et mon chant, j'étais mal à mon aise dans ces brillantes sociétés, quoique j'y fusse caressée à l'excès. Je pensais deux choses: la première, qu'il ne faut se produire dans le grand monde que lorsqu'on peut y être à peu près comme les autres pour la manière d'être mise, etc.; la seconde que, sans mes talens, on n'aurait eu aucune envie de m'attirer. Ces idées me blessaient, me donnaient le goût de solitude, et une excessive timidité, que j'ai conservée bien longtemps. »

L'opinion fut sévère à ces démarches et à ce zèle maternel inconsidéré. « C'est en hasardant le matin chez les hommes quelques visites qu'elle trouva un mari, » dit Talleyrand. C'est propos de mauvaise langue, et peut-être d'ingrat. Mais, on le voit, Mme Ducrest aventurait bien à la légère la réputation de sa fille, et peut-être pis encore. Heureusement pour la jeune fille, sa grâce enfantine et piquante fut plus forte que les menées et la « conduite si travaillée » de sa mère, et ce fut un mari qu'elle trouva. Au mois de décembre 1763, elle épousait à dix-sept ans le comte de Genlis. »



Nous avons sur ce mariage de très différentes versions, et naturellement, c'est le récit de Mme de Genlis elle-même qui lui est le moins désavantageux. Prisonnier des Anglais en même temps que César Ducrest, le comte de Genlis, sur les récits enthousiastes du père, se serait épris de la jeune fille dont il avait entrevu le portrait, et il l'aurait épousée malgré l'opposition de tous les siens. — Les contemporains parlent d'autre sorte. « Elle épousa vaille que vaille le comte de Genlis, » écrit méchamment Talleyrand. Elle l'épousa très régulièrement au contraire, on s'en peut fier à l'habileté des trois maîtresses femmes qui présidèrent à l'intrigue: le brillant colonel n'en pouvait sortir que pieds et poings liés. Toutes les forces de la famille s'étaient coalisées pour cette importante capture, et

Mme Ducrest n'eut garde de négliger l'appui de sa sœur, Mme de Montesson, et de sa belle-sœur, la comtesse de Sercey. Il est à présumer que Mme de Genlis a raison quand elle affirme que ce ne fut point Mme de Montesson qui la maria. Sans doute aussi les contemporains n'ont-ils pas tort dans leur affirmation contraire. Un rapprochement se fit alors entre les deux sœurs : une parente sérieusement établie atténuait par sa seule présence ce que l'allure et la pauvreté de Mme Ducrest avaient d'aventureux, aux yeux d'un fiancé éventuel. Mme de Montesson n'eût-elle apporté à sa jeune nièce que cet appui d'honorabilité, le secours était précieux. Mais elle la servit d'une manière autrement efficace par sa science innée du monde, sa politesse toute en nuances, à la fois engageante et discrète, son assurance de grande dame qui jamais n'a risqué une fausse manœuvre, sa coquetterie déjà souveraine. Il y a dans le récit de Mme de Genlis un fond de vérité. Encore faut-il ne l'accepter que pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour un arrangement romanesque, où l'intéressée se présente sous le jour le plus flatteur. Ducrest tendit les premiers rets, et fit habilement miroiter la beauté de la jeune fille, les agrémens de son esprit et de sa personne. Il inspira ainsi à Genlis une vive curiosité. Il fallut bien des manœuvres concertées pour que les attraits de Félicité Ducrest changeassent ce désir d'intrigue en un solide mariage. Genlis avait vingt-sept ans. Il n'était pas un naïf, pas davantage un sentimental. Il savait comment se mènent les aventures. Jusqu'au bout, il se crut maître de conduire à son gré cette amourette. Tout en se jouant au charme et au sourire de la petite Ducrest, il se laissait engager par son oncle, le marquis de Puisieux, dans une sérieuse affaire de mariage. Parmi ces femmes spirituelles et rusées, entre tant d'aguichantes et flatteuses coquetteries, le pauvre colonel perdit la tête, et se laissa, comme un benêt, mener au mariage par une fillette de dix-sept ans, dont la jeune renommée et la beauté provocante avaient quelque chose d'inquiétant. L'affaire fut dirigée et conclue en grand mystère, par les soins de la comtesse de Sercey, chez qui Mme Ducrest et Félicité s'étaient retirées depuis plusieurs semaines. Le mariage se fit secrètement, à minuit, en l'église Saint-Roch, et on ne le déclara que plusieurs jours après.

Ce fut un beau tapage. Le puissant marquis de Puisieux, furieux d'avoir été berné, sa fille, la maréchale d'Estrées, allaient fulminant, et recueillaient avec colère tous les mauvais bruits

que cette chance inespérée avait réveillés sur la famille Ducrest, en particulier sur la mère et la fille. Les qualificatifs de coquettes, de rouées, d'intrigantes ne leur furent point épargnés. Les inconséquences financières de César Ducrest étaient oubliées. Alors comme aujourd'hui, qui se fût souvenu à Paris d'histoires vieilles de deux ans? Mais les légèretés de Mme Ducrest, toutes ses imprudences maternelles étaient savamment retournées contre la jeune femme, à qui on imputait à mal même ses succès si durement achetés. Tout ce qu'il y avait de trouble, d'équivoque dans leur existence fut remué, mis au jour, et il en sortit un mélange compact de médisances et de calomnies, auxquelles, il faut bien le dire, l'existence de Mme de Genlis ne devait point donner un démenti. Jugée durement dès lors, sa jeunesse aventureuse dont, nous l'avons vu, elle n'est certes pas responsable, nuit dans l'opinion de quelques-uns à sa réputation à venir. Pour beaucoup d'autres, comme Talleyrand, ses jeunes années même sont ternies par les intrigues bruyantes de toute sa vie. Et ces jugemens fâcheux se rejoignent si bien qu'ils ne laissent guère de place pour une appréciation plus bienveillante. Souvenons-nous toutefois qu'on ne lui avait enseigné pour réussir que l'art de plaire et l'intrigue. Félicité Ducrest n'était qu'une petite fille pauvre vivant parmi les riches, avide de joies, de plaisirs et de succès. Elle ne se détourna pas de l'occasion qui la pouvait faire riche à son tour. Qui l'en pourrait blâmer trop sévèrement? Elle fut, aux mains de sa mère et de ses tantes, un instrument merveilleusement intelligent et souple. Ce qui lui pouvait rester de naïveté même était une grâce et une habileté de plus. Mais sachant ce que nous savons de sa vie d'enfant, pourrons-nous avoir sur ses années de jeunesse les mots durs et méprisans de Talleyrand? Et pourquoi ne pas supposer qu'au moins à seize ans, elle eut, à défaut d'amour, quelque amitié reconnaissante pour l'homme qui lui apportait, avec un aimable extérieur, un nom honorable, une belle fortune à venir, et surtout la considération et l'assise sociales qu'elle devait souhaiter par-dessus tout? Qui sait même si, en épousant le comte de Genlis, elle ne se promettait pas de lui rester fidèle?

M.-P. Bourgain.

ACHILLE LUCHAIRE

M. Achille Luchaire est mort le 13 novembre 1908. Il avait soixante-deux ans. Frappé en pleine force, par la soudaine attaque d'un mal imprévu et implacable, il venait de recevoir, de l'Académie des Sciences morales, le prix Jean Reynaud, la plus haute de ses récompenses. L'Académie couronnait l'auteur d'*Innocent III;* en réalité, elle consacrait une vie et une œuvre. Cet hommage, le dernier, était bien dû à l'homme qui, par la noblesse du caractère, la probité de la pensée, l'énergie du labeur, fut pour l'Université un grand exemple, au savant qui par vingt-cinq années de recherches, d'enseignement, de publications, laisse à son pays un souvenir et un monument durables. Je voudrais dire ce que furent l'homme et le savant. Nous verrons ainsi ce que nous lui devons et quelle perte a faite l'érudition française en le perdant.

*
* *

Le futur historien de Philippe-Auguste et d'Innocent III était né à Paris le 24 octobre 1846. Sa jeunesse fut rude. Il n'avait pas dix ans, quand il perdit son père, chef de bureau au ministère de l'Intérieur. Cette première épreuve ne fut pas sans influence sur la formation de son caractère et de ses idées. Il n'en comprit que mieux, par la leçon cruelle des choses, cette loi du travail dont sa famille même lui avait prêché l'exemple. A Panissières, chez les Frères de la Doctrine chrétienne, où il débute, aux lycées de Saint-Étienne, de Lyon, puis à Henri IV où il poursuit et achève ses études, l'enfant laisse entrevoir déjà ce que sera l'homme : ce goût du travail, cette conscience, cette rectitude en toutes choses qui formeront les traits dominans de sa

nature. On le préparait à l'enseignement. A vingt ans, il entre à l'École normale. Le voici désormais dans cette Université qu'il ne quittera plus et où il avancera vite. Agrégé d'histoire en 1869, il est nommé professeur au lycée de Pau, puis à celui de Bordeaux, en 1874; trois ans plus tard, dans cette même ville, il entrera à la Faculté des lettres, où, en 1879, ses thèses lui vaudront une chaire magistrale. En avril 1885, il était appelé à Paris. Son avenir universitaire était fixé. A ce moment même s'était révélée sa vocation.

A vrai dire, celle-ci s'était éveillée assez tard. Rien dans le petit écolier studieux de Lyon ou de Paris n'avait trahi ce « démon » mystérieux qui, dès l'enfance, nous pousse vers nos destinées. A l'École, l'influence de M. Zeller l'avait conduit vers l'histoire, sans l'y confiner. Ses premiers travaux furent un tâtonnement. Il s'occupe d'abord d'histoire locale. En 1873, il débute par une notice sur les origines de la maison d'Albret, qui sera comme la préface de sa thèse sur Alain le Grand. Mais notre historien s'aventurait aussi dans la linguistique. Il s'éprend du pays basque et consacre à sa langue deux articles et une thèse latine. Les difficultés d'une telle entreprise, le long noviciat philologique qu'elle imposait lui firent renoncer à ces recherches. En mettant au concours, en 1880, une *Étude sur le pouvoir royal à l'époque des Capétiens*, l'Académie des Sciences morales lui rendit le service de lui montrer sa voie. M. Luchaire prit goût au sujet: il concourut; il eut le prix. Ce fut une indication sûre. Le mémoire remanié devait devenir un livre. En 1883, parut, en deux volumes, l'*Histoire des Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*. C'était la première grande œuvre historique de M. Luchaire, celle qui devait fonder sa renommée.

Du premier coup, il prenait possession de son domaine, celui qu'il occupera, explorera pendant seize ans, ces trois siècles de vie obscure, où, dans la décomposition de la société créée par Charlemagne, fermente une société nouvelle, et où, du chaos des races pêle-mêle confondues va sortir la France. Sur cette période, rien alors, ou presque rien, que des livres incomplets ou superficiels, des erreurs ou des légendes. Il semblait que l'œuvre des Capétiens commençât avec Philippe-Auguste, que seule, dans cette succession d'ombres falotes et grises qui l'avaient précédé, se dessinât avec quelque relief la figure de

Louis VI, le créateur du domaine royal et des communes. Il est vrai, toujours en éveil, l'Allemagne érudite avait porté son attention sur le xe siècle, et M. de Kalckstein venait de consacrer à l'origine des Capétiens un livre original. Nos historiens, eux, avaient passé. Ces âges sans gloire méritaient-ils un long regard? Et qu'avions-nous à apprendre au spectacle de ces luttes, de ces contradictions, de ces brigandages, agonie d'un régime où une foule de petits seigneurs avides et cruels s'acharnent à dépecer cette proie : la royauté? En cela, nos historiens se trompaient. Ce ne sont peut-être pas les plus brillantes périodes de l'histoire qui sont les plus curieuses, et l'étude des siècles calmes où la vie sociale s'épanouit apprend moins au savant que l'aspect des âges troubles où celle-ci se transforme. Cette conception juste de M. Luchaire a été féconde; elle nous a valu cette suite ininterrompue de recherches qui, de 1883 à 1898, ont jeté la plus vive lumière sur les faits et renouvelé entièrement les théories.

Que nous apportait-il? — Pour juger et comprendre cette série de transformations dont le changement de dynastie est le fait le plus apparent, deux systèmes dominaient alors l'école historique. Le premier, *national*, cherchait dans la révolution de 987 un antagonisme de races. Pour ces érudits, les Carolingiens représentaient l'Allemagne; les Robertiniens, la France. Le duel des deux maisons n'avait pu être que le choc des deux élémens ethniques qui se disputaient notre sol, et la victoire d'Hugues Capet, que la revanche de notre nationalité aspirant à naître et à se séparer. Non moins spécieuse était la théorie *féodale*. Pour celle-ci, contre le système politique de Charlemagne, la force du pouvoir, l'unité de l'État, le duc de France représentait les idées comme les intérêts nouveaux: « l'hérédité des fiefs, le morcellement de la souveraineté, l'indépendance locale. » Contre la monarchie, il est la féodalité; contre le souverain, le premier des seigneurs, et en le couronnant, c'est elle-même que l'aristocratie élève. Ainsi, théorie nationale et théorie féodale expliquaient la révolution de 987, à la moderne, comme une opposition de principes et de systèmes, où, derniers défenseurs des élémens germaniques et des idées romaines, de la monarchie impériale et unitaire, les Carolingiens devaient être vaincus par leurs rivaux, premier symbole de la France naissante et du séniorat triomphant. De ces théories, et malgré l'autorité des noms qu'elles invoquaient, ceux d'un Thierry ou d'un Guizot,

M. Luchaire devait faire justice. Une analyse plus exacte l'amène à des conclusions tout opposées. — « On est obligé de reconnaître, dit-il, que les derniers Carolingiens ont été en somme plus souvent les ennemis que les alliés de la puissance germanique. D'une part, en effet, leur qualité de descendans directs du grand Empereur... cause toujours quelque inquiétude aux ducs de Saxe devenus rois. Enfin leurs éternelles prétentions sur la Lorraine étaient, entre eux et les Allemands, une cause permanente d'hostilité. » Dans cette lutte des deux dynasties, ce sont les Robertiniens au contraire qui recherchent la protection des rois allemands, et c'est avec leur aide qu'ils montent sur le trône. En second lieu, que les rois de la maison de Robert le Fort aient été les représentans de l'aristocratie, il suffit d'étudier leur politique pour se convaincre du contraire. « On les voit tous préoccupés de ramener sous la dépendance du pouvoir central les différentes parties du pays qui tendaient à s'en écarter. » Ils « ont compris et exercé le pouvoir » de la même manière que les princes légitimes. Maîtres de leur trône, ils héritaient de leur politique : ils changeaient d'attitude, en changeant de condition.

Comme Fustel, M. Luchaire réduit donc l'influence des « races » dans notre histoire ; comme lui également, il va étendre celle de la royauté. Et pour la première fois, ce qui est mis en pleine lumière, c'est la permanence d'une tradition monarchique et aussi la force d'action des premiers Capétiens qui l'ont représentée.

Il n'y a pas de différence entre les rois robertiniens du IXe ou du Xe siècle, Eudes ou Raoul, et les derniers princes de la famille carolingienne. Il n'y a pas davantage de fossé entre la monarchie d'Hugues Capet et celle de Charlemagne. — Mêmes doctrines. C'est toujours, en théorie du moins, le pouvoir absolu et tutélaire, qui gouverne et qui protège, qui légifère et qui juge, sacré, presque sacerdotal, recevant de Dieu la mission de maintenir l'ordre et la paix. Mêmes règles de conduite. Comme leurs devanciers, Hugues, Robert, Henri, sont les alliés de l'Église contre les grands, comme eux aussi, partisans de l'hérédité qu'ils cherchent à établir en faisant, de leur vivant, sacrer leurs fils. La révolution capétienne qui a changé le roi, n'a pas changé la royauté ; et si elle s'est faite, c'est précisément qu'en 987, comme en 751, la famille légitime n'avait plus que des titres

sans pouvoir, des prétentions sans ressources; l'impossibilité de se défendre elle-même la rendant incapable de défendre le peuple, elle était déchue de sa fonction. Précisément, les Capétiens avaient cette force qui manquait à leurs rivaux : un domaine. Dans un siècle où la terre est le seul appui, où la possession des villes, des bourgs, des châteaux, des hommes, donne la vraie puissance, ils avaient les uns et les autres : Orléans, Étampes, Paris, Bourges, ce territoire qui les a établis au cœur de la France, à la jonction de la Seine, de la Loire, de la Saône, à ce croisement des grandes régions du pays, d'où ils peuvent voir, commander, agir.

Ce pouvoir royal ainsi défini, l'historien le regarde vivre. On l'avait cru débile et fainéant; il le montre au contraire énergique, actif, habile. Il en analyse les fonctions et les organes, les agens et les ressources, les attributions administratives ou judiciaires, les relations politiques avec les différentes classes du pays : l'Église, les grands, le peuple; allié de l'une, hostile aux autres, tantôt favorable, tantôt contraire aux progrès du dernier; bref, à la fois tenace et souple, maintenant toutes les traditions anciennes de la monarchie, mais se servant de toutes les idées, de toutes les forces nouvelles de son temps, se concentrant sur son propre domaine, en sortant dès qu'il le veut ou qu'il le peut, et sous la diversité des caractères, l'inégalité des mérites, présentant une suite dans les desseins, une fermeté dans la conduite qui va, peu à peu, à la féodalité triomphante donner son maître et son chef. Jusqu'alors, les historiens n'avaient retenu que les annales des plus grands Capétiens, celles d'un Louis VI, d'un Philippe-Auguste, d'un saint Louis. Voici soudés les anneaux de la chaine qui les rattachent à leurs prédécesseurs. L'œuvre brillante de ces grands fondateurs était inexplicable sans celle, plus modeste, de leurs devanciers. M. Luchaire nous montre que les quatre premiers Capétiens n'ont pas seulement fait vivre leur dynastie : ils ont préparé lentement, mais sûrement, le retour à l'unité.

Ces idées, aujourd'hui, nous sont familières. En 1883, elles étaient une découverte. Et telle est la vérité du tableau tracé alors, qu'il n'a subi, depuis, que très peu de retouches. Ce n'était cependant pour l'historien qu'une partie de sa tâche. Il entendait lui-même reviser, compléter ses recherches. Une série d'études vont achever de nous initier à cette connaissance des premiers siècles capétiens.

Pour ces règnes, en effet, dont il avait d'une main ferme tracé les contours généraux, fait valoir les parties en relief, M. Luchaire sentait le besoin de scruter les détails, de mettre chaque chose ou chaque homme à sa place, et, après avoir montré dans leur ensemble toutes les faces du gouvernement royal, de suivre comme pas à pas les actes des gouvernans. De ces procédés, l'Allemagne nous avait donné l'exemple. Elle avait inauguré ce système des *Jahrbücher*, qui, règne par règne, année par année, enregistraient les documens comme les événemens. M. Luchaire fut entraîné à appliquer aux rois capétiens cette méthode de monographies. En 1885, paraissait le premier de ses grands ouvrages d'érudition, les *Études sur le règne de Louis VII*. L'auteur, qui avait fouillé dans la Bibliothèque nationale et les Archives, pouvait cataloguer 798 actes de ce roi, les classer dans un ordre régulier et, avec leur aide, reconstituer les itinéraires, la date des séjours royaux, la succession des grands officiers, en un mot, toute l'ossature du règne. En 1891, il publiait, sur le prédécesseur de Louis VII, un travail semblable : *Louis VI le Gros, Annales de sa vie et de son règne*. Ici, s'appuyant sur la chronologie des chartes et des documens, il unissait les deux méthodes, celle de la chronologie et celle de l'analyse, étudiant la jeunesse du roi, sa vie, son gouvernement, son action militaire et politique, ses rapports avec Rome, le clergé, les grands vassaux, la société populaire. — Œuvres d'érudition pure... Assurément. Mais qui ne voit les services inappréciables qu'elles ont rendus? En tout cas, elles n'étaient point pour M. Luchaire un simple exercice de critique. Il eût voulu entraîner la science historique vers les grandes monographies, préface nécessaire d'une histoire générale. Sa tentative est restée isolée. Il faudra y revenir si on veut reconstituer toute la trame de notre passé.

Dix années de recherches, en lui donnant la maîtrise de l'histoire politique des XIe et XIIe siècles, l'avaient mis en présence aussi de l'histoire sociale. L'étude de la royauté le conduisait à celle de la féodalité. A vrai dire, aucun sujet plus vaste, plus ignoré, plus difficile, qui ne demande des connaissances plus variées, une préparation plus longue. Ici, l'historien ne se trouve plus seulement en face de quelques hommes ou d'institutions déterminées, mais de la vie collective tout entière. Celle-ci est complexe : le groupe féodal est à la fois un État, un domaine, un atelier, un marché, enclos fermé aussi solidement

par la fiscalité et la coutume que par ses murs de pierre. Comment en comprendre les formes extérieures et apparentes si on n'en étudie d'abord les ressorts internes et cachés?... Celle-ci est instable : jamais société n'a été plus troublée et plus mobile; jamais l'être humain n'a été si peu au repos. Comment en saisir la continuité profonde, si on n'en suit toutes les secousses, et, comme pas à pas, toutes les transformations? Mais voici bien l'immensité de la tâche. Toute cette histoire n'est plus dans les lois, dans quelques centaines de diplômes royaux; elle se dissimule dans des milliers de chartes, de détails, de petits faits. C'est dans ce chaos qu'il faut la chercher, la découvrir, région par région, époque par époque. M. Luchaire a dit de cette période qu'elle présentait d'immenses « hiatus. » Il se trompait un peu. Les textes ne manquent pas, mais les recueillir, les grouper, reconstituer sur leur témoignage, parfois contraire, les formations et les déformations du régime, discerner, sous la diversité des faits, quelques lois simples qui expliquent tout : quel labeur! On comprend que les érudits aient reculé. La féodalité a inspiré d'excellentes monographies : elle attend encore son historien.

M. Luchaire eût-il pu l'être, et, reprenant l'œuvre de Fustel au point où celui-ci l'avait conduite, la souder à ce XIIIe siècle vers lequel il s'acheminait lui-même? Il ne l'a pas cru. « Les travaux originaux, écrivait-il alors, ceux qui font la science, ont pour l'auteur un charme particulier... Mais il est bon aussi que les savans s'assujettissent à vulgariser la science faite. » C'est dans cet esprit qu'il composa, en 1890, ses *Communes françaises*, et, en 1892, son *Manuel des Institutions françaises à l'époque des Capétiens.*

Ces deux livres sont des « synthèses. » L'auteur nous en avertit. « Retracer dans ses lignes générales, d'après les plus récens travaux, l'organisation jurée de la commune du Nord, le type le plus complet de la municipalité indépendante,... montrer la place qu'elle occupait dans la société contemporaine, étudier ses rapports avec la féodalité, l'Église, le Roi... » tel est l'objet du premier. Résumer tout ce que l'on sait du régime féodal; des monographies de détail dégager tout un ensemble de vues précises sur son organisation : celle de l'Église, du fief, de la seigneurie, des villes, des classes populaires, du pouvoir royal, tel est le plan du second. Écrits pour les étudians ou le grand public, ils se présentent, l'un et l'autre, comme une mise au point. Sont-ils vraiment si peu originaux? L'auteur ne voulait qu'offrir

aux lecteurs un résumé de ce qu'ils doivent savoir de ces questions. Il rendait à la science le service plus grand encore de lui montrer ce qu'elle sait, ce qu'elle conjecture, ce qu'elle ignore. Cela, c'était encore faire œuvre de savant. Reprenant, par exemple, les excellentes monographies de MM. Giry et Prou sur Saint-Omer et Lorris, M. Luchaire critique, d'une manière décisive, les théories diverses sur l'origine des communes; il montre qu'elles ne sont ni une survivance du régime gallo-romain, ni une importation de la Germanie, ni un succédané des associations de la paix: c'est dans l'histoire intérieure de nos villes, leur condition économique ou politique qu'il faut chercher la genèse du mouvement. Étudiant à son tour les chartes communales et les comparant à ces transactions multiples et diverses qui de tous côtés se concluent entre les sujets et les seigneurs, il assigne à la commune son vrai rôle et sa véritable place. On avait trop cru, à la suite d'Augustin Thierry, à son influence décisive sur le progrès des classes populaires; « forme brillante et éphémère de l'émancipation de la bourgeoisie, elle est peu de chose dans ce grand enfantement du régime nouveau qui donne aux foules des droits et des libertés. » Examinant enfin ses rapports avec les pouvoirs établis et la royauté même, il montre dans le clergé comme dans le pouvoir royal, non ses alliés naturels, comme on l'avait dit, mais ses ennemis. Finalement, imprégnée de l'esprit féodal, née de la guerre, faite pour la guerre, jalouse de ses privilèges, impitoyable pour le petit peuple, et minée par l'anarchie et l'émeute, cette seigneurie urbaine succombe « sous le poids de ses fautes et les empiétemens du roi. » Elle avait été un progrès, elle finissait en tyrannie. L'heure était venue où elle devait disparaître.

Comparons ces idées si nouvelles, si fécondes, aux opinions de l'ancienne école, aux théories enthousiastes des historiens de la Restauration ou de la Monarchie de Juillet; nous pouvons mesurer les changemens qu'elles consacrent. M. Luchaire n'en était pas l'auteur, mais, en les faisant siennes, il a contribué à les répandre; en les exposant avec clarté, il leur a assuré droit de cité dans le domaine de la science. Et lui-même leur a dû un autre avantage, celui d'élargir sa méthode et son horizon. De 1895 à 1901, en abordant l'époque de Philippe-Auguste, c'est à la fois vers l'étude générale des institutions et celle de la vie sociale qu'il va se diriger.

On peut dire que ce demi-siècle qui s'étend de 1180 à l'avène-

ment de saint Louis fut pour M. Luchaire un domaine de prédilection. Cette histoire d'une ère glorieuse et tragique, pendant laquelle la royauté, comme la nation, achève de se constituer, lui semblait la conclusion naturelle de ses recherches. Pendant cinq ans, à la Sorbonne, il avait pris le règne de Philippe-Auguste comme sujet de son enseignement. Il songeait à en écrire l'histoire. Peut-être les travaux minutieux que publiait à ce moment même un érudit allemand, M. Cartellieri, lui firent-ils ajourner son dessein. Tout au moins avait-il réuni assez de matériaux pour composer dans la collection de l'*Histoire de France* tout un volume sur Louis VII, Philippe-Auguste et Louis VIII. Quelques aperçus sur la vie sociale parurent dans les revues ou les comptes rendus de l'Académie des Sciences morales. Si achevée enfin était la forme de ses cours, qu'il a suffi de les réunir pour en composer son dernier livre : *la Société Française au temps de Philippe-Auguste*. Ainsi l'œuvre qu'il voulait faire, des mains pieuses l'ont recueillie... Heureusement ! car elle eût manqué à l'ensemble de ses travaux, comme aussi à la définition de sa méthode. Elle se rattache à ses premiers livres ; elle les complète ; combien différente cependant et par le sujet même et par la manière dont l'histoire est traitée. Ici, l'auteur n'analyse plus seulement des institutions, il observe des usages ou des mœurs : il explique moins qu'il ne raconte. Le politique se transforme en moraliste. Qu'est donc cette société française à l'aurore du XIIIe siècle ? Comment vivent ses vilains, ses bourgeois, ses clercs, ses nobles ? Que sont-ils, que pensent-ils ? Si nous voulions savoir comment M. Luchaire comprend le moyen âge, c'est dans ce livre, assurément, que nous pourrions le mieux saisir son opinion. Une société pleine de contrastes, héritière de toutes les tares du passé, livrée à la guerre, au brigandage, à la famine ; des évêques, hommes de cour ou hommes de guerre, plus pénétrés de leurs droits de seigneurs que de leurs devoirs d'apôtres, des curés grossiers et dépravés, buveurs, joueurs, querelleurs ou pis encore, des moines et des écoliers turbulens, des nobles pillards et sanguinaires, violant les lois les plus saintes de la famille et de l'honneur, des rustres superstitieux, malpropres, aux gestes comme aux instincts de brute, et, tel un jet de lumière dans cette ombre, le réveil des sentimens nobles et des idées grandes, le goût des choses de l'esprit, le respect de la femme, le mysticisme de l'amour, les grands Ordres et la chevalerie,

l'École et la cathédrale, un effort général vers la justice et la liberté, le régime de fer des féodaux s'ouvrant au bourgeois et au vilain qui s'y font leur place; tout le siècle de saint Louis, le plus grand, est en germe dans cette France de Philippe-Auguste. — Nous avions la légende révolutionnaire et romantique du moyen âge : l'une, qui en faisait l'enfer de toutes les souffrances, l'autre, le Paradis de tous les héroïsmes. Cette légende, M. Luchaire l'a détruite. Et il nous montre dans la France de nos pères, simplement ce qu'elle fut, une société d'hommes où l'on a beaucoup lutté, mais où la vie, rude et terrible parfois, fut grande, puisqu'elle fut une école de foi, de vouloir et d'action.

*
* *

L'originalité, l'étendue de ces recherches avaient assuré déjà à M. Luchaire une place à part dans l'érudition française. En 1895, l'Académie des Sciences morales consacrait sa réputation en lui ouvrant ses portes. Il n'avait fait cependant qu'une partie de son œuvre. Philippe-Auguste lui avait découvert Innocent III. L'historien des Capétiens va devenir celui du plus grand des papes du XIIIe siècle. C'est à cette direction de son esprit que nous devons l'œuvre magistrale qui, commencée en 1901, sera terminée quelques semaines avant sa mort.

Pour tous ceux qui connaissaient mal M. Luchaire, elle fut presque une révélation. Assurément, il reprenait des voies ouvertes. Innocent III avait déjà trouvé des biographes, dont Hurter avait été le plus illustre. Mais pour lui, ces voies étaient nouvelles, et nouvelle aussi la manière par laquelle il s'y engageait. Plus d'érudition apparente. Hurter avait suivi, année par année, le récit des événemens : lui, préfère de vastes fresques, exposés méthodiques où il série les questions, loin de les confondre. « J'ai dû suivre les matières, écrivait-il plus tard, et non l'ordre chronologique. On me l'a reproché. Mais je tenais à être lu. Il s'agissait pour moi, non d'être utile à quelques douzaines d'érudits, mais de donner, au public soucieux du passé, la claire intelligence de ce que fut, au moyen âge, l'action d'un grand pape. » Partant, il renverse ses procédés, cache ses matériaux, dérobe ses recherches. Des volumes courts, des tableaux larges, où se révèle non seulement le souci de la vérité documentaire, mais de la vie; peu ou point de références; dans la forme même, un mouvement, une souplesse, une verve auxquels l'auteur des

Institutions monarchiques ne nous avait guère habitués, tout contribue à faire des six volumes consacrés à Innocent III une œuvre à part. Ils se rattachent aux travaux précédens par les mêmes qualités, la même méthode, le même esprit. Ils les dépassent par l'art supérieur de la composition et l'intérêt du récit. L'auteur a mis son savoir en forme. En vérité, Innocent III a bien servi son historien : il lui a permis de donner la pleine mesure de son talent.

A vrai dire, M. Luchaire l'avoue lui-même, ce n'était point à une étude complète qu'il avait songé d'abord. De là, dans la succession même de ces six volumes, un certain désordre. Qu'importe ! les hésitations du plan ont disparu dans l'unité de l'ensemble, et cette unité, l'historien la doit surtout à l'homme dont il a été le biographe impartial et l'admirateur convaincu. Aussi bien, le Pape est-il le centre, le lien, l'âme de ces livres. Dès le premier, *Rome et l'Italie*, M. Luchaire nous le présente. Le voici au physique, d'après des monumens contemporains, un fragment de mosaïque conservé à Poli, une peinture de l'église souterraine du Sacro Speco, de Subiaco. « Il a une figure ronde... de grands yeux avec des sourcils bien arqués, un nez droit et une petite bouche. » La taille est « menue » et la voix sonore. Imaginez maintenant le cadre où il a grandi, où il s'est formé. Dans ces pays tourmentés, crevassés du Latium, la race, comme la nature, est rude. Le petit Lothaire de Segni appartient à une de ces familles de seigneurs qui ont construit leur forteresse sur un des tertres chauves, et qui, sous l'alerte continuelle, presque chaque jour, l'épée au poing pour attaquer ou pour se défendre, ont pris l'habitude de commander et d'agir. Quelle école de force d'âme ! Le futur Pape gardera l'empreinte de cette éducation première. Il est un féodal. A sa race, « il doit l'âpreté de l'ambition, l'énergie belliqueuse, les colères, les duretés... » Heureusement aussi, destiné à l'Église, il tempère et affine par l'étude et la piété cette première culture. L'école, où il s'est formé, à Paris et à Bologne, lui a donné surtout la science du droit, l'art de distinguer et de démontrer, le goût des raisonnemens, des subtilités même; la religion a développé en lui toutes ses réserves de mansuétude et de tendresse. Quelle complexité ! Il gronde et il caresse; il menace et il pardonne; il commande en maître et s'humilie lui-même en pécheur; en somme, une nature de feu qui dut toujours se dominer et se tenir en équi-

libre, un esprit ouvert et net, ayant l'intelligence des hommes, le sens des réalités et du gouvernement, l'idée très haute de son rôle, de son pouvoir comme de ses devoirs. Il écrivait, en 1204, à Pierre de Castelnau : « L'action vaut mieux que la contemplation. » Tout le génie d'Innocent III se révèle dans ce conseil.

Qu'un tel homme se fasse l'ouvrier d'une œuvre unique, qu'il mette au service de cette œuvre toutes les richesses de sa nature et toutes les ressources de sa puissance, il changera le monde. Ici, l'idéal est trouvé : la *théocratie*. Quand Innocent III est élevé à la tiare, le 8 janvier 1198, les formules sont prêtes, et son historien nous montre comment il s'empresse de les faire siennes. Dans le sermon qu'il prononce le jour de son sacre, « il définit, avec une sorte d'emportement et d'orgueil, l'immense étendue de la puissance dévolue au Pape. » Le pouvoir qu'il tient est à la fois « évangélique » et « historique, » spirituel et temporel, « divin et terrestre. » Mais ces formules étaient-elles une réalité? Et combien au contraire, après un siècle de luttes, de triomphes apparens, la papauté était loin de cette organisation rêvée d'une Europe chrétienne? On a cru souvent que l'unité de la foi avait créé l'unité de gouvernement et d'obéissance. Qu'on refasse, après M. Luchaire, le tableau de cette société « théocratique ! » En Italie, c'est l'impérialisme qui a reparu, l'aigle allemand tenant dans ses serres la Sicile, la Pouille, la Calabre, la Toscane, une partie des villes lombardes, Crémone et Plaisance, des lambeaux des Romagnes ou des Marches, menaçant, comme jadis, l'indépendance de la papauté. Contre l'envahisseur, celle-ci ne peut que s'appuyer sur les villes; mais aussi jalouse de son indépendance envers Rome qu'envers l'Empire, imprégnée de cet esprit laïque qui s'attaque aux privilèges des clercs et à l'existence de la hiérarchie, la Commune devient une entrave, plus qu'un appui. A Rome même, le séjour n'est pas sûr. Les papes qui dominent l'Europe, défont les empereurs, jugent les princes, ne sont pas « maîtres de leur capitale. » Lucius III y avait séjourné trois mois; Alexandre III en avait été chassé; Urbain III, Grégoire VIII l'avaient fuie; Innocent III lui-même sera obligé de se retirer à Anagni en 1203. « Tout obéissait au pontife de Rome, excepté Rome. » Et par delà la péninsule, dans les provinces, aux frontières de la chrétienté, c'est encore la guerre. Guerre contre les rois et les seigneurs indignes qui profanent la sainteté du

mariage ou attentent à la liberté du sacerdoce ; guerre contre l'esprit national qui s'éveille et qui s'affirme, limitant les appels à Rome, fermant le territoire aux légats pontificaux, revendiquant pour le prince l'élection des prélatures. L'unité même existe-t-elle? Jamais elle n'a été plus menacée. Une partie de la France, de l'Italie du Nord est envahie par les Cathares. Au sein de l'Église se propage, comme un poison, l'hérésie formidable du manichéisme renaissant, tandis qu'aux extrémités, sous la poussée de l'Islam, Jérusalem est perdue et le royaume latin détruit. Telle est l'Europe que va trouver Innocent III. Et voici celle qu'il rêve : une Italie émancipée, une amphictyonie de royautés vassales, groupées autour de Rome, réconciliées entre elles, unies contre le Turc, l'orthodoxie rétablie dans les consciences, l'Église réformée. A cette tâche vont être consacrées dix-huit années de pontificat. On comprend qu'un tel homme et qu'une telle œuvre provoquent l'attention passionnée. Nous allons voir comment M. Luchaire en a été l'historien.

La question italienne était la première qui se posait devant le Pape. C'est la première aussi que traite notre auteur. Dans *Rome et l'Italie*, nous assistons aux efforts tentés par Innocent pour achever l'œuvre d'Alexandre, peut-être la plus belle page, en tout cas, la plus durable du règne. Contre l'Allemand, il reconstitue la ligue lombarde, appuie la ligue toscane, libère Spolète, les Marches, la Romagne et y fait reconnaître sa suprématie. En Sicile, que peut-il craindre de ce petit roi enfant, qu'il protège et qui ne peut faire prévoir Frédéric II ? Dans le Patrimoine, à Rome même, dès son élection, il travaille avec vigueur à restaurer sa propre autorité; et quand, après dix années de lutte, à force d'énergie, de souplesse, et aussi de générosité, il a triomphé de ses sujets, il peut intervenir entre les communes du Nord, comme juge ou comme arbitre, et prendre en mains la cause de la paix, ayant défendu celle de l'indépendance. — Cette hégémonie politique ou morale sur la péninsule n'était-elle pas d'ailleurs la condition nécessaire pour triompher de l'éternel compétiteur : l'Empire : « Souci quotidien de sa politique, l'Allemagne était toujours la terre hostile, la pierre d'achoppement. » Et dans un très beau livre, *la Papauté et l'Empire*, M. Luchaire nous montre comment Innocent III va engager la lutte. La mort d'Henri VI avait rejeté en Allemagne ce fléau du schisme qui, pendant si longtemps, avait affaibli la papauté. Deux empe-

reurs, Otton de Brunswick et Philippe de Souabe, deux factions, deux armées, « la guerre de burgs et la guerre d'argent : » quel coup de fortune pour Rome ! Et avec quel opportunisme supérieur se sert-elle des événemens, tout en se prêtant à leurs combinaisons contraires ! Depuis Grégoire VII, le Pape ne prétendait-il pas donner l'Empire ? Occasion unique de trancher en maître ! Mais ce droit reste au fourreau ; en fait, Innocent se réserve ; il ne veut pas devancer la fortune. S'il se prononce enfin pour Otton contre le frère d'Henri VI, ce n'est pas seulement par souci de l'équité, c'est qu'il a pesé les chances de l'élu et ses propres avantages. En 1206, Otton est-il vaincu, le Pape se rapproche du Souabe : il le fait absoudre par ses légats et traite secrètement avec lui. Philippe est-il assassiné, Rome revient à Otton. Mais le jour où, infidèle à ses promesses, Otton veut s'émanciper, il est perdu. Innocent III pouvait lui opposer un rival, Frédéric, et l'épée de la France. — Rome triomphe. La défaite de l'Empire est aussi la victoire de la théocratie et la dictature spirituelle étendue à tous les États européens. Voici donc la diplomatie papale aux prises avec les princes, travaillant à constituer la fédération chrétienne. Tâche ingrate, que nous décrit le volume sur *Innocent III et les royautés vassales*. Nous voyons le Pape intervenir partout, partout où il y a un écart du prince à réprimer, une liberté ecclésiastique à défendre ; partout aussi, ferme sur les principes, souple dans les actes, mesurant l'énergie de l'effort à la poussée des résistances. En Portugal, dans les royaumes espagnols, il a réduit les rois à l'obéissance, fait payer le tribut, couronné l'Aragonais, Pierre II, qui sera l'instrument de sa politique. Là, il a réussi, comme en Hongrie, où il profite des compétitions à la couronne pour faire reconnaître, presque sans résistance, son pouvoir suzerain. Il essaye de dominer les Slaves, de rattacher la Serbie à Rome ; il négocie avec les Bulgares qu'il va tenter, en 1204, de ramener à l'unité. On sait combien brillante fut la conquête de l'Angleterre. Rien ne montre mieux, que cette longue lutte contre Jean sans Terre, les procédés de la politique romaine, ses ménagemens, ses ouvertures, tantôt unie à la nation anglaise et à Philippe-Auguste contre « le tyran, » puis, quand celui-ci s'est humilié, au « tyran » contre ses sujets et contre la France. En Philippe-Auguste, la papauté devait trouver un tout autre adversaire. Sa politique se heurtait sans cesse à la nôtre, et peut-être Inno-

cent III eût-il été entraîné à une lutte ouverte, si, par bonheur pour la royauté capétienne, il ne fût mort à temps.

On peut dire que, rarement, l'histoire politique de la papauté a été traitée avec cette ampleur, ce souci du détail, cette vue des réalités, cette intelligence supérieure des faits et des desseins, qui font de ces trois volumes sur le rôle temporel d'Innocent III une esquisse achevée. Et pourtant, plus attachans, plus nouveaux encore sont les deux livres sur la *Croisade des Albigeois* et la *Question d'Orient* consacrés au rôle du chef religieux.

Le premier de ces livres est peut-être le meilleur, le plus vivant, le plus complet de la série. Il n'est pas seulement hors pair par les qualités de l'exposition, mais encore par la clairvoyance de l'historien à discerner dans le grand drame religieux les prétextes et les mobiles, les intérêts divers et opposés, et cette poussée d'ambitions féroces qui, sous le zèle de la guerre sainte, va conduire à l'extermination d'un peuple et à la conquête d'un pays. Toutes ces éventualités, le Pape les avait pesées. Après dix années d'efforts, d'adjurations pacifiques et inutiles, la Croisade n'avait été pour lui « qu'une de ces mesures extrêmes auxquelles on recourt, en désespoir de cause, » quand ont échoué tous les autres moyens. Il avait voulu la confier d'abord aux princes du Midi, plus soucieux sans doute de ménager leurs sujets et d'éviter l'effusion du sang, puis, sur leur refus, au roi de France. Ce dernier se déroba. L'assassinat du légat Pierre de Castelnau, en déchaînant la croisade, et la pire de toutes, celle des barons, la fit, par surcroît, atroce. M. Luchaire rend au moins au Pape cette justice qu'il garda la même attitude de mesure et d'humanité, et qu'il ne tint pas à Rome que l'œuvre de sang ne fût promptement close. Innocent III s'effraye des excès de l'armée, désavoue ses légats, refuse de déposséder le comte de Toulouse et enjoint aux évêques d'absoudre sa capitale. Dès que la croisade prend un caractère politique, il négocie avec Pierre d'Aragon et favorise la réaction contre l'envahisseur. Après Muret, s'il « renonce » à l'opposition ouverte, « sa diplomatie n'abdique pas. » Le comté de Toulouse mis sous séquestre, Montfort seulement reconnu comme administrateur provisoire, la cause des Raimons évoquée à l'assemblée de Latran, toutes ces mesures montrent que le Pape n'entendait pas se faire le complice de la spoliation ou des partis extrêmes. M. Luchaire remarque ailleurs que la même pensée se retrouve dans sa lé-

gislation contre les hérétiques. On chercherait en vain la peine de mort dans les mesures répressives qu'il prend : on n'y trouve que le bannissement ou la prison. « Après tout, n'était-ce par là un progrès sur la justice sommaire du peuple, des rois et de certains prélats qui commençaient par envoyer les hérétiques au bûcher, sans même faire, la plupart du temps, la distinction indispensable entre les convaincus et les suspects? »

Mêmes préoccupations et mêmes méthodes dans la plus grande croisade, celle dont Innocent parle et s'occupe toujours. Que de cette œuvre libératrice toute pensée politique fût absente, M. Luchaire ne le croit pas et il montre comment le pontife devait concilier « son devoir de chef de religion et ses visées de domination universelle... ses convictions et ses intérêts...» Du moins, dans la préparation de la croisade, les directions données, à la veille comme au lendemain de la victoire, son activité, son tact, son sens politique sont admirables. Les yeux « sans cesse fixés sur le monde musulman, » le Pape s'était fait envoyer, dès le début de son pontificat, des mémoires sur la situation de l'Islam et de ses chefs. Il entre en relations avec les souverains et les évêques d'Orient, s'efforce de souder les derniers débris du royaume latin de Jérusalem dans une pensée de commune défense. En Europe, il prêche, écrit, fulmine pour entraîner les rois et les peuples. Il ménage Byzance, à la fois son adversaire et son alliée, partagé entre deux nécessités, combattre le schisme et soutenir l'Empire. Cela fait, Innocent III comprend qu'il faut frapper l'Islam au cœur, non plus à Jérusalem, en Asie Mineure, mais en Égypte. — Et quand enfin, malgré lui, en dehors de lui, la grande vague déchaînée va s'abattre sur Constantinople, s'il s'indigne d'abord, il réfléchit et accepte. Un baron catholique sur le trône du César!... quelle chance inespérée d'en finir avec le schisme! Et pourtant, s'il s'empresse d'intervenir pour empêcher les vainqueurs « d'accaparer les profits de la victoire, » s'il organise l'Église latine, il se rend compte qu'on ne détruira point le schisme par la force. Il arrête toute tentative de persécution, autorise les évêques grecs qui font profession d'obédience à garder leur église, sans nouveau sacre, tolère leur liturgie. Avec les autres, réfugiés en Asie Mineure, Rome entame des pourparlers. Pour l'entente, elle est prête aux plus grandes concessions.« Je pense, disait le Pape, que la diversité des coutumes ecclésiastiques ne peut faire aucun tort aux Églises

qui ont pris racine dans une croyance unique, et que, par elle-même, elle ne saurait constituer un schisme... » Contre le parti intolérant que soutiennent trop souvent ses légats, Innocent se prononce en faveur des modérés des deux Églises qui croient l'union possible. En 1213, des conférences s'étaient engagées à Sainte-Sophie avec le métropolite d'Éphèse... Ces ouvertures ne réussirent pas. Elles posaient au moins la question de l'unité, et ce n'est pas une des moindres gloires d'Innocent III d'avoir, par son esprit de conciliation, tout fait pour la résoudre.

Voici donc un pape bien vivant, bien humain, et qui se dégage du nimbe de la légende pour prendre place dans la réalité de l'histoire. Peu de conducteurs d'hommes ont été étudiés avec autant d'équité, de finesse, et aussi de sympathie. L'historien d'Innocent III ne pouvait le séparer de son temps ; mais comme il le montre « supérieur à son temps, » en partageant les idées, et, si l'on veut, quelques-unes des faiblesses, le dominant toutefois et par la hauteur de l'idéal, la grandeur des desseins, la souplesse de l'action, l'énergie du caractère, « l'esprit de tolérance et d'équité ? » — « Il faut lui savoir gré d'avoir mis en lumière et recommandé au monde une maxime des temps apostoliques que certains réformateurs de la justice moderne prendraient volontiers comme devise : « La pitié prime la loi. » Et de même que l'homme a été grand, le pouvoir a été bienfaisant et utile. Dans cette société anarchique encore, où les peuples sont trop souvent livrés à l'arbitraire et à la force, où les grands n'ont aucun respect de la parole donnée, de la majesté du droit et de la sainteté du mariage, Innocent III représente seul les idées de progrès et de justice. Le régime qu'il rêve, la théocratie, n'était-il pas enfin, pour l'Europe, la seule organisation possible? Cela, M. Luchaire a le mérite de l'avoir entrevu et de nous l'avoir montré. Le meilleur service qu'on puisse rendre aux grands hommes, est encore de les comprendre. Il semble qu'en fermant ces livres qui lui sont consacrés, nous connaissions mieux le plus grand des papes du XIIIe siècle, et que nous ayons quelque droit de l'admirer. Est-ce à dire que l'étude soit complète et le portrait définitif? On a reproché à M. Luchaire d'avoir laissé dans l'ombre l'action spirituelle, fermé les yeux sur l'impulsion féconde donnée à l'Église, aux Universités, aux consciences. Sans doute était-il sensible à ce reproche et cherchait-il à se justifier en traçant, dans un der-

nier volume, une histoire du concile de Latran et une esquisse du mouvement de réforme... Nous aurions aimé aussi, dans ce portrait d'un pape, quelques traits plus accusés sur l'homme, le croyant mystique qu'il fut, sa vie intérieure et cachée. Et enfin, comme conclusion de cette très belle œuvre, l'auteur ne nous devait-il pas, dans un raccourci vigoureux, son jugement sur la grandeur et la caducité du système, sur les conséquences incalculables du régime théocratique pour l'avenir de l'Europe, de la papauté, du catholicisme? — A ces critiques, M. Luchaire eût pu répondre qu'il voulait n'écrire qu'une histoire « politique » d'Innocent III, il y a réussi. Et si son horizon est restreint, ce n'est point qu'il n'en soupçonne d'autres, c'est qu'il s'y enferme et par sa conception de l'histoire et par la nature de son talent.

***

Il n'est pas toujours aisé de démêler, dans notre formation intellectuelle, notre part et celle d'autrui. A l'inverse d'un grand nombre de savans, M. Luchaire semble un isolé. Il n'entend se ranger dans aucune école; il ne se réclame d'aucun maître. Cependant, il a subi des influences qui percent dans ses jugemens comme dans ses écrits.

La première fut celle de M. Zeller. L'auteur de l'*Histoire d'Allemagne* n'avait pas uniquement dirigé son élève vers l'étude du passé. Il lui en avait donné le sens comme le goût, et montré que l'histoire n'est pas seulement une œuvre de compilateur, mais d'artiste, moins une chronique qu'une résurrection. Fustel de Coulanges fut son second maître. Il l'avait peu connu, mais il avait lu ses livres, et il eut toujours pour celui qu'il devait remplacer à la Sorbonne la plus vive admiration. C'est à lui qu'il dédie ses *Institutions monarchiques*. Dans l'éloge ému qu'il lui consacre, en 1890, il loue sans réserves sa méthode « parce qu'elle est la vraie... » sa critique, parce qu'elle a laissé de « salutaires exemples. » Six ans plus tard, dans sa notice sur M. Geffroy, il rappelle encore « son idéal supérieur. » Et de fait, il lui emprunte quelques-unes de ses idées maîtresses. Il rejette, comme lui, la théorie de l'influence, de la persistance des races par laquelle Thierry et Guizot avaient prétendu expliquer nos institutions. Il professe, comme lui, « la grande loi historique de la continuité et de la transformation lente et graduelle » qui domine toute la philosophie sociale. On peut même retrouver parfois

dans les premières œuvres de l'historien d'Innocent III quelques procédés, quelques formules qui rappellent les *Institutions politiques de l'ancienne France*. Mais là s'arrête la comparaison. En réalité, M. Luchaire n'est le disciple de personne. Il s'est formé lui-même, et c'est encore un des traits les plus accusés de sa physionomie intellectuelle que, dans sa longue carrière, il fut en progrès continu. Son talent s'est élargi avec son œuvre; ce fond premier, fait de sérieux, de patience, de justesse, de netteté d'esprit, s'est enrichi de tout l'apport qu'ajoute l'expérience de la vie au contact des livres. Une finesse plus grande, une forme moins raide, une intelligence plus vive et plus concrète du passé : voilà ce que l'âge et la réflexion lui ont donné. Il n'en garde pas moins ses traits distinctifs, ce par quoi il nous permet de le définir.

Il fut d'abord, avant tout, un érudit. — Que l'histoire exige une érudition bien faite, peu de principes sont aujourd'hui moins contestés. Il n'en était pas de même, en 1875, au moment où le futur auteur d'*Innocent III* commençait à écrire. L'influence de l'Allemagne savante, les travaux de Guérard, de Pardessus, de Fustel venaient à peine de nous détourner des systèmes ou des synthèses. On voulait que l'historien fût éloquent : dès ses premiers livres, M. Luchaire entend qu'il soit exact. Lire tous les textes, les contrôler avant de les grouper, se défendre des hypothèses aventureuses ou des généralisations prématurées, en un mot, soumettre les théories aux faits, non les faits aux théories, voilà les règles qu'il applique, qu'il appliquera toujours. Elles forment sa méthode ou, plus exactement, la méthode, cette technique générale, impersonnelle, « qui s'apprend, » qui s'impose à tous. Parcourez son œuvre. Elle vaut par la structure. L'auteur parle quelque part de ces historiens qui « travaillent en surface. » Lui, travaille surtout en profondeur. Dans ce domaine où s'est concentrée son énergie intellectuelle, il n'élève rien à la légère, ni au hasard. C'est sur le tuf qu'il a construit.

Ce sol primitif et ferme, ce sont les documens. Le premier soin de notre savant fut toujours de les consulter tous, et là où ils manquaient, de les découvrir. S'il fait l'histoire des Capétiens, il explore avec minutie toutes les chroniques de leur temps, comme tous les actes de leur règne. Nous parle-t-il d'Innocent III? Il va tout droit au registre de ses lettres comme à la seule biographie que nous possédions. A ces témoignages officiels, voyez-le maintenant ajouter les chroniqueurs allemands, français,

italiens, anglais, espagnols. Cela même ne lui suffit pas. Il ne se contente pas de rassembler des matériaux connus : il cherche et il trouve. Il fouille les bibliothèques et les archives : à Paris, à Laon, à Orléans, où il met au jour des chartes royales et une correspondance des abbés de Saint-Victor ; à Rome, où il revise sur l'original l'édition des registres d'Innocent III ; à Zurich, où il trouve, en 1905, la liste des évêques présens au concile du Latran. On peut dire que, dans cette minutieuse enquête qui porte sur près de trois siècles, il est peu de documens qui aient échappé à son regard.

Ce fut une autre partie de sa tâche de les mettre en œuvre. Rappelant dans un de ses discours un mot quelque peu irrévérencieux de Renan sur les érudits, il se le fût volontiers appliqué à lui-même. Le travail de laboratoire le passionnait, qu'il le fît seul, dans son cabinet, ou avec ses élèves, dans cet *Institut médiéval* qu'il avait fondé, en 1900, à la Sorbonne. Il savait bien que rien n'est mesquin pour le savant, ni inutile pour la science. Étudier un manuscrit, en fixer avec précision l'auteur ou l'origine, établir avec certitude un petit fait, rectifier une date, toutes ces minuties lui paraissaient chose grave. Le premier devoir qu'il enseignait à ses étudians, et qu'il pratiquait lui-même, était de s'y appliquer. Nulle discipline ne lui paraissait meilleure pour former un historien. C'est qu'il avait, d'instinct, le sens de la critique et en maniait la pointe avec une dextérité supérieure. Que d'études originales dans ces articles d'érudition pure qui annonçaient ses grands ouvrages ! A la Sorbonne, le professeur avait fait préparer une série de publications : celle des actes du monastère de Saint-Denis, préface d'une histoire de la grande abbaye capétienne ; celle des historiens de la croisade des Albigeois, Guillaume de Puylaurens et Pierre des Vaux-Cernay. Le critique, à son tour, consignait dans des mémoires spéciaux ses recherches personnelles. Peu de travaux nous aident à aussi bien comprendre ses procédés et sa méthode. Qu'ils soient consacrés à une compilation historique du XIII[e] siècle ou à un traité attribué à Hugues de Clères, à l'histoire des registres d'Innocent III ou aux listes des grands officiers de la couronne, ils révèlent toujours la même finesse, la même sûreté de main, la même clarté de discussion. M. Luchaire m'écrivait un jour : « Il n'est pas nécessaire de sortir de l'École des chartes pour être un érudit. » Peut-être songeait-il un peu à lui-même. Ces petits mémoires, alertes, précis,

serrés, sont des modèles. Il eût été fâcheux qu'ils fussent perdus.

Qu'on mesure maintenant aux matériaux dont l'historien se sert, aux assises qu'il pose, la qualité supérieure de l'édifice. Rien n'y est laissé à la fantaisie: il ne vise pas à faire grand, mais solide. Un souci du détail poussé jusqu'au scrupule, point d'idée générale sans faits, de faits sans preuves, des documens de premier choix, enchaînés les uns aux autres, encastrés dans une trame serrée, tout donne l'impression d'une construction durable et forte. Peu importe même que l'auteur nous dérobe ses témoignages. On les devine, on les voit presque sous chaque phrase, à travers chaque mot. Le revêtement extérieur accuse toujours l'armature savante et ferme, ce par quoi le monument reste debout. Tel est bien le premier caractère de ses livres. — Et voici le second. L'érudition chez lui n'est qu'un moyen. Elle est la condition première de l'histoire, non l'histoire même. Ce qu'il lui demande, c'est une résurrection du passé.

L'histoire est une science par la nature des problèmes qu'elle pose et des solutions qu'elle cherche. Nul, plus que M. Luchaire, n'a été pénétré de cette vérité. Il pensait que l'histoire a un but : atteindre dans leur réalité les faits individuels ou collectifs, qu'elle offre un plaisir très délicat, « celui de sentir vivre les générations mortes, de pénétrer l'âme des siècles disparus. » Il est vrai, ce ferme et sage esprit ne lui apporte, ni ne lui demande une théorie ou une explication de la vie sociale. On chercherait en vain un système dans son œuvre. Il proteste hautement contre la doctrine qui assimile les sciences historiques aux sciences biologiques; la seule certitude qu'il reconnaisse, qu'il proclame volontiers, est cette continuité, cette dépendance qui unit les siècles les uns aux autres et fait toujours parler les morts dans le verbe des vivans. S'il admire le génie d'un Fustel, et cette puissance d'analyse qui lui fait toucher jusqu'aux infiniment petits de la vie sociale, il se garde de le suivre. Dans les faits du passé, il choisit et il se limite. Ses regards se portent sur les phénomènes les plus apparens, moins sur les idées et les grands faits sociaux, que sur les institutions et les hommes, sur la vie privée, que sur la vie publique. Est-ce par goût? Par nature d'esprit? Sous l'influence aussi du milieu dans lequel il a grandi et que le problème des formes de l'État passionnait seul? On ne saurait le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est ni un métaphysicien, ni un économiste. Il est surtout un historien

« politique. » C'est la formule qui semble le mieux lui convenir.

Comparons ses ouvrages. Tous révèlent cette tendance. Sa thèse est l'histoire d'un des derniers féodaux, de ses démêlés avec l'autorité royale. Les *Institutions monarchiques* sont l'étude d'une révolution et d'un gouvernement. Dans la grande secousse des classes populaires, au XIIe siècle, ce qui le frappe, ce n'est ni l'organisation nouvelle de la vie, du travail, de la production, des rapports juridiques entre l'homme et la terre, ou l'homme et son maître; c'est la Commune. Nous veut-il donner une description du régime féodal? Les meilleurs chapitres de son *Manuel* sont encore ceux qu'il consacre à l'administration, au gouvernement des seigneurs. Mais, il l'avoue lui-même, il ne touche « ni à l'économie politique et sociale, ni à l'organisation intellectuelle. » Il n'est point jusqu'à son *Innocent III*, qui n'accuse le même esprit. Certes, on ne peut dire que l'auteur de la *Croisade des Albigeois* ait été fermé à l'intelligence des idées religieuses. Et pourtant, son héros est surtout un politique. M. Luchaire aime à suivre le fil de ses combinaisons, à démêler d'une main ferme ses desseins, ses audaces, ses reviremens, ses reculs, les poussées vigoureuses qu'il donne aux événemens ou les chocs en retour que les événemens lui infligent, toute cette stratégie de l'action que nul n'a vue, comprise, exposée comme lui. Sa grandeur intime et mystique lui échappe. Le dernier volume consacré à l'œuvre ecclésiastique est le moins complet. Encore la grande assemblée en 1215 ne l'a-t-elle intéressé que par les solutions qu'elle donne « aux plus graves problèmes de la politique européenne, » et l'affirmation éclatante « de la suprématie conquise sur le monde » par la papauté. C'est qu'il a côtoyé, sans le voir, cet infini de la vie de l'Église. Seule dans cet ensemble, l'étude de la *Société française au temps de Philippe-Auguste*, semble faire exception. Ici, l'historien a élargi sa manière. Qui oserait dire pourtant que cette œuvre qui touche à peine aux transformations profondes de l'économie sociale et de la structure, où nous ne sentons point comme le frisson des grands souffles intellectuels et mystiques qui annoncent le XIIIe siècle, soit bien celle que nous attendions? L'auteur voit les faits sociaux par le dehors; il les décrit, plus qu'il ne les pénètre: l'âme des penseurs et des foules ne lui livre qu'une part de son secret.

Les grands démiurges sont des poètes. Cette imagination créatrice n'avait pas été donnée à celui qui eut, avant tout, l'âme

d'un savant. Son esprit net et précis avait au plus haut degré l'art de grouper les faits, de les exposer avec méthode. Son style est simple et sobre comme sa pensée. M. Luchaire avait le grand souci de bien écrire; il ne croyait pas que la science dût se résoudre à s'exprimer mal. Tels chapitres de son *Innocent III*, l'exposé des impérialismes, puis encore la peinture des croyances albigeoises, sont hors pair. — En réalité, fond et forme, son œuvre vaut surtout par cette vertu supérieure, qui fut l'âme de sa vie : la probité.

On peut dire que peu de consciences scientifiques furent aussi hautes. Il avait le culte de la justice, celle que l'on doit à ses devanciers, celle qu'attendent, dans le passé, les hommes ou les choses. Jamais érudit fut-il plus équitable pour ses rivaux? Ce maître n'était pas de ceux qui pensent que rien n'a été fait avant eux et qu'il est habile de profiter des travaux des autres, tout en les ignorant. Nulle part, on ne trouverait dans son œuvre une remarque injuste ou malveillante: très souvent au contraire, on y peut voir des éloges sans réserves. Lui-même ne se met pas au-dessus de la critique. Il se revise, se contrôle, et, quand il s'est trompé, reconnaît loyalement son erreur. De telles natures sont bien faites pour la magistrature sereine de l'histoire. Ce penseur libre, qui avait rompu avec toute religion positive, a été un des écrivains qui ont le mieux jugé Innocent III et les papes. « Ils avaient, dit-il, l'esprit plus large, l'âme plus haute et plus accessible au sentiment d'humanité et de justice que ceux qui les représentaient. Ils étaient meilleurs que leurs cardinaux et légats: ceci fut vrai, par exemple, de Grégoire VII, beaucoup moins intransigeant et moins dur que ceux qui agissaient en son nom. » Cet universitaire, très épris de son temps, ne parle pas seulement du passé avec respect, mais avec amour. Il voulait qu'on l'étudiât, non seulement parce qu'il nous instruit et qu'il nous charme, mais parce qu'il est une portion de nous-mêmes. « Disparu ! le moyen âge ne l'est pas tant qu'on pourrait le croire. Il a laissé, autour de nous, des témoignages indestructibles de sa vitalité et de sa grandeur. Une époque qui a bâti nos cathédrales, ces chefs-d'œuvre d'élévation morale, de fécondité et de puissance... est toujours digne d'intéresser l'homme qui voit et qui pense. » Et il ajoutait, non sans scepticisme: « Il y a un fond de sentimens, de pensées et de passions qui ne varie pas, parce que l'homme est toujours semblable à lui-

même... Nous reprochons au moyen âge d'avoir été superstitieux et mystique : mais regardons autour de nous. Je lisais, il y a quelques jours, un curieux opuscule, celui d'un publiciste qui prêche l'abolition du pouvoir temporel des papes, la suppression des biens d'Église, l'arbitrage international comme instrument de paix perpétuelle... Quel est ce remueur d'idées ? Évidemment un contemporain de Rousseau ou de Voltaire... Il vivait au temps de Philippe le Bel... Quelqu'un a écrit les lignes suivantes : « N'emploie jamais la contrainte pour amener ton prochain à professer la croyance qui est tienne... La foi ne vient pas de la force, mais de la raison. » C'est la définition même de la tolérance religieuse, telle que l'entend la société moderne. Eh bien ! elle vient des croisades. » Pour ce grand chercheur, l'histoire n'était pas seulement un inventaire, mais l'hommage légitime rendu par notre temps à tous les temps.

Une œuvre ainsi conçue risque fort d'être impersonnelle. A l'inverse de ces écrivains qui se racontent eux-mêmes en racontant le passé et lui demandent moins la vérité que leurs vérités, M. Luchaire a mis comme une coquetterie à disparaître de ses livres. Il se cache derrière les faits, les laisse parler, se bornant, greffier impassible, à inscrire leur témoignage. A-t-il si bien réussi à s'effacer qu'on ne le retrouve ? Non, il n'est pas vrai que l'historien ne soit d'aucun temps, ni d'aucun pays. L'homme reparaît dans le savant, et notre auteur a dit lui-même excellemment : « La nature ne connaît pas et ne connaîtra jamais cet être de raison, qui ne sent pas, n'a pas de préférences et ne se passionne pour rien... » Lui, se passionnait profondément, silencieusement, comme tous ceux qui sentent en profondeur. Sous ce masque froid et correct, qui semblait toujours se réserver ou se recueillir, on devinait la nature chaude, capable de se donner comme de s'émouvoir. Il n'était pas un homme d'action. Les jouissances de la pensée lui parurent toujours supérieures à celles de la lutte, et il ne goûta guère d'autre émotion intellectuelle que celle de son labeur. Travailleur inlassable, dans cette carrière déjà longue, il ne connut aucun arrêt. Chaque jour ressemblait à un autre, consacré à l'étude, ne laissant guère au patient érudit que deux heures de repos ; lui-même ne s'accordait, dans l'année, qu'un seul mois de vacances. Rarement, l'Université et l'Académie ont eu des maîtres plus pénétrés de leur devoir, des confrères plus laborieux et plus

exacts. Il vivait tout entier pour la science, et ses auditeurs comme ses livres formaient l'horizon de sa vie publique.

Ce n'est pas qu'il n'eût ses convictions très fermes et très nettes. Mais il ne songea jamais, comme tant d'autres, à en tirer parti. L'honnête homme se défendit toujours de courtiser les opinions comme les gens au pouvoir; l'historien avait trop le sens des nuances, de l'envers ou de la continuité des choses, pour ne pas discerner dans nos doctrines d'un jour la part de vérité et d'erreur qu'elles renferment toutes. Sur un point seulement, il fut et se montra toujours intransigeant. Ce travailleur, si détaché des contingences de la politique, resta un patriote. Il avait pour son pays l'ambition de la primauté intellectuelle. En 1883, abordant l'étude des institutions monarchiques, il remarque avec regret que nous avons été devancés, « qu'il est grand temps de prendre possession de notre histoire, si nous ne voulons y trouver les autres. » Il admire ceux, quels qu'ils soient, qui ont bien servi la France. S'il proteste contre les dénigremens systématiques d'un récent romancier de Jeanne d'Arc, il décerne son hommage, en pleine Académie, aux missionnaires qui ont rendu tant de services à la civilisation... Il ne veut pas surtout que l'amour de notre temps nous rende injustes envers nos pères, et c'est à des étudians comme à leurs maîtres qu'il donne ce conseil. « Il est des gens à courte vue pour qui l'histoire du pays commence en 1789. Ils ont jeté par-dessus bord, avec une légèreté de cœur et d'esprit qui s'explique par l'ignorance autant que par la passion politique, tout un héritage de huit siècles... Oui, il est sage d'être de son temps: mais nous pensons que le patriotisme consiste à aimer son pays jusque dans le passé, à souffrir des épreuves qu'il a traversées, comme à triompher de ses gloires. »

Ce culte très pur ne fut pas le seul. M. Luchaire en eut un autre : celui de la famille et de l'amitié. Le foyer intellectuel qu'il s'était créé venait s'échauffer au contact de son foyer domestique. Il avait dû à ses relations avec M. Zeller, son ancien maître, l'union qui fit le charme de sa vie. Ce petit cercle de tendresse eut toujours le meilleur de lui-même. Mais il ne s'y enferma pas en égoïste, et il sut l'ouvrir plus d'une fois à ses élèves comme à ses amis. Son accueil était froid : il parlait peu; mais quand on parvenait à le connaître, comme on sentait la sympathie si vive et si sûre ! Bienveillant, serviable, il était toujours prêt à aider de ses conseils. Il aimait les jeunes, applau-

dissait à leurs succès : combien lui ont dû un encouragement ou un éloge qui a décidé peut-être leur vocation ! Et cette confiance une fois donnée ne se reprenait plus. Il a eu la rare fortune de garder tous ses amis. L'Académie des Sciences morales se souvient encore des termes émus du dernier adieu qu'il adressait, en 1907, à deux confrères qui avaient été ses camarades... Il ne se doutait guère que son tour fût alors si proche.

*
* *

Quelle place lui assigner dans cette famille des historiens qui a honoré notre XIXe siècle ? Certes, les dons si rares qu'il avait reçus n'ont pas suffi pour l'élever au premier rang. On ne trouvera pas dans son œuvre la vigueur des raccourcis, la puissance des aperçus, la concision immortelle des formules, cet art d'embrasser d'un regard, de découvrir d'un geste, qui mettent hors pair un Guizot ou un Fustel. Dans ce passé qu'il explore, il ne sent pas davantage, avec l'intensité d'un Michelet, ce frémissement, cette vie intime des âmes, des foules ou des choses, qui sont le grand enchantement des époques lointaines. Sur la fresque à laquelle il a travaillé à son tour, son pinceau n'a jeté ni le relief, ni la couleur. Ses figures un peu pâles valent surtout par la netteté du dessin, la fidélité des traits, la recherche du détail... Qu'importe, si on y retrouve ce qui rend une œuvre saine et forte, non la puissance de l'artiste, mais la conscience du savant ? M. Luchaire n'eût pas souhaité d'autre éloge. On peut dire qu'après lui, grâce à lui, l'histoire est en progrès, dans ses méthodes et dans ses conquêtes. Et c'est par là qu'il mérite sa place, à quelque distance des plus grands, mais comme un frère puîné qui a sa part de l'héritage. La science, de même que l'action, ne se fait pas seulement par les premiers rôles qui occupent le devant de la scène. Avoir arraché au passé un de ses secrets, retrouvé un des anneaux du lien qui nous unit les uns aux autres, apporté ainsi sa part de vérités utiles et satisfait à ce besoin de connaître qui est l'angoisse et l'honneur de la nature humaine, n'est-ce point assez pour illustrer une existence ? La France n'oubliera pas les bons ouvriers qui, comme M. Luchaire, l'ont si bien servie. Ce sage ne laisse pas seulement un nom, mais une œuvre, — car, pour tout dire, il fut un historien.

IMBART DE LA TOUR.

GEORGE SAND

LETTRES A PONCY

II [1]

DE LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER A L'EMPIRE
TRENTE ANS D'AMITIÉ. — ÉPILOGUE

Au premier bruit du tocsin de Février, George Sand était accourue à Paris, « le cœur plein et la tête en feu. »

C'était une autre femme. Tous les rêves qu'elle accumulait et dont elle souffrait depuis des années prenaient tout à coup forme vivante, sous la condensation subite de la réalité. Un enfantement instantané, prodigieux, succédait à une douloureuse gestation. Aussi, quel sursaut de vitalité ! « Tous mes maux physiques, toutes mes douleurs personnelles sont oubliées. Je vis, je suis forte, je suis active, je n'ai plus que vingt ans (2). »

Elle n'eut que vingt ans, en effet, durant ces mois de fièvre, où, de février à juin 1848, elle ne cessa de brûler des passions les plus généreuses, d'attiser celles de ses compagnons de lutte, d'écrire et d'agir, partout à la fois sur la brèche, notant avec lyrisme les espérances, enregistrant les défections avec une constance inébranlable, n'en recevant pas moins les déceptions en plein cœur, mais courageuse et combattant quand même, jusqu'au jour où, prévoyant le sang et les massacres, elle sentit son cœur s'émouvoir et courut se terrer en Berry.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1909.
(2) *Correspondance*, III, p. 11.

Son activité de plume fut alors, on le sait, sans pareille. Articles, brochures, proclamations, lettres, appels, se multipliaient sous ses doigts brûlans. Tantôt elle se mêle à la foule pour la joie de sentir la force populaire et de s'y abîmer un instant; tantôt, dans le sous-sol fumeux où besognent les protes de Ledru-Rollin, elle met la main à la casse, et, sous la blouse de l'ouvrier, imprime, rédige, corrige les *Bulletins* tout humides d'encre grasse. Le mois de mars voit paraître d'elle les *Lettres au peuple*, plusieurs *Bulletins de la République*, le journal de la *Cause du peuple*, et plusieurs brochures. Le mois d'avril, une *Lettre à divers journaux*, un petit acte, le *Roi attend*, cinq numéros d'une nouvelle publication, *Paroles de Blaise Bonnin aux bons citoyens*, et la suite de la *Cause du peuple*, où elle raconte les « journées » de la Révolution, celle du *16 avril*, celle du *20 avril*, etc. En mai et en juin, c'est la *Lettre à Thoré*, une série d'articles importans dans la *Vraie République*, des portraits de *Louis Blanc*, de *Barbès*, un *Feuilleton populaire*, une *Lettre à Madame Brault*, etc., sans parler d'une correspondance intarissable, d'une action directe poursuivie dans l'Indre, dans la Creuse, par le moyen d'amis berrichons; d'une autre, indirecte, à l'étranger, par Mazzini, et de tout ce qu'elle saisit et raccorde au passage, avec la foi d'un croyant et le désintéressement d'un apôtre. Et elle réchauffe les tièdes, entraîne momentanément les demi-convaincus. Qui résisterait à ce cœur, à cette éloquence? Ne prêche-t-elle pas d'exemple, et le renoncement ne se lit-il pas sur les quatre murs de la mansarde qu'habite alors cette femme illustre, au numéro 8 de la rue de Condé?

Bon gré, mal gré, il faudra que Poncy, à l'autre bout de la France, s'improvise homme politique, et suive le mouvement : « Ainsi, mon ami, vos amis doivent tourner les yeux sur vous pour la députation. Je suis bien fâchée de ne pas connaître des gens influens de notre opinion dans votre ville. Je les supplierais de vous choisir, et je vous commanderais, au nom de mon amitié maternelle, d'accepter sans hésiter. Voyez, *faites agir;* il ne suffit pas de *laisser agir*. Il n'est plus question de vanité ni d'ambition comme on l'entendait naguère. Il faut que chacun fasse la manœuvre du navire et donne tout son temps, tout son cœur, toute son intelligence, toute sa vertu à la République. Les poètes peuvent être, comme Lamartine, de grands citoyens. Les ouvriers ont à nous dire leurs besoins, leurs inspirations.

Écrivez-moi vite qu'on y pense et que vous le voulez. Si j'avais là des amis, je le leur ferais bien comprendre (1). »

Et Poncy, obéissant, se présentera à la députation, d'ailleurs avec une nuance de tiédeur. George Sand va le combler d'écrits politiques, comme naguère elle le comblait de cadeaux littéraires :

« Je vous envoie une *Lettre au peuple*, qui a paru à Paris. Si vous croyez qu'elle soit utile à Toulon, je vous autorise à la reproduire, ainsi que tout ce que je vous enverrai. Cette brochure est trop longue pour un journal. Vous pourriez la faire réimprimer sur papier commun et la répandre. Les frais sont peu de chose, vous trouveriez quelques amis du peuple qui les feraient. Reste à savoir si cette lettre, qui n'est pas trop « avancée » pour la population intelligente et instruite des faubourgs de Paris, ne serait pas inintelligible ailleurs. Vous verrez. J'en ai fait une autre pour les paysans de la *langue d'oil* qui est sous presse. Adieu, écrivez-moi. — George. » (16 mars 1848.)

Que devenaient cependant la poésie et la littérature prolétaire, dans cette crise? N'allaient-elles pas sombrer? Fallait-il renoncer au rêve d'hier? Poncy rappelait le nouveau livre de vers, entrepris naguère sous l'inspiration de sa grande amie : *la Chanson de chaque métier* était à peu près terminée à cette heure. Qu'en faire? L'achever? la publier? ou laisser dormir en quelque tiroir ces couplets ingénus sur le travail et la paix, pour les reprendre lorsque, après la victoire, le peuple aurait de nouveau des oreilles pour les chants de ses Orphées?

« Mon ami, — répondait George Sand, en reprenant à la fin, sans y prendre garde, le *tu* démocratique, — il ne s'agit pas de poésie personnelle, de doux repos, de retraite, de chacun chez soi. La poésie est dans l'action, maintenant. Toute autre est creuse et morte. Le repos, c'est le mouvement. Tout autre est paralysie. La retraite est dans notre cœur, et non dans notre chambre. Notre *chez nous*, c'est la place publique, ou la presse, l'âme du peuple enfin. Oui, nous nous verrons à Paris, et nous n'y aurons guère le temps de nous asseoir pour faire des vers et de la prose, en dehors du *sujet* unique et grandiose. Venez,

(1) *Correspondance*, III. On notera ici l'hommage à Lamartine. George Sand a pu ailleurs blâmer, critiquer amèrement Lamartine, l'accuser de modérantisme ou d'ambition calculée; la noblesse de ses intentions fut reconnue par elle après coup, et proclamée en diverses circonstances. (Voyez *Corr.*, III, p. 59, Lettre à Thoré.)

agissez. La République, c'est la vie. Elle est perdue, si les vrais amis du peuple s'endorment. Debout ! debout !

« Bonjour, mon enfant. J'embrasse ta chère famille.—G. Sand. »

Et Poncy, là-dessus, fit sa campagne électorale. Il se présenta, et fut naturellement battu. Cet échec n'ébranle pas encore la constance de George Sand.

« Cher enfant, je regrette bien que vous ayez échoué. Une belle place vous attendait à l'Assemblée, au milieu de mes amis Étienne et Emmanuel Arago, Barbès, etc. Dans l'explication rapide que vous me donnez, vous oubliez de me faire comprendre ce qui m'intéresserait le plus par rapport à vous et à l'esprit de votre ville, à savoir au nom de quelles idées vous avez été repoussé, après avoir eu de si belles chances. Je présume bien que ce qui s'est passé à Paris a fait le tour de la France, et que le fantôme d'un communisme stupide a servi de prétexte à la réaction bourgeoise pour calomnier et diffamer tout ce qui ne voulait pas se livrer à elle. Est-ce cela? Avec des nuances locales, ce doit être sur tous les points le même jeu qui a mis le gain de la partie dans les mains déloyales des ennemis du peuple. L'intrigue a triomphé partout, et partout déjà commence une réaction de l'opinion saine contre la réaction de l'opinion bourgeoise. Vous devez donc vous consoler, hommes du peuple méconnus et vaincus. Votre jour viendra. J'ai été triste et accablée pendant quelques jours, mais je reprends courage, malgré les obstacles qui nous environnent. La République a déjà triomphé dans la forme qui lui sert de base, et, cette forme acceptée, il me semble impossible qu'on en conteste les principes fondamentaux. Il y aura un escamotage de détails, qui durera plus ou moins longtemps, suivant que le peuple témoignera plus ou moins d'intérêt à la chose publique, et exercera sur la représentation une pression morale plus ou moins vive. C'est son indifférence dans les élections qui nous a fait le plus grand mal. Mais enfin l'expérience est, dit-on, une chose qu'on n'acquiert qu'à ses dépens. Le peuple ouvrira les yeux, et la lutte, quelle qu'elle soit, tournera au profit de la vérité.

« Depuis huit jours, Borie (1) va *tous les matins* à la caisse de l'*Illustration* pour votre affaire, et il lui est impossible de

(1) Victor Borie, publiciste et homme politique, ami de George Sand. Condamné au coup d'État, il fut gracié, sur les démarches de son amie. Voyez plus loin.

joindre la personne qui doit la régler. On vit ici dans un désordre inouï; mes propres affaires ne vont pas mieux; mais enfin vous pouvez compter que notre ami ne se lassera pas et viendra à bout de vous faire payer ce qui vous est dû.

« La *Cause du peuple* n'a pas marché faute d'argent. Il eût fallu la servir trois mois gratis avant qu'elle fît un nombre d'abonnés suffisant pour les frais, car une revue, si bon marché qu'elle soit, ne se place pas comme un journal quotidien qui coûte plus cher, mais qui se rappelle plus souvent au lecteur. Je comptais sur une petite somme, au moyen de laquelle j'aurais fait ce sacrifice. Mais la somme a disparu avec tout ce sur quoi je pouvais compter pour payer mes autres dettes ; et, réduite à une nouvelle crise de misère et de périls, j'ai dû abandonner ce travail. Ne voulant pas pourtant rester les bras croisés, j'ai pris part à la rédaction de la *Vraie République*, fondée par Thoré. Je vous la ferai envoyer, et je leur proposerai l'insertion des beaux vers que vous destinez à la cause du peuple. La seule difficulté que je prévoie, c'est le défaut de place, car le compte rendu de l'Assemblée va absorber toutes les colonnes du journalisme.

« Adieu, mon cher enfant. Quand nous reverrons-nous, maintenant? Quand retournerai-je à Nohant, au milieu des fleurs, rêver et faire de la poésie ? Cette poésie-là est finie, je crois; c'était celle de l'isolement mélancolique; à présent nous avons celle de l'action douloureuse. Je vis ici dans une mansarde assez triste; mais je ne sais pas bien où je suis, tant j'ai l'esprit et le cœur hors de moi-même, et tendus vers les autres. Maurice est venu me rejoindre ; je ne sais ce qu'il va faire. Il est tout troublé dans ses habitudes laborieuses, et ne peut retourner à l'isolement tranquille qui était permis naguère et qui serait aujourd'hui l'égoïsme. D'un autre côté, il ne sait comment se mettre au service de l'idée générale. Le pinceau n'est pas l'arme du moment. Il n'y a que la plume, la parole ou le fusil, et ce dernier parti le tente beaucoup. Je le retiens encore, mais, si nous avons la guerre, je crois bien qu'au premier coup de canon il voudra s'enrôler. Ce sera une vive douleur pour moi ; mais, si le devoir lui apparaît sous cette forme, je ne le retiendrai pas.

« Augustine [Brault] est mariée, et est à Tulle. Solange est ici, très bien portante ; son mari travaille (1), mais comme il

(1) George Sand lui avait obtenu des commandes du Gouvernement provisoire. Voyez *George Sand et sa fille*, p. 134.)

leur faut du luxe, ils seront toujours misérables ou tourmentés du lendemain. Pour mon compte, je vous assure que, physiquement même, je ne m'aperçois pas que la pauvreté soit un malheur. Il est vrai que ma pauvreté est relative, et que ce n'est pas la misère. Mais enfin j'ai changé un appartement de 3 000 francs pour un appartement de 300, et la même diminution s'est opérée dans tous les détails de mon existence matérielle. Or, je ne comprends pas que cela soit une souffrance, et je pense maintenant que le luxe est un besoin de la vanité plus qu'un appétit véritable de la mollesse.

« A propos de richesse et de pauvreté, vous devez être très gêné, mon enfant, et cela me rappelle que je vous dois une petite somme pour une triste tentative de voyage à Nohant, que je devais vous rembourser à Nohant même ce printemps. Il faut absolument que vous me disiez à quoi cela s'élève, car ceci, vous ne me l'avez jamais dit, ou je l'ai absolument oublié. Écrivez-le-moi donc de suite ; je vais toucher une petite rentrée, et je vous l'enverrai avec l'argent de l'*Illustration*, si l'*Illustration* ne vous fait pas banqueroute. Ne refusez pas de régler ce petit compte avec moi, ou *je me fâche*, entendez-vous ?

« Embrassez pour moi cette chère Désirée et cette belle Solange, et donnez-moi de vos nouvelles *rue de Condé*, *8*. Je vous envoie mille bénédictions maternelles mêlées de douleur, de courage et d'espérance. » (5 mai 1848.)

Ces derniers mots trahissent la secrète inquiétude qui se cache sous cet héroïque optimisme. Avec une effrayante rapidité, la Révolution a dévoré les étapes. Naguère sur les cimes, George Sand est aujourd'hui sur la pente des fatalités. En vain elle se cramponne, elle adjure ses amis, les objurgue en leur montrant le danger d'exciter des passions déjà trop envenimées. On ne l'écoutera pas, et c'est logique. Elle ne s'attendait pas, ayant semé l'enthousiasme, à récolter sitôt la colère et la fureur. Mais l'auteur du *XVI*e *Bulletin* aura bientôt contre elle tout le monde, amis et ennemis. Son rôle, qui a été réel, et qui mériterait une étude minutieuse, prend donc fin au moment même où il commence. Roulée par la vague et débordée, du moins George Sand est spectatrice lucide et toujours généreuse. Rien n'est plus remarquable que la pénétration de son regard, aussitôt que la désillusion commence, et qu'elle descend du lyrisme à la contemplation. Un rare tact politique guide sa plume dans ces

mois troubles d'avril et de mai, soit qu'elle avertisse ses collaborateurs d'hier, soit qu'elle informe son fils, engagé dans la bagarre locale, et transformé en maire de son village. Dès le 17 avril, elle lui écrit : « Mon pauvre Bouli, j'ai bien dans l'idée que la République a été tuée dans son principe et dans son avenir, du moins dans son prochain avenir. Aujourd'hui, elle a été souillée par des cris de mort (1). » Cette contre-partie de la journée des « bonnets à poil, » où deux cent mille voix féroces avaient hurlé leurs menaces, lui inspirait de justes pressentimens. Deux jours après, elle se demande si l'on ne va pas recommencer l'*année de la peur*. Ce n'est pas pour elle qu'elle craint, car elle est brave. « Ne me dites point de n'avoir pas peur, ce mot-là n'est pas français, » écrit-elle à Thoré. C'est pour l'avenir qu'elle a peur, c'est pour l'idée. « J'envie ceux qui n'ont peur que pour eux-mêmes, et qui se préoccupent de ce qu'ils deviendront ! Il me semble que le fardeau de leur angoisse est bien léger, au prix de celui qui pèse sur mon âme. » Aussi ne sont-ce ni les cris proférés contre George Sand la « communiste, » et qu'elle a entendus de ses propres oreilles, ni même les menaces d'incendie contre Nohant qui l'émeuvent beaucoup ; le danger que peut courir Maurice est seul capable de la toucher, car elle est mère. Ce qui la navre, c'est l'écroulement certain du beau rêve humanitaire. Un instant, la fête de la Fraternité, le 20 avril, lui donne espoir. Mais le 15 mai, elle a vu, rue de Bourgogne, la tournure menaçante prise par une manifestation d'abord pacifique ; Barbès est arrêté. Elle-même, le 17, ne peut plus se montrer en public, même sous la protection de ses amis. Et l'accusation de complot est suspendue sur sa tête. Que faire ? Homme, elle se fût défendue. Femme, il lui répugnait de braver des injures impunies. Elle fit donc retraite à Nohant, non en fuyarde (sa fière lettre à Ledru-Rollin, du 28 mai, est là pour le prouver), mais en esprit sage qui se sent impuissant. Partie de Paris dès le 17, elle écrivait à Thoré, le 24 mai, ces paroles prophétiques : « J'ignore à quelles personnes appartient l'avenir ; je n'ai que la passion de l'idée, et je crains bien que l'idée ne soit paralysée pour longtemps (2). » Et le même jour, elle résumait en ces termes, à Poncy, cette phase nouvelle de la Révolution :

(1) *Correspondance*, t. III, p. 30.
(2) *Ibid.*, p. 51.

« *24 mai 48. Nohant.* — Je sais vaguement, par les cinq ou six lignes de votre lettre du 14, que vous avez subi la persécution générale contre le *communisme*. Nous sommes dans un triste moment, et la bourgeoisie triomphe. Elle n'est pas encore au pouvoir, mais elle y prépare son ascension en égarant le cœur et l'esprit du prolétaire, et en lui faisant croire qu'il ne peut se passer d'elle. Après l'avoir tant méprisé et refoulé, elle change de tactique, elle lui fait la cour et le corrompt. Voilà jusqu'ici tout ce que nous avons gagné au suffrage universel; c'est triste. Reste à savoir si ce sera long. Ma foi n'est pas ébranlée, mais mon cœur est bien triste. La folle affaire du 15 mai remet le progrès des idées aux calendes grecques. J'étais si peu du prétendu complot (1), que je jurerais presque qu'il n'y a pas eu complot, mais coup de tête, et enivrement imprévu. De la part de Barbès et de Louis Blanc, j'ai la plus complète certitude de l'absence de connivence; et je crois que le *Moniteur*, qui n'est pas un Évangile, n'a pas rendu un compte fidèle des paroles qu'ils ont prononcées dans le tumulte. En attendant, ils sont insultés et menacés comme des bêtes féroces. Barbès, ce héros, ce martyr, est en prison. Pierre Leroux aussi. J'ai été menacée; mais on s'est arrêté, je pense, devant l'absurdité d'un pareil soupçon. Pourtant, comme je craignais une visite domiciliaire, — qui n'eût en rien compromis mes amis, ni moi, mais qui eût mis du désordre et le coup d'œil du premier venu dans mes papiers de famille, — après deux jours passés sans encombre à Paris, j'ai quitté ma mansarde le 17, et je suis venue ici me mettre en mesure d'attendre sans inquiétude cette vexation, qui n'a point eu lieu, et qui n'aura point lieu probablement.

« Ne vous inquiétez point de moi. Au milieu de tout cela je ne suis pas malade, et les rudes fatigues que j'ai éprouvées sont dissipées depuis que j'ai revu mon cher Nohant. Si on ne m'y tourmente pas trop, j'y resterai le plus possible, car les faits n'ont rien d'attachant pour le moment, et je ne sens plus que le devoir me retienne à Paris. J'ai fait ce que j'ai pu dans ma petite sphère. Mais il est venu des tempêtes où la raison et le cœur ne pouvaient rien contre les passions. Or ce qu'on appelle la passion politique, je ne l'aurai jamais. Je n'ai que la passion de l'idée.

(1) Voyez, sur le complot ou la série des complots de cette journée, la lettre très documentaire du 17 avril adressée à Maurice (*Corr.*, t. III, p. 30-41).

« Vous me parlez de *poésie*, d'*inspiration*, de *gloire* et de *génie*. C'est un langage que je ne comprends plus, mon cher enfant. Je ne sais plus ce que c'est que l'*art*, et le soin de cultiver son propre talent. Cela est bon dans les jours de calme, dans le repos mélancolique de l'attente. Mais quand l'humanité combat, souffre et saigne, je me soucie fort peu de ma muse et de ma lyre. Ce n'est rien que d'être poète, il faut être homme avant tout, c'est-à-dire vivre à toute heure par le cœur et par la pensée de la vie de l'humanité. Et que m'importe ce qu'on appelle en temps de paix le *plaisir* et l'*entrain* du travail littéraire ! Il s'agit bien de cela, quand il s'agit de savoir si le peuple est perdu ou sauvé par cette révolution ! Je ne suis pas de ces sybarites intellectuels qui se tâtent le pouls pour savoir s'ils sont en veine. J'aurais écrit les pieds dans le feu ou dans la glace, s'il y avait eu quelque bien à faire en écrivant. J'aurais pris le style de ma cuisinière, ou celui de Louis-Philippe, si ce style-là eût été le plus convaincant (1). Je me moque bien de mon nom et de ma gloire ! Non, non, il ne s'agit pas de soigner sa personnalité, quand l'univers combat pour vivre ou pour mourir.

« Je continue pour le moment à écrire dans le journal de Thoré (la *Vraie République*), qui est fort compromis, et dont la *forme* n'est pas mon idéal. Mais il est courageux, et c'est un devoir pour moi de rester sur cette brèche. Je n'ai pas voulu lui donner vos vers quand j'ai cru que nous marchions droit à la persécution et à la prison. Je ne devais pas vous aventurer et vous exposer avec moi.

« Votre chanson du mineur est très belle et très déchirante (2). Vous autres, versificateurs, vous devez soigner la forme, puisque, sans la forme, vous ne pouvez frapper juste. Travaillez donc toujours. Vos chansons auront un grand succès et une grande portée. Mais pourquoi ne paraissent-elles pas? Je croyais que la publication était une affaire arrangée. Il me semble

(1) Elle a pris en tout cas, sinon le style de Louis-Philippe, du moins un style volontairement simple et populaire, en vue de la propagande, dans son *Histoire de France racontée au peuple, écrite sous la dictée de Blaise Bonnin* (brochure, 15 mars 1848); — dans les *Paroles de Blaise Bonnin aux bons citoyens* (anonyme, cinq numéros, avril 1848); — dans sa *Lettre d'un ouvrier à sa femme*, et *Réponse de sa femme* (28 mai, 5 juin 1848), etc.

(2) Cette chanson est surtout prosaïque. Mais l'allusion à une récente grève de Saint-Étienne et d'Anzin, qui fut accueillie à coups de fusil, lui donne un intérêt de document dans la littérature ouvrière (*La Chanson de chaque métier*, p. 55).

que cette œuvre est toujours de saison. D'autant plus que les dernières chansons peuvent être des hymnes à la république naissante. Que de belles choses pleines d'espoir et de douleur, de tristesse et de foi, vous aurez à nous chanter là-dessus !

« Bonsoir, chers enfans. Je vous aime, vous bénis et vous embrasse, — Maurice et Borie aussi. »

Cette lettre dut laisser Poncy un peu perplexe. Elle n'était d'ailleurs pas exempte de contradiction. Ce n'est rien que d'être poète, disait George Sand. Néanmoins elle encourageait le chansonnier, et croyait à l'utilité de ses chansons, à l'opportunité de ses hymnes. Avec cela, elle avait des questions naïves. Pourquoi le livre ne paraissait-il pas? En un temps où une George Sand pouvait à peine se faire payer, où le 5 pour cent avait passé de 116 fr. 26 à 50 francs, entre le 23 février et le 3 avril, un ouvrier ne pouvait guère espérer trouver des souscripteurs et un éditeur pour un volume de vers. Évidemment, la grande âme de son amie était occupée de plus vastes objets, assiégée de soucis plus essentiels. Et Poncy n'était ni assez petit esprit, ni assez égoïste aussi pour ne pas la comprendre. Elle avait mieux à faire, mieux à souffrir surtout, celle qui écrivait à Barbès prisonnier: « Je n'ai pas goûté la chaleur d'un rayon de soleil sans me le reprocher; » et qui ajoutait : « Je souffre pour tous les êtres qui souffrent, qui font le mal ou le laissent faire sans le comprendre; pour ce peuple qui est si malheureux, et qui tend toujours le dos au coup et le bras à la chaîne... Je ne doute ni de Dieu, ni des hommes; mais il m'est impossible de ne pas trouver amer ce fleuve de douleurs qui nous entraîne, et où, tout en nageant, nous avalons beaucoup de fiel (1). » Aussi combat-elle du fond de sa retraite de Nohant, et cela sans espoir de succès, ne fût-ce que pour soulager sa conscience et formuler la « protestation de toute sa vie. » Son tempérament foncièrement démocratique s'est nettement dégagé, à la lumière des événemens de février-mars 1848. Son centre moral et politique est trouvé maintenant. Elle le sent : l'unité va se faire désormais dans des sentimens naguère confus encore, devenus aujourd'hui des raisonnemens : la pierre angulaire de son édifice social est la liberté par la tolérance, et le couronnement, la fraternité par l'amour. Verra-t-elle ce couronnement? Sinon ses yeux, d'autres

(1) *Correspondance*, t. III, p. 64-67 (10 juin 1848).

yeux le verront. Car elle a foi dans l'avenir de ce Jacques, dont elle sent bien que l'heure n'est pas venue; seulement, elle le sent un peu tard, trop tard, et elle en bat sa coulpe à sa manière: « *Le peuple n'est pas prêt*, écrit-elle à Thoré; *et, en le stimulant trop, nous le retardons;* c'est là un fait qui n'est pas très logique: le fait l'est si rarement! Mais il est réel, et cela est encore plus sensible en province qu'à Paris (1). » Regret tardif, mais singulièrement clairvoyant. L'illusion dissipée crée chez George Sand le grand recul de l'histoire. L'immensité de la tâche, la folie sublime de la tentative lui apparaissent en traits de feu. Hélas! le parti démocratique n'a que des hommes, et des hommes divisés, pour accomplir une œuvre qui réclamerait « le génie de Napoléon et le cœur de Jésus! »

Tout à coup, dans ce ciel gros d'orages, éclate le tonnerre des journées de Juin. Bataille et massacres dans les rues de Paris, gardes nationales convoquées en masse, des généraux et des représentans tués sur les barricades, un archevêque assassiné, la révolution noyée dans le sang, et la dictature militaire en perspective : telle était la situation de la France, de ce « Christ des nations, » comme l'appelle George Sand, d'un mot à la Michelet. Que devenait sa prophétie : « Le peuple ne tuera pas? » Elle se sentit comme moralement égorgée. « J'ai honte aujourd'hui d'être Française! » écrit-elle à Mme Marliani. Longtemps elle demeure stupide et muette; elle tombe malade. Dès qu'elle a repris quelques forces, elle écrit à Poncy :

« *Nohant, 1er août 1848.* — Cher enfant, il est bien vrai que depuis des siècles je ne vous écris pas, et je n'écris presque à personne. J'ai été accablée d'abord d'un tel dégoût en quittant Paris, ensuite d'une telle horreur en apprenant les funestes nouvelles de Juin, que j'ai été malade et comme imbécile pendant bien des jours. Ma santé se rétablit, mais mon âme restera à jamais brisée, car je n'ai plus d'espérance pour le temps qui me reste à vivre. L'humanité s'est engagée dans une nouvelle phase de lutte ; et, comme elle ne voit pas encore clair et ne sait pas où elle va, elle en a pour longtemps avant de cesser cette agitation sur place qui est la plus horrible des souffrances.

« Mettons-nous pour un instant en dehors de ces douleurs. L'instant sera court, car les conclusions philosophiques ne

(1) *Correspondance*, t. III, p. 56 (28 mai 1848).

rassurent que l'esprit. Elles ne consolent pas le cœur. Elles sont remises à la volonté de la Providence : on ne sait combien de temps la Providence prendra pour les résoudre ; et, en attendant, nous autres, pauvres humains, qui vivons dans les jours qui s'écoulent, nous ne pouvons nous détacher du présent, et nous en souffrons dans notre âme, dans notre conscience et dans nos entrailles.

« Voici ces conclusions. Elles sont simples et faciles à comprendre.

« Il y a deux sortes de propriétés, comme il y a deux sortes de vies. Il y a la propriété particulière, comme il y a la vie particulière et individuelle. Il y a la propriété *commune* et publique, comme il y a la vie publique et commune, c'est-à-dire la vie sociale, la vie de relations. De tout temps, les sociétés ont reconnu une propriété *commune* et l'ont consacrée dans leurs lois. Il n'y a pas de société possible sans le domaine de l'État.

« Le propre de la propriété individuelle, son abus et son excès, devait être d'enfanter l'extrême inégalité des conditions. Quelque bonne et quelque légitime qu'elle fût en elle-même, elle devait trouver son correctif et son remède dans une extension sage et grande de la propriété commune. Cette propriété commune, c'était naturellement les chemins, les lignes de fer, les canaux, les mines, les impôts. C'est ce qui ne peut être accaparé par les particuliers sans un empiétement illégitime sur la richesse de tous. Cet empiétement a eu lieu pourtant sous le régime de la spéculation et sous l'école individualiste. La richesse de tous est devenue l'enjeu d'une classe privilégiée, et aujourd'hui, cette classe prétend plus que jamais être *propriétaire* de la propriété de l'État.

« Tandis que cette école soutient ce monstrueux axiome, des écoles socialistes sont tombées dans l'excès contraire. Elles ont voulu trouver le remède à l'inégalité des conditions dans la suppression de la propriété individuelle ; et là elles ont fait naufrage, car si la propriété individuelle doit disparaître, ce ne sera jamais d'une manière absolue. L'homme aura toujours besoin de posséder individuellement une foule d'objets nécessaires à son usage, depuis la truelle que votre main est habituée à manier, jusqu'au livre que vous avez besoin de posséder en propre pour le manier à toute heure, si tel est le besoin de votre âme. Le paysan qui a l'amour de son petit jardin, et même de son pré,

de sa vache, de sa maisonnette, de ses poules, sera-t-il heureux et satisfait si on lui retire les élémens de son modeste bonheur? L'homme des lettres et des arts, le savant, le voyageur, auront toujours des besoins d'esprit qui leur donneront droit à la propriété personnelle d'une foule de choses. Enfin, quelque fantastique que l'on suppose un avenir *très éloigné* de fraternité et d'égalité, la communauté absolue ne me paraît point dans la nature véritable de l'homme, dans ses besoins ni dans ses devoirs. C'est donc chercher mal l'*égalité*, que de la chercher dans la communauté absolue et immédiate. C'est une folie. C'est même une monstruosité de la part de ceux qui voudraient faire entrer la *famille* dans les objets de *propriété* à mettre en commun. Mais ceux-là sont si rares et si absurdes, que je ne vois point pourquoi l'on s'en occupe, si ce n'est parce que leur aberration sert de prétexte à la calomnie et d'arme aux enragés défenseurs de l'*individualisme absolu*.

« Je crois, moi, qu'il y aura éternellement une propriété divisée et individuelle, et une propriété indivise et commune. Toute la science sociale, qui devient forcément aujourd'hui la question politique, consistera donc à établir cette distinction, à protéger la propriété individuelle jusqu'au point où elle veut empiéter sur le domaine commun, à étendre le domaine commun jusqu'au point où le domaine personnel lui pose sa limite.

« Cette limite doit nécessairement changer par la force des choses, car elle a pris un développement déréglé, mais elle en aura toujours, et il est tellement dans l'esprit de l'homme de ne pas la laisser trop restreindre, qu'il est insensé d'avoir peur des *communistes* absolus.

« Il doit donc y avoir deux sortes de communisme : celui dont je vous signale l'erreur et l'excès, — et je n'en ai jamais été, je ne saurais en être ; — et le communisme social, celui qui ne fait que revendiquer ce qui est essentiellement de droit commun, et l'extension progressive et appropriée aux circonstances, de ce droit. Voilà le communisme dont aucun être doué de raison et de justice ne saurait se départir, bien que le mot, torturé par les sectes aveuglément progressives et par les ennemis aveugles du progrès, soit devenu une cible qu'on peut mettre à son chapeau quand on veut être fusillé par les inintelligens et les roués, les dupeurs et les dupés de toutes les classes.

« Pour avoir compris instinctivement ce communisme-là, mais aussi pour l'avoir poussé sans ensemble, sans clarté et sans parti pris, la phase gouvernementale de février jusqu'en mai a perdu la partie. Pour l'avoir repoussé avec prévention, partialité et personnalité, la majorité de l'Assemblée a produit les désastres de Juin. Les insurgés de Juin ne savaient probablement pas pourquoi ils combattaient. La nécessité des choses, le malaise physique et moral, les poussaient fatalement à se laisser exciter par des meneurs qui n'avaient aucune idée sociale que je sache et qu'on soupçonne d'être les agens de l'étranger, des prétendans et de la réaction bourgeoise extrême.

« A présent, toutes les ouvertures, cependant bien sages et bien prudentes, de Duclerc,... sont repoussées. Cavaignac, quel qu'il soit, n'est qu'un nom isolé, que la bourgeoisie démolira et engouffrera bientôt. La majorité de la Chambre et des ministres n'est pas portée à faire une distinction juste et calme des deux propriétés. Nous marchons vers de nouveaux combats désastreux, ou vers un anéantissement prolongé de la vitalité populaire.

« L'esprit s'y soumet, parce que l'esprit sait que rien n'enchaîne le progrès, et que la vérité triomphe à son heure. Mais le cœur saigne, et la vie se passe à pleurer.

« Bonsoir, mon enfant. Ne vous inquiétez pas de moi. Je n'ai pas quitté Nohant, où j'ai été tranquille matériellement, malgré des criailleries et des cancans de province. Je n'ai pu être *compromise*, puisque, par un hasard qui me donne même à penser, *pas un seul* des amis socialistes ou exaltés que je puis avoir ne s'est trouvé mêlé, même d'intention, à cette terrible insurrection.

« Parlez-moi de vous... Vous ne me dites rien de votre situation. Est-elle tolérable? Du moins la femme et l'enfant se portent bien. Je les embrasse tendrement, et vous bénis tous les trois. Maurice et Borie vous embrassent...

« Votre mère, GEORGE. »

Cette lettre, la plus explicite que George Sand ait écrite en cette année 1848, fixe le point d'arrêt de son socialisme. C'est en même temps une profession de foi, et un testament. Le passé y est résumé, et éclairé; l'avenir y est espéré, mais à une date lointaine; le présent, quel qu'il soit, sera désormais accepté avec résignation. En quelques mois, George Sand a parcouru le cercle complet de l'idée et de l'action. L'idée, elle

n'y renoncera jamais. Mais le fait ne la mettra plus en état d'insurrection. Elle pense déjà ce qu'elle écrira sur son *Journal intime*, lors du coup d'État : « Il faut accepter le fait sans jamais douter de l'idée. » Et cette maxime se complète de cette autre : « Il faut des siècles à toute réforme fondamentale (1). » Que les penseurs se résignent donc, et que le peuple patiente. Les temps viendront. L'effort de l'écrivain ne doit tendre qu'à les préparer en répandant la lumière, en accroissant la bonté de ce peuple qui doit être, comme la vérité elle-même, *patiens quia æternus.*

Lui seul d'ailleurs, le « Jacques » de Michelet et de George Sand, vaut qu'on l'aime et qu'on lui dévoue son cœur, sa foi. Tacitement, dès cette lettre à Poncy, George Sand donne sa démission d'un parti. Au fond, fut-elle jamais d'un parti? Si elle eût été homme, n'eût-elle pas siégé « au plafond, » comme Lamartine? Sa révolution n'était-elle pas « la révolution pour l'idéal? » Et, si dévouée qu'elle fût à certains hommes, ne les jugea-t-elle pas, ne les dépassa-t-elle pas tous, ne s'évada-t-elle pas à tout instant de leur insuffisance? Dès le mois de décembre 1848, elle peut écrire en toute sincérité : « De tous les hommes, de tous les partis politiques que j'ai vus passer depuis quarante ans, je n'ai pu m'attacher à aucun exclusivement, je le confesse. Il y avait toujours en dehors de tous ces hommes et de tous ces partis un être abstrait et collectif, le *peuple*, à qui seul je pouvais me dévouer sans réserve. Eh bien! que celui-là fasse des sottises, je ferai pour lui dans mon cœur ce que les hommes politiques font dans leurs actes pour leur parti : j'endosserai les sottises et j'accepterai les fautes (2). »

C'est donc la cause du peuple qu'elle persiste à aimer, et à défendre, en attendant qu'elle défende celle des victimes.

* * *

Car les événemens vont se précipiter.

Après le vote de la Constitution d'octobre, et l'institution d'une Présidence, pour laquelle le suffrage universel serait directement consulté, le succès de Louis Bonaparte se dessinait tous les jours davantage. L'élection du 10 décembre, et sa majorité écrasante, annonçaient non seulement un président, mais un empereur. George Sand, qui avait déjà prévu ce mouvement et

(1) *Souvenirs et idées*, ouvrage posthume (1904), p. 113, 118.
(2) *Questions politiques et sociales*, p. 296.

l'avait prophétisé à Louis Bonaparte, lorsqu'il était encore au fort de Ham (1), ne pouvait s'y tromper. Tout aussitôt, le pouvoir voulut établir sa force; et les violences préparatoires du coup d'État commencèrent. Puis vint le coup d'État lui-même, avec ses odieuses brutalités. George Sand devait ressentir plus que personne le contre-coup de tels sévices, elle qui comptait parmi les victimes tous ses amis berrichons, dont beaucoup étaient surtout coupables de l'avoir trop aveuglément suivie. Son cœur fut donc meurtri chaque jour. Mais aussi ce cœur trouva des forces surhumaines pour arracher aux exécuteurs de braves gens, coupables seulement de délit d'opinion. Elle y réussit, à force de persévérance, d'appels, de démarches portées jusqu'au pied du trône, qui d'ailleurs, présentées avec autant de noblesse que de douleur, furent accueillies avec une bonté qui commanda désormais à l'illustre suppliante le silence, et lui fit de la gratitude une sorte de devoir sacré. Tout ce chapitre de l'histoire de George Sand entre 1848 et 1852, non pas certes inconnu, mais jusqu'ici insuffisamment éclairé par ce qui en a paru dans la *Correspondance*, est peut-être celui où se révèle le plus héroïquement la grande âme de George Sand. Époque pour elle douloureuse et pathétique, dont nous aurions la vue plus nette, si l'interdit qui pèse encore sur la correspondance de l'écrivain avec le Prince-Président et l'Empereur était un jour levé. Néanmoins, les épaves qu'on en a pu recueillir, et les lettres de George Sand au prince Jérôme suffisent à attester ce que fut son rôle et à quoi désormais il se borna (2).

Les lettres à Poncy, forcément rendues prudentes par la crainte du cabinet noir, n'en apportent pas moins une certaine contribution à la connaissance de cette période. Mais ici, il devient difficile de citer largement; il faut plutôt glaner.

« Cher enfant, je pense toujours à vous, je suis toujours à Nohant. Rien n'est changé dans ma vie, si ce n'est les chagrins d'affaires. J'appelle chagrins ce qui ne mériterait que le nom d'embarras et de contrariétés dans un autre temps. Mais dans celui-ci, cette paralysie de l'argent fait souffrir le cœur, puisqu'on

(1) « Prince, je me souviens de vous avoir écrit à Ham que vous seriez Empereur un jour, et que, ce jour-là, vous n'entendriez plus parler de moi. » (*Corr.*, III, p. 284; — 3 février 1852.)

(2) Les lettres de George Sand à Louis-Napoléon s'arrêtent, dans la *Correspondance*, au 28 juin 1852; — celles au prince Jérôme vont du 3 janvier 1852 jusqu'au-delà de la guerre, — jusqu'au 28 décembre 1874. Il y en a trente-six.

est réduit à voir souffrir et manquer tous ceux qu'on aime et tous ceux que l'on plaint. Quant à moi, je ne demande ni aisance ni repos, j'ai perdu jusqu'à la pensée de ce dernier bonheur. Je ne demanderais à Dieu que de pouvoir travailler avec fruit pour le soulagement physique ou moral des autres. Mais voilà que ni l'un ni l'autre n'est possible dans cette effroyable crise des intérêts et des passions, des besoins surtout.

« L'Assemblée nationale aurait pu, du moins, apporter un remède à la misère, et à ces souffrances du propriétaire modeste et honnête qui voudrait payer ses dettes et sauver ses proches. Il ne s'agissait, pour ramener la circulation de l'argent, que de faire renaître, non pas cette *confiance* (vraie *blague* du bourgeois) qu'on ne peut jamais violenter, mais le crédit. Pour en venir à bout, pour détruire l'usure, principale cause de ce resserrement monétaire, pour mobiliser la propriété et faire profiter le pauvre de l'aisance du riche honnête, il ne fallait que quelques mesures financières très simples, qui auraient enrichi tout le monde, et qui n'avaient d'autre inconvénient que d'arrêter les spéculations honteuses des financiers. L'Assemblée nationale a eu peur de Turcaret. Elle en avait plusieurs dans son sein. Elle a été lâche et bête, n'a vu que la vieille routine, et a cru ne pouvoir en sortir. Cette situation impossible nous mène au désespoir ou à la folie. Les uns parlent de nous ramener à 93, les autres de relever l'Empire, rêves chimériques de part et d'autre, et qui n'aboutiront qu'à l'anarchie morale, en attendant l'anarchie matérielle.

« Notre situation politique est sans exemple dans l'histoire. Nous n'avons pas de candidat à opposer à M. Louis Bonaparte. Il faudra nous grouper autour du désagréable et haïssable Cavaignac, ou, par la division de nos efforts, laisser triompher le prétendant. Ledru-Rollin, autour duquel se rallient les démocrates avancés de la province, n'inspire pas de confiance à Paris et dans les grands centres d'ouvriers socialistes. Raspail et consorts n'auront qu'une faible minorité. La question est entre le sabre sanglant de l'Algérie et l'épée rouillée de l'Empire. Je ne sais, en vérité, pour qui je voterais si j'étais homme. Le débat entre ces deux gloires sera peut-être violent à Paris. On s'y attend. Pour qui faire des vœux durant cette lutte? Le savez-vous? Moi, je n'en sais rien.

« Ce n'est pas l'oubli des arts qui me tourmente. Il y a bien

autre chose que l'art en ce monde ! Il y a *tout*, avant de songer à cette *dorure*, qui n'est qu'un effet, jamais une cause dans les destinées humaines. Pour mon compte, je travaille maintenant à mes heures, comme si de rien n'était, bien que cela ne rapporte plus ni argent, ni honneur. L'art est un charmant passe-temps, qui n'a pas besoin du public pour satisfaire l'artiste... Je m'habituerais donc fort bien à ne travailler que pour moi et quelques amis, si je pouvais trouver dans un métier quelconque le moyen de payer mes dettes et celles de ma famille. Je continue à écrire l'*Histoire de ma vie*. J'ai presque fait la moitié de ce que j'en veux publier, dans les dix volumes qu'on m'a achetés et qui devaient me remettre à flot. Mais cette affaire est *en panne*, les éditeurs voulant attendre des temps plus favorables. J'ai fait un petit roman pour le *Crédit*, journal que notre ami Jourdan rédige et doit vous faire parvenir, je pense. Ledit ami Jourdan m'a bien *écorchée* dans ce marché, par parenthèse. Moi qui, dans la misère générale, ne sais pas et ne saurai jamais profiter, pour me soulager, de la misère particulière, je ne m'attendais pas à cela de sa part. Mais je ne lui en dirai rien. A quoi bon? Quand on le fait, c'est que la conscience ne vous défend point de le faire. Je comprendrais l'économie de la misère dans un journal qui se ferait l'organe du peuple, le défenseur du vaincu. Mais le journal de Jourdan ménage si tendrement la bourgeoisie, c'est-à-dire le vainqueur, que je ne vois pas l'utilité de ce journal, ni celle du sacrifice qu'il m'impose... »

Ainsi s'achevait l'année 1848, dans la gêne et les rancœurs. Des tristesses de famille brochaient sur le tout. Solange était déjà presque ruinée par son mari, et s'éloignait chaque jour davantage de sa mère. Abreuvée de déceptions, George Sand, avec une rare force d'âme, s'était raccrochée au travail comme au salut suprême. C'est le travail qui l'a sauvée de tous les naufrages. L'*Histoire de ma vie* lui fournit une diversion puissante. Et son calme d'esprit était tel, qu'elle pouvait écrire, entre une *Préface* au livre de Borie, *Travailleurs et propriétaires*, et une *Lettre au prince Louis-Napoléon*, ce chef-d'œuvre rustique qu'est *la petite Fadette*. C'est le « petit roman » qui parut dans le *Crédit*, à partir du 1er décembre, et pour lequel l'ami Jourdan l'écorcha. Ce bijou fut payé un morceau de pain.

Tout en s'abstenant de l'action directe, elle ne renonçait pas encore à dire son mot sur la politique. Mais ce mot était main-

tenant sage et pesé. Telles ces lignes, dans un bel article intitulé : *A propos de l'élection de Louis Bonaparte :* « Pour avoir été politique et non socialiste, la république modérée est arrivée à mécontenter le peuple. Pour être socialiste et non politique, le peuple arrive à compromettre par un choix imprudent le principe même de sa souveraineté. Mais un peu de patience. Dans peu de temps, le peuple sera socialiste et politique, et il faudra bien que la République soit à son tour l'un et l'autre. »

Dans ses lettres, pourtant, passent des bouffées de colère. Le rêve envolé était encore si récent ! Ainsi elle accueille d'abord, sans examen, les bruits ignobles qu'on fait courir sur le Président, et qu'elle démentira d'elle-même plus tard, avec sa parfaite loyauté : « Oui, vous jugez parfaitement la situation. Leur belle société d'*ordre*, de *modération*, de confiance et de prospérité bourgeoise ne tient qu'à un cheveu. Ils voudraient bien tous faire la paix sur le cadavre du peuple. Mais Dieu les punit par eux-mêmes. Ils se haïssent, ils se craignent, ils se trompent, ils se trahissent les uns les autres. Les Bonaparte se donnent des tons de princes. Le président se *saoule*, m'écrit-on de Paris, il court les drôlesses, veut faire de l'autorité; pure singerie qui trahit sa faiblesse. L'immense camarilla qu'il traîne après lui le renversera bientôt sans que nous nous en mêlions. Dieu veuille que le bouillant et généreux peuple des faubourgs de Paris ne bouge pas d'ici à quelque temps, afin de donner à ce fantôme d'usurpateur le temps de se dépopulariser dans les provinces. En attendant, l'anarchie morale et intellectuelle est à son comble. Mais vous avez raison, c'est la Providence qui le veut ainsi. Tandis que le grain pourrit, le germe pousse. » (9 janvier 1849.)

Les événemens d'Italie, en cette même année 1849, la comblent de tristesse. L'entrée de l'armée française à Rome, la restauration de la souveraineté pontificale, la soumission de Venise à l'Autriche, les mesures de rigueur dirigées à Naples contre les libéraux détruisent une à une des illusions très chères. Car George Sand aime l'Italie comme une seconde patrie. Surtout, elle est dans l'angoisse au sujet de Mazzini, ce héros anticipé de l'indépendance italienne, en qui elle a senti une âme pareille à la sienne. Où a-t-il pris son chevet en ce moment? Poncy est chargé de lui faire tenir, par voie spéciale, une lettre éloquente (1), qu'elle escorte de ces mots (24 juillet 1849) :

(1) Parue dans la *Correspondance*, t. III, p. 161-163.

« Je vous remercie, mon enfant, de m'avoir donné vite des nouvelles de mon pauvre Joseph [Mazzini] et de m'avoir fait passer sa lettre; j'en ai reçu une depuis, et je suis tranquille sur son sort. Je vous envoie une lettre pour lui, que vous trouverez plus d'un moyen de lui faire passer, ne fût-ce que par la poste ordinaire. Comme elle ne contient pas de secrets, je ne crois pas qu'elle risque rien. Pourtant, mon timbre de La Châtre peut être signalé à la police, et mon nom aussi. Je crois donc qu'en passant par vos mains cette correspondance n'éveillerait l'attention de personne, et c'est pourquoi je vous demande de vous en charger. Il n'y aurait à la suppression de mes lettres par la police aucun autre inconvénient que celui de priver mon ami de mes nouvelles et de lui laisser croire que je l'oublie ou que je suis malade. Mais cet inconvénient est douloureux pour un pauvre proscrit. C'est pourquoi j'ai songé à l'aide que vous pouviez me donner... Si pourtant vous pensiez que cela a le moindre inconvénient pour vous, n'en faites rien, et renvoyez-moi la lettre que je vous fais passer. Les journaux confirment ce que vous me dites, qu'il est à Malthe (1)... Enfin, faites pour le mieux. J'espère en cet ami que vous avez sur un navire arrivant de Malthe, et qui doit vous bien renseigner.

« Je n'ai pas le courage de vous parler politique. Lisez la lettre que je vous envoie ouverte... Bonsoir, mes enfans bien-aimés, Charles, Désirée, Solange. Je vous dirai le mot que Joseph m'écrit : « Aimez-moi, quoi qu'il arrive. L'amour n'est jamais perdu. » Je vous embrasse tous trois. Votre mère. »

Excessives, en ce qui concerne Mazzini, les appréhensions de George Sand n'étaient que trop justifiées sur beaucoup d'autres points. Le choléra, la dysenterie épidémique venaient joindre les maux généraux à des menaces particulières. La correspondance était fouillée, saccagée. « Oui, les *temps sont durs*. C'est le mot des avares, et des pauvres aussi. Toutes les calamités, toutes les hontes, toutes les amertumes à la fois : mais ne doutons pas de la Providence. Si elle n'existait pas, nous n'aurions jamais de lendemain à ces affreux jours, et il y a toujours des lendemains. Le peuple le sait, et il ne s'abandonne jamais pour longtemps. » (20 octobre 1849.)

Mais le « lendemain » ne s'annoncera pas encore. Au contraire,

(1) Il était bien à Malte, mais il fallait lui écrire sous le couvert de *M. Maurizio Quadrio, à Genève.*

ce qui s'annonce, c'est l'ère des rigueurs. Brusquement, en février 1850, un ami de George Sand est frappé : plus qu'un ami, un hôte de Nohant, presque un collaborateur politique, Victor Borie. Les juges de Châteauroux octroient un an de prison et 2 000 francs d'amende à Borie pour un simple article, modéré de ton. Ce rude avertissement, donné à George Sand et à ses amis dans leur propre province, faisait présager tout ce qui devait s'ensuivre. George Sand est maintenant prudente jusqu'à l'abstention dans ses lettres; elle ne s'occupe plus de politique, mais de théâtre. C'est à Paris, où elle vaquait à ses affaires, que, en plein succès de *Victorine*, le coup de force la surprend.

Le 1er décembre, elle allait voir un vieil ami mourant, M. Sheppard, et recevoir son accolade suprême. Son *Journal de décembre 1851* note cette visite et l'impression qu'elle en rapporta, à la fois triste et sereine (1). Dans la journée, Emmanuel Arago lui parla d'un coup d'État possible, et facile. George Sand passa la soirée au cirque, avec Solange et Manceau. En rentrant avec sa fille rue Verte-Saint-Honoré, elle vit l'Élysée sans lumières, silencieux. « Ce n'est pas encore pour demain, » dit-elle en riant. A son réveil, elle apprenait les événemens de la nuit, Cavaignac et Lamoricière à Vincennes, l'Assemblée dissoute, le suffrage universel rétabli. Elle lisait les proclamations, sortait, voyait l'affolement général, bientôt accru par des bruits sinistres. La fusillade commençait. Le 4, au soir, elle quittait Paris au sifflement des balles, et allait s'abriter à Nohant.

« Chers enfans, écrivait-elle à Poncy le 6 décembre, ne soyez pas inquiets de moi. Je suis de retour à Nohant depuis hier matin avec Manceau, ma fille et ma petite-fille. J'ai trouvé le pays aussi tranquille qu'on peut l'être au milieu d'événemens si soudains et si étranges. J'ai laissé à Paris tous nos amis bien portans. Je ne vous dis pas ce qui se passe. Ici on est déjà si loin de Paris qu'on ne sait aucun détail, et, quant à ce que j'ai vu, vous le saurez plus tôt que je ne vous le dirais. Nous parlerons de tout cela dans un moment plus calme. Mon succès de *Victorine* allait bien (2); mais vous pouvez penser que les

(1) Ce journal, rédigé du 1er au 8 décembre 1851, a paru sous le titre de « le coup d'État à Paris, » dans *Souvenirs et idées* (1904, p. 78-134). Il comble les lacunes de la *Correspondance* durant ces journées tragiques. George Sand écrivait pour elle ce qu'elle ne pouvait confier à ses amis.

(2) Le *Mariage de Victorine* fut représenté le mercredi 26 novembre 1851, au Théâtre-Français.

théâtres sont tués pour longtemps, ainsi que toutes les affaires particulières, par l'ébranlement et l'émotion des esprits. Soyez calme et sage. Autant que je peux juger la situation jusqu'à ce jour, le vrai peuple de Paris a refusé le combat, et selon moi, il a fait son devoir sagement. Vous comprendrez aisément pourquoi, en y réfléchissant vous-même. »

Cette lettre disait le calme. Le *Journal de décembre 1851* dit les détresses, et les retours sur soi-même : « Il ne s'agit plus d'enseigner sans prévoir. Il faut connaître, il faut comprendre. » Le 2 décembre a dégagé violemment la leçon de 1848. « Ah! je te croyais mûr aux jours de Février! Tes grands instincts triomphaient en ces jours-là, et ta masse fut sublime. Elle ne peut plus l'être aujourd'hui. Elle s'est laissé corrompre par la peur, par la souffrance, par la rancune, par la vanité, l'ambition, la jalousie, l'engouement et la méfiance. Jacques a bu la coupe du désespoir, il est ivre ; on prend ce moment-là pour le provoquer : malheur, malheur à lui et aux autres!...

« Ah ! pauvre Jacques, grand-père et petit-enfant de la bourgeoisie et de la noblesse, comme tu es à plaindre, et quel cœur de pierre il faut avoir pour ne pas t'adopter avec toutes tes erreurs; tous tes travers, toutes tes passions et tout ton malheur !...

« Et pourtant, si nous sommes dans la guerre civile, il faut que Jacques tue ou soit tué.

« Arrête, attends, patiente, pauvre malheureux Jacques ! Subis l'oppression et l'injustice encore une fois. Ceci ne sera pas long. Ce fantôme de despotisme qui se dresse va tomber de lui-même. Attends pour le renverser que tu sois fort. Quand on est fort, on est calme, on est clément. *Soyez clémens!...*

« On n'a pas besoin de tuer quand on est fort : voilà pourquoi l'homme qui veut inaugurer ce matin son règne par le meurtre de Paris est faible; si faible, qu'on est consterné de songer à son lendemain, et qu'on est presque tenté de le plaindre. On est fort quand on est juste. Attends que tu sois juste, mon Jacques; tu ne l'es pas encore. On est juste quand on est éclairé, et tu ne l'es pas.

« Tu as voulu ce qui t'arrive: un empereur.

« Tu l'as rêvé, tu l'as acclamé, subis son règne éphémère, et ne te mêle pas à la bataille qu'il veut engager avec les passions. Refuse le combat, laisse faire...

« Nous le reprendrons un jour, le drapeau de la vieille

France, et nous ne nous laisserons pas qualifier de *rouges*, c'est-à-dire d'hommes de sang, mais nous n'y sommes point, et il faut pour cela que certains orages passent.

« Sont-ils possibles à détourner? Oui, cet homme qui s'est emparé de la responsabilité d'une révolution sérieuse le pourrait, en dépit de son coup de main illégal, s'il avait beaucoup de génie et beaucoup de probité. Mais peut-il en avoir? Ici nous tournons dans un cercle vicieux (1). »

Soyez clémens! écrivait-elle en songeant à l'avenir de Jacques, et à ses lointaines revanches. Soyez clément! va-t-elle aussitôt crier, à voix haute, au vainqueur momentané de Jacques.

Dès les premières proscriptions qui frappent ses amis, elle demande audience au prince, elle lui écrit; elle heurte à la porte de sa conscience, de son cœur qu'elle sait humain. Elle fait appel à l'homme de naguère. « Ah! prince, mon cher prince d'autrefois, écoutez l'homme qui est en vous. » Elle le conjure de lire « ses adieux et ses prières. » Sa famille est dispersée, ses amis d'enfance, ses frères d'adoption en prison, ou jetés à tous les vents du ciel. « Amnistie, amnistie! » Non que cette supplication implique une abdication de sa foi sociale : « Votre politique, je ne peux l'aimer, elle m'épouvante trop pour vous et pour nous. Mais votre caractère personnel, je puis l'aimer... Aucune âme de quelque prix ne transformera son idéal d'égalité en une religion de pouvoir absolu. Mais tout homme de cœur, pour qui vous aurez été juste ou clément en dépit de la raison d'État, s'abstiendra de haïr votre nom et de calomnier vos sentimens (2). » Et le prince, touché à l'endroit sensible, accorde d'un geste affable, attristé, tout ce que lui demande cette Staël sans attitude, qui pleure devant lui comme une simple femme. Il pleura même un jour avec elle, en recevant sa supplique, suivant la tradition nullement suspecte qui se conserve dans la famille d'un proscrit gracié. Coup sur coup, dans les premiers mois de l'année 1852, elle désigna tous ses amis berrichons, les arracha tous à l'exil, à la prison, aux poursuites : et Fleury, son « Gaulois, » dont 48 avait fait un représentant; et Périgois, et Émile Aucante, prisonniers; et Borie, qui avait fui à Bruxelles; et Lebert, notaire, compromis; et en bloc, treize déportés de l'Indre, coupables simplement de délit d'opinion, et pour cela « ferrés comme des

(1) *Souvenirs et idées* (« Le coup d'État à Paris, » *passim*).
(2) *Correspondance*, III, p. 267, 290.

forçats sous les yeux du préfet » et dirigés à travers toute la France, en cet état, vers Toulon où Poncy aurait pu les voir au bagne. Elle ne se lasse pas de demander, sentant l'heure propice; et elle obtient tout ce qu'elle demande. La chose se répand; les malheureux se jettent à ses pieds. Elle n'en rebute aucun. Elle intercède ainsi, un jour pour quatre simples soldats d'Afrique condamnés à mort, un autre jour pour Greppo, pour Marc-Dufraisse, pour le gendre de Pierre Leroux. Pendant quelques mois, il semble que Nohant soit le dernier recours des douleurs humaines, et que par George Sand seulement on soit assuré d'obtenir justice ou miséricorde.

Cela dure tant que George Sand peut voir le prince et lui parler. Mais bientôt les barrages officiels se dressent. L'homme n'est plus son maître; il appartient de plus en plus à sa situation, à son entourage. Et George Sand, qu'une gêne secrète envahit, ralentit ses démarches. Elle ne veut ni être refusée, ni être dupe. L'hypocrisie officielle la glace. Il ne lui convient pas de s'y exposer. Cela se sent entre les lignes, dans certains billets à Poncy. Cela se lit dans une lettre significative adressée par George Sand à un ami, sous la date du 30 décembre 1852, c'est-à-dire à une époque où la proclamation de l'Empire avait changé la situation :

« Cher ami, j'ai reçu ta lettre à Paris. J'ai réfléchi à ce que je pouvais et devais faire. Je n'aurais rien pu. La personne était inabordable dans les circonstances que tu sais. Et puis, je l'aurais pu, que j'ai pensé ne pas devoir l'essayer. Les choses sont trop changées depuis six mois. L'homme que j'ai vu aussitôt après les événemens m'a tenu un langage, donné des espérances, et fait des promesses que je pouvais entendre, sauf à croire peu ou beaucoup. Aujourd'hui, ce qu'il me dirait serait ou un *tas de mensonges* que je ne croirais pas du tout, ou une telle palinodie, que je ne l'entendrais peut-être pas avec calme. Pour mon compte, je me moquerais bien de déplaire; mais, comme ce n'est pas, comme ce ne sera jamais pour mon compte que je ferai des démarches près de lui, je ne dois pas gâter la cause de ceux pour qui je plaide.

« J'ai donc cru, malgré mon affection bien vive pour notre ami, ne pas devoir bouger cette fois-ci, et je crois que tu me comprends et m'approuves. Je t'embrasse de cœur. Ne passe pas chez nous sans venir me voir. A toi. — GEORGE. »

Elle ne renonce pas pour cela à rendre service. Elle n'y renoncera jamais. Mais elle usera de moyens moins directs, plus souples et d'ailleurs aussi sûrs. De très bonne heure, elle associe à ses complots charitables, — les seuls où elle ait jamais trempé, — le propre cousin de l'Empereur, ce prince Jérôme qu'elle tenait en singulière estime, et dont le caractère ne paraît lui avoir causé aucune déception en aucun temps. C'est Jérôme qui soutiendra de ses largesses personnelles le Berrichon Patureau-Francœur, dont l'histoire navrante remplit les lettres à Poncy durant l'année 1858. Sa main se sent dans d'autres circonstances. George Sand n'hésitera pas, le cas échéant, à mettre sous les yeux de l'Impératrice elle-même certaines misères, que l'Impératrice soulagera avec la plus exquise bonne grâce (1).

Ainsi s'ourdira, autour de l'Empereur silencieux ou laissant faire, la conspiration de la bonté, tramée par l'ancienne révolutionnaire de 1848. Tel est tout son rôle sous l'Empire, rôle de réserve, d'expectative, d'espérance secrète, et, en attendant, de gratitude muette. George Sand, sitôt passé ce terrible défilé de 1848 à 1852, ne fut attentive qu'à panser les blessures de la guerre civile. Poncy, dans sa modeste mesure, s'employa aussi à cette tâche. Et, dans les sphères du pouvoir, nous entrevoyons, de profil, tournés vers George Sand avec un geste d'accueil et de généreuse transmission, un Damas-Hinard, secrétaire des commandemens, et cet aimable comte d'Orsay, l'ami de la brillante Solange, et Solange elle-même qui, à certaine date, put incliner ses belles relations vers les bonnes œuvres de sa mère.

*
* *

Qu'était-il advenu, sur ces entrefaites, de la littérature ouvrière, et de Poncy auteur? L'un et l'autre n'avaient-ils pas sombré dans la bagarre ?

On le croirait, à voir la tournure des événemens, mais on se tromperait, du moins en partie. La littérature prolétaire, il est vrai, est à cette heure enterrée. Poncy, lui, ne se développera plus. L'enthousiasme qui l'a fait poète, du moins relativement, est tombé ; les souffles inspirés de Nohant ne l'agiteront plus sur

(1) Voyez *Correspondance*, III, p. 249. — « J'ai déjà beaucoup demandé,... on ne m'a pas encore refusé. » — A Poncy, passage *inédit* de la lettre suivante : « L'Impératrice est *très, très* bonne, et on lui demande certainement de toutes parts plus qu'elle ne peut donner. » (13 mai 1861.)

son petit trépied. Mais il reste écrivain, ou, si l'on préfère, auteur L'habitude est prise maintenant. Il rime et versifie toujours, il continuera toute sa vie à jouer de la plume, sans prétention à la gloire, certes (et ceci prouve fort en sa faveur), mais pour satisfaire à une habitude prise, à un plaisir, peut-être à un besoin. Et George Sand s'intéressera toujours à ses productions, vers ou prose; car il pratique la prose après les vers, et ses vers continuent à valoir mieux que sa prose. Cet élément sera donc toujours mêlé à la correspondance, et jouera même son rôle dans l'intimité de cette amitié constante. Car Poncy, un peu pauvre d'idées, rimera selon l'occasion, sur un événement, de famille, sur un jour de fête. George Sand accueillera toujours avec un bon sourire d'encouragement ces petits poèmes de son « fils; » seulement, on sent maintenant que ceci est l'ornement et non l'âme de cette affection mutuelle; la littérature n'est plus qu'au second plan, et même à l'arrière-plan. George Sand a tant d'autres choses à préférer chez Poncy, depuis qu'ils ont espéré, cru, souffert ensemble, depuis qu'ils se sont dévoués l'un et l'autre à la cause perdue, et aux victimes qu'elle a faites.

Ainsi passent successivement, dans les cent soixante lettres qui s'écrivent de Nohant à Toulon entre 1850 et 1876, les trois nouveaux volumes de vers que Poncy ajoutera aux *Marines* et au *Chantier :* savoir, la *Chanson de chaque métier*, en 1850; puis le *Bouquet de marguerites*, et enfin les *Regains*, dernier volume où le poète a noué en javelles inégales des pièces qui offrent entre elles peu d'unité, et ne méritaient pas toutes d'être recueillies. Mais Poncy avait de l'ordre, il a tout ramassé et rangé. La *Chanson de chaque métier*, on l'a vu, était prête en 1848. Son succès, de toute façon, n'eût pas été grand, et le rêve que semble avoir caressé George Sand d'un Béranger réellement ouvrier et réellement populaire ne se fût pas réalisé. Paru en 1850, ce recueil n'était déjà plus de mise; et ce n'est pas la préface maladroite de l'auteur qui pouvait masquer son peu d'actualité. Le *Bouquet de marguerites*, poème d'amour assez passionné, et qui ressemble parfois à une confidence personnelle, inquiéta un instant George Sand. Poncy souffrait-il d'un amour secret? N'aimait-il plus Désirée? Ou ne s'agissait-il là que de quelque « Iris en l'air? » Gênée, mécontente, elle posa des questions. Et quand elle sut, de l'ingénu Poncy lui-même, qu'il était parfaitement heureux, qu'il adorait

toujours sa femme, et que tout cela n'existait que dans son imagination, elle respira, sans d'ailleurs applaudir. Décidément, ce poète prolétaire n'était qu'un homme de lettres. Elle perdait de ce côté. Mais elle avait tant gagné par ailleurs!

Et cet homme de lettres, voyant sa grande amie se tourner vers le théâtre, voulut naturellement s'essayer au théâtre, lui aussi. Rien ne lui sembla plus naturel que d'imiter et d'adapter un sujet de Gœthe, qu'il chargea candidement George Sand de lui placer. Cela s'appelait *Le Frère et la Sœur*. George Sand engagea de longs pourparlers avec les directeurs de l'Odéon, qui acceptèrent en principe, puis hésitèrent, puis atermoyèrent, si bien qu'à leur sortie de charge rien n'était décidé. Poncy se consola en s'accordant la satisfaction d'imprimer sa pièce injouée, et sans doute injouable. C'était toujours cela d'ajouté à son bagage. Il y ajouta bien d'autres choses encore, puisqu'il produisit jusqu'à cinq volumes de *Contes et nouvelles*, qui n'offrent d'ailleurs aucun intérêt. Mais Poncy pouvait maintenant s'accorder ce luxe. Sa situation avait grandi. Nommé secrétaire de la mairie, peu après la révolution de Février, de maçon passé entrepreneur, puis expert, graduellement enrichi par des acquisitions de terrains et par la construction des quartiers neufs de Toulon, en dernier lieu secrétaire de la Chambre de Commerce, d'ailleurs toujours probe, actif, honorable entre les plus honorables, il était devenu un des « notables » de sa ville. En politique, homme d'aspirations généreuses bien plus que de passions, il ne montra contre le gouvernement du 2 décembre aucune combativité. L'Empire le décora en 1865, au double titre de littérateur estimable et d'irréprochable fonctionnaire.

L'Empire eut raison. Mais tout cela est d'intérêt médiocre, et n'est rappelé ici que pour ne pas être trop incomplet.

Le véritable intérêt de la correspondance, sinon le seul, à cette date, est la continuité et la naturelle beauté de cette amitié qui, jusqu'à la dernière heure de George Sand, ne se dément pas un seul instant. Il semble que l'égalité, que l'harmonie parfaite existent, aient toujours existé entre cette femme de génie et cet aimable demi-talent. C'est là une de ces créations du cœur, comme la vie de George Sand en est pleine. A ses yeux, disparaissent classes et castes, œuvres de la société et non de la nature. Le défaut d'instruction n'est même pas une barrière à ses yeux. Ce n'est pas aux accidens extérieurs de la forunet

ou du savoir qu'elle juge les hommes : c'est à l'intérieur. Elle a un instinct inné, à peu près infaillible, de la bonté cachée de certains êtres; et l'on croirait qu'elle possède la pierre d'aimant qui, selon Platon, aide à découvrir les âmes et à former entre elles une chaîne continue. Quand elle a une fois touché de ce talisman une âme parente de la sienne, c'est pour toujours. Et la familiarité vient d'elle-même, sans plus tarir que ne tarit la source à son point naturel d'émergence. Tantôt elle dit *tu*, tantôt elle dit *vous*; mais qu'importe? Elle tutoie par sa tendresse, et tous ses gestes sont de fraternité. Dans ces liaisons d'instinct et d'âme, où tout est pur, elle est sans « réserve, » puisqu'elle donne toujours le meilleur d'elle-même. Ni calcul, ni réticence; c'est le don de soi dans toute sa candeur. Là est la preuve la plus lumineuse de cet idéalisme foncier qui lui faisait voir tout ce qui est du monde extérieur comme l'accident, tout ce qui est du monde intérieur comme l'immuable. C'est bien son goût de l'au-delà qu'elle satisfaisait en pénétrant dans le fond insoupçonné des êtres, les révélant parfois à eux-mêmes, et les enchantant d'une communion spirituelle qui décuplait aussitôt leur valeur. Sans cesse en quête du divin, elle le dégageait de l'humain à certaines rencontres; grande créatrice d'âmes qu'elle fut ainsi, chez ceux qui purent avoir d'elle certain contact. Ainsi se démêlait-elle dans les autres, en s'y mêlant. Elle eut de la sorte des amitiés qui au vulgaire paraissent étranges, inexpliquées. Les expliquera facilement au contraire quiconque aura pénétré cette nature d'exception, à la fois mâle et féminine, qui a toujours cherché ce qui ne passe pas dans ceux qui passent, et qui, au fond, quoique passagèrement attachée à certains hommes par ses amours, et invinciblement à l'homme par l'amour, n'a cependant jamais cherché, d'inquiétude d'abord, puis de certitude, que l'éternel. C'est ce goût de l'éternel qui a mis, à une date donnée, en elle calme et lumière. C'est cela qui l'a fait traverser les plus atroces douleurs comme des épreuves momentanées, nécessaires, bienfaisantes; c'est cela qui la rendait voyante en amitié, pareille toujours, insoucieuse du temps qui passe, derrière lequel, en avant duquel elle apercevait l'immortalité. Aussi ne se reprenait-elle jamais, quand elle s'était donnée de cette façon. Les trente-quatre ans de l'amitié pour Poncy, les quarante ans de la prédilection pour Rollinat, dix autres intimités non moins longues, ont passé pour elle comme un jour.

Poncy, objet de cette étude, est, dans la vie de George Sand, un exemple entre bien d'autres, et j'allais dire un symbole. Et ce sera son éternel honneur d'avoir provoqué l'appel magnétique qui de Nohant partit un jour vers son cœur ingénu, d'avoir senti sa puissance, et d'y avoir répondu avec la plénitude de ses modestes moyens.

A de telles liaisons d'âmes il n'est point d'autre épilogue que celui de la vie et de la mort. Dans les vingt dernières années de leur amitié fraternelle, George Sand et Poncy, Poncy et George Sand mirent en commun, simplement, leurs joies et leurs douleurs terrestres. Ils en eurent, l'un et l'autre, une part abondante, et qui, pour la douleur, passa chez Poncy l'ordinaire. A peine remise des émotions de 1852, George Sand, qui avait déjà vu sa fille ruinée, assistait maintenant, en témoin impuissant, aux tristes débats de Solange et de son mari autour de leur enfant, sa chère petite Nini. Elle voyait Solange, affolée essayer du Sacré-Cœur en désespoir de cause (1); elle espérait avec elle une vie nouvelle quand l'enfant fut rendue à sa mère; elle retomba dans un abîme de douleurs lorsque Jeanne Clésinger leur fut subitement ravie, quelques semaines après. Elle cherchait, d'un crayon tâtonnant, à retracer les traits de sa fillette adorée, dont elle n'avait aucune image (2). Accablée sous le poids du deuil, elle partait enfin pour l'Italie, afin de secouer sa torpeur mortelle. Une de ses consolations fut, en traversant Toulon, d'embrasser Poncy, Désirée et Solange. Six ans plus tard, relevant d'une fièvre typhoïde qui avait failli l'emporter, elle décida, pour achever sa convalescence, ce beau voyage vers la campagne toulonnaise qui remplit le printemps de l'année 1861, et d'où est sorti le roman de *Tamaris*. Là, elle eut la jouissance, dans sa plénitude, de cette chère amitié. Entre « Mer-Vive, » le chalet de Poncy, et Tamaris, où George Sand et Maurice avaient pris leurs quartiers, c'étaient des allées et venues perpétuelles. Puis Maurice alla en Amérique, emmené par le prince Jérôme. Puis il revint, et se maria. La joie de cet

(1) Voyez *George Sand et sa fille*, p. 192, et les pénétrantes pages sur *la Conversion de Solange Sand*, dans *le Figaro* littéraire du 27 février 1909, par Sibyl Mérian.

(2) Elle ignorait sans doute qu'un charmant portrait-miniature de Nini se trouvait entre les mains de la fille de son ami Bourdet (Madame F. H. Bourdon). Ce portrait est encore inédit.

événement, les qualités exquises de Lina Calamatta, remplissent alors les lettres de Nohant à Toulon. Et l'écho des émotions de la famille vibre désormais à peu près seul dans tout ce qui suit. C'est la naissance du petit Marc-Antoine, en juillet 1863; c'est sa mort, un an après. Plus tard, c'est la naissance d'Aurore, enfin celle de Gabrielle. George Sand est désormais l'aïeule. La grand'mère ravie s'achève en la Bonne-Dame de Nohant. Mûre elle-même pour la légende, elle écrit ses dernières légendes, en « bonne fée du roman » qu'elle est et qu'elle restera, suivant le joli mot de M. Doumic. C'est la tante berceuse de l'humanité.

Jusqu'au dernier moment, elle communiquera son grand cœur maternel à son fils éloigné. Et sa philosophie sereine exercera sur lui, à distance, la belle contagion du calme, dont il a besoin dans ses malheurs. Quand Désirée est morte, et que Poncy et sa fille la pleurent éperdument, elle écrit : « La nature a droit aux larmes. C'est un soulagement qu'elle exige, en même temps qu'un noble tribut qu'elle paie. Votre chère enfant reçoit par là un grand baptême. Elle en appréciera plus tard l'effet salutaire et fortifiant. » (28 décembre 1863.) Lorsque, en septembre 1865, le choléra sévit à Toulon, elle met en garde Poncy contre la panique : « Où donc est-on en sûreté? Est-ce le choléra qui a inexorablement frappé mon pauvre petit enfant l'année dernière, mon brave Maillard cet hiver, et mon pauvre cher Manceau le mois dernier ? La mort nous frappe partout, et fauche sans discernement tout ce que nous aimons, jusqu'à ce qu'elle nous fauche nous-mêmes. Il me semble qu'à force de voir que nous ne sommes en repos et en sécurité nulle part, nous ne devrions avoir peur de rien, et vivre au jour le jour comme il plaît à Dieu. C'est la condition humaine. C'est folie de vouloir s'y soustraire. Nous n'avons véritablement qu'un but à poursuivre et un souci à prendre : c'est de savoir tout accepter et tout supporter. Pour moi, qui vois venir la vieillesse, je sens la puissante loi de la brièveté de la vie,et je pense à l'autre bien plus qu'à celle-ci. » (24 sept. 1865.) Et si Poncy, succombant aux tristesses, allègue un jour l'impossibilité du bonheur : « Non! réplique-t-elle avec sa fermeté antique : on est heureux par soi-même quand on sait s'y prendre, avoir des goûts simples, un certain courage, une certaine abnégation, l'amour du travail, et avant tout une bonne conscience. Donc le bonheur n'est pas une chimère. J'en suis sûre à présent, moyennant l'expérience et

la réflexion. On tire de soi beaucoup, on refait même sa santé par le vouloir et la patience. Mais l'implacable mort et le malheur des autres, souvent incurable, malgré tous nos soins, voilà ce qui nous rappelle notre solidarité, et le bonheur aux prises perpétuelles avec le chagrin. Il ne faudrait pas que l'un détruisît l'autre. Le bonheur que nous savons et pouvons nous donner nous rendrait égoïstes et stériles. Le chagrin qui empêcherait notre sagesse intérieure de réagir nous rendrait amers et lâches. Vivons donc la vie comme elle est, sans ingratitude, et sans joie durable et assurée. Nous ne changerons pas cela. Acceptons-le. » (16 nov. 1866.) Telles seront, jusqu'au bout, les leçons viriles et tendres de celle qui écrivait encore à son « cher enfant, » deux mois avant sa mort, cette dernière phrase dans sa dernière lettre : « Les vers que vous m'avez envoyés sont très beaux; mais cette désespérance est navrante, et je ne vois pas comment l'adoucir, sinon en vous aimant davantage encore, et c'est ce que je fais de tout mon cœur. » (3 avril 1876.)

Cette « désespérance » de Poncy s'expliquait par ses malheurs. Le 24 août 1863, sa femme était morte d'un cancer, après de longues et affreuses souffrances. La fille unique de Poncy avait épousé un fonctionnaire de l'intendance, M. Milhière, fils d'un ami de Poncy. Ce mariage ne fut pas heureux. Solange Milhière eut trois enfans. Le troisième était à peine né que sa fille aînée mourut d'une méningite. Le chagrin emporta la mère quinze jours après; elle avait trente-deux ans. Les deux autres enfans, élevés par Poncy dans l'amour et les larmes, ne vécurent guère : l'un mourut à cinq ans, l'autre à neuf ans. Poncy survécut à toute sa famille. Et il ne disparut à son tour que quinze ans après sa grande amie, le 30 janvier 1891. Il eut donc tout loisir de nourrir son cœur de souvenirs. Les lettres de George Sand, même elle disparue, paraissent lui avoir été un précieux vulnéraire. Il les maniait sans cesse, les copiait ou les laissait copier, s'y réconfortait l'âme. De là un ressort caché qui ne s'amollit point chez lui avec les années, en dépit de tout. Il vivait encore à la chaleur de la flamme que George Sand avait entretenue dans son âme.

C'est donc à lui que revient le dernier mot de cette histoire. Lui-même, vers les derniers temps de sa vie, s'est aimablement confessé auprès d'un ami, qui l'avait interrogé sur ces temps déjà lointains de la littérature prolétaire et sur sa longue liaison

épistolaire avec George Sand. Il répondait, sur le premier point :

« Je ne discerne pas précisément... l'opportunité d'une résurrection des ouvriers-poètes. Ils ont eu leur heure, sans doute, leur vogue, et l'engouement des âmes généreuses qui les croyaient appelés à une sorte de sacerdoce ou d'apostolat sur ce qu'on appelait alors le peuple. Leur auréole s'est éteinte en 1848, à la proclamation de la République qu'ils avaient souhaitée et prêchée... Et il y a une raison à leur disparition de la scène littéraire et politique. C'est que leur République à eux, tout comme le Royaume de Dieu de l'Évangile, n'était pas de ce monde. Ils n'ont pas voulu emboîter le pas derrière les marchands d'orviétan, de fraternité universelle, de lois agraires, de rêves paradisiaques et autres panacées frelatées dont on a grisé les travailleurs. Leur honnêteté foncière s'est refusée à donner pour des réalités de dangereuses illusions, à l'aide desquelles on a exploité le vrai peuple, qui n'en a pas encore, malgré tant de sanglans mécomptes, reconnu le néant. Ils savaient que le travail est la grande et suprême loi de la vie. Ils ont maintenu leur foi et leur idéal. Aussi, voyez! depuis trente ans, à partir même de Béranger, le premier de tous, ils sont oubliés et dûment enterrés ; et ceux qui, comme moi, ont eu la triste chance de vieillir et de survivre aux autres, sont devenus les bêtes noires des bêtes rouges de la génération actuelle (1). »

Sur le second point, voici comment il résumait sa vie, placée en quelque sorte sous l'étoile de George Sand :

« De moi, que vous dirai-je? Je n'en sais rien. Je ne me suis jamais occupé de moi... [cependant] j'ai eu mon ambition comme tout autre, et la voici : Vous vous souvenez de *Mauprat*. George Sand a créé dans ce roman un type admirable de paysan dont l'austère probité et la droiture de jugement avaient fait une sorte de Salomon rustique, à l'arbitrage de qui tous les litiges de ruralité et de famille étaient déférés, et dont les sentences étaient des oracles rendus et accueillis en dernier ressort. C'est le « Bonhomme Patience. »

« J'avais vingt-six ans quand je lus *Mauprat*. C'était en 1848. La Révolution d'alors avait fermé les chantiers... J'avais étudié avec passion le droit civil, tout seul, et me l'étais facilement assimilé... Je savais ce que les moindres discordes de pro-

(1) Lettre à M. Henry Jouin, du 8 janvier 1884. — Nous devons à M. Henry Jouin la généreuse communication de cette lettre documentaire, et de la suivante.

priété ou d'héritage deviennent quand les codes civil et de procédure, les huissiers, les avoués, les avocats, le papier timbré et le fisc y interviennent... Il me prit l'ambition de devenir un « Patience, » dans tous litiges à la solution pacifique desquels je pouvais apporter ma triple compétence de maçon, d'architecte en perspective, de jurisconsulte *in partibus*.

« J'y ai réussi au delà de cette ambition et de mes espérances. Ce qui faisait dire à George que je n'avais jamais été davantage maçon que depuis que je ne l'étais plus. Que de procès j'ai tués sous moi ! que de transactions, de réconciliations j'ai faites ! Aussi, je suis devenu l'expert de tous les tribunaux de la région, de toutes les grandes compagnies d'assurances pour les règlemens de leurs sinistres dans un rayon de six départemens au moins : et je suis presque tous les jours de la vie sur pied, des Pyrénées aux Alpes. George Sand, à qui il me faut toujours revenir, m'approuvait et disait : « Poncy charrie ainsi les spectres de ses morts adorés, et se sauve dans le travail. »

« ... J'ai 400 lettres de George Sand. C'est le poème de ma vie (1). »

Poncy dit très bien. Ce fut là le poème de sa vie ; ajoutons celui d'une belle âme, d'un homme de 1848, et d'un enfant du vrai peuple, du bon et intelligent peuple de France. Si, comme a dit quelque part M. Émile Faguet, « l'art de la vie, c'est de faire de la vie une œuvre d'art, » Poncy a fait de sa vie une belle œuvre, généreuse, utile, et d'un grand exemple. Le plus beau de ses poèmes, c'est cette vie. Encore ne l'a-t-il écrit que sous la dictée de George Sand.

SAMUEL ROCHEBLAVE.

(1) Lettre à M. Henry Jouin, du 24 janvier 1884. — Les « 400 lettres » dont parle Poncy semblent un chiffre « rond, » c'est-à-dire exagéré. En tout cas, il n'en est parvenu entre nos mains que 226, soigneusement classées, numérotées, enveloppées ; et la collection semble complète, à part quelques légères disparitions sans importance, qui n'excèdent pas une demi-douzaine.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN ROMAN POLONAIS

Dzieci, par Boleslas Prus, 1 vol. Varsovie, librairie Gebethner et Wolff, 1909.

Se souvient-on encore d'un roman polonais intitulé *Quo vadis*, et du succès extraordinaire qui, aux environs de l'année 1900, a accueilli chez nous sa traduction française? Longtemps et très injustement délaissée du public français, la Pologne a pu croire un moment que toute sa littérature, à la faveur de ce triomphe, allait enfin nous devenir familière : et le fait est qu'il n'y a pas si pauvre nouvelle de M. Sienkiewicz, en particulier, qu'on ne nous ait offerte au moins deux ou trois fois, sous des noms différens. Mais tout cela a passé inaperçu, en attendant que *Quo vadis* lui-même, à son tour, disparût dans l'oubli. La merveilleuse aventure de ce livre n'a été décidément d'aucun effet pour la révélation, en France, de la grande littérature nationale d'où il était sorti ; ou plutôt, il se pourrait qu'elle l'eût desservie, et que nous fussions tentés, désormais, de faire porter à tous les confrères de M. Sienkiewicz la peine d'un excès d'enthousiasme assurément un peu ridicule, mais dont la faute entière, pourtant, ne revenait qu'à nous seuls.

Toujours est-il que, après comme avant cette aventure de *Quo vadis*, nous continuons à ne rien savoir de la littérature polonaise. Dans notre ignorance générale, — et sans cesse plus complète, — de tout ce qui s'écrit au dehors de chez nous, du moins conservons-nous une vague mémoire de certains noms d'auteurs allemands ou italiens,

russes ou anglais : de la littérature polonaise, nous ne connaissons et n'entendons connaître que cet infortuné *Quo vadis*. Et cependant, la littérature polonaise ne se borne pas à ce roman « néronien, » ni même à toute l'œuvre romanesque de M. Sienkiewicz; et tandis que maintes autres écoles littéraires de l'Europe nous font voir des signes trop évidens de fatigue, sinon d'épuisement et d'usure finale, celle-là ne s'arrête pas de produire de beaux fruits, avec une force impétueuse de jeunesse et d'ardeur qui, depuis un siècle bientôt, lui permet de traverser impunément toutes les catastrophes de la vie politique la plus accidentée. D'âge en âge, depuis la glorieuse période des Mickiewicz et des Slowacki, des écrivains se succèdent qui s'emploient heureusement à revêtir de beauté les pensées, les émotions, et les rêves d'une grande nation plus affamée d'idéal que nulle autre au monde, créant une œuvre si purement et profondément nationale, en vérité, qu'il n'est guère permis aux étrangers d'en apprécier l'éminente valeur, mais qui d'autant plus parvient à toucher jusqu'aux plus intimes replis des âmes polonaises. D'elle seule aujourd'hui, — à moins que l'on y joigne en partie l'œuvre des écrivains russes, — on peut dire qu'elle sert effectivement à nourrir tout un peuple, au lieu de n'être pour lui qu'un passe-temps plus ou moins superflu : et peut-être l'étonnante vitalité de la littérature polonaise trouverait-elle surtout son explication dans l'importance exceptionnelle du rôle, intellectuel et moral, que cette littérature est admise à remplir.

Je ne m'attarderai pas, après cela, à énumérer les noms des romanciers et poètes qui sont en train de poursuivre, auprès du public polonais, la mission inaugurée jadis par les illustres « voyans » de l'époque romantique (1). Il y a là des hommes de tout âge et de toute origine, unissant à la diversité de leurs tempéramens littéraires une variété plus extrême encore d'opinions religieuses, politiques, ou sociales. Mais deux traits essentiels leur sont communs à tous, pardessous cette dissemblance extérieure : le culte passionné de leur pays, et la résolution de consacrer au service de la Pologne tous leurs

(1) La Pologne a perdu récemment un jeune poète, Stanislas Wyspianski, dont le robuste et subtil génie lui aurait mérité de prendre place à côté des deux plus hautes gloires de la poésie nationale, Mickiewicz et Slowacki, s'il avait pu contenir une fièvre d'improvisation souvent préjudiciable à la pureté de son art. Tel qu'il a été, ce Wyspianski, poète et peintre, restera l'une des figures les plus originales de tout le mouvement artistique de notre temps.

talens et tous leurs efforts, soit en évoquant sous ses yeux l'image de sa grandeur et de ses souffrances passées, soit en lui faisant honte de ses fautes, de sa faiblesse, ou de son abaissement d'à présent. Sans compter que, jusque chez les plus « nietzschéens » et les plus « modernes » d'entre eux, pourvu seulement qu'ils soient issus de race polonaise, toujours un héritage séculaire de naïve et fidèle piété chrétienne aboutit à déterminer ce qu'on pourrait appeler une conception « évangélique » des hommes et des choses, une conception qui les porte à faire, relativement, peu de cas de notre vie terrestre, comme aussi à mettre au-dessus de toutes les jouissances égoïstes les joies plus difficiles de l'amour et du sacrifice. De telle façon que leurs œuvres, même en l'absence d'autre mérite esthétique, auraient encore pour nous l'attrait d'une atmosphère morale toute particulière, à la fois plus pure et plus chaude que celle que nous avons coutume de respirer dans nos littératures occidentales. Les âmes qui s'y trouvent traduites ne sont pas, à coup sûr, plus sages que les nôtres, ni sans doute meilleures : mais les plus banales nous frappent par une certaine outrance inconsciente dans le plaisir comme dans la douleur, une espèce de « romantisme » naturel et foncier, qui suffirait à leur valoir notre sympathie.

Et d'ailleurs il s'en faut de beaucoup que ces œuvres polonaises soient dépourvues de qualités littéraires. Peut-être auraient-elles, à nos yeux, le défaut d'être souvent assez « mal composées, » c'est-à-dire de ne point présenter cette ordonnance régulière sans laquelle les dons les plus précieux risquent de demeurer fermés à notre goût latin : mais, aussi bien, n'est-ce pas à notre intention qu'elles sont écrites, et je dois ajouter que bon nombre d'entre elles rachètent ce défaut par une sobriété, un relief, et une élégance d'allures que l'on chercherait vainement dans les autres écoles des pays du Nord. Tout ce qui nous émeut ou nous charme chez les écrivains russes, l'intensité de la vie intérieure et la haute signification philosophique, le mélange d'une franchise intrépide avec une sorte de lyrisme contenu et hautain, tout cela se rencontre, au même degré, dans l'œuvre des principaux représentans de la littérature polonaise, et relevé encore, chez eux, d'un souci plus constant de l'agrément du style. Jusque dans leurs récits les plus imparfaits, toujours nous percevons l'écho d'une race d'artistes, ou plutôt de subtils et délicats « dilettantes, » incomparables à sentir et à aimer la beauté sous toutes ses formes.

Au premier rang de ces romanciers polonais d'aujourd'hui, figurent deux écrivains d'une célébrité à peu près égale, malgré la différence

infinie de leurs caractères : M. Sienkiewicz et M. Glowacki, plus connu sous son pseudonyme de Boleslas Prus. M. Sienkiewicz est, comme l'on sait, l'auteur de *Quo vadis*, et j'ai eu déjà l'occasion de dire ici qu'il était, en outre, l'auteur de nombreux romans historiques consacrés à la commémoration du passé de son peuple, — romans, ou plutôt épopées en prose, dont la simple et forte grandeur compense largement la médiocrité emphatique de son fameux roman « néronien (1). » Mais soit que l'immense succès obtenu chez nous par ce dernier livre ait brusquement tari l'inspiration de l'auteur, ou que ce succès ait simplement coïncidé avec une crise de lassitude plus ou moins inévitable chez tous les producteurs très féconds, M. Sienkiewicz, depuis déjà une dizaine d'années, n'a rien publié d'équivalent aux remarquables poèmes historiques des années précédentes. Merveilleusement doué pour l'invention romanesque, du moins dans le domaine spécial de l'histoire polonaise, ce conteur a cru devoir s'ériger désormais en philosophe et en moraliste, sans comprendre ce qu'une telle attitude avait de disproportionné à ses qualités naturelles; et le fait est que ses compatriotes, tout en lui conservant une tendre et respectueuse gratitude, se sont dès maintenant habitués à considérer son œuvre comme terminée, transportant sur d'autres auteurs la curiosité frémissante avec laquelle, naguère, ils attendaient chacun des nouveaux fragmens de sa glorieuse épopée nationale. Au contraire, M. Boleslas Prus, contemporain ou peut-être aîné de M. Sienkiewicz, a eu l'enviable privilège de ne pas vieillir. Les années, en même temps qu'elles consacraient la renommée de ses œuvres anciennes, ont simplement mûri la robuste pensée de ce psychologue, approfondi sa connaissance de l'âme de sa race, et donné à sa langue un tour plus précis avec plus de couleur. Si bien que M. Prus, doyen des lettres polonaises, n'a pas cessé de s'élever dans l'estime de ses compatriotes, depuis le jour où, il y a un quart de siècle, sa *Placowka* avait fait de lui le peintre le plus habile et le plus profond des mœurs populaires polonaises (2). Ni l'ardeur passionnée de M. Reymont, ni la noble et savante éloquence de M. Jeske-Choinski, ni la verve inépuisable de Mme Zapolska n'excitent aujourd'hui, en Pologne, un enthousiasme aussi unanime; et c'est avec un légitime

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1900.

(2) Ce roman, et tous les autres récits de M. Prus, ont malheureusement une couleur et une saveur locales trop marquées pour qu'aucun effort réussisse jamais à nous les « traduire. » Du moins pourra-t-on se faire une certaine idée du talent et de la manière du maître en lisant l'adaptation française de l'une de ses œuvres les plus touchantes, publiée naguère, à la librairie Perrin, sous le titre d'*Anielka*.

orgueil patriotique que les lecteurs du vénérable romancier s'accordent à constater que son dernier ouvrage, *les Enfans*, mérite pleinement, lui aussi, de prendre place parmi ses œuvres à la fois les plus belles et les plus bienfaisantes.

J'avais pensé d'abord, en ouvrant le nouveau roman, que le projet de M. Prus était de reprendre, pour l'adapter aux conditions présentes de la vie de son pays, l'admirable thème de ces *Pères et Enfans* où Tourguenef, jadis, nous avait montré deux générations d'âmes slaves irrémédiablement hostiles l'une à l'autre. Et l'on rencontre en effet, tout au long du volume, quelques portraits de « pères » dont la ferveur religieuse et patriotique, la farouche droiture et les illusions obstinément conservées forment un contraste complet avec l'idéal et les procédés « révolutionnaires » de leurs descendans. L'un d'eux est un simple et honnête garde forestier qui, un jour de l'hiver de 1905, étant venu à la ville voisine pour y faire visite à son jeune fils, ne réussit pas à trouver ce dernier, mais profite de sa venue pour se charger d'une commission des plus dangereuses. Un médecin de ses amis lui apprend qu'une bande d'« expropriateurs » a résolu de s'emparer d'une grosse somme d'argent, destinée à payer le salaire des ouvriers d'une usine dont le patron est, précisément, le châtelain qui l'emploie à garder ses forêts. Depuis plus d'une semaine la somme est là, en dépôt chez ce médecin, sans que personne ose se risquer à la transporter. Sur quoi l'excellent Linowski s'offre aussitôt à porter cet argent, qu'il saura bien cacher quelque part, au fond de son traîneau ; et puis, du reste, qui donc s'aviserait de soupçonner un brave homme de sa sorte, rentrant paisiblement chez lui au petit trot de sa vieille jument? Cependant, à peine a-t-il l'argent en main que, dans la rue, à l'auberge où il va dîner, le forestier découvre, ou croit découvrir, des regards qui l'épient. Un trouble singulier peu à peu le domine, un mélange de vague crainte et d'exaltation enthousiaste, exprimé par l'auteur en des traits d'une justesse et d'un relief singuliers. Toute la journée se passe pour lui comme dans un rêve, où il lui semble que les heures ont la durée des siècles. Enfin, au soir tombant, il se met en route.

Pendant qu'il reprenait les rênes au garçon de l'auberge, il entrevit encore deux ombres arrêtées sur le trottoir d'en face.

— Pas d'erreur, songea-t-il, on me guette ! Mais que trois cents diables les emportent !...

Il tâta son revolver, dans sa poche, et toucha légèrement son cheval, qui

détala d'un pas vaillant, quoique le pavé de la ville fût plus couvert de boue que de neige. Devant l'église, il aperçut de nouveau deux figures ; et puis, comme il allait dépasser les dernières maisons du faubourg, un homme traversa brusquement la route, en brandissant un bâton.

Sorti de la ville, il respira. Le chemin devenait meilleur, et était désert. Seuls, sur les deux côtés, s'agitaient et bruissaient les énormes peupliers nus du pays de la Vistule.

— Les gaillards se sont mis en retard ! murmura-t-il. Ils ne m'attraperont plus !

Mais il venait à peine de franchir des buissons, à un tournant, lorsque, sur le blanc de la neige il découvrit une masse sombre. C'était un traîneau renversé, avec une pile de bois répandue sur la route. Linowski se hâta de dévier dans les champs, tourna cette barricade, et reprit son trot sur la chaussée.

Que si, en ce moment, l'homme le plus digne de foi lui avait attesté que ce traîneau s'était renversé là par hasard, il ne l'aurait pas cru : car, dès lors, fermentait en lui la conviction inébranlable qu'il était épié, suivi, et qu'à chaque instant il allait rencontrer de nouveaux obstacles.

Linowski était brave : la conscience d'un danger, réel ou imaginaire, au lieu de crainte, n'éveilla en lui que l'obstination. Lui eût-on dit que, sur la route conduisant chez lui, cent morts l'attendaient, et lui eût-on payé un million pour qu'il rebroussât chemin, il ne l'aurait point fait, mais aurait continué d'avancer, toujours de ce même trot vif et régulier. Il avait d'ailleurs, à présent, oublié son trouble de tout à l'heure, et ses mauvais pressentimens, et même l'existence de sa femme et de son Ladislas : il sentait seulement qu'il était tenu de transporter l'argent à l'usine. Cette pensée l'hypnotisait, et faisait de lui comme un automate. Mais, en même temps, une certaine tristesse sans cause lui pesait sur le cœur, et toutes sortes d'idées lui volaient en tête, plus extravagantes les unes que les autres.

« Ce Pfeferman ne disait-il pas que, s'il possédait 25 000 roubles en Amérique, il s'y ferait une fortune énorme ? Moi, j'en ai 27 000 sur moi, des roubles !... Hé ! vieille bête, mais est-ce que Ladislas ou la mère consentirait à vivre en Amérique avec un voleur ?... »

Linowski parvint à un carrefour où s'élevait une croix : il tourna à gauche. Le petit chemin où il venait d'entrer était le plus sûr, courant parmi des buissons et des marais gelés : mais il était peu distinct, accessible seulement à un voyageur qui connaissait le pays aussi à fond que lui. Le forestier tira de sa poche un flacon, et avala une longue gorgée.

« Où diable le docteur peut-il se procurer une eau-de-vie pareille ? pensa-t-il. Mais, une autre fois, mon cher ami, quand même tu m'offrirais une eau-de-vie encore meilleure, je ne me chargerais pas d'une mission comme celle que tu m'as confiée ! Il avait raison, tout à l'heure, cet avocat juif ! Une grosse somme, ne serait-elle que de 27 000 roubles, cela ne peut provenir que de l'usure, ou de l'escroquerie, du dépouillement des orphelins !... Et moi, imbécile, qui me suis engagé à transporter cet argent ensanglanté ! C'est cela, parbleu, qui me pèse sur la conscience !... »

L'étroit chemin devenait de plus en plus indistinct. Linowski ralentit sa bête, et regarda autour de lui

— Je vois! dit-il tout haut. Voici le frêne, et, là-bas, les tillleuls tordus! Avant un quart d'heure, je serai dans mon bois!

Cette découverte fit affluer en lui une vague d'idées plus joyeuses.

« Allons, vieux, songea-t-il, fais un bon signe de croix! Tu sais bien, pourtant, que cette somme n'appartient pas à des grands seigneurs, mais à de pauvres diables tels que toi! Tu sais bien que c'est leur pension, et qu'ils ont lourdement gagnée, en se nourrissant à crédit et en payant plus cher!... »

Il sentit son courage se raffermir encore : mais la tristesse sans objet, décidément, continuait de plus en plus à lui ronger le cœur. Il lui semblait que, sur la ville dont il venait et sur toute la région qu'il traversait, une ombre mauvaise pendait, comme une araignée géante, enfonçant ses griffes au plus secret de son âme.

Il y avait plus d'une heure qu'il était en route. Une autre heure encore, et il arriverait à Slomianki : là, il prendrait un nouveau cheval, et avant trois quarts d'heure il serait chez lui! Il arrêta son cheval, l'essuya, le couvrit, et se mit en devoir de le faire manger. La bête mangeait gaiement, s'interrompant parfois pour frotter son museau contre la casquette ou le collet de son maître.

« Ce brave ami, pourtant, ne pressent rien de mauvais! » se dit le forestier.

Il remonta sur son siège et repartit; mais bientôt, sans s'en apercevoir, il s'écarta du chemin, s'enfonçant de plus en plus parmi les buissons. Une nouvelle lampée d'eau-de-vie ne réussit pas à le tranquilliser. Sans cesse, il lui semblait que quelqu'un bougeait dans les buissons, ou bien qu'il entendait un sifflet lointain, ou encore qu'il flairait une odeur de brûlé. Tout à coup il s'aperçut que sa voiture ne suivait plus le chemin.

« Bah! se dit-il, ce n'est jamais qu'un petit quart d'heure à regagner! »

En effet, l'erreur fut vite réparée. Bientôt le forestier se retrouva sur la chaussée, dans son bois. Pour le coup, le voici presque en sûreté : car quel étranger penserait à l'attendre là, parmi ces fourrés où s'écoulait sa vie?

— Notre Père, qui êtes aux cieux... commença-t-il, le cœur tout allégé.

Et voici que, brusquement, à quelques pas de son traîneau, il entendit retentir une voix jeune et sonore :

— Qui va là? Halte, ou je tire!

Quelqu'un sauta de derrière un arbre, et saisit le museau du cheval. En même temps, Linowski se vit entouré d'un groupe de jeunes gens, dont l'un tenait une petite carabine, d'autres des revolvers.

Le forestier jeta précipitamment les rênes, descendit du traîneau, et courut vers celui qui avait crié.

— Lad... Ladislas?... appela-t-il d'une voix rauque.

Il avait l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête. Ses yeux se troublaient, son cœur s'était mis à battre follement.

Mais M. Boleslas Prus, de par le titre de son roman, s'est engagé surtout à nous parler des « enfans » de ces « pères, » pleins d'honneur et de

foi, qui risquent ainsi de se voir attaqués, sur les routes, par leurs propres fils. L'objet principal du roman est de nous décrire, en une série d'exemples caractéristiques, l'état d'esprit et les mœurs de cette génération d'étudians et de collegiens révolutionnaires dont les audacieuses tentatives d' « expropriation » ont répandu leur bruit, il y a quatre ou cinq ans, dans l'Europe entière. Se rappelle-t-on ces télégrammes de Varsovie, de Lodz, de Wilna, nous annonçant qu'un train avait été arrêté et dévalisé, ou encore qu'une troupe d'individus masqués avaient, en plein jour, envahi une banque, tué ou bâillonné le caissier, et emporté la caisse on ne savait où? Les héros de ces exploits trop parfaitement authentiques étaient des gamins de moins de vingt ans, la plupart appartenant à de très honorables familles, et qui eux-mêmes croyaient, le plus loyalement du monde, à la légitimité des nouveaux moyens de combat qu'on leur avait enseignés. Ou plutôt, il y avait sûrement, parmi eux, des personnages dont l'équivalent se retrouve tous les jours chez nous, dans les « bars » des faubourgs ou sur les bancs de la cour d'assises : de simples « apaches, » profitant du désarroi général pour prendre de l'argent où ils en trouvaient. M. Prus nous fait voir aussi quelques-uns de ceux-là, organisant les attentats, sauf à dénoncer ensuite les complices ingénus dont le plus grand tort avait été de leur obéir : mais, à côté de ces coquins d'espèce banale et « cosmopolite, » quelle variété infinie de types purement polonais! C'est, par exemple, le fils du garde forestier Linowski, Ladislas, qui ne se jette dans la « révolution » que pour se garder l'estime d'un camarade aimé, vénéré de toute son âme de lycéen enthousiaste. C'est un élève de « cinquième, » Brydzinski, dont l'aventure, pour avoir eu récemment son « pendant » jusque parmi la population d'un de nos lycées, n'en reste pas moins tout à fait symbolique des instincts de sa race. Ce garçon s'était affilié à un groupe de jeunes Chevaliers de la Liberté, dont le programme était de pratiquer les attentats par manière d'entraînement moral, afin de s'armer d'énergie pour l'heure prochaine de la lutte décisive ; et comme, dans une réunion de ces jeunes gens, leur chef avait mis en doute leur mépris de la vie, Brydzinski et ses compagnons avaient décidé que l'un d'eux, choisi par le sort, attesterait le courage de tous en se tuant dans les quarante-huit heures. Le sort était tombé sur l'élève de cinquième, et celui-ci, simplement et discrètement, s'était empoisonné. Un autre, Jedrejczak, avait désapprouvé les projets criminels de ses camarades. Pendant qu'il se félicitait d'avoir échappé au danger qui les menaçait, une fausse accusation lui avait valu d'être arrêté, jugé, et condamné à mort : le tout en quelques heures, et sans même lui laisser

le temps de prendre au sérieux cette catastrophe imprévue. Tout l'épisode qui lui est consacré, dans le livre, a vraiment une rapidité, une grandeur tragique, une vérité inoubliables. Voici le jeune homme ramené dans sa cellule, après sa comparution devant le tribunal :

Il demanda du thé, qu'on s'empressa de lui servir. Mais il commençait à peine de le boire, lorsque, dans le corridor, retentit de nouveau un grand bruit de pas.

— Qu'est-ce que c'est? murmura-t-il.

Son visage était brusquement devenu gris, pendant qu'il s'affaissait sur la banquette. En cette minute, une peur si profonde l'avait saisi qu'il lui semblait que sa raison se perdait. Mais il eut un hoquet, et cela le réveilla.

La porte s'ouvrit au large, bruyamment. Sur le seuil, l'officier se dressa, puis cria, très haut :

— Martin Jedrejczak, prépare-toi!

Le prêtre qui assistait le condamné se mit à trembler : mais Jedrejczak, lui, reprit aussitôt tout son pouvoir sur soi. Plutôt mourir que de laisser voir à cet officier qu'il avait peur! Et puis, d'ailleurs, rien de terrible ne le menaçait : tout cela, ce n'était que pour l'effrayer.

— Et quant à m'effrayer, songeait-il, vous n'y arriverez pas!

En hâte, il endossa son petit manteau usé, se coiffa de sa casquette, refusa la main du prêtre, qui s'offrait à le soutenir, et, la mine hardie, s'engagea dans le corridor entre deux rangées de soldats. Son hoquet persistant le fatiguait : mais il se forçait à sourire, en regardant les mornes visages qui l'entouraient...

Assis dans la carriole branlante, le condamné voyait chaque maison, chaque fenêtre, chaque réverbère, chaque figure humaine. Par là, il avait coutume d'aller se promener dans la campagne... Sur ce mur, Adamski, l'été précédent, avait dessiné un bonhomme qui fumait sa pipe... Oh! voici que passaient, les yeux fixés sur lui, deux camarades de son école!...

— Regardez-moi! songeait-il. Et dites à Swirski, à Linowski, si j'ai eu peur!

— Lorsque mon misérable cœur commencera à fléchir, — disait le prêtre, d'une voix étranglée, — ô bon Jésus, ayez pitié de moi!

— Ayez pitié de moi! — répéta Jedrejczak, simplement afin de ne pas faire de peine au prêtre.

Jamais encore, dans sa vie, jamais il ne s'était senti si étrangement exalté! Il n'aurait pas échangé sa carriole pour le char triomphal des Césars. Et toujours il continuait à distinguer jusqu'aux moindres détails de sa route, chaque juif apeuré, chaque femme en larmes... Et, en même temps, il se rappelait tout ce qu'il avait dit, entendu, ou pensé, dans chacun des endroits où il passait. Et, en même temps, il revoyait toute son enfance, ses années d'études... Pas une pensée ni un sentiment qui ne se déployât devant lui, pour former comme un grand tableau infiniment nuancé. Et jamais il ne s'était connu si heureux, ni ne s'était senti si bon, si enclin à tout pardonner, que dans ce moment. Comment supposer que, juste dans ce moment, les hommes eussent l'idée de lui faire du mal?

La lugubre carriole pénètre sur une place carrée, où, contre un mur, se tient une rangée de soldats. En face, presque au centre du petit carré, se dresse un poteau, au pied duquel on vient de creuser une fosse. Un vieil officier déplie un papier, et, d'une voix indistincte, lit quelque chose que personne n'entend.

Jedrejczak sentit que ses yeux s'injectaient de sang. Comme un insensé, il se mit à brandir les poings, en criant :

— Et moi aussi, à mon tour, je vais vous lire quelque chose ! Vive la liberté !

— O Mère sainte, source de miracles ! — gémit, au loin, une voix de femme.

De nouveau les tambours battirent. Deux gendarmes empoignèrent le condamné par les mains, et commencèrent à lui faire revêtir une chemise blanche, aux manches trop longues. Lui, cependant, ne résistait pas : au contraire, il les aidait, afin d'enlever ce linge au plus vite de devant ses yeux. Et lorsque sa tête fut sortie des plis de la chemise, il sourit ; mais, au même instant, un capuchon de drap s'abattit sur ses yeux, et les gendarmes l'entraînèrent dans la direction du poteau.

— Vive la liberté ! fit-il, d'une voix enrouée.

Des carabines retentirent : mais aucune balle n'atteignit Jedrejczak.

— Vive la Révolution !

Nouvelle salve. La tête du condamné s'abaissa sur sa poitrine, et ses genoux fléchirent. Il n'avait pas entendu les coups, il ne ressentait aucun mal ; mais il éprouvait, dans sa bouche, une saveur chaude et salée, pendant que, sur la chemise blanche, apparaissait soudain une tache rouge. Une seule balle l'avait atteint, qui lui avait déchiré le poumon et brisé la colonne vertébrale. Lorsque s'approchèrent le médecin et un sous-officier, revolver en main, Jedrejczak avait cessé de vivre. On se hâta de détacher le corps, pour le jeter dans la fosse.

Ainsi vivent et meurent les « enfans » que se plaît à nous dépeindre M. Boleslas Prus. Et au-dessus d'eux tous nous apparaît la figure du véritable héros du roman, ce Swirski que le fils du garde forestier adore comme un dieu, et à qui son adversaire Jedrejczak souhaite que l'on porte témoignage de son intrépidité en face de la mort. Celui-là n'est pas seulement supérieur en intelligence à ses camarades, d'une individualité plus forte avec plus d'élégance aristocratique : je crains qu'il ne soit, aussi, plus « représentatif » des qualités et des défauts de la nature slave. Aucun des dons ne lui manque qui peuvent armer un jeune cœur pour les combats de la vie ; ou, plus exactement, aucun ne lui manquerait, s'il possédait celui de savoir tirer parti de ses dons. Créateur et chef des Chevaliers de la Liberté, la rencontre du père de son ami Linowski suffit à le dégoûter de la tactique révolutionnaire qu'il a prêchée à ses compagnons ; et cependant, il ne peut pas, non

plus, consentir à se séparer de ceux-ci, partageant leurs dangers sans le moindre profit pour soi-même ni pour eux. Puis, un jour, le noble désir de sauver un ami lui rend tout à coup la conscience et l'usage de sa force native : mais dès l'instant qu'il a réussi dans son héroïque et folle aventure, le voici, de nouveau, comme accablé sous le poids de sa supériorité ! Cette vie qu'il est parvenu à sauver par des prodiges d'adresse et de courage, à peine en est-il redevenu maître qu'il semble aspirer à la perdre ; et le malheureux finit par se tuer, vainement, par effroi de se livrer à une police entre les mains de laquelle il est allé se jeter, et qui d'ailleurs, cette fois encore, est sur le point de le laisser fuir. Belle, puissante, et pitoyable figure, qui nous apprend à sa manière la triste leçon, enseignée naguère par le Dimitri Roudine de Tourguenef et le Stavroguine de Dostoïewsky, mais en y ajoutant ce charme particulier qui appartient en propre à l'âme polonaise, — un charme fait à la fois de robuste franchise et d'une douceur presque féminine !

C'est en 1905, il y aura bientôt cinq ans, que des milliers d' « enfans » du genre de ceux-là ont tenté, dans les diverses parties de l'empire russe, une « révolution » dont l'histoire reste encore à écrire, et que peut-être la postérité placera en regard de la fameuse Croisade des Enfans du moyen âge, comme deux des plus étranges expressions de la folie humaine. Depuis lors, à la fois en Pologne et en Russie, une tendance nouvelle est venue s'opposer à celle que nous décrit le roman de M. Prus. A côté des Swirski et des Jedrejczak, la littérature polonaise a vu surgir, elle aussi, des types équivalens au trop célèbre Ssanine de M. Artsibachef, détournant la jeunesse de ses stériles illusions révolutionnaires pour lui prêcher le culte du plaisir continu et sans frein (1). Le public polonais a même été admis, récemment, à un spectacle plus scandaleux encore que le succès du roman « sur-humain » de M. Artsibachef. Un romancier a imaginé d'organiser, dans un théâtre de Varsovie, une sorte de jury chargé de se prononcer sur la conduite de l'héroïne de son dernier roman, aimable jeune fille qui, par principe, avait cru devoir tuer l'enfant qu'elle avait mis au monde ; et une majorité considérable s'est trouvée pour acquitter, pour approuver cette mère « sur-féminine, » pour la proposer en exemple aux femmes et aux sœurs des jeunes gens que vient de nous montrer M. Boleslas Prus.

(1) Sur M. Artsibachef et son roman *Ssanine*, voyez la *Revue* du 15 mai 1909.

Mais tout cela n'est encore que jeux d' « enfans, » sauf pour les « pères » de ces enfans trop gâtés à être obligés bientôt de décrocher du mur l'antique et vénérable fouet que leur ont légué leurs ancêtres. Entre les nombreuses impressions qui se dégagent pour nous du livre de M. Prus, l'une des plus fortes est la découverte de tout ce que la société polonaise, sous le relâchement apparent de ses mœurs, conserve de précieuse santé corporelle et morale. Autour des féroces « enfans » qui s'agitent devant nous, sans cesse nous apercevons de simples et attachantes figures d'hommes et de femmes de toute condition, que l'orage révolutionnaire n'empêche pas de continuer à suivre honnêtement leur voie traditionnelle, avec une résignation mêlée de la plus généreuse indulgence pour les folies de ces jeunes écervelés qui s'ingénient à troubler leur tranquillité. Il y a là d'admirables réserves de bon sens, de courage, et de foi, dont nous sentons qu'elles ont assez pour survivre à bien d'autres orages. Et tout porte à espérer que ces « enfans » eux-mêmes, pour peu que la destinée leur permette d'échapper aux conséquences de leurs terribles jeux, finiront par devenir, à leur tour, des « pères » excellens, étant issus d'une race que les années transforment et mûrissent bien plus profondément que toute autre. Le naïf et ardent Ladislas Linowski, après s'être consolé de la mort de son maître Swirski, j'imagine que, dès maintenant, il a obtenu un emploi d'aide-forestier, qu'il a rencontré, aux environs, une jolie jeune fille, sans autre dot que le sourire de ses chers grands yeux, et que c'est avec une indignation tempérée de mépris qu'il a lu dans son journal, l'autre jour, le verdict varsovien exaltant la Madone de l'infanticide. Heureux, en vérité, le peuple qui sait racheter beaucoup de folies par beaucoup de raison, et où des « enfans » comme celui-là recueillent en héritage les vertus de parens semblables à ceux que nous rappelle, après bien d'autres livres, le nouveau roman du vénérable doyen des lettres polonaises!

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'événement le plus heureux de la dernière quinzaine est le voyage de l'empereur de Russie, accompagné de l'Impératrice et de leurs enfans, dans les mers de l'Europe occidentale. Les visites faites par l'Empereur au président de la République à Cherbourg et au roi d'Angleterre à Cowes sont la manifestation éclatante et précise d'une situation politique. Les visites de ce genre ont quelquefois, s'il est permis de le dire, un certain caractère de banalité; mais personne ne dira qu'il en a été ainsi de ces deux dernières. Les paroles qui y ont été échangées en ont très nettement déterminé la portée.

Le toast de M. le Président de la République a été ce qu'il devait être, simple, cordial, confiant; mais on se demandait ce qu'y répondrait l'Empereur. Les diplomates tendaient l'oreille, les publicistes s'apprêtaient à peser les moindres mots pour en supputer la valeur et en rechercher l'intention; et il ne manquait pas de prophètes qui, après avoir annoncé le relâchement de l'alliance franco-russe, s'apprêtaient à se transformer en commentateurs très pointilleux. Certains journaux de l'Europe centrale répétaient volontiers que les derniers incidens orientaux avaient causé de la déception à Saint-Pétersbourg, et que la politique russe, si elle ne recherchait pas encore positivement une orientation nouvelle, éprouvait de l'hésitation à se maintenir dans celle qu'elle avait autrefois adoptée. On allait savoir si cela était vrai; l'Empereur devait parler, on était aux écoutes. Après son discours, tout le monde a été fixé. L'empereur Nicolas ne pratique pas l'art des réticences et des sous-entendus; la droiture de son esprit et la loyauté de son caractère se reflètent dans ses paroles; nul ne peut se méprendre sur sa pensée, encore moins sur son sentiment. Le toast qu'il a prononcé à Cherbourg est un de ceux dont nous devons lui savoir le plus de gré. « C'est

chaque fois avec un sentiment de sincère plaisir, a-t-il dit, que j'aborde les côtes de France. Le souvenir de mes précédens séjours dans votre beau pays reste gravé dans ma mémoire. Outre les chaleureuses sympathies que je nourris personnellement à l'égard de la France, je demeure comme vous, monsieur le Président, fermement convaincu que l'alliance entre nos deux pays constitue une précieuse garantie pour la paix générale, et que les liens d'étroite amitié entre la Russie et la France continueront, dans l'avenir comme dans le passé, de faire sentir leurs bienfaisans effets. Si, au camp de Bétheny, il m'a été donné d'admirer l'armée française, j'éprouve aujourd'hui une joie réelle de pouvoir rendre hommage à la superbe flotte dont la revue, à laquelle je viens d'assister, m'a vivement impressionné. » Ce langage n'admet pas deux interprétations différentes. L'alliance de la Russie et de la France reste donc, pour chacun des deux pays, le fondement de sa politique, et leur amitié mutuelle fait de cette alliance quelque chose de plus qu'un acte de raison. « Animé, a dit l'Empereur, de ces sentimens de cordialité et de constance inaltérable, partagés par la Russie entière, je lève mon verre, etc. » Le rappel des visites passées, le souvenir donné à l'armée française, l'éloge accordé à notre flotte que nous avons eu le tort de trop dénigrer ces derniers temps, la présence de l'Impératrice et des enfans impériaux, tout s'accordait pour donner à cette belle fête, en la rattachant à celles d'autrefois, le caractère de continuité qui fait la force d'une politique : on y reconnaissait une volonté réfléchie et suivie dont la manifestation s'enveloppait d'une grâce familiale. Nous garderons le souvenir de l'entrevue de Cherbourg.

Si l'Empereur a pu dire que la Russie entière pensait et sentait comme lui, la France entière pense et sent comme M. le Président de la République. On ne saurait, en effet, contester les services que l'alliance franco-russe a rendus, non seulement aux deux pays qui l'ont contractée, mais à l'Europe. Qu'elle ait été une garantie de paix, l'événement l'a prouvé. Cependant, il faut être juste pour la Triple Alliance ; elle n'a pas été faite en vue de la guerre, et elle aussi peut invoquer l'épreuve du temps pour affirmer qu'elle n'a pas nui au maintien de la paix. En effet, la Triple Alliance a eu pour but de garantir à l'Allemagne des conquêtes qui lui paraissaient suffisantes, et non pas de lui en procurer de nouvelles. L'histoire dira sans doute que Bismarck, après avoir osé et risqué tout ce que l'audace humaine, accompagnée de prévoyance et de calcul, peut oser et risquer, n'a eu d'autre préoccupation que d'étayer solidement l'édifice

qu'il avait construit en quelques années d'une chance inouïe, et de lui donner la consécration suprême de la durée. Depuis 1871, il n'a pas voulu la guerre, on peut le dire puisqu'il ne l'a point faite, et l'empereur Guillaume ne l'a pas voulue davantage puisqu'il ne l'a pas faite non plus. Mais ils ont voulu l'un et l'autre assurer à l'Allemagne l'hégémonie de l'Europe, et ils la lui ont maintenue aussi longtemps que cela a été possible. Grâce à quelques satisfactions qu'il accordait tantôt à telle puissance, tantôt à telle autre, — nous en avons eu notre compte, — Bismarck maintenait sur toutes son pouvoir et son prestige. « On prétend, — a-t-il dit un jour à un de nos ambassadeurs, — que je suis un poids qui oppresse l'Europe, et je suis au contraire l'éventail qui la fait respirer. » Cette prétention n'était pas absolument fausse. Mais le moment est venu, et il devait venir, où l'Europe s'est lassée de respirer artificiellement au moyen d'un mécanisme dont le manipulateur lui mesurait l'air et le souffle avec un bon plaisir assez libéral quelquefois et un égoïsme toujours intelligent. Les puissances ont aspiré à reprendre ce qu'elles avaient momentanément abdiqué de leur indépendance, à cesser de vivre en fonction de l'Allemagne, à vivre enfin leur propre vie à leurs risques et périls. C'est alors qu'a été contractée l'alliance franco-russe : à partir de ce moment, chacun a senti qu'il pouvait respirer plus librement, et que ce supplément de liberté ne coûtait rien à sa sécurité. A côté de la Triple Alliance, d'autres combinaisons politiques se sont formées, non pas pour la menacer, mais pour y faire contrepoids. Elle n'a plus été l'unique et écrasante pyramide qui se détachât sur l'horizon. Il en est résulté un changement qui n'a pas été dès le premier jour très sensible, mais qui l'a été de jour en jour davantage dans les mœurs politiques de l'Europe, et qui s'est manifesté pour la première fois avec une pleine évidence à Algésiras, où l'Allemagne nous avait tous traînés. Tel est l'avantage de l'alliance franco-russe, pour les autres comme pour nous. Les toasts de Cherbourg ont montré qu'elle était inaltérée, et l'empereur Nicolas a déclaré qu'elle était inaltérable. Elle est loin, en effet, d'avoir épuisé toute sa vertu bienfaisante. Si elle venait à être ébranlée, le nouvel édifice de l'Europe serait menacé dans son équilibre et l'inquiétude des esprits deviendrait de l'angoisse. Voilà pourquoi les toasts de Cherbourg ont retenti dans le monde entier comme une affirmation de paix et d'indépendance dont nul ne pouvait contester la sincérité, ni l'efficacité.

Les toasts de Cowes ont complété ceux de Cherbourg. Il ne s'agissait plus cette fois de maintenir une situation ancienne, mais de mani-

fester une situation nouvelle dont, il y a quelques années à peine, la réalisation semblait impossible, même à des esprits qui ne sont pas naturellement enclins au scepticisme. La rivalité de la Russie et de l'Angleterre avait pris, à travers la plus grande partie du siècle dernier, la consistance d'une tradition. Mais tout change avec le temps. Les intérêts se modifient, se déplacent, se mêlent à d'autres dans des proportions différentes. Comment la création et le développement prodigieux d'un pays comme l'Allemagne n'auraient-ils pas amené quelques transformations dans le monde? Il y a là un fait contre lequel il est inutile de se rebeller, dont il faut au contraire s'accommoder, mais qui doit inévitablement faire naître de nouvelles combinaisons politiques. L'Angleterre n'a pas toujours été autant qu'on l'a dit un pays de prévision; elle l'a bien prouvé en 1870; mais elle est un pays de réflexion profonde et de décision rapide en face des événemens accomplis, ou en train de s'accomplir. Aussi longtemps que les progrès de l'Allemagne n'ont intéressé que l'Europe continentale, elle en a pris son parti, ou a même cru y trouver son compte; mais le jour est venu où l'Allemagne s'est qualifiée elle-même de puissance mondiale et où l'empereur Guillaume a déclaré que son avenir était sur les mers. La hâte fiévreuse qu'elle a mise à développer sa puissance navale a bien montré qu'il y avait chez elle un plan et une volonté arrêtés. Au surplus, l'avenir devient incertain pour tous. Les transformations industrielles qui ont rendu plus faciles et plus rapides les voies maritimes, semblent devoir ouvrir demain des voies aériennes à des entreprises indéterminées, et l'Allemagne entend ne rester en arrière de personne dans le champ illimité où s'exerce le génie humain. Rien de plus légitime, et nul n'a le droit de s'en plaindre; mais chacun a le devoir de se prémunir contre les conséquences possibles, et c'est ce qu'a fait l'Angleterre. Elle est entrée, on peut le dire, dans une période nouvelle de son histoire. La nécessité de développer ses armemens est apparue à ses yeux avec force; elle a senti en même temps le besoin d'avoir sur le continent des amis à côté de ses rivaux. L'Angleterre est un pays trop pratique pour ne pas céder au temps sans obstination : elle s'est d'abord rapprochée de la France, ce qui était relativement aisé, puis de la Russie, ce qui semblait l'être moins. La diplomatie française a certainement contribué à ce dernier rapprochement; toutefois, qu'on ne s'y trompe pas, la diplomatie n'est efficace que lorsqu'elle agit dans le sens où les choses tendent naturellement et où la destinée les pousse. Elle supprime alors les obstacles ou les tourne; elle facilite et accélère l'accomplissement

de ce qui doit arriver ; en un mot, elle régularise un courant qu'elle a reconnu, mais qu'elle n'a pas créé. Là se borne son rôle qui reste très appréciable, et lorsqu'elle le remplit tout entier, il convient de lui en être reconnaissant.

L'entrevue de Cowes a montré que l'évolution de la politique anglo russe avait franchi les premières étapes et que le point déjà atteint était très important. Cette fois encore, les discours prononcés par les deux souverains ont été ce qu'on en attendait. Il y a eu cependant, et nous le mentionnons avec plaisir, quelque chose de nouveau et d'inopiné dans ces discours, à savoir l'allusion que le roi Édouard a faite à la Douma, allusion à laquelle l'empereur Nicolas s'est prêté avec un remarquable empressement. « J'ai eu l'occasion, a dit le Roi, de recevoir cette année quelques représentans de la Douma. J'ai à peine besoin de dire quel plaisir ce fut pour moi et pour la Reine de les voir. J'espère que leur séjour ici leur a été agréable. Ils ont eu toutes facilités pour voir beaucoup de gens et les institutions du pays : j'espère que ce qu'ils ont vu renforcera les bons sentimens existant entre les deux pays. » En tenant ce langage, Édouard VII s'inspirait des sentimens les plus profonds et les plus vifs de l'Angleterre, qui, étant le plus vieux pays constitutionnel de l'Europe et du monde, a regardé longtemps la Russie comme le pays autocratique par excellence, ce qui n'a pas médiocrement contribué à entretenir dans son cœur des préventions contre elle. Mais quoi ! n'est-ce pas l'empereur Nicolas qui a donné une constitution à son peuple ? Si le régime constitutionnel s'implante définitivement en Russie, comme nous l'espérons bien, n'est-ce pas à lui que l'histoire en attribuera l'honneur ? Il n'y avait donc, de la part du roi Édouard, aucune témérité à parler des membres de la Douma comme il l'a fait. On attendait cependant la réponse de l'Empereur. « Puisse l'accueil amical, a-t-il dit, fait par Votre Majesté, par la Reine et par votre peuple aux membres de la Douma, et l'hiver dernier à mon escadre, être le gage de relations cordiales et croissantes, basées sur des intérêts communs et sur une estime mutuelle, entre nos deux pays ! » L'Empereur ne pouvait pas prononcer des paroles plus agréables aux oreilles britanniques. Dans les jours qui ont suivi, il a débarqué sur le sol anglais ; il a vu Osborne ; il y a cherché les souvenirs de la reine Victoria, dont il a tenu à rappeler que l'Impératrice, sa femme, était la petite-fille ; ses enfans ont joué avec ceux du prince de Galles ; il a fait vraiment, avec beaucoup de tact et de bonne grâce, tout ce qui pouvait lui attirer la sympathie de l'Angleterre, et nous ne doutons pas qu'il n'y soit parvenu.

Voilà ce qui donne aux entrevues de Cherbourg et de Cowes la signification d'événemens historiques. Nul, d'ailleurs, ne peut en prendre ombrage. Les intentions des souverains et des chefs d'État sont aussi pacifiques que les aspirations des peuples; les discours prononcés en sont le témoignage irrécusable; mais nous sommes en présence d'une Europe nouvelle, où la paix doit être assurée par des moyens nouveaux. Son maintien ne dépend plus d'une seule volonté, mais d'un concours de volontés qui tiennent compte les unes des autres et se respectent mutuellement. Les entrevues d'hier sont l'affirmation publique de la Triple Entente la plus éclatante qui ait eu lieu jusqu'ici. Il ne faut pas abuser sans doute de manifestations de cette nature, car elles perdraient de leur force probante si elles se répétaient trop souvent; mais quand elles viennent à leur heure, elles sont pour le monde une indication très claire et elles ajoutent quelque chose à sa sécurité.

Cette sécurité n'est sans doute pas compromise par les événemens d'Orient; néanmoins, on a l'impression qu'il faudrait peu de chose pour mettre en cause la paix dans les Balkans, et que la moindre maladresse pourrait y avoir les pires conséquences. Nous voudrions pouvoir dire qu'aucune n'a été commise : malheureusement, c'est difficile. Il y a eu une imprudence manifeste, de la part des quatre puissances garantes de la situation de la Crète, l'Angleterre, la France, la Russie et l'Italie, à retirer les contingens qu'elles avaient dans l'île. Tout le monde le leur a dit; la presse, dans cette circonstance, a été plus prévoyante que les gouvernemens; ils n'ont voulu rien entendre. Pourquoi? Le gouvernement anglais prétextait qu'il avait donné sa parole d'évacuer à date fixe. D'autres se laissaient guider par une sympathie très respectable, et que nous partageons, envers la Grèce et la Crète; mais c'est une question de savoir si cette sympathie a été aussi éclairée qu'elle était vive, et si la manière dont elle s'est manifestée n'a pas mis la Grèce et la Crète dans une situation difficile, périlleuse, dont il faut maintenant les tirer. On s'y applique, on y parviendra; mais fallait-il, comme on l'a fait, jouer la difficulté? De quelque façon qu'il se termine, cet incident laissera de l'amertume dans les esprits, et les solutions de l'avenir n'en seront pas plus simplifiées.

L'incident dont nous parlons s'est produit le lendemain même du départ des contingens des puissances : les Crétois n'ont pas attendu une minute de plus pour faire flotter le drapeau hellénique sur la citadelle de la Canée. C'était une violation manifeste du *statu quo* qu'on

était convenu de maintenir dans l'île jusqu'au moment où son sor définitif serait réglé. On a vu dans le fait, à Constantinople, une véritable provocation, et l'opinion publique, qui était montée depuis quelques jours à un très haut degré d'exaltation, est arrivée d'un seul coup à son paroxysme. Le gouvernement a été littéralement débordé. On lui a reproché de n'avoir pas montré une fermeté suffisante dans la question crétoise; les faits semblaient justifier cette accusation; l'indignation était générale, et d'un moment à l'autre, elle pouvait tout entraîner. Il n'apparaît pas que les autres gouvernemens européens se soient encore faits à l'idée que le gouvernement ottoman est devenu un gouvernement d'opinion au même titre qu'eux, et même plus sérieusement que quelques-uns d'entre eux. Ils continuent de traiter machinalement la Turquie comme si elle était encore sous la main toute-puissante d'Abdul-Hamid, alors qu'Abdul-Hamid était lui-même craintif et docile sous la main toute-puissante de l'Europe. Ils ont bruyamment applaudi à la révolution faite, mais ils semblent chercher à échapper à ses suites, soit de parti pris, soit par habitude. On ne peut pourtant pas traiter la Turquie d'aujourd'hui comme celle d'hier. Le gouvernement ottoman ne le supporterait pas, pour une excellente raison : c'est qu'il serait renversé. Ses droits sur la Crète sont d'ailleurs incontestables. Nous ne disons pas qu'il n'y renoncera pas un jour; nous espérons même qu'il le fera à la suite d'une transaction honorable pour toutes les parties en cause; mais ce moment n'est pas venu, et c'est l'éloigner beaucoup que de choquer le patriotisme ottoman en pleine effervescence par un acte aussi inconsidéré que celui de la Canée. Il est probable que les puissances laisseraient faire les Crétois et qu'elles fermeraient les yeux sur leurs empiétemens, si le gouvernement ottoman n'était pas là, exaspéré et grondant; mais, comme il faut tenir compte, aussi, du gouvernement ottoman qui menace de tout casser, les puissances se retournent contre les Crétois, leur font de gros yeux, leur parlent enfin avec fermeté. Elles auraient pu, avec une énergie infiniment moindre, atteindre il y a quelques jours les résultats qu'elles poursuivent. Mais elles donnent l'impression fâcheuse d'être à la merci des événemens.

La Porte, à son tour, a commis une faute. Tout récemment encore, elle refusait de faire entrer la Grèce dans une négociation quelconque au sujet de la Crète : il n'y avait pour elle, il ne pouvait y avoir rien de commun entre les deux pays. Au surplus, elle rendait parfaitement justice à la correction du gouvernement hellénique. Le changement de ministère qui s'est produit à Athènes et qui aurait pu, d'après

les premières apparences, tendre la situation du côté de la Porte, paraissait au contraire l'avoir détendue. On reconnaissait volontiers à Constantinople qu'on n'avait qu'à se louer des premiers actes de M. Rhallys, qui avait rappelé de Macédoine un certain nombre d'officiers grecs. Que s'est-il passé depuis? Il ne s'est rien passé en ce qui concerne la Grèce. Son attitude continue d'être ce qu'elle était auparavant, c'est-à-dire réservée, neutre, irréprochable : pourtant, un beau matin, sans avoir averti personne, le gouvernement ottoman a envoyé un véritable ultimatum au gouvernement hellénique, le sommant de rappeler les officiers grecs qui étaient en Crète ou de les rayer des cadres, et enfin de désavouer formellement le mouvement crétois en déclarant qu'elle reconnaissait la souveraineté ottomane sur la Crète, et qu'elle n'avait elle-même aucune prétention sur l'île. A défaut de cette déclaration, le ministre de Turquie quitterait Athènes pour un long congé, et il adviendrait ce qu'il pourrait. On veut bien dire que ce ne serait pas nécessairement la guerre; mais, à parler franchement, on en serait très près, et la précipitation des armemens ottomans montre que cette éventualité a été non seulement envisagée, mais acceptée à Constantinople. L'opinion publique, de plus en plus, après avoir été très exaltée, paraît y être complètement dévoyée. Il n'est que temps pour les quatre puissances protectrices de réparer leurs erreurs ou leurs négligences passées. Nous reconnaissons qu'elles s'y emploient de leur mieux; mais il faut qu'elles s'entendent entre elles pour agir, ou même pour parler, ce qui les expose à être dépassées en rapidité par les puissances indépendantes, comme l'Allemagne ou l'Autriche, qui n'ont qu'à écouter et à suivre leurs propres aspirations. La première démarche faite à Constantinople paraît l'avoir été par l'ambassadeur d'Allemagne, le baron Marshall. On a dit d'abord qu'il avait formellement désapprouvé la démarche ottomane à Athènes; puis, et cela est plus vraisemblable, qu'il s'était borné à conseiller au gouvernement ottoman d'éviter la guerre, et on a ajouté qu'une démarche analogue avait été faite par le ministre allemand à Athènes. Il y a quelque ironie à conseiller au gouvernement hellénique d'éviter la guerre; tout le monde sait bien qu'il ne la veut pas; il fera sûrement en effet tout ce que l'honneur lui permettra de faire pour l'éviter. Mais il n'est pas responsable des mouvemens désordonnés de la Crète, il n'a pas le moyen de les empêcher, et on ne peut rien lui demander au delà de ses moyens. Il a répondu, comme il devait le faire, qu'il protestait contre les griefs articulés contre lui, qu'il n'était pour rien dans l'agitation crétoise, que son attitude à l'égard

de la Porte avait toujours été amicale et loyale, qu'elle continuerait de l'être, et enfin que l'île était entre les mains des quatre puissances garantes.

Cette réponse du gouvernement hellénique, la seule qu'il pût faire, semble devoir le dégager du côté de la Porte. Mais la question crétoise reste entière, et elle ne sera résolue que le jour où les puissances garantes auront fait entendre aux autorités crétoises un langage assez sérieux pour qu'il en soit tenu compte. Si le résultat n'est pas atteint par une simple manifestation de volonté, les puissances peuvent passer de la parole aux actes. Elles ont des vaisseaux qui protègent le pavillon ottoman dans la baie de la Sude et ces vaisseaux ont quelques troupes de débarquement. On peut aussi autoriser le gouvernement ottoman à prendre lui-même les mesures qu'il jugera convenables pour défendre ses droits. On peut encore bloquer l'île. Elle entrera en insurrection, disent les dépêches : nous voudrions savoir contre qui. Cette perspective ne paraît pas bien effrayante. Les Crétois se soumettront lorsqu'ils verront qu'ils n'ont pas autre chose à faire ; mais il faut qu'ils le voient d'une vue très claire, et cela dépend des puissances. Quant au statut définitif de la Crète, le moment ne paraît pas venu de le fixer. La Porte a insisté à plusieurs reprises auprès des puissances pour que des négociations fussent immédiatement entamées à ce sujet : il ne serait pas prudent de s'y prêter sans quelques précautions préalables, dont la première doit être demandée au temps lui-même. Le chirurgien attend que la fièvre soit tombée pour opérer à froid : attendons comme lui.

Ce gros nuage disparaîtra comme d'autres; mais on voit à combien peu de chose tient la paix des Balkans. L'impatience d'un petit pays, un coup de tête de la Porte, un coup de fusil intempestif peuvent la compromettre, et alors il est impossible de prévoir à quelles tentations d'autres puissances peuvent se laisser entraîner. La Bulgarie est derrière la Macédoine, elle se tient l'arme au pied et attend l'occasion. M. Isvolski, dans les conversations qu'il a eues avec M. Pichon à Cherbourg et avec sir Edward Grey à Cowes, a dit qu'il ne surviendrait aucune complication dans les Balkans, « tant qu'aucune puissance européenne ne manifesterait d'ambitions particulières de ce côté. » Mais tout peut arriver et nous avons déjà vu des ambitions jusqu'alors ignorées se produire avec une soudaineté déconcertante. L'Europe, cependant, a droit à la paix, puisqu'elle la veut; mais qui veut la fin veut les moyens. La question ne doit pas rester à la merci d'un incident.

Si nous avions écrit cette chronique il y a seulement quelques jours, nous aurions dû y consacrer une grande place à l'Espagne, et peut-être nous aurait-on accusé, de l'autre côté des Pyrénées, d'avoir présenté la situation comme plus grave qu'elle ne l'était. Nous n'aurions pas manqué, cependant, de sympathies pour l'Espagne, car il y a peu de nations pour lesquelles nous en ayons de plus sincères, et ces sentimens sont partagés par toute la presse française. Mais les journaux et les Revues sont forcés de commenter telles qu'on les leur donne les nouvelles du jour, qui sont quelquefois rectifiées par celles du lendemain. A un certain moment, les nouvelles venues d'Espagne ont pu paraître alarmantes. Un conflit armé s'était produit entre les troupes espagnoles de Melilla et les Riffains. L'avantage était incontestablement resté aux Espagnols, ils étaient demeurés maîtres du terrain; mais, n'ayant pas prévu l'agression dont ils avaient été l'objet, ils avaient fait des pertes assez sensibles. Ce sont là des mésaventures qui, dans la politique coloniale, peuvent arriver à tout le monde : heureusement elles sont réparables et un grand pays les répare toujours. Ce qui était plus inquiétant, c'est que cette affaire marocaine étant impopulaire en Espagne, — les affaires de ce genre le sont toujours, au moins au début, et nous n'avons pas oublié l'impopularité qui a accompagné chez nous les expéditions de Tunisie et du Tonkin, — le mécontentement s'est traduit à Barcelone par une explosion révolutionnaire dont la violence a pu faire un moment illusion sur sa profondeur et sur son étendue. On n'a pas tardé à s'apercevoir que le mal était limité à la ville de Barcelone ; qu'il ne tenait à aucune cause politique définie, par exemple à un mouvement séparatiste catalan, ou à une tentative républicaine; enfin qu'il fallait seulement y voir un phénomène de déséquilibre moral et un déchaînement anarchiste auxquels la population saine ne s'était nullement associée ; elle s'en était du moins séparée aussitôt qu'elle en avait reconnu le caractère. Dès lors, que restait-il de tout cela? Une surprise au Maroc, à laquelle des troupes inférieures en nombre avaient fait face avec un admirable héroïsme, et une échauffourée anarchiste immédiatement réprimée.

L'incident de Melilla a commencé comme celui de Casablanca: des ouvriers espagnols qui travaillaient à une route créée en vue de l'exploitation de mines ont été massacrés par les gens du Riff, comme les nôtres l'avaient été par ceux de la Chaouïa. Les Marocains se rendront peut-être un jour à la civilisation : pour le moment, ils la haïssent, parce qu'ils n'y voient qu'une forme de l'invasion étran-

gère. Les projets des Espagnols à Melilla étaient sans doute aussi limités que les nôtres à Casablanca : la preuve en est dans l'insuffisance de leurs troupes pour une entreprise de quelque étendue. Mais ils ont maintenant une leçon à infliger à leurs agresseurs. Nous n'avons pas de conseils à leur donner sur la manière d'opérer ; ils connaissent militairement, beaucoup mieux que nous, les environs de Melilla où ils ont fait déjà plusieurs expéditions ; ils n'ignorent pas que le Riff est un des pays les plus difficiles à aborder et à pénétrer du Maroc et que ses habitans sont des montagnards particulièrement belliqueux. Aucune analogie n'existe entre la Chaouïa, qui est un pays plat, facile et fertile, et le Riff, qui est un pays montagneux, dur et pauvre : les Espagnols, s'ils voulaient y pousser un peu loin leur marche, y trouveraient plus de difficultés que nous n'en avons trouvé dans la nôtre. Ils sont très à même d'y faire face, cela va sans dire : la seule question est de savoir si l'effort à accomplir vaut le résultat à obtenir. De quelque façon qu'ils la résolvent, les Espagnols peuvent être assurés de notre sympathie. Nous la leur avons témoignée déjà en retenant en Algérie les habitans du Riff qui y étaient passés pour les travaux de la moisson, et nous continuerons dans un sentiment de solidarité civilisatrice. Nous poursuivons, en effet, la même œuvre au Maroc. les Espagnols et nous, dans les limites que l'acte d'Algésiras nous a fixées aux uns et aux autres et que nous avons acceptées.

Quant à l'explosion de Barcelone, elle est terminée, mais elle a été effroyable. On dit que le feu couve encore sous la cendre et qu'il pourrait bien reprendre aussi subitement que la première fois : li semble cependant peu vraisemblable que l'énergie de la répression n'ait pas découragé les révolutionnaires anarchistes, dont un grand nombre sont morts ou prisonniers. Que voulaient-ils ? On n'en sait rien ; peut-être n'en savaient-ils rien eux-mêmes ; ils n'ont formulé aucun programme et n'en ont d'ailleurs pas eu le temps. Ils n'ont vu qu'une chose, à savoir que l'envoi d'une partie des troupes de Barcelone au Maroc produisait dans la ville une irritation violente et la dégarnissait des forces militaires capables de la contenir. A un moment, cette ville de plus de 300 000 âmes n'a été défendue que par 3 000 soldats. Aussitôt les anarchistes ont proclamé la grève générale qui s'est rapidement transformée en émeute, accompagnée de fusillades et d'incendies. Le caractère peut-être le plus tranché de cette émeute a été la destruction des couvens, qui sont extrêmement nombreux à Barcelone. Un grand nombre ne sont plus que des décombres. Les couvens de femmes ont le plus souffert, et il semble, d'après les

cris vociférés par la foule, que la colère contre les religieuses n'était pas seulement fomentée par le fanatisme anti-religieux puisqu'on les accusait de faire, par leur travail à bon marché, concurrence aux ouvrières laïques. Quoi qu'il en soit, leur vie a été respectée; il n'y a pas eu de meurtres à déplorer, ou du moins, le nombre en a été négligeable; la fureur bestiale de la foule s'est exercée plutôt contre les morts que contre les vivans. Des sépultures ont été violées; des cadavres momifiés ont été promenés dans la ville et attachés à des arbres où ils sont restés plusieurs jours ; on dansait autour d'eux des sarabandes. Il est difficile de comprendre à quel sentiment, à quel instinct confus et brutal correspondaient ces manifestations répugnantes. Si les couvens d'hommes ont été plus ménagés, c'est peut-être qu'on les savait mieux défendus. Les Jésuites, en particulier, ont soutenu un siège en règle. Ils étaient armés. Eux ou leurs défenseurs ont tué un grand nombre d'assaillans : les autres se sont retirés. Ce trait de mœurs mérite d'être consigné. Enfin, après quatre ou cinq jours où la bête humaine a été déchaînée dans la rue, les troupes renforcées et vigoureusement conduites sont restées maîtresses; l'ordre a été rétabli; mais la ville présente des ruines nombreuses, et le nombre des victimes est inconnu.

Tout cela a été si rapide, qu'on pourrait croire avoir été le jouet d'un mauvais rêve. La leçon montre à quel point, même dans les villes les plus civilisées, la barbarie est près de la civilisation. Il est vrai que, si Barcelone est une ville très civilisée, elle est travaillée par des passions très ardentes. Mais la tranquillité du reste de l'Espagne, à côté du volcan révolutionnaire qui venait d'entrer en éruption, a montré, par l'épreuve même, que l'exemple n'était pas contagieux. Ce qui reste comme un exemple, c'est le sang-froid montré par le gouvernement et la promptitude des mesures qu'il a prises, ainsi que leur efficacité. Aucun gouvernement, dans aucun pays, n'aurait fait ni mieux, ni plus vite : celui de M. Maura a bien mérité du pays.

Francis Charmes.

Le Directeur-Gérant,

Francis Charmes.

